LES DOCUMENTS LITTÉRAIRES

GEORGES FEYDEAU

THÉÂTRE COMPLET

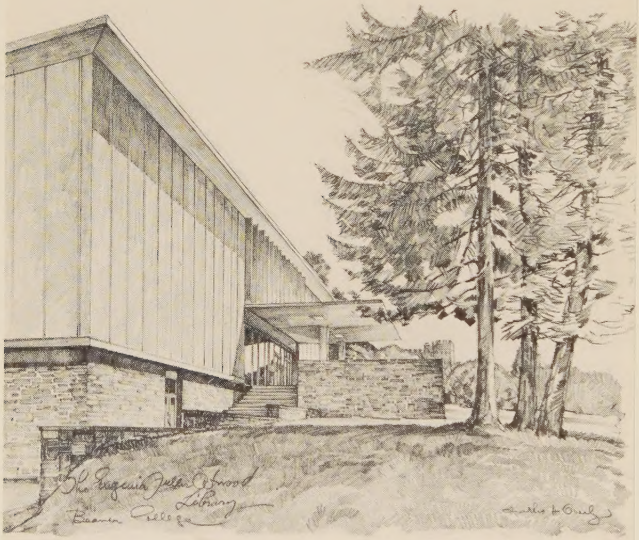
II

CHAT EN POCHE ★ LE SYSTÈME
RIBADIER ★ LE DINDON ★ SÉANCE
DE NUIT ★ LES PAVÉS DE L'OURS

LE BÉLIER

PARIS

THE
EUGENIA FULLER ATWOOD
LIBRARY



BEAVER COLLEGE, GLENSIDE, PENNSYLVANIA

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/theatrecomplet1949vari

THÉATRE COMPLET

DE

GEORGES FEYDEAU

II

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
QUATRE VINGT-DIX EXEMPLAIRES
SUR VERGÉ GOTHIQUE NUMÉROTÉS DE 1 A 70 ET DE I A XX ;
QUARANTE EXEMPLAIRES,
RÉSERVÉS AUX AMIS DU CLUB
DES BIBLIOPHILES, SUR VERGÉ
TEINTÉ MALACCA NUMÉROTÉS
DE 71 A 110.

LES DOCUMENTS LITTÉRAIRES

11
6A19
948
:2

GEORGES FEYDEAU

THÉÂTRE COMPLET

103

II

CHAT EN POCHE ★ LE SYSTÈME RIBADIER ★ LE DINDON ★ SÉANCE DE NUIT ★ LES PAVÉS DE L'OURS

ÉDITIONS DU BÉLIER

PARIS

THÉATRE COMPLET

TOME I. — OCCUPE-TOI D'AMELIE.
L'AFFAIRE EDOUARD.
AMOUR ET PIANO.
FIANCES EN HERBE.
HORTENSE A DIT : « JE M'EN FOUS ».

TOME II. — CHAT EN POCHE.
LE SYSTEME RIBADIER.
LE DINDON.
LES PAVES DE L'OURS.
SEANCE DE NUIT.

TOME III. — DORMEZ, JE LE VEUX
LA MAIN PASSE.
ON PURGE BEBE.
JE NE TROMPE PAS MON MARI.

TOME IV. — C'EST UNE FEMME DU MONDE.
L'HOTEL DU LIBRE ECHANGE.
LA PUCE A L'OREILLE.
LEONIE EST EN AVANCE.
PAR LA FENETRE.

TOME V. — LE MARIAGE DE BARILLON.
MONSIEUR CHASSE.
LE CIRCUIT.

TOME VI. — GIBIER DE POTENCE.
CHAMPIGNOL MALGRE LUI.
UN FIL A LA PATTE.
NOTRE FUTUR.
CENT MILLIONS QUI TOMBENT.

TOME VII. — UN BAIN DE MENAGE.
LES FIANCES DE LOCHE.
LA DAME DES CHEZ MAXIM.
FEU LA MERE DE MADAME.
ON VA FAIRE LA COCOTTE.

TOME VIII. — LA LYCEENNE.
LE RUBAN.
LA DUCHESSE DES FOLIES BERGERES.
MAIS NE TE PROMENE DONC PAS TOUTE NUE.

TOME IX. — TAILLEUR POUR DAMES.
L'AGE D'OR.
LE BOURGEON.

Ces pièces faisant l'objet de conventions particulières, MM. les Directeurs sont avisés qu'ils ne pourront les monter sans une autorisation spéciale des héritiers de l'auteur ou de leur représentant : M. Louis Morazzani, agent général de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, 9, rue Ballu, Paris (9e)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Editions du Bélier 1949.

CHAT EN POCHE

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

représenté pour la première fois à Paris, le 19 septembre 1888
au Théâtre Déjazet

inédit

84567

PERSONNAGES

	MM.
PACAREL	MONTCAVREL
DUFAUSSET	RÉGNARD
LANDERNAU, *docteur*	MABIRE
LANOIX de VAUX	MATRAT
TIBURCE, *domestique de Pacarel*	JACQUIER
	Mmes
MARTHE, *femme de Pacarel*	LUNÉVILLE
AMANDINE, *femme de Landernau*	ANDRIEUX
JULIE	DUMINIL
UNE BONNE, *personnage muet*	X

ACTE I

Une salle à manger au Parc des Princes. Porte vitrée au fond donnant sur le jardin. Un fauteuil de chaque côté de la porte. Portes à droite et à gauche 2e plan. A droite de la porte de droite une chaise adossée au mur. A droite, tout à fait au premier plan et adossé à la muraille, un piano, tabouret de piano devant le piano. A gauche, premier plan contre le mur, un petit bureau secrétaire; chaise devant le bureau. Au fond, à droite de la porte d'entrée et après le fauteuil, une table de desserte. A gauche de la porte et également après le fauteuil un buffet. Au milieu de la scène une table servie avec cinq chaises autour.

SCENE PREMIERE

AMANDINE, MARTHE, JULIE, PACAREL, LANDERNAU, TIBURCE, la bonne.

Tous sont assis à table. Pacarel face au public, ayant à sa droite Julie et Amandine à sa gauche. Landernau est à côté de Julie, Marthe à côté d'Amandine. Pacarel porte à la boutonnière le ruban d'Officier d'Académie avec les petites palmes en argent. Tiburce au fond à gauche, sert avec la bonne.

PACAREL. — Excellent, ce canard.

MARTHE. — La recette est du docteur Landernau.

LANDERNAU. — Eh! parbleu, c'est le canard à la Rouennaise! Tout le mystère est dans la façon de le tuer... C'est très simple... au moyen d'une constriction exercée de la main contre le cou du canard, n'est-ce pas, l'air ne pénétrant plus dans le thorax, l'hématose se fait incomplètement ce qui amène des extravasations sanguines dans le tissu cellulaire qui sépare les muscles sus-hyoïdiens, et sous-hyoïdiens, par conséquent...

PACAREL. — Oui, enfin, vous lui tordez le cou... Ces médecins, ça ne peut rien dire comme les autres... Eh! bien, c'est excellent.

LANDERNAU. — Avec ça, ce canard est d'un tendre...

PACAREL. — Ah! c'est ma femme elle-même qui l'a acheté.

MARTHE. — Oui... Figurez-vous que j'avais même oublié mon porte-monnaie... Et voilà que j'avais pris le tramway... Heureusement qu'il y avait là un jeune homme très galant qui m'a prêté six sous... J'ai dû être très aimable avec lui.

AMANDINE. — Il y a toujours des hommes pour les bonnes occasions.

PACAREL. — Oui, seulement il n'y a pas de bonnes occasions pour tous les hommes. (*A Tiburce.*) Apportez-nous le champagne.

Tiburce remonte chercher le champagne sur le buffet, pendant que la bonne enlève les verres à vin et la carafe.

AMANDINE. — Ah! je l'adore... mais mon mari le docteur me le défend... il dit que ça m'excite trop!... Il ne me le permet que pour mes bains.

TIBURCE, *à part.* — Ah! pauvre chatte!

PACAREL. — Allons! tendez vos verres... et vous savez, c'est du vin! Je ne vous dis que ça... il me vient de Troyes... ville aussi célèbre par son champagne que par le cheval de ce nom.

JULIE. — Mais non papa... le cheval et le champagne, ça n'a aucun rapport... Ça ne s'écrit même pas la même chose.

PACAREL. — Pardon! ai-je dit que... cheval et champagne ça s'écrivit la même chose?

JULIE. — Je ne te dis pas!... Mais il y a Troie et Troyes... ce qui fait deux.

LANDERNAU. — Permettez... trois et trois font six.

PACAREL. — Ah! très drôle! Messieurs... Mesdames... Je demande la parole...

Il se lève.

AMANDINE. — Laissez parler M. Pacarel.

MARTHE. — Parle!... Mon mari était fait pour être tribun.

PACAREL. — Messieurs... Mesdames... on ne pourra pas nier...

MARTHE. — Ah! à propos de panier, ma chère Amandine, j'ai retrouvé le vôtre, votre panier à ouvrage.

AMANDINE. — Mon panier, ah! moi qui le cherchais.

PACAREL. — Messieurs, mesdames...

TOUS. — Chut.

PACAREL. — Allez-vous bientôt me laisser parler?

MARTHE. — Va, mon ami. (*A Amandine.*) Vous me ferez penser à vous le rendre tout à l'heure.

PACAREL. — Messieurs et Mesdames... et surtout toi ma fille... je vous ménage une surprise (*A Tiburce.*) Apportez-nous les rince-bouche.

MARTHE. — C'est ça ta surprise?...

PACAREL. — Non, ce n'est qu'une interruption... Je veux m'habituer pour si jamais je suis député... (*A Tiburce*). Eh! bien, vous n'entendez pas? J'ai demandé que vous m'apportassiez les rince-bouche.

TIBURCE. — Voilà! Je vais vous l'apportasser!

PACAREL. — D'abord on dit apporter... On ne dit pas apportasser.

TIBURCE. — Ah! je pensais faire plaisir à Monsieur... comme Monsieur vient de le dire... Oh! les maîtres!...

Il sort.

AMANDINE. — Monsieur Pacarel... vous avez la parole...

TOUS — La surprise!... la surprise!...

PACAREL. — Voilà... je serai bref... Julie... tu t'es illustrée dans ta famille par la confection d'un opéra... tu as refait Faust après Gounod.. Gounod était né avant toi, il était tout naturel qu'il eût pris les devants. Ton Faust, j'ai résolu de le faire jouer à l'Opéra même... Je me suis enrichi dans la fabrication du sucre par l'exploitation des diabétiques...

il ne manque plus qu'un peu de lustre à mon nom... Eh! bien, ce lustre, c'est toi qui me le donnera. Tu es mon œuvre, cet opéra est ton œuvre. Or, les œuvres de nos œuvres sont nos œuvres, par conséquent, Faust est mon œuvre. J'ai dit !

TOUS. — Bravo! Bravo!

LANDERNAU. — Mais cela ne nous dit pas comment tu t'y prendras pour le faire jouer.

PACAREL. — Attends donc!... L'autre jour, j'ai appris que l'Opéra avait l'intention d'engager un ténor merveilleux... une voix tu sais... comme je sens que j'en ai une en dedans... si elle voulait sortir... Ce ténor chante à Bordeaux... il s'appelle Dujeton et a un avenir immense... Qu'est-ce que je fais?.. je télégraphie à mon vieil ami Dufausset! « *Engage pour moi, n'importe quel prix, ténor Dujeton! Actuellement Bordeaux et expédie directement.* » Vous comprenez, une fois en possession du ténor... je le lie à moi... L'Opéra se traîne à mes genoux... et en même temps que je lui repasse mon ténor, je lui impose mon opéra et voilà les Pacarel qui passent à la postérité... Messieurs, Mesdames, à votre santé.

TOUS. — Hip! hip! hip! hurrah!...

JULIE, *se lève.* — Ah! papa, que je suis contente.

Elle l'embrasse.

PACAREL. — Prends donc garde à mon col... tu peux bien embrasser sans te suspendre... Tiens, embrasse ta belle-mère plutôt.

Elle va embrasser Marthe.

MARTHE, *après que Julie l'a embrassée.* — D'abord, ne dis pas toujours ta belle-mère, ça me vieillit, moi, ça me donne l'air d'une conserve.

AMANDINE. — Hé! Hé! les conserves valent souvent mieux que les primeurs!

On apporte les rince-bouche.

PACAREL, *à part.* — Elle prêche pour son saint, la maman Landernau.

SCENE II

LES MEMES, TIBURCE, DUFAUSSET

TIBURCE. — Monsieur. Il y a là un Monsieur qui arrive de Bordeaux... Il vient de la part de M. Dufausset.

PACAREL. — De Dufausset! C'est lui! c'est Dujeton... Ah! mes amis... je vous en prie... faites-lui une entrée... Songez, un ténor, c'est habitué aux ovations.. Marthe, au piano... ton grand morceau... (*Marthe gagne le piano.*) Madame Landernau et toi, Julie, vous allez taper sur vos verres avec des cuillers... N'ayez pas peur de faire du bruit. Toi, Landernau, tu vas monter sur une chaise en face de moi, et avec ta serviette, nous ferons l'arc de triomphe. Avez-vous bien compris? Là, allons-y. Et toi Tiburce, fais entrer avec déférence.

Chacun prend la position indiquée. Pacarel et Landernau montent chacun sur un des fauteuils du fond, Pacarel à gauche et Landernau à droite... Amandine et Julie sont à droite de la table. Tiburce introduit Dufausset qui est accueilli par un charivari formidable .

DUFAUSSET, *entrant du fond, à droite.* — Une maison de fous!... Je me suis trompé.

Il fait mine de sortir.

PACAREL, *descendant de son fauteuil.* — Eh! bien, où allez-vous?

Pacarel, Dufausset, Landernau, Amandine, Julie, Marthe au piano.

DUFAUSSET. — Ne vous dérangez pas. (*A part.*) Il ne faut pas les contrarier, (*Haut.*) Continuez donc.

PACAREL, *à part.* — Ah! Ah! Il aime ça, les ovations. (*Haut.*) Allons, reprenons...

Le charivari recommence. Dufausset cherche à s'esquiver.

PACAREL, *le rattrapant.* — Mais ne filez donc pas... Est-il drôle!...

DUFAUSSET. — Mais je ne file pas. (*A part.*) Je ne suis pas rassuré, ils sont en nombre.

PACAREL. — Et maintenant causons... D'abord permettez-moi de vous présenter tout le monde. (*Il est à l'extrême-gauche avec Dufausset, tous les autres sont massés au fond à droite. Présentant de loin tout le monde en bloc.*) M. et Mme Landernau, nos amis intimes qui partagent notre maison, ma femme, ma fille...

Tout le monde salue Dufausset qui salue.

MARTHE, *qui s'est levée du piano reconnaissant Dufausset.* — Ah! Le monsieur du tramway qui m'a prêté six sous!

Elle remonte à Landernau.

DUFAUSSET. — La dame qui avait oublié son porte-monnaie... Est-ce possible? Dans une maison de fous! Pauvre femme!

PACAREL. — Là! Les présentations sont faites... Ah! je suis content de vous voir... Dufausset va bien?

Ils prennent le milieu de la scène.

DUFAUSSET. — Papa?

PACAREL. — Papa!... il a dit papa!... Pourquoi dit-il papa?.. Non, je vous demande si Dufausset...

DUFAUSSET, *brusquement.* — Dufausset?... Ah! mais alors...

PACAREL, *sursautant.* — Qu'est-ce qu'il a?

DUFAUSSET, Vous êtes monsieur Pacarel?

PACAREL. — Tiens, parbleu! (*A part.*) Est-il bête, il m'a fait une peur!

DUFAUSSET. — Et moi qui croyais être chez des fous...

PACAREL. — Hein?

DUFAUSSET. — Dame! C'est vrai, on vous trouve là tous sur des chaises, sur la table ou dans le piano... On aurait cru que vous jouiez au chat perché... en musique.

LANDERNAU. — On vous faisait une entrée.

AMANDINE. — Plaignez-vous donc...

DUFAUSSET. — Ah! c'était pour... quelle drôle de façon de recevoir!

AMANDINE. — Ce jeune homme m'a regardée.

DUFAUSSET. — Comment, vous êtes M. Pacarel... Enchanté! Ah! à propos, j'ai une lettre pour vous, elle est au fond de ma malle...

PACAREL. — De Dufausset... Ah! ce cher ami... Il va bien Dufausset?

DUFAUSSET. — Admirablement! Il va admirablement mon père...

PACAREL. — Pourquoi m'appelle-t-il son père ? Il a dû être élevé

chez les Jésuites. (*Remontant vers les siens.*) Eh ! bien, comment le trouvez-vous, mon ténor?

AMANDINE. — Majestueux !...

LANDERNAU. — Il a l'air d'avoir de la santé, je le soignerai.

Ils échangent leurs impressions.

DUFAUSSET, *à l'avant-scène.* — Drôles de gens ! Papa qui est à Bordeaux... me dit hier : mon fils... tu vas aller faire ton droit à Paris... Mais comme je ne veux pas te laisser livré à toi-même dans cette grande ville des plaisirs effrénés et des corruptions faciles, je t'adresse à mon vieil ami Pacarel.. en le priant de veiller sur toi... Sois aimable avec lui... et ne le contrarie pas... tu verras, c'est un charmant homme... Ça, c'est vrai, il en a l'air, je crois que je m'entendrai très bien avec lui.

PACAREL, *redescendant vers Dufausset.* — Ah ! vous ne savez pas combien je suis heureux de vous avoir... Dites-donc, vous n'avez pas déjeuné?

DUFAUSSET. — Le fait est que depuis ce matin...

PACAREL. — Oh ! j'en étais sûr... Vous ne voulez pas un œuf cru, une côtelette saignante...

DUFAUSSET. — Non merci... j'aime mieux autre chose (*Pacarel remonte à gauche. Landernau le rejoint.*) Quelle drôle de cuisine on fait à Paris.

MARTHE, *qui est descendue permier plan.* — C'est que quelquefois pour la voix...

DUFAUSSET. — Ah ! si ce n'est que ça; vous savez, moi, ma voix... j'en fais si peu de cas.

AMANDINE, *descendant.* — Tout le monde n'est pas comme vous !

Pacarel et Landernau au-dessus de la table.

DUFAUSSET. — Je n'en doute pas, madame... (*A part.*) Ce doit être une chanteuse.

AMANDINE. — Il est un peu fat !

Elle remonte.

PACAREL, *il descend à droite de Dufausset et remonte.* — Enfin, on vous donnera ce qu'il y aura !

MARTHE. — Je vais m'en occuper !

DUFAUSSET. — Ah ! Madame, je suis confus !

MARTHE. — Monsieur !...

Elle sort par la droite.

DUFAUSSET. — Elle a rougi ! Elle m'a reconnu ! Elle est exquise !... (*Gagnant la droite.*) Mais qui est-elle cette dame?... La femme de Pacarel ou de l'autre?... On m'a présenté tout le monde en bloc...

PACAREL. — Et, maintenant, si vous voulez bien, à table... car nous n'avons pas tout à fait fini.

DUFAUSSET. — Vraiment... oh ! mais alors je ne veux pas déranger le service... je prendrai où vous en êtes.

Tout le monde s'assied à sa place respective. Dufausset prend place entre Pacarel et Amandine sur la chaise que la bonne a été chercher à droite entre la porte et le piano et lui a avancée.

PACAREL. — Ah ! bien, si vous voulez ! (*A Tiburce.*) Tiburce, servez toujours un rince-bouche à monsieur. (*A Dufausset.*) Comme cela vous ne serez pas obligé d'en reprendre un à la fin du repas.

DUFAUSSET, *avec le rince-bouche.* — A votre santé, Messieurs, Mesdames.

LANDERNAU. — Eh! là... attendez donc... ça n'est pas fait pour les toasts.

MARTHE, *rentrant de droite.* — Voilà! j'ai donné les ordres, on va vous servir quelque chose... (*A Amandine.*) En même temps voici le panier...

Elle le dépose sur le piano, et regagne sa place à table.

PACAREL, *à Dufausset, pendant que Tiburce lui présente un plat.* — Vous savez que vous n'aurez pas d'autre logement que le nôtre... Le Parc des Princes est très sain pour la voix... Ainsi vous ne pouvez refuser... Vous serez au premier à côté de ma chambre... Vue sur le jardin... il y a un piano.

Pendant ce qui précède, Julie s'est levée et prépare le café.

DUFAUSSET. — Oh! ça!...

PACAREL. — Je vous préviens qu'il est à queue.

DUFAUSSET. — Tant pis... Ça tient plus de place... Enfin, j'y mettrai mon linge.

On se lève, les domestiques débarrassent la table.

JULIE, *présentant une tasse de café à Dufausset.* — Monsieur, un peu de café?...

DUFAUSSET. — Très volontiers.

PACAREL. — Non, c'est excitant... fais-lui faire un lait de poule.

DUFAUSSET. — Mais, je le déteste...

LANDERNAU. — Ça ne fait rien... ça veloute le gosier...

Il remonte.

DUFAUSSET. — Mais je n'ai pas besoin de velouté...

AMANDINE. — Ah! ici il faut obéir.

DUFAUSSET. — Allons, ils me mettent au régime...

JULIE. — Je vais le commander.

PACAREL. — C'est cela, soigne ton futur interprète... car c'est elle, c'est cette belle jeune fille qui a fait l'opéra.

DUFAUSSET. — Ah! (*Saluant.*) Mademoiselle Garnier...

PACAREL. — Mais Dufausset a dû vous en parler.

DUFAUSSET. — Euh!... vaguement... en tout cas il ne s'est pas étendu...

PACAREL. — Eh! bien voilà... c'est elle.

DUFAUSSET. — Ah! j'en suis bien aise... beau monument!

PACAREL, *bas à Julie.* — Il a dit: « J'en suis bien aise », tu as entendu?

JULIE. — Oui... Ah! il est charmant ce jeune homme! mieux que mon fiancé (*Haut.*) Je vous mettrai beaucoup de fleur d'oranger.

Elle sort par la droite.

MARTHE. — Un peu de liqueur, monsieur?

DUFAUSSET. — Oh! madame, de votre blanche main... (*A part.*) Elle est délicieuse... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est? (*Il lit sur le cruchon.*) « Humyadijanos », non merci!

PACAREL. — Ne vous inquiétez pas, c'est une vieille bouteille.

DUFAUSSET. — A la bonne heure!

Entrée de la bonne pour remonter un peu la table et les chaises.

PACAREL. — Et maintenant, mes amis, je ne vous chasse pas, mais nous avons à causer ensemble, Monsieur et moi.

LANDERNAU. — Cela se trouve bien, j'ai justement à travailler... Venez-vous, mesdames... A tout à l'heure!

Tous sortent par le fond, excepté Pacarel et Dufausset.

SCENE III

PACAREL, DUFAUSSET

PACAREL. — Et maintenant, parlons sérieusement. Je vais droit au fait! Voilà ce que je vous propose... je ne lésinerai pas! Voulez-vous trois mille francs par mois?

DUFAUSSET. — Moi, si je... hein!

PACAREL. — Trois mille francs par mois, nourri, logé, chauffé et soigné... Ça ne vous suffit pas?

DUFAUSSET. — Qu'est-ce qu'il chante? Vous voulez rire?

PACAREL. — Moi je veux rire... non du tout, je croyais... (*A part.*) Cristi! ils sont exigeants les ténors à présent. Enfin qu'est-ce qu'on vous donnait à Bordeaux?

DUFAUSSET. — Mon père...

PACAREL. — Mon père... Il tient à m'appeler son père. Je vous demande ce qu'on vous donnait?

DUFAUSSET. — Cent francs!

PACAREL. — Eh! bien, ça fait bien trois mille.

DUFAUSSET. — Comment cent francs, ça fait trois mille!...

PACAREL. — Dame, il y a trente jours pas mois, cent fois trente, trois mille...

DUFAUSSET. — Permettez, c'est que...

PACAREL. — Enfin, c'est bon, je ne lésine pas... Disons trois mille cinq... Voulez-vous trois mille cinq par mois?

DUFAUSSET. — Si je le veux!... Il est étonnant! Ah! papa me disait bien que c'était un homme charmant, mais je ne croyais pas que ce fût à ce point.

PACAREL. — Acceptez-vous?

DUFAUSSET. — Si j'accepte... tiens, parbleu !

PACAREL, *passant au premier plan, va au bureau de gauche et s'assied* — Oui. Eh! bien alors, c'est convenu... Nous allons signer notre traité... et un traité en règle... parce que, comme cela, chacun connaît son droit... et vous savez, le droit avant tout.

DUFAUSSET. — Oh! alors, c'est vous qui me ferez passer les colles...

PACAREL. — Je ne connais pas l'argot des théâtres... D'abord nous stipulons un fort dédit... Quarante mille francs si vous me quittez!

DUFAUSSET. — N'ayez pas peur, je ne vous quitterai pas!... Et qu'est-ce qu'il faudra faire pour ça?

PACAREL. — Chanter quand et où bon me semblera!

DUFAUSSET. — Chanter! C'est une drôle d'idée par exemple!

PACAREL. — Vous êtes payé pour ça!

DUFAUSSET. — Dites donc, vous voulez faire une niche à quelqu'un?

PACAREL. — Oui, à l'Opéra!...

DUFAUSSET. — En m'y faisant chanter?

PACAREL. — Non!... C'est-à-dire que... (*A part.*) Inutile qu'il sache, il se ferait mettre à l'enchère... (*Haut.*) Enfin peu importe quelles sont mes idées... Acceptez-vous?

DUFAUSSET. — A ce prix-là, je crois bien... Si je m'attendais à cela, par exemple!... Quand je pense qu'à Bordeaux, quand je chante, on me dit: « Ferme ça, tu vas faire pleuvoir! »

PACAREL, *toujours assis.* — Eh! bien, vous allez signer ce petit engagement que j'ai eu soin de rédiger... il est de dix ans... (*Dufausset prend une des chaises qui entourent la table et s'assied à côté de Pacarel.*) Ça m'est égal puisque je le repasserai à l'Opéra. Nous disons 3.500 d'un côté et 40.000 de l'autre. Là! voilà qui est fait... « Devant nous X et X... » nous mettrons les noms plus tard, « ont comparu les sieurs Pacarel, Etienne, François, fabricant de sucre par l'exploitation des diabétiques, d'une part, et Dujeton... »

DUFAUSSET. — Qui ça, Dujeton?...

PACAREL. — Mais vous! Ce n'est pas votre nom?

DUFAUSSET. — Dujeton!... C'est un nom de théâtre, ça.

PACAREL. — Ah! c'est votre nom de... Mais alors comment vous appelez-vous?

DUFAUSSET. — Dame! comme mon père...

PACAREL. — Je pense bien! mais encore...

DUFAUSSET. — Dufausset, parbleu .

PACAREL, *se levant ainsi que Dufausset qui va replacer sa chaise auprès de la table.* — Dufausset!... N'achève pas, malheureux,... j'ai compris... Dufausset est ton père!...

DUFAUSSET. — Eh! bien oui... puisque je vous le dis! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a?...

PACAREL, *au public.* — Dufausset son père, il a un fils! lui un homme marié, père de famille!... Oh! quelle honte!... Ah! il ne me l'avait jamais dit... Voilà donc un fruit de sa débauche!...

DUFAUSSET — C'est mon père qui m'a dit : va trouver Pacarel...

PACAREL. — « Mon père. » Il te permet de l'appeler ton père...

DUFAUSSET. — Dame! c'est logique...

PACAREL. — Et tu es sûr que c'est bien ton père?

DUFAUSSET. — Dame!

PACAREL. — Mais qu'est-ce que dit sa femme?

DUFAUSSET. — Qu'est-ce que vous voulez qu'elle dise?

PACAREL. — Est-ce qu'elle sait que tu es son fils?

DUFAUSSET. — Maman?... (*A part.*) Tiens, est-il bête!

PACAREL. — Maman!... Elle te permet de l'appeler maman?... (*A part.*) Pauvre femme!... Elle endosse... elle légitime!... c'est de l'héroïsme!...

DUFAUSSET. — Ils ont beau dire; ils sont tout de même un peu braques dans la famille.

PACAREL. — Mais le fils... que dit le fils... de te voir prendre dans la famille, une place qui n'appartient qu'à lui seul?

DUFAUSSET. — Le fils!... Quel fils ?

PACAREL. — Mais le fils de ton père...

DUFAUSSET. — De mon père?... Papa a un fils?

PACAREL. — Parfaitement, je l'ai connu il y a treize ans. Il avait douze ans... il est beaucoup plus petit que toi...

DUFAUSSET. — Un fils... mais de qui?...

PACAREL. — Eh! parbleu, de sa femme! Tu ne l'as jamais vu?...

DUFAUSSET. — Jamais!

PACAREL. — Serait-il mort?

DUFAUSSET. — Ah! c'est trop fort! je vais écrire à papa.

Il fait un mouvement vers la gauche.

PACAREL, *l'arrêtant.* — Ne fais pas cela, malheureux! Il ne manque plus que cela, la révolte de l'adultérin contre le légitime!...

DUFAUSSET, *frappant sur la table.* — J'en aurai le cœur net...

PACAREL. — Ne t'agite pas... ne vous agitez pas!... Ce qui est fait est fait... Pour moi, j'ignore tout... Tenez, ne parlons plus d'eux et signons le traité. (*Dufausset s'assied au bureau, Pacarel s'appuie sur sa chaise.*) Alors, vous signez Dufausset? Pauvre Dufausset! Tenez, mettez à côté, dit Dujeton... pour qu'on sache...

Dufausset signe.

DUFAUSSET. — Est-ce cela?

PACAREL. — Parfait! voici votre traité... (*Dufausset se lève.*) et voici le mien... et maintenant vous êtes mon ténor particulier!

DUFAUSSET. — Ah! bien, je vous souhaite du plaisir...

PACAREL. — Oh! moi, j'ai toujours aimé à protéger les arts.

DUFAUSSET, *indiquant les petites palmes d'argent que Pacarel porte à sa boutonnière.* — C'est sans doute pour cela que vous êtes officier d'Académie...

PACAREL. — Non, ça c'est une décoration que j'ai trouvée au bal de l'Opéra... Je l'ai déposée chez le commissaire... personne ne l'a réclamée. Au bout d'un an et un jour on m'a dit: « Ça vous appartient. » Voilà comment je suis officier d'Académie.

DUFAUSSET. — Mes compliments!

PACAREL. — Ah! suivez-moi, je vais vous installer dans votre chambre... A propos, une petite recommandation : Vous ne jouerez pas du piano de trop bonne heure pour ne pas réveiller le monde.

DUFAUSSET. — N'ayez pas peur!... J'ai le respect...

PACAREL. — Des autres!...

DUFAUSSET. — Du piano surtout!

PACAREL. — Vous savez, ces dames aiment à dormir.

DUFAUSSET, *à part.* — Ces dames!... Elle en est de ces dames!... Madame... Comment s'appelle-t-elle?... C'est que je suis absolument pincé depuis ce matin.

PACAREL. — Venez-vous?

A la porte gauche. Il disparaît un moment.

DUFAUSSET. — Voilà son panier à ouvrage... Ah! ma foi, je vais lui écrire un mot! (*Il déchire une page de son carnet et écrit*) : « Depuis que je vous ai frôlée, je vous aime!... » Là, et maintenant dans le panier...

PACAREL, *redescendant en scène et allant à Dufausset.* — Ah ! çà ! qu'est-ce que vous faites donc dans le panier de Mme Landernau?

DUFAUSSET. — Moi, rien... (*A part.*) Mme Landernau!... C'est la femme de l'autre! de l'autre... Alors, je n'ai pas de scrupules à avoir.

PACAREL. — Vous regardez son panier avec des yeux de merlan frit!

DUFAUSSET, *se levant.* — Monsieur Pacarel, êtes-vous homme à garder un secret?

PACAREL. — Oh! quand je ne peux pas faire autrement.

DUFAUSSET. — Je trouve Mme Landernau admirable!

PACAREL. — Vous! Allons donc!... c'est pas possible, mais vous ne l'avez pas regardée... une poitrine!... ça n'en finit pas... ça s'en va, ça s'en va... elle s'en va de la poitrine, mon ami!

DUFAUSSET — Que voulez-vous, j'en suis toqué...

PACAREL. — Eh! bien, pour la rareté du fait!... (*A part.*) C'est égal, j'aurai l'œil... Landernau, un ami!

SCENE IV

LES MEMES, TIBURCE, LANOIX

TIBURCE, *venant du fond droite et annonçant.* — Monsieur Lanoix de Vaux!...

LANOIX, *du fond droite également.* — Ah! Cher beau-père...

PACAREL, *présentant.* — Monsieur Lanoix de Vaux, mon futur gendre,... Monsieur Dufausset, un Duprez de l'avenir...

LANOIX. — Ah!... Monsieur est peintre?...

DUFAUSSET. — Moi!

PACAREL. — Mais non... monsieur s'occupe de chant.

LANOIX. — Paysagiste alors!...

PACAREL. — Mais non... (*A Dufausset.*) Il est bouché mon gendre...

DUFAUSSET. — Boucher?... Fichu métier!...

LANOIX. — Je vais vous dire, c'est que moi je me destine à la peinture comme mon père...

DUFAUSSET. — Ah! votre père se destine...

LANOIX. — Non, il est mort... Il était peintre en animaux.

PACAREL. — Il a même fait le portrait de mon gendre! Superbe!

Il remonte par la gauche.

LANOIX. — Alors je me suis fait peintre comme lui pour faire quelque chose.

DUFAUSSET. — Eh! bien, moi, mon père est fabricant d'alcool... Alors, je le suis un peu aussi.

LANOIX. — Je fais surtout la bête...

DUFAUSSET. — Tiens! Et moi je fais dé l'esprit.

PACAREL. — Les extrêmes se touchent!

DUFAUSSET. — Enchanté!

LANOIX, *passant à droite.* — Enchanté!

PACAREL, *à la porte gauche.* — Allons, mon gendre, nous vous quittons!... Je vous envoie votre fiancée!...

Dufausset remonte à gauche.

LANOIX. — Faites donc!

PACAREL. — Venez-vous, Dufausset?

Ils sortent à gauche.

SCENE V

LANOIX, puis JULIE

LANOIX, *seul.* — Maman m'a dit : tu vas porter un bouquet à ta fiancée... C'est de rigueur quand on fait sa cour... Je l'avais bien acheté le bouquet... mais en venant j'ai fait un crochet jusque chez Camélia... et elle me l'a ramassé mon bouquet. Elle est charmante Camélia! Et sans façon... Avec elle je n'ai pas besoin de tourner ma langue sept fois dans ma bouche... C'est pas comme ici... où maman m'a recommandé de le faire chaque fois que j'ai à parler... Aussi, en voilà une idée de vouloir me marier... c'est stupide... Camélia aussi trouve ça stupide... Elle m'a dit : regarde, moi, est-ce que je me marie! Elle a même ajouté : « Si je consentais à me marier ce ne serait qu'avec toi! » et elle a appelé sa bonne... pour me faire tirer les cartes... Savez-vous ce qu'elles m'ont dit,

les cartes : « Si Lanoix de Vaux se marie... il sera malheureux ; s'il reste avec sa Camélia, il sera toujours heureux ! » Et ça m'a coûté 20 francs pour la bonne ! Vous comprenez que je ne veux pas aller contre les destins !...

Il s'assied à droite sur le tabouret du piano.

JULIE, *entrant de gauche.* — Papa m'a dit : va retrouver ton fiancé... Il m'ennuie mon fiancé... il bégaie... et, a ajouté papa... observe-toi, tiens-toi droite, et compte deux fois jusqu'à quatre entre toutes tes paroles.

LANOIX, *se levant.* — La petite Pacarel !... Tournons sept fois la langue !... (*Il salue, tourne sept fois sa langue et parle.*) Bonjour mademoiselle, comment allez-vous ?

JULIE. — Une, deux, trois, quatre... une, deux, trois, quatre. Très bien, je vous remercie, et vous ?

LANOIX. — Ah ! çà ! qu'est-ce qu'elle a ? (*Tournant sept fois sa langue.*) Je vous avais apporté un bouquet (*Même jeu*), seulement je me suis aperçu qu'il était fané... (*Même jeu.*) Alors, je l'ai jeté !...

JULIE, *à part.* — Dieu ! qu'il est agaçant avec son tic ! (*Haut.*) Une, deux, trois, quatre... une, deux, trois, quatre... Trop aimable !

LANOIX. — Ce que c'est tout de même d'être musicienne, elle bat la mesure tout le temps...

JULIE. — Une, deux, trois, quatre... une, deux, trois, quatre... Et madame votre mère va bien ?

LANOIX, *à part.* — Ce qu'elle est crispante ! (*Haut, après avoir tourné sa langue autour de la bouche.*) Très bien, mais sa pauvre sœur est très malade... Avec ça elle a perdu sa meilleure amie !... Elle a un chagrin... elle ne sait plus sur quel pied danser !

JULIE. — Une, deux, trois, quatre... une, deux, trois, quatre... Allons tant mieux, tant mieux ! (*A part.*) Il doit avoir une paralysie de la langue !

Elle s'assied près de la table du milieu, extrême gauche.

LANOIX, *à part.* — Non, mais, me voyez-vous toute ma vie embringué de cette petite dinde... (*Il s'assied près de la table, mais à l'extrême droite.*) Quand on est cinq minutes avec elle, on ne trouve rien à lui dire...

JULIE, *à part.* — Le beau mari que cela ferait... (*Haut.*) Une, deux, trois, quatre... une, deux, trois, quatre... Vous semblez pensif ?...

LANOIX, *tournant sa langue.* — C'est dans ma nature !... Je suis un esprit observateur... il faut toujours que je m'explique le pourquoi des choses... Ainsi, en ce moment, je suis en train de faire des études... pour avoir l'explication d'un phénomène que vous avez dû remarquer comme moi, si vous en avez fait l'épreuve...

JULIE. — Une, deux, trois, quatre... une, deux, trois, quatre... C'est ?...

LANOIX, *tournant sa langue.* — Pourquoi la mie de pain qui est blanche, quand on la roule entre ses doigts, devient-elle noire ?

JULIE, *à part.* — Quelle cruche, mon fiancé ! (*Haut.*) Une, deux, trois, quatre... une, deux, trois, quatre... Je n'ai pas fait d'études spéciales !... (*A part.*) Et l'on veut que je l'épouse... Jamais !

Elle se lève.

LANOIX, *se levant.* — Plutôt prononcer mes vœux que de la prendre pour femme !

Ensemble.

JULIE. — Monsieur,

LANOIX. — Mademoiselle?
LANOIX. — Vous dites?
JULIE. — Non, parlez!...
LANOIX. — Après vous!
JULIE. — Chut! Mme Landernau. Tout à l'heure!

SCENE VI

LES MEMES, AMANDINE

LANOIX, *à part.* — Ah! Bibiche! (*Haut.*) Bonjour madame!
AMANDINE, *venant de droite.* — Ne vous dérangez pas!... Ne faites pas attention!... (*A part.*) M. Pacarel m'a priée, pour le bienséance, de jeter un coup d'œil par là, mais sans les troubler, en ayant l'air de ne pas avoir l'air; Marthe viendra après.

Julie s'est assise sur la chaise du bureau. Lanoix a pris la chaise que vient de quitter Julie.

LANOIX, *tournant sa langue.* — On ne le croirait pas, mademoiselle, par cette chaleur, je mouille jusqu'à quatre gilets de flanelle par jour!
AMANDINE, *qui a fouillé dans son panier.* — Ah! mon Dieu!
JULIE. — Quoi?
AMANDINE. — Rien! (*Lisant le billet.*) « Depuis que je vous ai frôlée, je vous aime. » C'est lui,... c'est le ténor... Ah! Dieu!... l'imprudent, il m'écrit... J'avais bien vu qu'il me regardait. « Depuis que je vous ai frôlée »... où ça m'a-t-il frôlée?... Dieu! Ce doit être l'inconnu que j'ai croisé un jour d'orage dans la colonne Vendôme... Il faisait tellement noir, je n'ai pu le voir... mais j'ai entendu sa voix, car il s'est écrié : « Tiens! on a mis un bouchon dans la colonne! » Ah! oui, celui-là, il m'a frôlée... et bien, encore!... Pauvre jeune homme, serai-je impitoyable... faudra voir!...

Elle remonte vers le fond.

LANOIX, *saluant.* — Madame!
AMANDINE. — Ne vous dérangez pas, mes enfants...

Elle sort.

SCENE VII

JULIE, LANOIX, puis MARTHE

LANOIX, *à Julie.* — Eh! bien! voyons, que vouliez-vous me dire?
JULIE. — Je n'ose pas! Parlez d'abord.
LANOIX. — Je n'ose pas non plus.
JULIE. — J'aime mieux vous l'écrire.
LANOIX. — Et moi aussi.
JULIE, *prenant du papier sur le bureau.* — Voilà du papier.

Ils écrivent. Lanoix à la table, Julie au bureau.

JULIE ET LANOIX. — Là! Voilà, c'est fait.

Ils échangent leurs papiers en se levant.

JULIE ET LANOIX, *lisant chacun son papier.* — « L'on ne force pas ses sentiments. » Hein!...
JULIE. — Nous avons dû nous tromper de papiers?

Ils échangent leurs papiers.

JULIE ET LANOIX, *lisant de nouveau.* — « L'on ne force pas les sentiments ! Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre !... »

JULIE, *éclatant de rire.* — Ah ! que c'est drôle !

LANOIX. — Elle est bien bonne.

JULIE. — Comment, vrai ! vous ne m'aimez pas ?

LANOIX. — Ni vous non plus ?

JULIE. — Ah ! que je suis heureuse !

LANOIX. — Et moi donc !

JULIE. — Dites donc, mais je devrais me froisser... que je ne vous aime pas, moi, je le comprends... mais vous, ça me vexe...

LANOIX. — Je pourrais vous en dire autant.

JULIE. — Mais, n'ayez pas peur, je ne vous en veux pas... Au fait, dites donc... vous n'avez plus votre tic ?

LANOIX. — Mon tic ?

JULIE. — Oui, vous savez bien, comme ça...

Elle imite Lanoix quand il tourne la langue.

LANOIX. — Ce n'est pas un tic,...c'est une précaution... C'est maman qui me l'a ordonné...

JULIE. — Ah ! bien. C'est comme moi, mon... « une, deux, trois, quatre... » C'est une recommandation de papa... Ah ! bien, j'aime autant ça, je me disais : Oh ! pauvre jeune homme !...

LANOIX. — C'est comme moi, je pensais : c'est pas possible, elle a avalé un métronome !

JULIE. — Ah ! comme nous allons nous entendre maintenant que nous ne nous épousons plus.

Ils gagnent la droite.

LANOIX. — Je crois bien !... (*Tendant la main.*) Amis ?

JULIE. — Amis. Et maintenant, soyons diplomates... jusqu'à nouvel ordre, pour tout le monde nous restons ce que nous sommes... c'est le seul moyen de conserver notre liberté, et nous aurons tout le loisir de prendre une décision.

LANOIX. — Entendu,... donc, comme si de rien n'était...

JULIE. — Attention ! voilà ma belle-mère.

LANOIX, *saluant Marthe qui entre de gauche.* — Madame...

MARTHE, *entrant de gauche.* — Ne vous dérangez pas... ne vous dérangez pas. Dis donc, tu n'as pas vu le ténor, fillette ?

JULIE. — Non.

MARTHE. — Je le cherche... il faut que je lui rende ses six sous... Voyons, il n'y a pas un morceau de papier pour envelopper... c'est plus convenable pour remettre de l'argent.

LANOIX. — Allons, c'est convenu... nous restons fiancés aux yeux du monde... Et maintenant (*Imitant Julie.*) une, deux, trois, quatre... 1, 2, 3, 4. Je vous demande la permission de vous quitter.

JULIE, *tournant sept fois sa langue.* — Mais faites donc, cher monsieur !

LANOIX, *passant au deuxième plan.* — Elle est charmante.

JULIE. — Il gagne beaucoup comme ami...

Elle remonte.

MARTHE. — Vous partez, monsieur ?

LANOIX. — J'y suis forcé, madame,... car... ma mère... m'attend !

Il sort par le fond avec Julie.

SCENE VIII

MARTHE, puis DUFAUSSET

MARTHE, *elle fouille sur le bureau.* — Une vieille lettre d'Amandine quand elle était en Italie avec son mari. (*Parcourant la lettre.*) « Si vous saviez que de bibelots j'ai achetés... des caisses pleines... Je sens que je fais des folies et que j'en ferai encore; ne dites rien à mon mari... je ne dis rien non plus... Soignez bien mon serin, et si vous voulez être tout à fait adorable, achetez-moi une paire de jarretières bleues... Je vous embrasse. — Amandine Landernau. » Oui, ça n'a aucune importance, ça... (*Elle déchire la lettre et enveloppe les six sous dedans*). — Là... comme ça, enveloppé... c'est plus convenable.

DUFAUSSET, *avec un cache-nez autour du cou.* — Ouf! si je m'enrhume, j'aurai de la chance.

MARTHE. — Le ténor!... Tiens! vous avez froid?

DUFAUSSET, *à part.* — Madame Landernau! (*Haut.*) Moi? pas du tout... C'est monsieur Pacarel qui a voulu précisément... pour que je ne prenne pas froid... (*A part.*) On a touché au panier, elle a dû trouver le billet...

MARTHE. — Il faut que je lui rende ses six sous. (*Haut.*) Monsieur!

DUFAUSSET. — Madame...

MARTHE. — Je vous cherchais à cause de ce que j'ai reçu de vous.

DUFAUSSET, *à part.* — Mon billet. (*Haut.*) Oh! madame, vous ne vous êtes pas offensée?...

MARTHE. — On ne se froisse jamais d'une galanterie.

DUFAUSSET. — Ah! ce que j'ai fait est bien audacieux...

MARTHE. — Je n'ai point trouvé...

DUFAUSSET. — Ah! vous n'avez... (*A part.*) Diable! elle est cuirassée! (*Haut.*) Croyez bien que si j'avais su... mais quand on ne connaît pas, n'est-ce pas? Je n'ai pas osé en mettre davantage.

MARTHE. — Oh! je n'avais pas besoin... le tarif et rien de plus.

DUFAUSSET. — Le tarif!.. Ah! il y a un tarif?

MARTHE. — Est-ce que ce n'est pas comme ça à Bordeaux?

DUFAUSSET. — Mon Dieu! non... (*A part.*) Je ne comprends pas un mot de ce qu'elle dit! J'aurai besoin de me faire aux habitudes de Paris.

MARTHE. — Pas de tarif!... Ce doit être bien incommode... on ne doit jamais s'entendre...

DUFAUSSET. — Ah! si... c'est une question de sympathie!...

MARTHE. — Avec le conducteur? Oh! vous m'en direz tant!...

DUFAUSSET. — Elle appelle ça un conducteur?... C'est un type... C'est égal, je suis heureux que vous ne soyez pas froissée...

MARTHE. — Moi! pourquoi voulez-vous que je me froisse?... Après tout, vous n'avez cherché qu'à m'obliger.

DUFAUSSET. — Certainement, je... (*A part.*) Elle a une façon de désigner les choses...

MARTHE. — N'importe! je n'ai pas voulu être en reste avec vous, et à mon tour, voilà!

Elle lui remet l'argent enveloppé.

DUFAUSSET. — Un billet!... elle m'a répondu... Ah! on ne perd pas de temps à Paris... on brûle... on brûle... C'est la névrose, la fameuse névrose... Mais pourquoi m'a-t-elle mis des petits cailloux dedans...

MARTHE. — Et maintenant, je vous quitte.

DUFAUSSET. — Ah! je garderai cela toute ma vie...

MARTHE. — Ça, ça vous regarde... L'économie est une belle qualité... Au revoir et merci!...

Elle sort par la droite.

SCENE IX

DUFAUSSET, puis AMANDINE

DUFAUSSET, *seul.* — Que peut-elle me dire? (*Il développe.*) Tiens! ce ne sont pas des cailloux,... c'est de l'argent! Ah! les six sous... Elle aurait pu les garder. (*Il lit.*) « Je sens que je fais des folies et que j'en ferai d'autres. (*Parlé.*) Est-il possible! Ah! cher ange! (*Lisant.*) « Ne dites rien à mon mari. » (*Parlé.*) Tiens, parbleu! pas si bête! (*Lisant.*) « Je ne dis rien non plus. » (*Parlé.*) Je l'espère bien... (*Lisant.*) « Soignez bien mon serin!... » (*Parlé.*) Son serin? Ça doit être son mari... elle a une façon d'appeler les choses... (*Gagnant la droite.*) Certainement je le soignerai ton serin... C'est dans l'ordre cela... (*Lisant.*) « Et si vous voulez être tout à fait adorable... (*Parlé.*) Voyons? (*Lisant.*) « Achetez-moi une paire de jarretières bleues! » (*Parlé.*) Hein? une paire de... Mais je crois bien... elle est exquise... une paire de... On ne voit ça qu'à Paris... Mais je vais courir lui en acheter des masses... (*Lisant.*) « Je vous embrasse. (Signé.) Amandine Landernau. » Ah!

AMANDINE, *du fond.* — Le ténor... je suis émue...

DUFAUSSET. — Ah! Amandine, chère Amandine!...

AMANDINE, *descendant.* — Il pense à moi...

DUFAUSSET. — Oui, va, je te donnerai des jarretières...

AMANDINE. — Il veut me donner des jarretières!

DUFAUSSET. — J'en ferai venir un lot... Ah! mais tu m'aimeras, dis, Amandine, tu m'aimeras?...

AMANDINE, *digne.* — Mais, j'aime mon mari, moi, monsieur!

DUFAUSSET. — Hein! Vous!... mais, je n'en doute pas, Madame... (*A part.*) Qui est-ce qui lui demande quelque chose? Encore une qui a l'araignée!...

AMANDINE, *à part.* — Je l'ai intimidé, pauvre garçon... (*Haut.*) C'est-à-dire, j'aime mon mari, mais non au détriment des autres amitiés...

DUFAUSSET. — Ah! vraiment!... (*A part.*) Qu'est-ce que ça me fait, à moi.

AMANDINE. — Ne rougissez pas, jeune homme...

DUFAUSSET. — Je ne rougis pas!...

AMANDINE. — Ainsi, quand je vais dans la colonne Vendôme... Ne blanchissez pas, jeune homme!

DUFAUSSET. — Mais je ne blanchis pas!

AMANDINE. — Souvent on se croise, on se rencontre... une fois entr' autres... il descendait, je montais... je me suis effacée...

DUFAUSSET. — Allons donc! Comment avez-vous fait?

AMANDINE. — Il m'a frôlée... Ne verdissez pas, jeune homme!

DUFAUSSET. — Mais je ne verdis pas!... Elle voudrait me faire passer par toutes les couleurs!...

AMANDINE. — Et de ce frôlement a jailli l'étincelle... Je n'ai pu le voir, lui!... mais j'ai entendu sa voix. (*Impérative.*) Jeune homme!...

DUFAUSSET. — Bon! quelle couleur à présent!

AMANDINE. — Jeune homme! Dites un peu pour voir : « Tiens, on a mis un bouchon dans la colonne. »

DUFAUSSET, *répétant.* — « Tiens, on a mis un bouchon dans la colonne! »

AMANDINE. — Ça n'est pas du tout la voix... C'est sans doute parce qu'il nous manque la colonne! Mais ce ne peut être que lui... il n'y en a pas tant qui m'aient frôlée!...

DUFAUSSET. — Non, mais pourquoi me raconte-t-elle tout cela?

AMANDINE. — Vous dire combien cette rencontre dans la colonne m'a brisée, écrasée...

DUFAUSSET. — Ça ne m'étonne pas, c'est si étroit!...

AMANDINE. — Depuis, ce souvenir me hante... Alors, je sens des effluves de sang qui me remontent... et des battements là et là... ça fait : « ...brououou » partout.

Elle passe au deuxième plan.

DUFAUSSET, *à part.* — Pauvre petite! (*Haut.*) Parfaitement... Eh! bien, j'ai connu une dame qui avait ça... on lui a fait prendre des purgations... et quelques mois après, elle accouchait.

AMANDINE. — Est-il possible! Ah! le ciel m'en préserve... (*A part.*) Je crois que je l'ai trop brusqué tout à l'heure...

SCENE X

LES MEMES, PACAREL de gauche, LANDERNAU du fond, MARTHE de droite, JULIE du fond

PACAREL. — Ah! mes amis, je suis aux anges... il a une voix, voyez-vous...

LANDERNAU. — Tu l'as fait chanter?

PACAREL. — Non, mais je l'ai entendu tousser, et il a un creux! Aussi, j'ai immédiatement écrit aux directeurs de l'Opéra pour demander une audition.

MARTHE. — Si tu le priais de chanter quelque chose...

PACAREL, *passant devant Landernau et allant à Dufausset.* — Volontiers... Mon cher Dufausset...

TOUS. — Dufausset?...

PACAREL. — Oui, chut!... je ne vous l'ai pas dit... il est le fils naturel de Dufausset... Mais ne lui en parlez pas, cela lui ferait de la peine...

Il remonte.

LANDERNAU. — Oh! le pauvre garçon! (*Il va serrer la main à Dufausset par condoléance.*) Croyez que je prends bien part...

DUFAUSSET. — Vous êtes trop aimable!... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a le médecin? (*Haut.*) A propos de quoi...

LANDERNAU. — Rien, chut!... Je respecte les blessures...

DUFAUSSET. — Vous avez raison, ça regarde les chirurgiens. (*Landernau remonte. A part.*) Quelle drôle de famille!...

PACAREL. — Dites donc, chantez-nous donc quelque chose?

DUFAUSSET. — Moi? vous n'y pensez pas!...

PACAREL. — Voyons, c'est bien le moins.

DUFAUSSET. — Quelle sacrée manie ils ont de vouloir me faire chanter!

MARTHE. — Oh! monsieur, vous ne me refuserez pas à moi.

DUFAUSSET, *à part.* — Elle! (*Haut.*) Mais je vous assure que je n'ai pas de voix...

AMANDINE. — Allons donc! On dit toujours ça!

JULIE. — Je vous accompagnerai...

DUFAUSSET. — Où ça, mademoiselle?

Amandine redescend vers le premier plan.

JULIE. — Mais au piano.

DUFAUSSET. — Oh! j'irai bien seul...

JULIE. — Mais non, je vous jouerai l'accompagnement, là!...

DUFAUSSET. — Ah! vous me... parfaitement... C'est que je vais vous dire... les pianos, ils sont tous faux, à côté de ma voix.

MARTHE. — Enfin, nous essaierons.

DUFAUSSET. — Alors, vous voulez que... Eh! bien, tant pis pour vous, c'est vous qui l'aurez voulu!

TOUS, *avec satisfaction.* — Ah!

DUFAUSSET, *à Marthe, bas.* — Ah! vous m'avez donné bien du bonheur.

MARTHE. — Moi!...

DUFAUSSET. — Oui! Oh! mais, allez, je vous en donnerai des jarretières...

MARTHE. — A moi! mais il est fou!

JULIE. — Qu'est-ce que vous voulez chanter?

DUFAUSSET, *s'avançant un peu.* — Ça m'est égal... Je sais un peu... « Salut! demeure chaste et pure! »

JULIE. — Ah! je connais, je l'ai refait.

AMANDINE, *à Marthe.* — Qu'est-ce qu'il vous a dit?

MARTHE. — Je ne sais... il m'a offert des jarretières!

AMANDINE. — Tiens, et à moi aussi! C'est une monomanie.

JULIE. — Y êtes-vous?

DUFAUSSET. — Voilà. (*Bas à Marthe, en passant.*) Je vous aime!...

MARTHE. — Ah! mon Dieu! Je suis aimée d'un ténor.

LANDERNAU, *qui a entendu.* — Il fait la cour à Marthe!... Je le surveillerai.

Julie se met au piano et prélude.

DUFAUSSET, *toussant pour se mettre en voix.* — Hum! Hum!...

PACAREL. — Comme c'est déjà beau! Comme on sent un grand ténor.

AMANDINE ET MARTHE, *se pâmant.* — Ah!...

AMANDINE. — C'est exquis!

LANDERNAU. — Chut! Bibiche!

DUFAUSSET, *chantant.* — « Salut! demeure chaste et pure. »

Il fait un couac.

LANDERNAU. — Aïe... il y a un chat!

PACAREL. — Où ça?... faites-le sortir!

AMANDINE ET MARTHE. — Chutt!!!...

DUFAUSSET. — « Salut! demeure chaste et pure » (*bis*).

JULIE. — Non, permettez... vous descendez... on remonte.

DUFAUSSET. — Moi, je descends toujours.

PACAREL. — Oui, c'est toujours comme ça pour les grands chanteurs... On modifie! Bravo! Bravo!

TOUS. — Bravo! Bravo!

DUFAUSSET, *salue et remercie. A Julie.* — Voulez-vous recommencer, mademoiselle, j'y suis.

TOUS. — Ah!

Julie prélude. Au moment où Dufausset ouvre la bouche pour chanter, on entend un orgue de Barbarie qui joue dans la coulisse.

TOUS. — Oh!

Tout le monde se lève et remonte vers le fond.

PACAREL. — Que le diable l'emporte!

MARTHE. — C'est un mendiant devant la grille.

AMANDINE. — Il faut lui jeter des sous pour qu'il s'en aille.

PACAREL. — C'est ça. (*Il jette des sous.*) Mais allez-vous en!

TOUS, *jetant des sous.* — Allez-vous en! Allez-vous en!

PACAREL. — Ah! il s'en va.

LANDERNAU. — Ce n'est pas malheureux.

On se réinstalle.

PACAREL. — Là, maintenant, si vous voulez bien...

Dufausset recommence à chanter, au bout de deux mesures on entend l'orgue qui reprend de plus belle.

TOUS. — Oh! encore.

Tout le monde remonte vers la fenêtre.

DUFAUSSET, *quittant le piano.* — Il n'y a pas moyen de chanter comme ça! Il joue un air, moi j'en chante un autre; ça fait un courant d'airs... Ça n'est pas possible!...

PACAREL, *vivement.* — Un courant d'air! Ah! mon Dieu! il a raison! il pourrait prendre froid! Vite! fermez les portes! (*A Dufausset.*) Couvrez-vous! (*Aux autres.*) Couvrons-le!

Remue-ménage général. Tous cherchent un objet pour couvrir Dufausset, ahuri. Chacun se précipite, qui sur un foulard, qui sur un tapis de table, qui sur un manteau pour couvrir Dufausset.

DUFAUSSET, *ahuri.* — Mais qu'est-ce qui les prend?

PACAREL, *une chancelière à la main.* — Un courant d'air! Ah! bien merci!...

Il coiffe Dufausset de la chancelière.

LANDERNAU, *au milieu du brouhaha général.* — Eh! bien, au fond, on ne serait pas connaisseur, on dirait : cet homme-là, c'est pas un chanteur, c'est une casserole!

RIDEAU

ACTE II

Un salon de campagne, toujours au Parc des Princes. Portes à droite, premier et deuxième plans. — A gauche, premier plan, une cheminée. — Deuxième plan, une porte. Au fond, grande baie donnant sur le jardin. — A droite, derrière le canapé, une chaise volante. A gauche, un guéridon, avec une chaise de chaque côté.

SCENE PREMIERE

TIBURCE, puis AMANDINE, puis LANOIX

TIBURCE, *assis au petit guéridon, fait de la tapisserie dans un canevas qui représente un zouave.* — Oh! que c'est bête la vie... On admet qu'un amant aime sa maîtresse, et on n'admet pas qu'un domestique aime sa maîtresse... pourtant le mot est le même!... Où est la nuance?... Ah!... Amandine... tu ne m'as pas compris... (*Se levant.*) Ce que j'aime en toi... c'est ta surface.. on doit aimer pour deux avec toi... tu fais du profit... Mais un jour j'ai eu l'audace de t'avouer mon amour... Tu m'as appelé Ruy-Blas!... Et tu m'as envoyé promener! Alors pour me consoler... il ne me reste plus de temps en temps, quand tu n'es pas là, qu'à faire quelques points dans ta tapisserie, dans ton zouave... (*Se rasseyant.*) Je sais bien que tu défais chaque fois mes points... mais ça m'est égal, je recommence et ça me fait du bien.

AMANDINE, *du fond.* — Eh bien! Tiburce, qu'est-ce que vous faites là?...

TIBURCE, *se levant.* — Rien, je... Madame voit, je tapisse...

AMANDINE. — Ma tapisserie... Eh bien! vous avez de l'aplomb!... Et moi qui me demandais toujours qui me faisait des points à l'envers...

TIBURCE. — C'était moi, Madame... J'étais si heureux de collaborer avec Madame...

AMANDINE. — Hein! il ose... Allez! et que cela ne vous arrive plus!

Elle s'assied sur le canapé.

TIBURCE. — Oui, Madame... (*A part.*) Cette femme ne m'aimera jamais! Une femme si forte en chair! Oh! ma livrée, que tu me pèses!

Il sort au fond à droite.

AMANDINE. — Non, mais a-t-on idée de cela!... Rangeons cet ouvrage. (*Elle ouvre le panier à ouvrage.*) Ciel!... encore un billet de Dufausset!... L'imprudent!... Il met cela dans mon panier. On n'aurait qu'à le trouver... voyons!...

LANOIX, *entrant du fond, un bouquet à la main.* — Il n'y a donc personne dans cette maison... (*Apercevant Amandine.*) Ah! Bibiche!

AMANDINE, *lisant sans le voir.* — « Il faut absolument que je vous parle. »

LANOIX, *saluant.* — Madame...

AMANDINE, *lisant.* — « Vous avez bien voulu m'encourager, eh bien! je me risque... »

LANOIX. — Elle n'a pas l'air de m'entendre... Madame!...

AMANDINE. — Il se risque!... Je ne comprends pas ce garçon!... Il est si éloquent dans ses écrits et laconique dans ses discours.

LANOIX. — Elle est donc sourde comme une pioche... (*Criant.*) Madame...

AMANDINE, *tressautant.* — Hein!... Quoi!... Qu'est-ce que vous avez à crier comme ça?

LANOIX. — Je vous demande pardon, mais voilà deux fois que je susurre... alors j'ai un peu élevé le susurrement... Et vous allez bien, Madame?

AMANDINE. — Oui, c'est bon, tout à l'heure... (*Lisant.*) « Je me risque... »

LANOIX. — Et moi, j'ai été très souffrant toute la nuit.

AMANDINE, *passant au premier plan.* — Allons! tant mieux! tant mieux!

LANOIX. — Je vous remercie... (*A part.*) Elle n'a pas plus l'air de s'occuper de moi...

AMANDINE, *lisant.* — « Le jour on n'est pas tranquille... accordez-moi cette nuit une entrevue dans la serre. » (*Parlé.*) Hein!

LANOIX. — Vous ne pourriez pas me dire, au moins, où je pourrai trouver ma fiancée?

AMANDINE, *tout à son idée.* — « Dans la serre... »

LANOIX. — Dans la serre!... merci!... (*Remontant en courant.*) Je vais la rejoindre.

Il sort au fond, à droite.

AMANDINE, *allant vers la gauche.* — Dans la serre!... Il ne doute de rien. (*Lisant.*) « Je vous jure que ce sera en tout bien tout honneur... » Ça c'est des bêtises... (*Lisant.*) « Réfléchissez... je suis un galant homme... » Oui, très galant, très galant... (*Lisant.*) « Si vous consentez, dites à votre mari d'agiter son mouchoir quand il me verra, en chantant à votre choix « Colimaçon borgne » ou « Coucou, ah! le voilà! » et vous

indiquerez l'heure par autant de raies que vous tracerez à la craie dans son dos... Vous me rendrez bien heureux... » Je vous dis... il est éloquent dans ses écrits... (*Lisant.*) « A propos... j'ai trouvé des jarretières... mais on me demande la mesure!... » Il y tient à ses jarretières!...

SCENE II

AMANDINE, LANDERNAU

LANDERNAU, *qui est entré de droite sans être entendu par Amandine.* — Qu'est-ce que tu lis là, Bibiche?

AMANDINE, *mettant vivement la main derrière son dos.* — Moi... rien!...

LANDERNAU. — Comment... rien!... je t'ai bien vue... quelle est cette lettre que tu caches?...

AMANDINE. — Rien!.. je te dis... un papier sans importance.

LANDERNAU. — Alors,... pourquoi l'as-tu vivement dissimulé à mon approche?

AAMANDINE. — C'est que...

LANDERNAU. — Allons... montre-le moi!

AMANDINE. — Je ne peux pas!

LANDERNAU. — Ah! bobonne... Tu me fais supposer des choses!... Prends garde!... je veux ce billet!

AMANDINE, *passant au deuxième plan.* — Tu ne l'auras pas!

LANDERNAU. — Je ne l'aurai pas!... Amandine... Tu me trompes... Cette lettre est une lettre d'amour. Ah!... Je t'aurais pourtant bien cru à l'abri... Donne-moi ça!...

AMANDINE, *à part.* — Je suis perdue!... (*Haut.*) Non!

LANDERNAU, *la lui prenant de force.* — Eh!... Donne-moi donc, je te dis...

AMANDINE. — Ah!... Tiens!... Tu n'es qu'un Othello!...

Elle tombe sur le canapé.

LANDERNAU. — L'écriture du ténor!... Elle aussi!...

Il veut ouvrir le billet.

AMANDINE, *subitement, se levant.* — Ne lis pas!... (*A part.*) Ah! ma foi, tant pis! (*Haut.*) Cette lettre n'est pas pour moi!...

LANDERNAU. — Pas pour toi?... Et pour qui?...

AMANDINE. — Mais pour... (*A part.*) Ah! quelle idée!... (*Haut.*) Etes-vous capable de conserver un secret jusqu'à la mort?

LANDERNAU, *avec conviction.* — Et même après!

AMANDINE. — Eh bien!... Cette lettre est pour Mme Pacarel...

LANDERNAU. — Hein?... Pour?... C'est vrai au moins, ça?... Après tout, ça ne m'étonne pas... Il lui a dit : « Je vous aime », devant moi!... Donc, il se peut bien... C'est égal... Je le saurai...

Fausse sortie.

AMANDINE. — Comment cela?

LANDERNAU. — Eh! parbleu... en remettant ce billet à Mme Pacarel.

AMANDINE. — Hein?

LANDERNAU, *faisant mine de remonter au fond.* — Dame!

AMANDINE, *le retenant.* — Vous ne ferez pas cela!

LANDERNAU. — Je me gênerai...

AMANDINE. — C'est impossible!...

LANDERNAU. — Pourquoi?... Ce billet est pour elle... je le lui remets ... c'est tout naturel.

SCENE III

LES MEMES, MARTHE *venant du fond*

AMANDINE. — Elle!... Ah!... A la grâce de Dieu!...

Elle se sauve par la droite.

MARTHE, *passant devant le docteur et descendant au deuxième plan.* — Bonjour, docteur...

LANDERNAU, *saluant.* — Madame...

MARTHE, *s'asseyant sur la chaise à droite du guéridon.* — Eh bien!... Je fais fuir votre femme?

LANDERNAU. — Oui!... euh!... non!... Et votre mari va bien?

Il descend et s'assied sur la chaise à gauche du guéridon.

MARTHE. — Oui... Il n'est pas encore rentré... Il est a l'Opéra... C'est en ce moment que M. Dufausset passe son audition, et mon mari a tenu à assister à son triomphe.

LANDERNAU. — Et il l'aura... Il a une voix si merveilleuse... A ce que dit Bordeaux... parce que moi... Maintenant, vous savez... il y a une différence de climat... Et puis... on a peut-être besoin de s'y faire...

MARTHE. — C'est la méthode italienne...

LANDERNAU. — Apparemment. A part cela... c'est un garçon bien charmant.

MARTHE. — Mon mari l'adore...

LANDERNAU, *à part.* — Pas étonnant!... c'est toujours comme ça!... (*Haut.*) A propos de lui... voilà un petit mot qu'il m'a chargé de vous remettre... et je...

Il remet le papier à Marthe et remonte derrière le guéridon.

MARTHE, *se levant.* — Voyons... (*Elle ouvre le billet. Lisant.*) « Il faut à tout prix que je vous parle... » (*A part.*) L'imprudent!... (*Haut.*) Oui, oui... je sais ce que c'est... un renseignement que je lui avais demandé.

LANDERNAU. — Ah!... C'est un...

MARTHE. — Oui... je vous remercie bien...

LANDERNAU. — C'était bien pour elle... J'aime mieux cela!

Il sort par la gauche, deuxième plan.

SCENE IV

MARTHE, puis LANOIX, puis AMANDINE

MARTHE, *seule.* — On n'a pas idée de confier des lettres si compromettantes à un tiers... Heureusement que Landernau ne s'est pas méfié!...

Elle s'assied sur le canapé.

LANOIX, *entrant du fond droite.* — Eh bien!... vous savez, elle n'y était pas dans la serre... Tiens, ce n'est plus Bibiche, c'est Mme Pacarel.

MARTHE. — Ce Dufausset a une audace!...

LANOIX, *saluant.* — Madame...

MARTHE. — Que peut-il m'écrire?

LANOIX, *saluant.* — Madame!... (*A part.*) Eh bien! Elle est comme l'autre...

MARTHE, *lisant.* — « Il faut à tout prix que je vous parle... » Hein?

LANOIX. — Et elle lit aussi... c'est donc le cabinet de lecture?

MARTHE, *lisant.* — « Il faut à tout prix que je vous parle... Vous avez bien voulu... (*Ne pouvant pas lire.*) ... Bien voulu... »

LANOIX, *continuant la phrase comme une leçon apprise par cœur.* — ... « Bien voulu m'encourager... je me risque... »

MARTHE, *se levant.* — Hein?... vous!... comment savez-vous?...

LANOIX. — Oh! je dis ça... je suppose... (*A part.*) C'est une circulaire.

MARTHE. — Mais alors vous avez lu?

LANOIX. — Non!... je ne connais que cette phrase... voilà tout... Quelque lettre de quémandeur, hein?... c'est sans importance.

MARTHE. — Oui, justement... (*A part, en passant au premier plan.*) Il m'a fait une peur.

Elle s'assied à droite du guéridon, deuxième chaise.

LANOIX, *s'asseyant sur la chaise volante qu'il a portée près de Marthe, entre elle et le canapé.* — Et vous allez bien, aujourd'hui, chère future belle-mère?

MARTHE, *à part.* — Comment, il s'installe!... (*Haut.*) Oui, oui, très bien... Je vous remercie.

LANOIX, *sans se déconcerter devant l'accueil de Marthe.* — J'ai été très souffrant cette nuit.

MARTHE, *énervée et quittant sa chaise pour aller s'asseoir sur la première chaise, à gauche du guéridon.* — Allons, tant mieux!

LANOIX, *quittant sa chaise et s'asseyant sur celle que vient de quitter Marthe.* — Figurez-vous que je cherche ma fiancée pour lui offrir ce bouquet... Mme Landernau m'a dit qu'elle était dans la serre... elle n'y était pas, dans la serre.

MARTHE. — Non, non, en effet... (*Lisant à la dérobée.*) « Le jour on n'est pas tranquille... »

LANOIX. — Vous ne savez pas où je pourrai la trouver?

MARTHE, *à part.* — Dieu! qu'il est ennuyeux! (*Haut.*) Qui?

LANOIX. — Ma fiancée!

MARTHE, *à bout de patience, à part.* — Oh!... (*Haut et pour s'en débarrasser.*) Au grenier!

LANOIX. — Au grenier!... Quelle drôle d'idée!.. J'y cours! (*Saluant.*) Madame...

Il sort, fond gauche.

MARTHE, *après avoir replacé la chaise derrière le canapé.* — Ce n'est pas malheureux!... Lisons!... « Accordez-moi pour cette nuit une entrevue dans la serre... » Il est fou! mais pour qui me prend-il?... (*Lisant.*) « Je vous jure que ce sera en tout bien tout honneur... » Ah!... en tout bien, tout... Je me disais aussi!... (*Lisant.*) « Réfléchissez... je suis un galant homme... » (*Parlé.*) Non... non... je ne peux pas... qu'est-ce qu'on dirait?... la nuit c'est très dangereux... les « tout bien... tout honneur »... Oui, mais d'un autre côté, si je n'y vais pas... je lui fais une avanie, puisqu'il me dit : « Je suis un galant homme. » J'aurais l'air d'en douter... tandis qu'en y allant, il se trouve engagé et ce sera plus poli de ma part... Et puis... et puis... ça ne sera peut-être pas ennuyeux... (*Lisant.*) « Si vous consentez, dites à votre mari d'agiter son mouchoir quand il me verra, en chantant à votre choix : Colimaçon borgne ou Coucou, ah!

le voilà!... » Ah! il faudra que... (*Elle fait signe d'agiter son mouchoir.*) C'est lui qui donnera le signal... Non... je me fais un scrupule... après ça... je lui dirai de ne pas agiter trop fort... ça atténuera... (*Lisant.*) « Vous m'indiquerez l'heure, par autant de raies que vous tracerez à la craie sur son dos... » Oh! non... ça, non... Je n'oserai jamais... rayer mon mari. (*S'asseyant sur le canapé. Lisant.*) « A propos, j'ai bien trouvé des jarretières... mais on demande la mesure!... » (*Parlé.*) Décidément, il doit être actionnaire dans une fabrique...

AMANDINE, *entrant de gauche, deuxième plan.* — Marthe!... Elle n'a dû rien comprendre... Il faut que j'en aie le cœur net!...

MARTHE. — Bibiche!...

Mouvement d'embarras. Marthe s'écarte un peu sur le canapé pour faire une place à Amandine.

AMANDINE, *minaudant en se trémoussant pour se mettre à l'aise.* — Comme vous tenez de la place..

MARTHE. — Moi?...

AMANDINE, *s'installant.* — Ah! là! c'est bien. (*Moment de silence.*) Euh!... vous avez vu mon mari?...

MARTHE. — Mais oui... en effet...

AMANDINE. — Il a dû vous remettre un billet...

MARTHE. — Hein?... Comment savez-vous?

AMANDINE. — Je le sais, parce que je l'ai eu entre mes mains.

MARTHE. — Ah!... vous l'avez... (*A part.*) Il est donc fou, ce Dufausset... On n'a pas idée de faire faire la chaîne avec ces choses-là!...

AMANDINE. — Oh!... vous savez... ce billet... je ne l'ai pas lu...

MARTHE. — Ah!... vous!... Je respire...

AMANDINE. — Pas plus que vous, j'espère...

MARTHE. — Moi!... mais pour qui me prenez-vous?... Je ne lis pas les billets...

AMANDINE. — C'est comme moi, j'ai des principes...

MARTHE, *à part.* — Elle ne se doute de rien... je suis sauvée!

AMANDINE, *à part.* — Elle n'a rien vu... je suis tranquille... (*Haut.*) ... Mais ce billet?...

MARTHE — Je l'ai déchiré... Que vouliez-vous que j'en fisse?

AMANDINE. — Ah!... Vous auriez pu me le remettre.

MARTHE, *à part.* — Tiens!... voyez-vous ça... (*Haut.*) J'ai trouvé plus digne de le déchirer.

AMANDINE, *à part.* — Après tout... je m'en moque... Je l'ai lu... (*Haut.*) Dites donc, c'était sans doute quelque déclaration d'un amoureux timide?...

MARTHE, *minaudant.* — Ce billet?... Oh! non!...

AMANDINE, *minaudant.* — Et si... si... quoi,... on n'est pas responsable des sentiments que l'on inspire.

MARTHE. — Oh!... oui... mais non... vous vous illusionnez... c'est inadmissible.

AMANDINE. — Hein?... Pourquoi donc, s'il vous plaît?...

MARTHE. — Il faudrait que cet amoureux ne fût pas difficile!... L'objet n'en vaut vraiment pas la peine.

AMANDINE. — L'objet... En voilà une façon... Et comment ça, pas la peine?...

MARTHE. — Merci... C'est gentil ce que vous dites là... Mais il n'y

a pas d'illusion à se faire... Voyez-vous, il faut en rabattre... on n'est plus femme à exciter des passions.

AMANDINE, *à part.* — Est-elle impertinente!... (*Sèchement.*) Sachez qu'on est aussi bien en état d'exciter des passions que certaines personnes...

MARTHE. — Ce serait de la fatuité de le penser...

AMANDINE. — Tout le monde ne dit pas comme vous... Si la Colonne Vendôme pouvait parler...

MARTHE. — La Colonne Vendôme n'a rien à faire là-dedans.

AMANDINE. — Je vous demande pardon... Moi au moins je n'avance rien sans pièces à l'appui... C'est bien facile de parler... Ce qu'il faut... c'est prouver... Or, tout le monde n'en sortirait pas de sa poche, des colonnes Vendôme...

MARTHE. — Qu'est-ce qu'elle raconte?

AMANDINE. — Enfin, ma chère, je trouve ce que vous avez dit très déplacé... Et je ne me gêne pas pour vous le dire.

Elle se lève.

MARTHE, *à part.* — Quelle bonne amie!... Elle me défend même contre moi-même. (*Haut, se levant.*) Allons... voyons... mettons que je n'ai rien dit...

AMANDINE. — Permettez... Vous avez dit « objet »!

MARTHE. — Eh bien!... Je le retire... là... tout ça n'est pas sérieux...

AMANDINE. — Vrai!... c'est pas sérieux?... Ah! bien... tant mieux... parce que ça me faisait de la peine...

MARTHE. — Quel cœur!

AMANDINE. — Et vous ne direz plus qu'on n'est pas femme à faire des passions...

MARTHE. — Non, là!... ça... ça se dit... C'est pour ne pas avoir l'air de se faire des compliments...

AMANDINE. — Qu'est-ce que ça fait entre nous?

MARTHE. — Eh bien!... Je dirai, si vous voulez, qu'on est la plus belle, la plus charmante, la plus exquise de toutes les femmes.

AMANDINE. — Oh! vous allez d'un excès à l'autre... non... passable... seulement.

MARTHE. — Comment, passable?

AMANDINE. — On n'a pas des attraits... des attraits... mais enfin... je vous assure qu'on comprend très bien qu'un homme pas trop vieux... ou bien alors très jeune... qui n'a pas trop l'embarras du choix...

MARTHE. — Oh! mais!... elle me bêche à présent...

AMANDINE. — Enfin, on a vu des choses comme ça... Voyez plutôt la Colonne Vendôme...

MARTHE. — Eh! la Colonne... la Colonne... quand ce serait même la Bastille. (*A part.*) Elle m'ennuie à la fin...

AMANDINE. — Qu'avez-vous?

MARTHE. — Je trouve vos propos de mauvais goût.

AMANDINE. — Moi!... Oh! vous êtes trop indulgente pour moi.

MARTHE. — On ne parle pas ainsi des gens.

AMANDINE. — Ah!... quand ils vous touchent d'aussi près... Enfin, c'est bon... si j'ai été trop loin... je retire.. Le fait est que j'ai été trop sévère... mais je n'en pense pas un mot.

MARTHE. — A la bonne heure!

AMANDINE. — Quelle excellente amie...

Elles se serrent la main.

SCENE V

LES MEMES, TIBURCE, puis LANDERNAU JULIE, puis PACAREL

TIBURCE, *du fond.* — Madame... Madame... C'est Monsieur qui est arrivé, il a l'air tout effondré!

AMANDINE. — Ah!... mon Dieu!

MARTHE. — Pourquoi ça?

LANDERNAU, *entrant de gauche, deuxième plan.* — Qu'y a-t-il?...

JULIE, *entrant de droite, premier plan.* — Qu'est-ce que c'est?...

AMANDINE. — C'est monsieur Pacarel.

MARTHE. — C'est ton père...

PACAREL, *arrivant du fond* — Ah! mes amis, de l'eau de Mélisse!... quelque chose!... secourez-moi!... Je n'en puis plus!... (*Il s'assied sur un siège que lui avance Landernau. Tiburce est allé prendre un verre d'eau sur la cheminée, premier plan gauche, et le donne à Landernau qui le passe à Pacarel.*) Ah! quel coup!... Ah! bien! Il l'a passé, son audition... C'est du propre, mes amis, un désastre!...

TOUS, *anéantis.* — Ah!...

PACAREL. — Ah!... si je m'étais attendu à ça... Hier déjà... quand nous l'avons fait chanter, je me disais bien... Et toi aussi, Landernau, tu me le disais... c'est drôle, n'est-ce pas... mais je pensais : c'est que nous ne sommes pas musiciens... puisqu'il est célèbre... c'est qu'il a une belle voix... Ah! je t'assure qu'il est bien surfait!... C'est comme ça qu'on fait des réputations dans le Midi... J'aurais dû m'en méfier après tout... Les Bordelais... c'est si blagueur!...

Il rend son verre vide à Landernau qui le passe à Tiburce. Celui-ci sort presque aussitôt par la gauche.

TOUS. — Alors?

PACAREL, *se levant.* — Nous arrivons donc à l'Opéra : Les directeurs nous reçoivent et l'on passe dans la salle. Il n'y avait que nous deux et le jury. Ce jury était composé des directeurs, du chef d'orchestre et d'un pompier qui se promenait... ce dernier ne devait avoir que voix consultative, car, n'ayant point été interrogé, il n'a point émis d'avis. Le chef d'orchestre était chargé d'accompagner... Il demande à Dufausset quels sont les airs qu'il chante? Il répond qu'il possède assez bien « Mad'moiselle, écoutez-moi donc ». On lui objecte que ça ne fait pas partie du répertoire... Il fait : Tant pis!... Et il se rabat sur son éternel : « Salut demeure chaste et pure! » Moi, je me sens saisi d'inquiétude parce que ça n'avait pas si bien marché hier ici. Enfin, je me dis : à la grâce de Dieu!... Et il a chanté, si on peut appeler ça chanter... C'était faux... et pas en mesure... Et il a eu beau prétendre que c'était le piano qui était faux et l'accompagnateur qui allait trop vite... ça n'a pas mordu... Les directeurs se sont regardés, ahuris. Le pompier, lui, ne disait rien... Mais il n'avait pas l'air satisfait... Quant à l'accompagnateur, il était en moiteur... Il faisait : allez donc!... mais allez donc!... A la fin, Dufausset a dit : « Flûte!... » Et j'ai senti que tout le monde me regardait... J'étais couvert de honte, et quand je suis parti... on m'a dit que le théâtre n'était pas un atelier pour les fumistes!... Ah! le bandit!...

JULIE. — Calme-toi, papa!...

Pacarel passe au deuxième plan, Julie, au troisième, replace la chaise à gauche.

PACAREL. — Calme-toi!... calme-toi!... c'est bien facile à dire cela... Qu'est-ce que je vais en faire, moi, de ce propre à rien?... Car enfin... j'ai un traité avec lui... un traité qui me lie comme un mouton... 3.500 francs par mois... Si tu crois que c'est peu de chose... pour un ténor qui n'a pas de voix... Et puis... ton opéra, alors, qui est-ce qui le jouera?... Ce ne sera pas Landernau... ce ne sera pas moi, et cependant, je ne puis pas traiter avec tous les ténors libres d'engagements pour te trouver un interprète... Fondons une agence, alors!...

Pendant ce qui suit, Julie a gagné la droite et remonte derrière le canapé. Amandine remonte également causer avec Julie.

MARTHE. — Voyons... tu exagères les choses... Dufausset est peut-être fatigué... Le changement de climat... On ne sait pas... ce voyage... Il est arrivé d'hier. Tu ne lui a pas laissé le temps de souffler... Tu comprends que, s'il est célèbre à Bordeaux, c'est qu'il a quelque chose.

PACAREL. — Ah!... ouah!... c'est un zéro!... vrai!... J'ai fait une jolie acquisition... (*Dufausset paraît au fond.*) Lui!... Laissez-nous seuls!

Tous sortent par la droite, deuxième plan.

SCENE VI

PACAREL, DUFAUSSET

DUFAUSSET, *du fond droite.* — C'est moi!

PACAREL. — Ah! vous voilà, monsieur?

DUFAUSSET. — Oui... Je meurs de faim!

PACAREL. — Vous mourez de faim... c'est bien ça... Et c'est moi qui dois nourrir les bouches inutiles... Vous ne rougissez pas de votre état de parasite?

DUFAUSSET. — Parasite!... Eh bien... dites donc!

PACAREL. — Vous pouvez vous vanter d'avoir été brillant tout à l'heure, à l'Opéra!

DUFAUSSET. — Mon Dieu!...

PACAREL. — Ah!... vous trouvez que cela a été bien, vous?... Eh bien! vous n'êtes pas difficile... Vous n'avez pas vu la tête que faisait le pompier, sans doute... C'est honteux, monsieur!

DUFAUSSET. — Aussi, c'est votre faute... Vous n'aviez qu'à ne pas me faire chanter...

PACAREL. — Il me semble que les ténors ne sont pas faits pour cirer les bottes...

DUFAUSSET. — Justement, chacun son métier... Il était facile de voir que je n'étais pas en état...

PACAREL. — Eh bien!... vous n'aviez qu'à me prévenir, nous aurions attendu quelque temps...

DUFAUSSET. — J'ai cru que ce n'était pas sérieux... Nous autres Bordelais, nous disons : Blagueur comme un Parisien... Alors, je me suis fait cette réflexion... Pacarel fait une blague à l'Opéra... Emboîtons.

PACAREL. — Eh bien!... Elle est jolie votre réflexion... Enfin, qu'est-ce que je vais faire de vous maintenant? Vous pensez bien que je ne vais pas vous héberger et vous payer pour vos beaux yeux... Quant à l'Opéra...

il ne faut plus y penser... Qu'est-ce que vous savez faire, voyons?... Avez-vous une belle écriture?... Savez-vous compter?

DUFAUSSET. — Heu!... Heu!...

PACAREL. — Voyons... 35 et 9, combien ça fait?...

DUFAUSSET. — ... 35 et 9?... (*Comptant sur ses doigts.*) 35, 36, 37...

PACAREL. — Voyons... 35 et 9?... Vous avez besoin de compter sur vos doigts?

DUFAUSSET. — Non... Seulement, sur les doigts... c'est plus commode.

PACAREL. — Oh! plus commode... Il suffit qu'on ait un doigt de moins... alors... il n'y a pas moyen de faire une opération juste... (*A part, passant au deuxième plan.*) Non!... Mais qu'est-ce que je vais faire de ce gaillard là?... (*Haut.*) Enfin, je ne sais pas... on tâchera de vous employer d'une façon quelconque... Vous ferez des courses... Et puis, le matin, vous aiderez à faire les chambres... vous donnerez un coup de plumeau...

DUFAUSSET. — Moi?...

PACAREL. — Oui... vous!... Il faut bien vous rendre utile à quelque chose! Prendre des ténors à trois mille cinq cents francs comme domestiques, c'est raide!... on aurait un nègre pour moins cher... Et ça ferait plus d'effet.

Il remonte au fond, deuxième plan.

DUFAUSSET, *à part.* — Moi!... Dufausset... faire les chambres... Je vais écrire à papa.

PACAREL, *revient au deuxième plan.* — Ah!... dites donc... Et puis vous savez... pas un mot à Tiburce... des app... des gages que je vous donne... Il n'aurait qu'à avoir les mêmes prétentions, merci!.. (*Remontant. A part.*) Ah! si je pouvais arriver à le repasser à quelque imbécile!

Il sort fond à droite.

SCENE VII

DUFAUSSET, JULIE

DUFAUSSET. — Oh!... c'est trop fort!... M'humilier de la sorte!... Ce matin, il me choyait, il me mettait des foulards et maintenant il me reçoit comme un chien dans un jeu de quilles!... Oh!

JULIE, *de la droite, deuxième plan.* — Vous êtes en colère, monsieur Dufausset?

DUFAUSSET. — C'est votre père. Mademoiselle... Il veut que je fasse les chambres, que je cire les parquets, votre père...

JULIE. — Oh!

DUFAUSSET. — Un peu plus... il m'appellerait larbin...

JULIE. — Pauvre jeune homme!... Papa ne pense pas ce qu'il dit... (*A part.*) Peut-on faire de la peine à un si gentil garçon!

DUFAUSSET. — Oh! mademoiselle, il m'a profondément blessé.. et si je n'étais retenu par les charmes d'une personne...

JULIE, *à part.* — Est-il possible?... (*Haut.*) Une jeune personne?

DUFAUSSET. — Une jeune personne... mais je ne peux la nommer.

JULIE. — Non... Ne la nommez pas... ça me ferait rougir...

DUFAUSSET. — Il n'y aurait vraiment pas de quoi... (*A part.*) Amandine doit avoir reçu mon billet maintenant, que va-t-elle penser?

JULIE. — Je suis bien heureuse de l'aveu que vous venez de me faire... Ah ! bien heureuse... Et je vous sais gré de votre discrétion.

Elle passe au premier plan.

DUFAUSSET. — La discrétion est la première des qualités de l'homme. (*A part.*) N'empêche qu'elle voudrait bien savoir qui c'est la petite...

JULIE. — Ah ! je suis bien heureuse...

DUFAUSSET. — Et moi, je meurs de faim...

Il sort par le fond.

SCENE VIII

JULIE, AMANDINE, MARTHE

AMANDINE, *venant du premier plan droite, tandis que Marthe paraît au deuxième plan droite.* — Qui vient de sortir de là ?

JULIE. — M. Dufausset... il a eu une scène avec papa...il est profondément blessé... il est allé manger.

Elle passe au deuxième plan.

MARTHE, *passant au premier plan, à Amandine.* — Ça prouve qu'il a du cœur...

AMANDINE. — Et de l'appétit.

MARTHE. — Ton père n'est pas là ?

JULIE, *elle remonte au fond.* — Non... tu le cherches ?...

MARTHE. — Oui,... j'aurais besoin de lui (*A part, avec un soupir.*) pour le marquer...

AMANDINE. — Il faut que je trouve mon mari aussi... (*A part.*) Je me suis approvisionnée de craie dans le billard

SCENE IX

LES MEMES, PACAREL, DUFAUSSET, *deux arrosoirs dans les bras*

PACAREL, *du fond.* — C'est bon, vous mangerez plus tard... Vous allez aider Tiburce à nettoyer les hannetons... encore des parasites inutiles... au moins ceux-là on s'en défait.

Il remonte au fond.

MARTHE. — Oh ! mon ami, que c'est vilain ce que tu dis là !

JULIE, *au-dessus de la table.* — Le pauvre garçon.

AMANDINE. — Il le fait arroser...

DUFAUSSET. — Quelle humiliation !... Oh ! si je ne me retenais pas. (*A Marthe.*) Alors... vous voulez que je soigne votre serin ?...

MARTHE. — Hein ?

Elle remonte rejoindre son mari au fond.

AMANDINE. — Prenez bien garde, mon mari a des soupçons... je crois qu'il se doute de votre amour coupable...

DUFAUSSET. — Tiens, parbleu !... c'est moi qui lui ai dit...

AMANDINE. — Vous, malheureux !... Et comment a-t-il pris ça ?

DUFAUSSET. — Lui!... qu'est-ce que vous voulez que ça lui fasse? Il a dit seulement... Ah!... Eh bien, pour la rareté du fait...

AMANDINE. — Comment?... il a dit... l'insolent... Eh bien! J'aurais bien tort d'avoir des scrupules. (*A Dufausset.*) Monsieur... j'attends vos jarretières... j'ai 58 de tour de jambe.

DUFAUSSET, *ahuri.* — Ah! je... vous... cinquante-huit... vous avez cinquante-huit... ça me fait bien plaisir. (*A part.*) Ils ont donc la manie des jarretières dans cette maison?

PACAREL, *redescendant, même place.* — Allons... ne perdez pas votre temps... Allez me nettoyer mes hannetons... Dépêchez-vous, parce que, après, j'aurai une course à vous faire faire.

DUFAUSSET. — Moi!...

PACAREL. — Oui,... vous irez me chercher une paire de jarretières, j'en ai une des miennes qui a craqué.

DUFAUSSET. — Lui aussi!... allons, c'est dans le sang!

Il sort fond droite.

SCENE X

LES MEMES, moins DUFAUSSET

MARTHE. — Comment?... tu le laisses partir?

JULIE, *allant à Pacarel.* — Oh! papa, le pauvre garçon!...

PACAREL. — En quoi ça le pauvre garçon!... Sais-tu ce qu'il gagne pour ce qu'il me fait?... 3.500 francs par mois, et tu le plains... Eh bien!... Qu'est-ce que tu diras donc de Tiburce qui n'a que 50 francs.

AMANDINE. — Ce n'est pas une raison pour l'humilier...

JULIE. — Tu l'as profondément blessé.

MARTHE. — Veux-tu que je dise : tu n'es qu'un égoïste.

AMANDINE. — Oui, c'est très vilain...

MARTHE. — Très vilain.

PACAREL. — Si vilain que ça?

LES TROIS FEMMES. — Oui... très vilain!.. très vilain!.. très vilain!..

PACAREL. — Là... là... calmez-vous...

JULIE. — Le pauvre garçon... je vais aller le retrouver au jardin... lui porter une parole de consolation.

Elle sort fond droite.

AMANDINE. — Moi... je cours chercher mon mari... je m'en vais le crayer de la bonne façon... Ah! on va t'en donner des : « pour la rareté du fait ».

Elle sort par la droite, premier plan.

SCENE XI

PACAREL, MARTHE, puis TIBURCE, puis LANOIX *avec un bouquet.*

PACAREL, *il s'assied sur le canapé.* — Vous êtes bonnes, vous, de le plaindre... je trouve que c'est moi qui suis à plaindre... Je vous demande un peu ce que je vais en faire... Aucun théâtre n'en voudra.

MARTHE, *s'asseyant à gauche.* — Qui sait, en cherchant...

Tiburce entre à ce moment et attend en voyant ses maîtres causer.

PACAREL. — Comment veux-tu qu'on prenne un ténor qui n'a pas de voix...

TIBURCE. — Je demande pardon à Monsieur, mais dans tous les commerces, il y a toujours un moyen de requinquer les rossignols... Ainsi mon père, qui était maquignon, quand il avait une rosse à vendre... il lui mettait un grain de gingembre sous la queue et ça faisait l'affaire... J'indique ce remède à Monsieur...

PACAREL. — Je vous remercie, si vous n'avez que cela à me proposer...

TIBURCE. — Dame!... pour le moment, mais je venais dire à Monsieur... que M. Lanoix était là.

PACAREL. — Faites entrer.

TIBURCE. — Bien, Monsieur.

Tiburce introduit et se retire.

LANOIX, *saluant.* — Futur beau-père... future belle-mère...

MARTHE, *vexée.* — Future belle-mère...

PACAREL. — Vous venez pour votre fiancée...

LANOIX. — Oui, figurez-vous, je n'ai pas de chance; je l'ai attendue au grenier, elle n'y était pas.

PACAREL. — Elle est au jardin.

LANOIX, *à part.* — Attention à ne pas dire de bêtises... Le remède à maman... (*Il tourne sa langue sept fois.*) Je lui apporte ce bouquet (*Même jeu*), à ma fiancée (*Même jeu*), je serais si heureux de la voir.

MARTHE, *se levant.* — Qu'est-ce qu'il a?

PACAREL, *se lève aussi.* — Tiens, ça vous arrive souvent? (*A part.*) Julie me l'avait bien dit. Je ne m'en étais jamais aperçu...

MARTHE. — Si vous voulez voir Julie... Elle est au fond du jardin... elle regarde tuer les hannetons.

Elle se rassied et brode.

LANOIX, *tournant la langue.* — Vous en avez beaucoup de hannetons?

PACAREL, *à part.* — Ah! mais... il est crispant avec son tic. (*Haut.*) Et il n'y a pas de remède à ça?

LANOIX. — Si... on prend de l'eau bouillante et on échaude... ça tue radicalement...

PACAREL. — Hein! En voilà un traitement... Non, moi, je connais un autre moyen. . J'ai entendu parler d'une spécialité... d'un nommé Démosthène, qui mettait des petits cailloux... Vous pourriez essayer...

LANOIX. — Pour les hannetons?..

PACAREL. — Mais non!... pour votre machin, là...

Il l'imite.

LANOIX. — Oh! pour mon... Oh! ça... ça n'est rien... Ne vous inquiétez pas... Allons... je vais retrouver Mlle Julie.

Fausse sortie.

PACAREL. — C'est cela... Ah! dites donc... pendant que j'y pense, vous n'auriez pas besoin d'un ténor?

LANOIX. — Non... ma mère cherche un cuisinier.

PACAREL. — Eh! bien... voilà!... je lui céderai mon ténor... il est très solide... C'est un gaillard... il fait les courses...

LANOIX. — Mais un ténor...

PACAREL. — Oh!... il chante si peu...

LANOIX. — Qu'est-ce qu'il demande?

PACAREL. — 3.500 francs par mois, c'est pour rien...
LANOIX. — Hein!.. pour un cuisinier!... Mais il est fou!
PACAREL. — Sans le vin, ni le blanchissage...
LANOIX. — A ce prix là... sous aucun prétexte...
PACAREL. — Je te dis... personne... personne n'en voudra.
LANOIX. — Je me sauve!...

Il se retire, fond droite.

PACAREL. — Enfin... si vous entendez parler, n'est-ce pas?

SCENE XII

PACAREL, MARTHE

PACAREL, *gagne la droite.* — Ah! s'il pouvait donc seulement retrouver pour vingt-quatre heures sa voix... Si on pouvait avec du gingembre comme pour les chevaux... après, parbleu, ça me serait bien égal qu'il n'ait plus de voix, une fois que je l'aurais casé.

MARTHE, *à part, assise.* — Il serait peut-être temps de parler à mon mari pour le signal; faut-il dire oui, décidément? Ah! ma foi, tant pis... oui... mais comment faire? Ah! quelle idée! (*Elle se lève, va à Pacarel. Haut à son mari.*) Dis donc... alors, tu voudrais bien que Dufausset retrouve sa voix?... Eh bien! j'ai peut-être un moyen... je ne garantis rien... tu sais, je te le donne pour ce qu'il est... non.. je n'ose pas! tu vas rire...

PACAREL. — Non.. non... va donc!

MARTHE. — C'est un peu de l'empirisme... d'ailleurs c'est une tireuse de cartes qui me l'a enseigné... il paraît que c'est infaillible... Quand un chanteur perd sa voix... il y a un moyen bien simple de la lui rendre.

PACAREL. — Eh bien?...

MARTHE. — Eh bien!... voilà... Quand Dufausset entrera, tu agiteras ton mouchoir comme ça... en disant trois fois... « coucou... ah! le voilà! »

PACAREL, *tirant son mouchoir, l'agite.* — Oui... Et puis?

MARTHE. — C'est tout...

PACAREL. — C'est ça?... il est stupide ton moyen...

MARTHE. — Ça ne coûte rien de l'essayer...

PACAREL. — C'est un remède de bonne femme... Enfin... j'essayerai, ça ne lui fera toujours pas de mal.

MARTHE, *à part, remontant et redescendant au deuxième plan.* — Ah!... Et l'heure à présent!... Deux heures, c'est une bonne heure. (*Haut brusquement.*) Ah!

PACAREL. — Quoi?

MARTHE. — Tourne-toi...

PACAREL. — Mais, pourquoi ça?

MARTHE, *traçant deux raies à la craie dans le dos de Pacarel.* — Une... deux... voilà! deux heures!

PACAREL. — Aïe!... tu me chatouilles... Qu'est-ce qu'il y a?

MARTHE. — Ah! non... rien... j'avais cru voir une bête sur toi!

PACAREL. — Eh! bien?..

MARTHE. — Eh! bien non, j'avais vu double. (*A part.*) Et maintenant Dufausset saura à quoi s'en tenir...

Elle sort à droite, deuxième plan.

SCENE XIII

PACAREL, LANDERNAU, AMANDINE

AMANDINE, *venant de droite, premier plan, suivie de Landernau. A Landernau.* — Ainsi... tu as bien compris?... tu agiteras ton mouchoir bien fort...

LANDERNAU, *il a trois raies dans le dos et tient son mouchoir à la main.* — Oui... oui... Bibiche!... (*A part, passant au deuxième plan.*) Ah! par exemple, si ce remède là réussit... je renonce à la médecine...

Il agite machinalement son mouchoir.

PACAREL, *à part, agitant son mouchoir.* — C'est idiot!... Dieu!... que les femmes sont bêtes!

AMANDINE. — J'ai fixé à trois heures!... v'lan!... trois raies!... c'est l'heure où mon mari ronfle! (*Haut.*) Je te laisse.

Elle sort, premier plan droite.

SCENE XIV

PACAREL, LANDERNAU, puis DUFAUSSET

Moment de silence. Ils se regardent, étonnés de se voir l'un et l'autre un mouchoir à la main.

PACAREL. — Eh! bien! Qu'est-ce que tu fais avec ton mouchoir à la main?

LANDERNAU. — Eh bien!... et toi?

PACAREL. — Moi?... rien... j'attends que j'éternue...

LANDERNAU. — Ah! bien moi... tu n'as pas idée comme c'est bête!... C'est Dufausset que j'attends avec...

PACAREL. — Vrai?... Eh bien!... veux-tu que je te dise... moi aussi...

LANDERNAU. — Il paraît qu'en agitant le mouchoir, ça rend la voix.

PACAREL. — Oui... précisément.

LANDERNAU, *à part.* — Comment... ça serait vrai?...

PACAREL. — Lui..., un homme de science... ça me rassure...

LANDERNAU. — Alors... il suffit d'agiter...

PACAREL. — Oui... en disant trois fois : « Coucou... Ah! le voilà! »

LANDERNAU. — Ah! non!

PACAREL. — Si!

LANDERNAU. — Non... Bibiche ne m'a pas parlé de ça...

PACAREL. — C'est qu'elle a oublié...

LANDERNAU. — Pas du tout, elle m'a dit qu'il fallait chanter : « Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes. »

PACAREL, *à part.* — Ah!... il y a peut-être des variantes... il y a tant de branches dans la médecine.

LANDERNAU, *à part; il remonte légèrement.* — Ah! bien... elle est bien bonne!...

PACAREL, *à part.* — Je ne l'aurais jamais cru...

LANDERNAU. — Attention!... le voilà!...

DUFAUSSET. — Là... Etes-vous content?... je les ai tués, vos hannetons...

Pacarel et Landernau agitent leurs mouchoirs.

DUFAUSSET. — Eh bien!... qu'est-ce qui vous prend?

Ensemble.

PACAREL : LANDERNAU :

Coucou! Ah! le voilà! Colimaçon borgne
Coucou! Ah! le voilà! Montre-moi tes cornes!
Coucou! Ah! le voilà!

DUFAUSSET. — Ah! le signal!... c'est le signal!... Ah! bonheur! Elle accepte...

PACAREL. — Vous voyez comme il s'agite!...

LANDERNAU. — C'est le commencement de la crise!...

DUFAUSSET. — Pauvre femme... elle craint que son mari ne suffise pas... elle a pris du renfort...

PACAREL. — Eh bien!... ça va-t-il? Eprouvez-vous quelque chose?

DUFAUSSET. — Ah! je crois bien... il me semble que tout se dilate en moi.

PACAREL. — C'est bien cela...

LANDERNAU. — C'est incroyable!...

PACAREL. — Blaguez donc les empiriques...

LANDERNAU. — Il faudra que j'essaye cela avec mes malades.

PACAREL ET LANDERNAU, *reprenant ensemble, en agitant leurs mouchoirs.* — Coucou! Ah! le voilà! — Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes!

DUFAUSSET, *les voyant qui agitent leurs mouchoirs en reprenant son refrain.* — Ah! mais, ne vous fatiguez pas... ça suffit!...

PASCAREL. — Laissez donc... plus il y en aura, mieux ça vaudra

Il donne d'un air malicieux une bourrade dans l'estomac de Dufausset, tout en pivotant sur lui-même, puis remonte au fond en passant entre la table de gauche et le mur, de façon à ce que Dufausset puisse voir les raies tracées dans son dos, au moment opportun.

LANDERNAU. — Mais oui... c'est pour votre bien...

Même jeu que Pacarel; il remonte en passant à droite, entre le canapé et le mur.

DUFAUSSET. — Ah! c'est pour... il est étonnant ce mari... (*Voyant les deux raies dans le dos de Pacarel.*) Une... deux... le rendez-vous est à deux heures.

PACAREL, *redescend et le cinglant de son mouchoir.* — Coucou... Ah! le voilà!

DUFAUSSET, *apercevant le dos de Landernau.* — Une,... deux... trois... Allons, bon... il y en a trois là... Ah! çà!... Est-ce deux.,. est-ce trois?

LANDERNAU, *redescend en agitant son mouchoir* — Colimaçon borgne...

DUFAUSSET. — Eh! non, elle a partagé entre les deux hommes... Il faut additionner... C'est deux et trois... deux et trois...

PACAREL. — Cinq... Deux et trois... cinq!...

DUFAUSSET. — C'est bien ça... cinq... c'est à cinq heures... Ah! je suis bien heureux!... (*Il chante à gorge déployée.*) « A moi les plaisirs, les jeunes maîtresses. »

PACAREL, *avec admiration.* — Il chante!

DUFAUSSET. — « A moi leurs caresses, à moi leurs désirs. »

LANDERNAU, *même jeu que Pacarel.* — Il a retrouvé sa voix.

PACAREL. — C'est merveilleux!... Enfin!... je retrouve mon ténor! Ah! Dufausset! ce cher Dufausset!

Ils lui serrent la main.

DUFAUSSET. — Eh bien! qu'est-ce qu'il leur prend?

SCENE XV

LES MEMES, LANOIX

PACAREL, *à Lanoix qui est entré et regarde ahuri le spectacle.* — Ah! mon ami,... écoutez ça!... il a retrouvé sa voix!

LANOIX. — Qui?

PACAREL. — Mon ténor!

LANOIX. — Le cuisinier!

PACAREL, *à Dufausset.* — Ah! tenez! recommencez pour qu'il entende. Landernau, ton mouchoir... vous aussi, Lanoix, agitez votre mouchoir, ça renforcera.

LANOIX, *ahuri, obéissant machinalement.* — Qu'est-ce qu'il chante?

PACAREL. — Ce qu'il chante?... « A moi les plaisirs!... » Vous allez entendre ça... Allez, Dufausset.

DUFAUSSET. — Ah!.. vous voulez que... Ah! bon! (*Il chante, pendant que les trois hommes agitent leurs mouchoirs.*) « A moi les plaisiers, les jeunes maîtresses. »

PACAREL. — Hein? ça y est-il?

LANOIX. — Oui... oui!... (*Lanoix continue l'air.*) « A moi leurs désirs, à moi leurs caresses. »

PACAREL ET LANDERNAU. — Lui aussi!

DUFAUSSET ET LANOIX, *à l'unisson.* — « A moi l'énergie des instincts puissants. »

PACAREL. — Mais ce talisman est merveilleux! (*Appelant.*) Ah!... Julie! Marthe! Bibiche!

SCENE XVI

LES MEMES, MARTHE, JULIE, AMANDINE, TIBURCE

LES TROIS FEMMES, *entrant.* — Quoi! qu'est-ce qu'il y a?

PACAREL, *remonte et descend.* — Ah! venez mes amies, Dufausset a retrouvé sa voix!

LANOIX, *qui n'a pas cessé de chanter.* — « Et la folle orgie du cœur et des sens. »

PACAREL, *à Lanoix.* — Mais, taisez-vous donc, vous!... Marthe, ton moyen est admirable.

MARTHE. — Pas possible!

DUFAUSSET, *à part.* — Si je comprends quelque chose...

TIBURCE. — Monsieur a essayé du gingembre?

PACAREL. — Mais non, laissez-nous donc tranquilles avec votre gingembre!

Lanoix remonte avec Tiburce.

DUFAUSSET. — Ah! je suis bien heureux, madame, je serai exact! Voici vos jarretières.

MARTHE. — Merci! (*A part.*) Il y tient! (*Haut.*) Mais vous me jurez que c'est en tout bien tout honneur!

DUFAUSSET. — Je le jure!...

Elle rejoint Julie.

AMANDINE, *bas à Dufausset, passant au premier plan.* — Ah! jeune homme, qu'allez-vous penser de moi?

DUFAUSSET, *tressautant et se retournant à l'apostrophe d'Amandine.* — Hein! Encore elle! (*Haut.*) Mais rien du tout.

AMANDINE. — Dites un peu : « Tiens! on a mis un bouchon dans la colonne. »

DUFAUSSET. — Décidément, c'est un tic! « Tiens! on a mis un bouchon... dans la colonne! »

AMANDINE, *à part.* — Oh! ça ne peut être que lui! (*Haut.*) Ah! jeune homme, je vais être bien coupable.

DUFAUSSET. — Allons! tant mieux!... tant mieux!

Il lui tourne le dos et remonte un peu.

AMANDINE, *joyeuse.* — Ah! il est content; pauvre chéri!

DUFAUSSET. — Et maintenant, je retourne aux hannetons.

PACAREL. — Jamais de la vie!... aux hannetons, vous!... Tiburce, à vos arrosoirs, et vous, Dufausset! à la gloire! à l'Opéra! (*A Landernau.*) A nous, Landernau!

ENSEMBLE, *avec leurs mouchoirs :*

PACAREL. — « Coucou! ah! le voilà!

LANDERNAU. — « Colimaçon borgne. »

PACAREL. — « Coucou! Ah! le voilà! »

Tous les imitent. Ahurissement de Dufausset.

RIDEAU

ACTE III

Décor du premier acte. — La table du milieu et les chaises qui l'entouraient ont été enlevées. — Au milieu de la scène, à droite, un fauteuil.

SCENE PREMIERE

TIBURCE, puis LANDERNAU

TIBURCE, *est en train de balayer.* — Pristi ! que j'ai mal dormi ! toute la nuit il m'a semblé entendre marcher dans la maison... J'ai eu des cauchemars ! J'ai rêvé que j'allais épouser Bibiche. (*Avec sentiment.*) Elle était encore plus en chair que nature... mais alors, voilà qu'il a surgi une belle-mère... qui avait la tête de Landernau... et elle était contre le mariage. Alors il y a eu un crépage de chignon... et je lui ai allongé un coup de poing... je le sens encore... j'ai tapé sur le mur !... Qu'est-ce que ça veut dire, quand on rêve de belle-mère? (*S'asseyant à droite et tirant une clé des songes de son tablier.*) Voyons dans la clé des songes. C'est infaillible ! J'ai connu une nourrice à qui elle avait prédit que son fils remuerait des millions, il est devenu croupier. (*Parcourant.*) Voyons : « Belle-mère, voyez bassinoire. » (*Feuilletant.*) « Bassinoire, voyez belle-mère ! » Ça peut durer longtemps comme cela.

LANDERNAU, *venant de gauche, deuxième plan.* — Ah ! Tiburce. Dites-moi, M. Pacarel ni le ténor ne sont encore descendus de leur chambre?

TIBURCE. — Non, je n'y comprends rien... il est près de onze heures... et personne n'est encore en bas... comme si on avait veillé toute la nuit... Je crois, entre nous, que si l'on dort si longtemps aujourd'hui, c'est parce que, hier, la cuisinière, n'ayant plus de caramel pour colorer le bouillon, y a mis *de* laudanum.

LANDERNAU. — Du laudanum! Vous êtes fou!

TIBURCE. — Oui, Monsieur. (*Appuyant sur chaque syllabe.*) De l'*eau danum*.

LANDERNAU. — Allons donc! vous ne savez pas ce que vous racontez aujourd'hui... et puis, d'abord, on dit : du laudanum.

TIBURCE. — Comment « du »? eau est du féminin, Monsieur! Monsieur ne dit pas du l'eau de vie... passez-moi du l'eau... On dit de l'eau de vie, de l'eau danum; la grammaire est la même pour les domestiques comme pour les maîtres.

LANDERNAU. — Quel idiot! Allons, je m'en vais... vous êtes en train de balayer... je ne tiens pas à avaler tous vos microbes.

TIBURCE. — Oh! Monsieur peut rester! Quand je balaie... je prends bien garde à ne pas déplacer la poussière... D'ailleurs j'ai fini...

LANDERNAU. — Ah!

TIBURCE. — Oui, c'est même ce qu'il y a d'agréable dans cette façon de balayer... quand on veut, on a toujours fini...

LANDERNAU. — Ah! voici M. Pacarel... laissez-nous.

TIBURCE. — Bien, Monsieur.

Il sort par le fond.

SCENE II

LANDERNAU, PACAREL

LANDERNAU. — Eh! arrive donc, toi.

PACAREL, *venant de droite, deuxième plan.* — Me voilà! As-tu vu Dufausset?

LANDERNAU. — Pas encore.

PACAREL. — Tu ne sais pas s'il a encore sa voix?

LANDERNAU. — Ah! dame, je ne l'ai pas vu depuis hier...

PACAREL. — Après tout, je suis tranquille, nous avons le moyen... « Colimaçon borgne... » Ah! mon Dieu, mais si ça n'allait pas marcher à l'Opéra.

LANDERNAU. — Ma foi, ça pourrait bien arriver; tu sais, moi, on ne m'enlèvera pas une chose de la tête, c'est que Dufausset cherche à nous mettre dedans...

PACAREL. — Il ne serait pas ténor?

LANDERNAU. — Au contraire! Seulement, il a des raisons pour nous le cacher.

PACAREL. — Tu crois?

LANDERNAU. — Parbleu! tu comprends, il est inadmissible qu'on lui ai fait une réputation de chanteur, même dans le Midi, s'il est complètement aphone. Seulement, il a dû flairer la vérité... apprendre que l'Opéra voulait l'engager; alors, furieux d'avoir signé avec toi, il n'a trouvé d'autre moyen, pour t'amener à résilier son engagement, que de te faire croire qu'il n'avait pas de voix.

PACAREL. — Ah! bien, elle n'est pas mauvaise! il la connaît, Dufausset!... heureusement que tu as vu cela tout de suite, toi; c'est que nous ne sommes pas des imbéciles.

LANDERNAU. — Dame, c'est clair... une voix ne se perd pas en deux jours... Mon Dieu! qu'il la perde à la longue, ça pourra arriver... parce qu'il a quelque chose qui lui fera du tort à mon avis... je le crois très noceur, ce garçon là. Et tu sais, pour la voix...

PACAREL. — Ah! tu crois que...

LANDERNAU. — Lui!... mais il suffit qu'il aperçoive un cotillon .. (*Remontant pour s'assurer que personne n'écoute et redescendant au deuxième plan.*) Mais tiens, ici... tu n'as rien vu, toi... Eh! bien, il est une femme autour de qui il tourne.

PACAREL. — Comment, je n'ai rien vu... (*A part.*) C'est sa femme, parbleu.

LANDERNAU. — Oh! je ne la nommerai pas.

PACAREL. — Non! (*A part.*) Ah! le maladroit, il s'est fait pincer.

LANDERNAU, *à part.* — Je ne la nommerai pas, parce que c'est sa femme.

PACAREL. — Je t'assure, Landernau, cela n'est pas.

LANDERNAU. — Tiens, parbleu, il ne te l'a pas dit.

PACAREL. — Si, si, au contraire, il me l'a dit... il m'a dit : vous savez, Pacarel, j'ai l'air de... Eh bien, pas du tout, ça n'est pas ça; je vous assure qu'il n'y a rien.

LANDERNAU. — Je te crois, tiens!... Ah! et puis, tu sais, moi je veux bien; pour moi, je m'en fiche!

PACAREL. — Ah! tu... c'est une bonne pâte...

LANDERNAU. — Mais c'est égal, toi, méfie-toi!

PACAREL. — Pourquoi donc ça, mon ami... tu t'en fiches, je fais comme toi.

LANDERNAU. — Ah! bon, alors... (*A part.*) Il est philosophe.

Il gagne la droite.

SCENE III

LES MEMES, DUFAUSSET

DUFAUSSET, *entrant du fond.* — C'est moi.

PACAREL. — Ah! vous voilà, mon cher Dufausset; je vous ai entendu faire des roulades tout à l'heure.

DUFAUSSET. — Moi, jamais de la vie.

PACAREL. — Comment, jamais de la vie.

LANDERNAU. — Non, il dit vrai... je l'ai cru, moi aussi d'abord... mais c'était l'eau dans le réservoir... l'eau qui montait.

PACAREL. — Ah! c'était l'... Elle chante bien!... Comme vous d'ailleurs! Car vous avez une voix... Ah! farceur... vous avez beau la rentrer... ça éclate!... et timbrée!... Ah! ah! ah! Etes-vous assez timbré.

DUFAUSSET. — Moi!.. pas plus qu'eux, par exemple.

PACAREL. — Allons! voyons, pas de cachotterie... nous sommes des roublards, nous! faut pas essayer de nous la faire... laissez la donc sortir...

DUFAUSSET. — Qui?

PACAREL. — Eh! votre voix, vos *ut*.

DUFAUSSET. — Vos?

PACAREL. — Zut.

DUFAUSSET. — Merci... j'avais bien entendu.

PACAREL. — Ah! bien, alors, allons-y... N'est-ce pas, nous savons tous que vous êtes un ténor de la plus grande valeur.

DUFAUSSET. — Moi! mais c'est pour rire...

PACAREL. — Ta, ta, ta, ta, ne faites donc pas l'innocent; je sais bien que c'est dans votre jeu...

LANDERNAU. — Mais c'est inutile! on ne vous lâchera pas...

PACAREL. — Ainsi, c'est pas la peine de vous entêter...

DUFAUSSET. — Ils y tiennent...

PACAREL. — Faites un peu... Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Il chante la gamme.

DUFAUSSET, *même jeu.* — Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PACAREL. — Plus fort.

DUFAUSSET, *criant.* — Ah! ah! ah! ah! ah! ah! (*A part.*) Ils me feront tourner en bourrique.

PACAREL. — Eh! bien, voilà, ça y est... C'est un peu faux... mais c'est parce qu'il y a des courants d'air... quand il y aura un décor derrière...

LANDERNAU. — Vous voyez bien que vous avez une voix superbe.

DUFAUSSET. — Moi!

PACAREL. — D'ailleurs, votre réputation est faite dans Bordeaux.

DUFAUSSET. — Allons donc!

PACAREL. — C'est bien pour ça que je vous ai fait un si brillant engagement... Sans ça vous pensez bien...

DUFAUSSET. — C'est vrai pourtant! Alors, c'est sérieux ce que vous dites là?

PACAREL. — Dame!

DUFAUSSET. — Eh! bien, je ne m'en serais jamais douté...

LANDERNAU. — Aussi, c'était enfantin de vouloir nous le cacher.

DUFAUSSET. — Oh! je vous assure que jusqu'à présent... Comme on s'ignore tout de même... C'est que c'est positif; voulez-vous que je vous dise : au fond, j'ai toujours senti que j'avais de la voix... mais on me décourageait là-bas en me disant : « Ferme ça, tu vas faire pleuvoir. »

PACAREL. — Il y a toujours des envieux pour contrarier les vocations.

DUFAUSSET, *chantant.* — Do ré mi fa sol la si do! Ah! ah! ah! ah!... (*Passant au premier plan.*) « Salut demeure chaste et pure. »

PACAREL. — Aïe! toujours le même air... il varie peu!

DUFAUSSET. — Ah! n'ayez pas peur... j'en apprendrai d'autres ..

PACAREL. — C'est si beau, une belle voix...

DUFAUSSET. — Ah! je crois bien... mais en France vous n'avez pas ça... il faut aller en Italie... Si vous aviez été comme moi à la Chapelle Sixtine...

LANDERNAU, *bondissant, ainsi que Pacarel.* — Hein! vous...

DUFAUSSET. — Quoi?

PACAREL, *suffoqué.* — A la... A la cha... à la cha cha...

DUFAUSSET. — Pourquoi parlez-vous arabe?...

PACAREL. — Non je... ce n'est pas de l'arabe... je dis à la cha... Qu'est-ce que vous venez de dire, enfin?

DUFAUSSET. — J'ai dit, si vous aviez été comme moi à la Chapelle Sixtine.

LANDERNAU. — J'avais bien entendu... Comment, vous avez été à la Chapelle Sixtine?... vous!... chanter.

DUFAUSSET. — Quoi?

LANDERNAU. — Je dis : chanter!

DUFAUSSET, *à part.* — « Chantez ! » Oh ! il veut encore que je chante. (*Haut.*) Parfaitement ! parfaitement ! (*Chantant.*) « Salut demeure... »

PACAREL. — Assez !

DUFAUSSET. — Bon !

LANDERNAU, *bas à Pacarel.* — Il m'a dit « parfaitement ! », tu as entendu ?

PACAREL. — Oui ! je n'en reviens pas, pauvre garçon !

DUFAUSSET, *passant au deuxième plan.* — Mais pour en revenir à la Chapelle Sixtine... vous savez sans doute que les chantres en sont...

PACAREL. — Oui, nous savons, nous savons...

DUFAUSSET. — Eh ! bien vous ne pouvez vous faire une idée de l'intensité d'harmonie qui se dégage de ces voix si pures ainsi assemblées, qui chantent toutes leurs parties avec une âme...

PACAREL. — Ils les chantent de mémoire, bien entendu !

DUFAUSSET. — Oh ! évidemment.

LANDERNAU. — Et comment un garçon comme vous a-t-il pu avoir l'idée d'entrer là-dedans ?

DUFAUSSET. — Où ? A la Chapelle Sixtine ? Ah ! bien ma foi, vous savez ce que c'est... J'étais à Rome... j'avais déjà un peu le spleen... j'apprends tout à coup que ma maîtresse, une femme qui m'avait juré un amour éternel, venait de filer avec un dentiste napolitain.

PACAREL. — Je vois ce que c'est ! un désespoir d'amour !

DUFAUSSET. — Mettez-vous à ma place.

PACAREL. — Merci.

DUFAUSSET. — Vous comprenez, mon humeur... pour m'étourdir alors... je me suis mis à arpenter les rues de Rome, seul, découragé, dégoûté de la vie et des femmes...

LANDERNAU. — Oui ! Oui.

DUFAUSSET. — Tout à coup, qu'est-ce que je vois devant moi... la Chapelle Sixtine... Dame, pour un homme qui est tout seul à Rome avec le spleen en plus et une maîtresse en moins... c'était encore une ressource.

PACAREL. — Médiocre...

DUFAUSSET. — Je m'écrie : « Ma foi, c'est le ciel qui l'envoie ! entrons à la Chapelle Sixtine. »

PACAREL. — Comme ça ! Vlan !

LANDERNAU. — Niez donc la vocation !

DUFAUSSET. — Ah ! je ne l'ai pas regretté, allez !

PACAREL. — Jamais ?

DUFAUSSET. — Jamais !... Je puis dire que j'ai éprouvé là une des plus grandes secousses de ma vie.

LANDERNAU. — Je vous crois.

DUFAUSSET, *à Landernau.* — Je n'étais pas plus tôt entré, monsieur, que je me sentais pris par tous ces chantres à la voix céleste,... terrassé, démonté... (*A Pacarel.*) Je n'étais plus un homme, monsieur !... J'étais... Ah ! je ne sais pas ce que j'étais...

PACAREL. — Ne cherchez pas... (*A part.*) Pauvre garçon !

DUFAUSSET, *à Landernau.* — Enfin, me croirez-vous quand je vous dirai que j'ai pleuré, oui monsieur... comme un veau, à ce moment-là.

PACAREL. — Ah ! je ne savais pas que les veaux à ce moment là...

LANDERNAU. — C'est sans doute la perspective du pot-au-feu.

DUFAUSSET. — C'était de l'extase, quoi... au point que je n'ai même pas fait attention à ce qu'on m'y a exécuté.

PACAREL. — Quel Spartiate!...

DUFAUSSET. — C'est égal, je ne l'oublierai jamais. (*Chantant d'une voix de tête.*) « O salutaris hostia. »

PASCAL. — C'est tout à fait ça.

DUFAUSSET. — Et ça ne vous donne qu'une faible idée.

PACAREL, *le prenant à part.* — Dites-donc! Et moi qui croyais que vous faisiez la cour à Mme Landernau?

DUFAUSSET, *ahuri.* — Je ne saisis pas le rapport.

LANDERNAU, *le prenant à part.* — Dites-donc, figurez-vous que j'étais persuadé que vous cultiviez Mme Pacarel.

DUFAUSSET. — Ah! çà! ils se donnent le mot!

LANDERNAU et PACAREL, *lui serrant chacun la main.* — Oh! pauvre ami!

PACAREL. — Et maintenant, je récris à l'Opéra... vous tâcherez d'être brillant, d'ailleurs peu m'importe maintenant que j'ai le secret; essayons-nous Landernau?

LANDERNAU. — Essayons, Pacarel.

(*Ils retirent leurs mouchoirs qu'ils agitent.*)

Ensemble :

PACAREL. — « Coucou... Ah! le voilà. »

LANDERNAU. — « Colimaçon borgne. »

DUFAUSSET, *passant au troisième plan.* — Hein! Ah! le... Ah! non, merci, pas tout le temps, j'en ai assez, moi!

PACAREL. — Vous avez raison... il vaut mieux se réserver pour la grande occasion. (*A part.*) Ah! c'est égal, ce pauvre Dufausset! (*Haut.*) Landernau, allons faire notre lettre.

LANDERNAU. — Allons, Pacarel.

Ils sortent par la gauche. Pacarel sort le dernier.

SCENE IV

DUFAUSSET, puis MARTHE

DUFAUSSET. — Oh! oui, j'en ai assez! j'y ai été pris hier! mais on ne m'y reprendra plus! (*Chantant.*) « Salut demeure chaste et pure!... » C'est vrai que j'ai de la voix... et dire que j'ai mis vingt-quatre ans à m'en apercevoir. (*Chantant.*) « Salut, demeure chaste et pure. Salut demeure... » Ce matin, à cinq heures comme c'était convenu, après une nuit blanche ou à peu près... car j'ai eu le cauchemar tout le temps. J'ai rêvé d'hippopotames. A cinq heures, je saute à bas de mon lit et, tout palpitant, je descends dans la serre... Je me dis : « Elle va venir, je l'attends! » Eh! bien, j'ai attendu comme cela jusqu'à huit heures... Je vous demande un peu... Si elle n'avait pas l'intention de venir, elle n'avait pas besoin de fatiguer son mari et l'autre à agiter des mouchoirs.

MARTHE, *venant du fond.* — Ah! vous voilà, monsieur!

DUFAUSSET. — Ah! vous voi... j'allais vous le dire, madame.

MARTHE. — Vous trouvez que c'est comme il faut de faire poser les femmes?

DUFAUSSET. — Ah! elle est forte celle-là!

MARTHE. — Une heure, monsieur! une heure j'ai attendu... et j'aurais peut-être attendu encore sans Bibiche.

DUFAUSSET. — Bibiche?... Ah! oui, la grosse.

MARTHE. — Eh! oui, Bibiche, qui a surgi à trois heures sonnantes

dans la serre... sous prétexte qu'elle avait une rage de dents qui l'empêchait de dormir... Alors, je lui ai dit que j'avais une névralgie, pour sauver les apparences... et nous nous sommes promenées toutes les deux... de long en large... Enfin, comme elle n'avait pas l'air de vouloir s'en aller et qu'elle me conseillait d'aller me coucher, je suis partie pour ne pas éveiller les soupçons.

DUFAUSSET. — A d'autres, madame... trois heures, moi, trois heures j'ai attendu... Ce n'est pas une heure cela.

MARTHE. — Vous m'avez attendu, vous?

DUFAUSSET. — Parfaitement.

MARTHE. — Dans la serre?

DUFAUSSET. — Oui, dans la serre,... il n'y en a pas plusieurs, je suppose...

MARTHE. — Bordelais, va!

DUFAUSSET. — Ah! mais je vous assure... vous voudriez mettre les torts de mon côté.

MARTHE. — C'est vous qui voulez vous donner les gants.

SCENE V

LES MEMES, PACAREL

PACAREL, *venant de gauche.* — Eh bien! Eh bien! qu'est-ce que vous avez?...

MARTHE. — Rien, nous discutons.

DUFAUSSET. — C'est madame qui m'accuse...

MARTHE. — Ah! bien, tenez, prenons M. Pacarel pour juge! En thèse générale... une femme accorde un rendez-vous à un monsieur... n'est-ce pas... Eh bien, ce monsieur croit de bon goût, après avoir sollicité ce rendez-vous, de n'y pas venir.

PACAREL. — Eh! bien, ce monsieur est un paltoquet.

MARTHE. — Là!

DUFAUSSET. — Ah! permettez, oui! mais quand c'est la femme qui...

PACAREL. — N'importe, c'est toujours l'homme qui a tort... Ainsi, je suppose que ma femme... je peux bien vous dire ça à vous qui êtes sans importance... ma femme vous donne un rendez-vous... Vous n'y allez pas... vous êtes un paltoquet... Moi, le mari, je vous en sais gré, mais vous êtes un paltoquet tout de même. Ah, çà! à propos de quoi parliez-vous?

MARTHE. — Mais... à propos d'une dame que M. Dufausset connaît bien et qui a eu la faiblesse...

PACAREL. — Ah! une dame... une femme mariée...

MARTHE. — Oui...

PACAREL. — Ah! c'est toujours drôle... et le nom du mari?

MARTHE. — Ah! ça, non, non, on ne peut pas te le dire.

PACAREL. — Je ne le répéterai pas.

MARTHE, *à part.* — Je le crois bien... tiens!...

Elle remonte à gauche.

PACAREL, *à part.* — Après tout, je le sais... C'est Landernau... Ah! ces maris, quels types... tous aveugles... (*Haut.*) Et c'est à vous que ce

rendez-vous... Ah ! elle tombe bien Amandine. Je comprends... que vous ayez renoncé... (*A part.*) Dans son état.

MARTHE. — Allez, vous êtes condamné.

Pacarel et Marthe sortent de gauche.

SCENE VI

DUFAUSSET, AMANDINE

DUFAUSSET. — Ah ! non... non... elle est trop forte !... c'est moi qui ai raison et c'est moi qui ai tort... On me fait poser... et l'on me fait des scènes. Ah ! non !..

AMANDINE, *arrivant du fond, descendant à Dufausset et le faisant pirouetter.* — Ah ! vous voilà, monsieur !

DUFAUSSET. — Allons ! bon ! l'autre à présent !

AMANDINE. — Ah ! vous êtes encore une joli coco, vous !

DUFAUSSET. — Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?... (*A part.*) On ne sait jamais ce qu'elle veut, cette toquée-là !

AMANDINE. — Ce qu'il y a ! ce qu'il y a ! (*Lui tapant sur la tête.*) Ah ! çà ! qu'est-ce que vous avez là-dedans !

DUFAUSSET, *à part.* — Ah ! je pourrais bien lui faire la même question, par exemple.

AMANDINE. — J'aime à croire que votre pendule est détraquée.

DUFAUSSET, *entre ses dents.* — La plus détraquée des deux n'est pas celle qu'on pense...

AMANDINE — Comment est-ce que ça fait une pendule qui sonne trois heures ?

DUFAUSSET. — Ça fait ding ! ding ! ding ! (*A part.*) Je vous dis qu'on devrait l'enfermer. (*Haut.*) Non, mais si c'est pour me faire un cours d'horlogerie, vous savez.

Il remonte.

AMANDINE, *le rattrapant par le bras et le faisant passer au deuxième plan.* — Que faisiez-vous donc, monsieur, cette nuit à trois heures ?

DUFAUSSET. — A trois heures ? Qu'est-ce que faisais à trois heures ? Je dormais...

AMANDINE. — Vous dormiez !... A trois heures, il osait dormir.

DUFAUSSET. — Dame, c'est plutôt l'heure... même je rêvais...

AMANDINE. — Assez !... n'essayez pas de me faire croire que vous rêviez de moi.

DUFAUSSET. — Non ! je rêvais d'hippopotames.. il y a une nuance.

AMANDINE. — Ah ! ainsi, pas même ! Vous ne rêviez pas même de moi ! Eh bien, pendant que vous préferiez des hippopotames, je veillais, moi !

DUFAUSSET. — Oui, c'est ce qu'on vient de me dire... une rage de dents.

AMANDINE. — Ah ! bah ! prétexte ! je veillais je vous dis... Que répondez-vous à ça ?

DUFAUSSET. — Sacristi ! mais ce n'est pas ma faute. (*A part.*) Ce qu'elle est grincheuse quand elle n'a pas dormi.

AMANDINE. — Si, monsieur, c'est de votre faute... et je me promenais de long en large comme une dinde.

Elle passe au deuxième plan

DUFAUSSET. — Ah! permettez.

AMANDINE. — Si, Monsieur, comme une dinde! Ne me contredisez pas, ce n'est pas poli.

DUFAUSSET. — Ah! si vous tenez à dinde.

AMANDINE, *repassant au premier plan.* — Bon! insultez-moi, à présent l'injure après le mépris.

Elle s'assied à gauche près du bureau.

DUFAUSSET. — Ah! mais elle m'ennuie à la fin!

AMANDINE, *éclatant.* — Ah! Dufausset... Dufausset, vous avez déjà assez de moi! vous me méprisez.

DUFAUSSET. — Mais non... mais non, du tout. (*A part.*) Quelle bassinoire! (*Haut.*) Voyons, vous n'avez pas dormi. Eh bien, je sais, c'est très ennuyeux.

AMANDINE. — Hélas!

DUFAUSSET. — Mais ça ne sera rien, je connais ça, ça m'est arrivé aussi.

AMANDINE, *avec un rayon de joie, se levant.* — Vrai! Dufausset? ç'a t'est arrivé... ça vous est arrivé aussi. (*A part.*) Ah! il m'aime donc encore.

DUFAUSSET. — Mais oui... n'est-ce pas, on est agité... on se tourne d'un côté et d'autre.

AMANDINE. — Oui, oui.

DUFAUSSET. — On a trop chaud... la peau nous brûle... on retourne son oreiller... on ne sait pas comment se mettre... et puis on finit par se lever.

AMANDINE. — C'est bien ça.

DUFAUSSET. — Eh bien, je sais ce que c'est... C'est le café... vous ne devriez pas prendre de café le soir.

AMANDINE. — Le café! Oh! l'infâme!

DUFAUSSET. — Ma concierge à Bordeaux, ça lui faisait le même effet.

AMANDINE. — Ah! tiens!... je te hais!

Elle sort par le fond.

DUFAUSSET. — Ah! tu... hein!... (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle a? Ah! non, elle n'est pas méchante, mais c'est la tête qui déménage.

SCENE VII

DUFAUSSET, MARTHE

MARTHE, *venant de gauche.* — Vous êtes encore là, monsieur?

DUFAUSSET. — Ah! madame, expliquons-nous.

MARTHE. — C'est inutile... monsieur Pacarel qui n'est pas interessé dans la question a eu soin de vous dire votre fait.

DUFAUSSET. — Mais je vous assure que je n'ai rien à me reprocher. Je suis arrivé à cinq heures précises dans la serre... et vous n'y étiez plus.

MARTHE. — Rien que cela! Trois heures de retard! si c'est cela que vous appelez être exact... Comment, vous venez à cinq heures quand on vous donne rendez-vous à deux?

DUFAUSSET. — Pardon! non, pardon!... à cinq!

MARTHE. — A deux! voyons, vous le savez bien!

DUFAUSSET. — Ah! mais non! à cinq! je le sais bien aussi, j'ai compté les raies.

MARTHE. — C'est que vous ne savez pas compter.

DUFAUSSET. — Ou que vous avez trop marqué.

MARTHE. — Je n'ai fait que deux raies, moi!

DUFAUSSET. — Deux sur l'un, oui! et trois sur l'autre, ce qui fait cinq.

MARTHE. — Sur quel autre?

DUFAUSSET. — Dame! trois sur Landernau et deux sur Pacarel.

MARTHE. — Permettez, je n'ai pas rayé Landernau.

DUFAUSSET. — Il ne s'est pas rayé tout seul.

MARTHE. — Il se sera fourré du blanc quelque part, contre un mur.

DUFAUSSET. — Un mur qui raye joliment bien.

MARTHE. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? je n'ai mis que deux raies.

DUFAUSSET. — Vrai?

MARTHE. — Parole!

DUFAUSSET. — Alors, je demeure stupide... Crions au prodige et recevez mes excuses.

MARTHE. — Je les accepte.

DUFAUSSET. — Et moi qui vous maudissais.

MARTHE. — Et moi donc, vous croyez peut-être que je me gênais.

DUFAUSSET. — Ah! Amandine... mon Amandine!

MARTHE, *passant au deuxième plan.* — Amandine! il m'appelle Amandine.

DUFAUSSET. — Oui, Amandine... mon Amandine.

MARTHE. — Encore... mais vous ne voyez donc pas que vous vous êtes coupé?

DUFAUSSET. — Je me suis coupé... moi... ça saigne?... Où ça?

MARTHE. — Oui pourquoi? pourquoi m'appelez-vous Amandine?

DUFAUSSET. — Mais parce que ce nom m'est doux... parce que je l'aime, mon Amandine.

MARTHE. — Il avoue... il avoue et c'est à moi qu'il vient dire ça.

DUFAUSSET. — Dame! à qui voulez-vous que j'aille le dire?

MARTHE. — Ah! laissez-moi, c'est infâme... partez!

DUFAUSSET. — Partir, moi! quand je voudrais passer ma vie à vos pieds, jamais... Tenez, je suis à vos genoux.

Il se traîne à ses genoux.

SCENE VIII

LES MEMES, PACAREL, puis LANDERNAU, puis AMANDINE

Ils viennent de gauche.

PACAREL, *le voyant aux pieds de sa femme et restant cloué sur place.* — Ah!

MARTHE. — Mon mari!... mais relevez-vous donc!...

DUFAUSSET, *indifférent en voyant Pacarel.* — Ah! ça ne fait rien! il sait... il sait!

MARTHE. — Hein!

LANDERNAU, *arrivant.* — Hein! Dufausset... aux genoux de madame Pacarel!... Mais il ne voit donc pas Pacarel. (*Affolé à Dufausset en essayant de le masquer à Pacarel.*) Insensé, mais relevez-vous!

DUFAUSSET, *se relevant.* — Le mari! pincé!

LANDERNAU. — Mais oui, le mari... vous êtes fou!... vous ne voyez pas que Pacarel vous voit?

DUFAUSSET. — Ah! ce n'est que parce que Pacarel me voit que...

LANDERNAU, *à Pacarel.* — Ne crois pas ce que tu as vu, tu sais... Ça a l'air!... (*A part.*) Oh! l'imprudent.

PACAREL, *éclatant de rire.* — Ah! laisse donc! elle est bien bonne... l'échappé de la Chapelle. (*Passant au deuxième plan et allant à Dufausset.*) Hé! petit poseur, va!

Il lui tape sur la joue en riant et remonte. Marthe remonte également.

LANDERNAU. — Ah! bien, il est de bonne composition.

MARTHE, *à Pacarel.* — Ah! mon ami, ne va pas supposer...

PACAREL. — Mais puisque j'en ris...

DUFAUSSET *à Landernau.* — Au moins ne croyez pas tout ça... je n'aime pas votre femme, vous savez.

LANDERNAU. — Tiens, parbleu!...

DUFAUSSET. — J'avoue que les apparences sont contre moi!... mais c'est pour sauver une situation... C'est sa femme que j'aime.

LANDERNAU. — Ah! mais vous savez, vous n'avez pas besoin de me le dire, ça se voit...

DUFAUSSET. — Et si vous m'avez vu aux genoux de madame, c'est pour détourner les soupçons de Pacarel.

LANDERNAU. — Drôle de façon, par exemple.

MARTHE *à Pacarel.* — Eh bien, voulez-vous que je vous dise, votre calme me blesse plus que votre colère.

PACAREL. — Je te dis que je suis calme parce que je sais qu'il n'est pas dangereux.

AMANDINE, *arrivant du fond et allant à son mari.* — Ah! non!... non!... le café, je ne l'avalerai pas.

DUFAUSSET. — Elle!... c'est le ciel qui l'envoie. (*Revenant à Pacarel.*) Vous savez, je vous le dis d'avance, votre femme, je m'en moque comme d'une guigne.

PACAREL. — Hein?

DUFAUSSET. — Seulement, je vous demande pardon de ce que je vais faire!... C'est pour sauver la situation... aux yeux du mari. (*il saute au cou d'Amandine.*) Ah! Marthe, Marthe, je t'aime.

AMANDINE. — Ah! mon Dieu!

LANDERNAU. — Hein! ma femme!

AMANDINE. — Vous êtes fou, mon mari...

DUFAUSSET. — Ne craignez rien, je l'ai prévenu.

LANDERNAU. — Monsieur, mais vous perdez la tête.

DUFAUSSET. — Puisque je vous dis que je l'ai prévenu. (*A Amandine.*) Ah! Marthe, tu es belle.

AMANDINE. — Marthe!... il m'appelle Marthe!... je m'appelle Amandine, monsieur.

Elle remonte avec dépit jusqu'à la porte de gauche deuxième plan.

DUFAUSSET. — Hein! comment Amandine? Amandine, c'est madame?

MARTHE, *avec dédain jusqu'à la porte de droite deuxième plan.* — Je m'appelle Marthe, monsieur... Marthe Pacarel.

DUFAUSSET. — Hein! Marthe... Paca... Marthe Pacarel, c'est vous?.. et Amandine c'est... pendant que... Ah! quel pétrin.

MARTHE ET AMANDINE, *avec mépris.* — Pffu!

Elles sortent, la première par la droite, la deuxième par la gauche.

LANDERNAU ET PACAREL, *éclatant de rire devant la mine dépitée de Dufausset.* — Ah! ah! ah! ah!

DUFAUSSET. — Ah! messieurs... je vous assure... croyez que...

PACAREL, *riant toujours et tout en remontant vers la porte de gauche.*) — Ah! mais continuez donc, mon cher ami, de vous ça m'est bien égal.

LANDERNAU, *riant également en suivant Pacarel.* — Allez! allez! nous ne sommes pas jaloux.

Ils sortent tous les deux à gauche en se moquant de Dufausset.

SCENE IX

DUFAUSSET, puis LANOIX

DUFAUSSET. — Il n'y a pas à dire... ils se moquent de moi... (*S'asseyant à droite.*) Ah! çà! je n'y comprends plus rien... il s'est donc fait des changements depuis deux jours... Comment, on me présente une grosse Marthe et une exquise Amandine et voilà que la grosse Marthe se trouve être la grosse Amandine et l'exquise Amandine devient l'exquise Marthe... La femme de Pacarel est la femme de l'autre pendant que la femme de l'autre devient... c'est à n'y rien comprendre... (*Se levant.*) Ce doit être eux qui se trompent... pas possible!... ou bien, c'est un tour de passe-passe comme aux cartes... Mais alors je ne sais plus... à qui ai-je fait la cour? quel mari ai-je été sur le point de tromper? Quel est le serin qu'il faut soigner... Enfin, comment sont-ils mariés tous ces gens-là?... Ah! peut-être bien sous le régime de la communauté de femmes... le libre échange dans le mariage! Ah! dame, avec le progrès.

LANOIX, *du fond.* — Bonjour, monsieur Dufausset.

DUFAUSSET. — Tiens, bonjour... c'est vous... je vous remercie... ça ne va pas mal.

LANOIX. — Ah! tant mieux... et vous vous portez bien?

DUFAUSSET. — Mais comme je viens de vous le dire.

LANOIX. — Ah! c'est vrai, vous venez de me le dire... mais je ne vous l'avais pas demandé.

DUFAUSSET. — Vous avez raison... C'est étonnant comme on a l'air bête quand on ne vous demande pas comment vous allez... et que vous répondez : je vous remercie, pas mal et vous...

LANOIX. — Heureusement que ça arrive tous les jours. Vous n'avez pas vue monsieur Pacarel?

DUFAUSSET. — Il me quitte à l'instant. (*Chantant.*) Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

LANOIX. — Vous êtes souffrant, voulez-vous de la gomme?

DUFAUSSET. — Merci, je me fais la voix.

SCENE X

LANOIX, DUFAUSSET, PACAREL, JULIE

PACAREL, *venant de gauche.* — On nous dit que vous êtes là, mon cher Lanoix... je descends quatre à quatre vous serrer la main et vous amener votre fiancée, pendant que ma page sèche... Je suis en train d'écrire une lettre importante... Votre mère va bien, votre sœur?...

LANOIX. — Je n'en ai pas.

PACAREL. — Allons, tant mieux.

JULIE, *venant de gauche.* — Bonjour, monsieur Lanoix.

LANOIX, *allant à Julie et passant au deuxième plan.* — J'allais vous le dire, mademoiselle.

JULIE, *imitant sa façon de tourner la langue.* — Vous allez bien?

LANOIX, *la singeant.* — Mais... une, deux, trois, quatre... une, deux, trois, quatre, très bien.

PACAREL. — Allons mes enfants, je vous quitte. (*A Dufausset.*) Mon cher, rendez-vous utile... dans votre situation on peut vous demander ça... Ce sont deux fiancés... il faut les laisser à leurs épanchements... mais en même temps il est convenable de ne pas les abandonner complètement à eux-mêmes, c'est l'usage, c'est l'étiquette... Vous allez les surveiller... pour la forme... en ayant soin de ne pas les gêner... en vous promenant ici de long en large sans vous mêler à la conversation... pour ne pas déranger leur tête-à-tête...

DUFAUSSET. — Allons, me voici bonne d'enfants pour adultes.

Pacarel sort par le fond.

SCENE XI

LES MEMES, moins PACAREL

Dufausset arpente la scène au pas militaire allant du fond à l'avant-scène et réciproquement.

JULIE. — Eh bien, rien de nouveau?

LANOIX. — Rien... j'attends un joint... Jusqu'à nouvel ordre, nous continuons à dissimuler.

JULIE. — Moi, je n'ose pas dire à papa... j'aime mieux que ça vienne de votre côté.

LANOIX. — C'est comme moi avec ma mère... je voudrais que ça arrivât de vous.

DUFAUSSET. — Je dois avoir l'air d'un tatou...

JULIE. — Il est évident que vous n'avez rien de ce qu'il faut pour être mon époux.

Dufausset lance de temps en temps des vocalises.

LANOIX. — C'est comme vous, je reconnais que vous êtes très gentille, mais vous n'êtes pas du tout mon type.

JULIE. — D'abord vous avez le nez trop long.

LANOIX. — Moi, je n'aime que les blondes.

DUFAUSSET. — S'épanchent-ils tout de même!

JULIE. — Et puis je n'aime pas les peintres... On ne peut pas les toucher sans se fourrer de la couleur.

LANOIX. — Eh bien, moi, comme peintre, je n'aime que les cocottes, parce que là on est sûr d'en trouver de la couleur.

JULIE, *passant au deuxième plan.* — Oh! oh! vous avez dit cocotte.

LANOIX. — Pardon, j'aurais dû tourner ma langue.

JULIE. — Oh! non... ça m'est égal... je ne dois pas savoir ce que cela veut dire.

DUFAUSSET, *vocalisant.* — Ah! ah! ah! ah! ah!

LANOIX. — Dites-moi... pourquoi est-ce qu'il se promène comme ça, ce monsieur?... Il ne vous fait pas mal au cœur?

JULIE. — Oh! pauvre garçon... c'est qu'il est jaloux... il croit que je dois vous épouser... et il m'aime, lui... il me l'a fait sous-entendre.

LANOIX. — Allons-donc... eh bien, et vous?

JULIE. — Moi, dame... il ne me déplairait pas.

LANOIX. — Alors, faites-le lui sous-entendre aussi.

JULIE. — Comment, devant vous?

LANOIX. — Oh! moi, ça m'est égal... je n'écouterai pas.

JULIE. — Après tout, ça n'est que pour le rassurer... On n'a pas le droit de laisser souffrir son prochain quand on peut calmer sa souffrance. (*A Dufausset.*) Psstt!!

DUFAUSSET, *s'arrêtant.* — Pardon, c'est à moi?...

LANOIX. — Oui, allez, allez!

Dufausset s'avance près de Julie. Lanoix gagne la place de Dufausset et se met exactement comme le faisait ce dernier à marcher de long en large.

DUFAUSSET. — Vous m'appelez, mademoiselle?

JULIE. — Oui, je tiens à vous rassurer... vous êtes là sur des charbons. Eh bien, calmez-vous, monsieur Lanoix que l'on croit mon fiancé, ne sera jamais mon mari.

DUFAUSSET. — Comment!

LANOIX, *tout en arpentant la scène, redescendant au deuxième plan entre Dufausset et Julie et sans interrompre sa marche.* — Non, jamais, jamais!

Il remonte.

DUFAUSSET. — Mais pourquoi me dites-vous ça?

JULIE. — Mais parce que... parce que, après votre aveu, je n'ai pas le droit de m'amuser d'un jeu cruel qui doit vous faire souffrir.

DUFAUSSET. — Hein?

JULIE. — Je ne suis point coquette, moi... et je trouve qu'il est mal lorsqu'on sait que quelqu'un a de... de la sympathie pour vous... de prendre plaisir à le chagriner par des airs de dédain et des épreuves inutiles, qui sont sensément pour le stimuler.

DUFAUSSET. — Tiens! tiens! tiens!

JULIE. — Or, j'ai bien vu... combien vous étiez agacé... vous trépignez là depuis cinq minutes... j'ai peut-être tort de vous parler de la sorte... Madame Landernau m'a toujours dit : « En amour, il ne faut jamais s'avancer, il faut laisser venir... » mais en somme c'est vous qui avez fait les premiers pas... je puis bien m'avancer un peu à mon tour.

DUFAUSSET, *à part.* — Mais elle est charmante... et moi qui n'y faisais pas attention... (*Haut.*) Est-il possible, mademoiselle, que vous me parliez de la sorte?

LANOIX, *fredonnant.* — « Ah! il a des bottes, il a des bottes, bottes bottes »...

DUFAUSSET. — Et dire, mademoiselle, qu'on peut être assez aveugle pour venir dans cette maison, et pour ne pas tomber immédiatement amoureux de vos charmes.

JULIE, *passant au premier plan.* — Oui, mais ça n'est pas votre cas.

DUFAUSSET. — Moi!

JULIE, *à Lanoix.* — C'est plutôt pour vous qu'on peut dire ça! attrape.

LANOIX. — Pas de personnalités, s'il vous plaît.

JULIE, *à Dufausset.* — Oh! non, ça n'est pas votre cas... car vous

m'avez bien vue tout de suite... Ah! mais moi aussi, vous savez... Aussi quand vous m'avez fait l'aveu de vos sentiments...

DUFAUSSET. — Moi? je vous ai fait... quand donc?

JULIE. — Ah! il ne se rappelle plus... mais ici! quand vous étiez en colère après papa... alors, ça vous a échappé... vous m'avez dit : « Ah! c'est moi qui m'en irais, si je n'étais retenu par les charmes d'une jeune personne... » Alors, j'ai compris. L'avez-vous dit, oui ou non?

DUFAUSSET. — Oui, oui... mais je crois bien que je l'ai dit et je ne m'en dédis pas... je le répète... je vous aime...

JULIE. — Eh bien, voulez-vous que je vous dise, moi aussi, mais là, vraiment.

DUFAUSSET. — Elle est délicieuse. (*Tombant à genoux.*) Ah! Julie!

SCENE XII

LES MEMES, PACAREL

PACAREL, *paraissant au fond.* — Allons bon! vous voilà encore par terre, vous. Il était fait pour être cul-de-jatte.

DUFAUSSET. — Ah! Monsieur, l'amour...

PACAREL. — Non, ne restez pas à mes genoux.

DUFAUSSET. — Non, je dis : l'amour est un sentiment immédiat... un instant m'a suffi pour me rendre follement épris de mademoiselle Julie.

PACAREL. — Hein! qu'est-ce qu'il me chante-là?... Comment c'est lui qui... (*A Lanoix qui arpente toujours et se trouve à ce moment à la hauteur de Pacarel.*) Eh bien, et vous, qu'est-ce que vous faites donc?

LANOIX ,*sans interrompre sa marche.* — Vous voyez, je l'ai relevé de faction.

Il remonte.

PACAREL. — Ah! bien, vous avez une bonne façon de faire votre cour.

DUFAUSSET. — Ah! monsieur, vous êtes l'ami de mon père... vous ne me repousserez pas!... J'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

PACAREL. — Hein! comment, vous... (*Pouffant.*) Allons, voyons! ne dites donc pas de bêtises.

DUFAUSSET. — Comment cela ?

JULIE, *passant au deuxième plan.* — Oh! papa, soit gentil. Enfin, tu veux me marier... je le comprends! c'est pour toi... mais en me mariant tu me donnes un mari, ça c'est pour moi... Eh bien, laisse-moi le choisir,

PACAREL, *riant toujours et faisant passer Julie au troisième plan.* — Non... non, Julie... je ne peux pas te dire... mais... Ah! elle est bien bonne. (*Allant à Dufausset.*) Sixtinien, va!

DUFAUSSET. — Qu'est-ce qu'il a donc à rire comme cela?...

SCENE XIII

LES MEMES, LANDERNEAU

LANDERNAU, *du fond.* — Pacarel! ah! te voilà.... tiens, lis ça!

PACAREL, *riant.* — Un journal... Ah! bien, plus tard... Figure-toi... Ah! Non, tu ne devinerais jamais... Dufausset qui me demande la main de Julie.

LANDERNAU. — Vrai! lui! elle est bien bonne. (*A Lanoix qui redescend.*) Ah! elle est bien bonne, hein!

LANOIX. — Elle doit l'être, elle doit être vraiment bonne.

Il fait chorus.

DUFAUSSET. — Ah! mais ils m'agacent, je ne vois pas en quoi elle est si bonne...

JULIE. — Ah! décidément, papa ne l'aime pas.

LANDERNAU, *redevenant sérieux.* — Et maintenant, assez ri comme ça, lis-moi ça.

Lanoix remonte avec Julie à droite.

PACAREL, *riant toujours.* — Qu'est-ce que c'est? quoi?... « On annonce l'engagement... » Oh! c'est trop fort. (*A Dufausset.*) Lisez ça, vous!

Il tend le journal à Dufausset.

DUFAUSSET, *lisant.* — « On annonce l'engagement à l'Opéra du fameux ténor Dujeton aux appointements de 6.000 francs par mois... » Eh bien! je m'en fiche!

PACAREL. — Ah! vous vous en fichez!... C'est bon, vous me devez quarante mille francs.

DUFAUSSET. — Moi?

PACAREL. — Le dédit!

DUFAUSSET. — Le dédit!.. quel dédit?.. mais que je ne vous quitte pas.

PACAREL. — Vous ne pouvez pas rester avec moi et être à l'Opéra en même temps.

DUFAUSSET. — Mais je ne vais pas à l'Opéra! je ne suis pas Dujeton, moi...

LANDERNAU. — Hein?

PACAREL. — Comment vous n'êtes pas... alors que faites-vous ici... un pique-assiette?

DUFAUSSET. — Ah! Monsieur!

PACAREL. — Pourquoi m'avez-vous dit que vous vous appeliez Dufausset?

DUFAUSSET. — Dufausset n'est pas Dujeton.

PACAREL. — Dujeton, c'est le nom de théâtre. Ne m'avez-vous pas expliqué que vous étiez le fils naturel de Dufausset.

DUFAUSSET. — Moi, le fils naturel?... Eh bien, dites-donc, où avez-vous pris ça?

PACAREL. — Dame, c'est vous... Et puis quoi, Dufausset n'a qu'un fils ..

DUFAUSSET. — Eh! bien... je ne vous ai pas dit non plus que j'avais un frère... Ce fils, c'est moi...

PACAREL. — Comment, c'est vous le... un gamin qui, il y a treize ans, était haut comme ça... Mais alors, dites-donc... vous n'êtes pas ténor?...

DUFAUSSET. — Moi, je ne sais pas chanter.

PACAREL. — Et vous vous faites passer?... Ah! c'est trop fort... Comment, je demande à Dufausset de m'engager un ténor et il y substitue son fils!...

DUFAUSSET. — Mon père m'a envoyé faire mon Droit à Paris... mais il ne m'a pas parlé de ténor... Il m'a seulement recommandé à vous... j'ai la lettre au fond de ma malle... Vous m'avez tout de suite offert

une pension extraordinaire, j'ai accepté parce que je suis sans cérémonie...

PACAREL. — Eh! bien! et mon télégramme?

DUFAUSSET. — Mon père n'a rien reçu.

PACAREL, *appelant.* — Tiburce!

SCENE XIV

LES MEMES, TIBURCE *venant du fond.*

TIBURCE. — Monsieur!

PACAREL. — Le télégramme que je vous ai donné l'autre jour?

TIBURCE. — Oh! je l'ai là, Monsieur.

PACAREL. — Pas encore parti! Comme l'administration est mal faite.

TIBURCE. — Monsieur le veut?

PACAREL. — Eh! non, maintenant déchirez-le, ce télégramme, imbécile.

TIBURCE. — Monsieur est dur pour le télégramme.

DUFAUSSET. — Pas étonnant si mon père n'a rien reçu... Et maintenant je vous redemande la main de votre fille...

PACAREL. — Ah! ça, non, par exemple.

DUFAUSSET. — Qu'avez-vous à me reprocher?

PACAREL. — Comment, après avoir chanté à la chapelle Sixtine.

DUFAUSSET. — Qui! moi?

LANDERNAU, *qui est redescendu au premier plan.* — C'est vous qui l'avez dit.

DUFAUSSET. — J'ai dit que j'y avais été... non que j'y avais chanté. Ah! bien, vous êtes gai, vous!

SCENE XV

LES MEMES, AMANDINE *de gauche*, MARTHE *de droite.*

MARTHE. — Que se passe-t-il encore... pourquoi ce conciliabule?

DUFAUSSET. — Ah! madame, intercédez pour moi auprès de monsieur Pacarel pour qu'il m'accorde la main de mademoiselle Julie.

AMANDINE. — Hein?

MARTHE. — Ah! permettez, je m'oppose.

DUFAUSSET, *bas à Marthe.* — Oh! Madame, vous voulez me flatter en me faisant croire que vous êtes jalouse.

MARTHE. — Jalouse, moi! Vous êtes bien fat. (*A Pacarel.*) Après tout, c'est votre fille, monsieur Pacarel.

PACAREL. — Mais permettez... ma fille est promise à monsieur Lanoix.

LANOIX. — Mon Dieu... Monsieur Pacarel... je suis très honoré... mais, mademoiselle aime monsieur, il ne faut pas contrarier les inclinations... Je demande la main de votre seconde fille.

PACAREL. — Je n'en ai pas.

LANOIX. — Je ne suis pas pressé.

PACAREL. — Allons, Dufausset, je ne dis pas non, je réfléchirai.

AMANDINE. — Et dire que je n'ai pas voix au chapitre... le scélérat!

PACAREL. — Ah! mais au fait... vous me devez une explication, je vous ai pincé aux pieds de ma femme!

DUFAUSSET. — Chut! oui! C'est pour donner beau jeu à monsieur Landernau... J'avais un caprice pour sa femme.

LANDERNAU, *bas à Dufausset*. — Dites-donc, mon vieux... mais vous vous êtes permis d'embrasser ma femme... je n'ai rien dit parce que... alors je pensais...

DUFAUSSET. — Chut donc... c'était pour détourner les soupçons de Pacarel.

LANDERNAU. — Vrai, alors, ça va bien.

PACAREL. — Allons, tout est pour le mieux... C'est égal, je n'ai pas eu de chance avec mon ténor... aussi, ça me servira de leçon... voyez-vous, mes amis... que vous achetiez des navets ou que vous traitiez avec un ténor... demandez toujours à voir la marchandise... On ne sait jamais ce que l'on risque à acheter chat en poche.

RIDEAU

LE SYSTÈME RIBADIER

COMÉDIE EN TROIS ACTES

représentée pour la première fois à Paris le 30 novembre 1892
sur la scène du Théâtre du Palais-Royal

écrite en collaboration avec
Maurice HENNEQUIN
inédit

PERSONNAGES

	MM.
RIBADIER	CALVIN
THOMMEREUX	RAIMOND
SAVINET	MILHER
GUSMAN	HURTEAUX

	Mmes
ANGELE	Marie MAGNIER
SOPHIE	RENAUD

ACTE I

Un salon au rez-de-chaussée. Porte au fond, donnant sur le vestibule. Porte à gauche et à droite, premier plan. Une grande fenêtre au fond, à droite. Une cheminée en pan coupé à gauche, surmontée d'un grand portrait en pied de feu Robineau. Au milieu, une table recouverte d'un tapis. Fauteuil à gauche de la table et chaise à droite, un canapé à gauche, un autre canapé devant la cheminée.

SCENE PREMIERE

SOPHIE, GUSMAN

Au lever du rideau, la fenêtre du fond est ouverte. Sophie et Gusman sont à la fenêtre. Sophie intérieurement et Gusman extérieurement. Ils se tiennent embrassés comme deux amoureux.

GUSMAN. — Un tout petit, Sophie.

SOPHIE. — Mais non, voyons!

GUSMAN. — Oh! Tout petit! Tout petit!

SOPHIE. — Oh! Vous n'êtes pas sérieux!... oui, là, mais faites vite!

Elle tend son cou.

GUSMAN, *l'embrassant.* — Ah! Sophie! la vie de nos maîtres pour ce moment de bonheur!

SOPHIE. — Allons, Gusman! C'est pas le moment! Je viens de servir le café aux bourgeois! Ils peuvent sortir de table et nous surprendre, finissez!

GUSMAN, *lyrique.* — Eh! bien, qu'ils nous surprennent!

SOPHIE. — Merci!... Ils nous flanqueraient à la porte!... allons, filez... voilà une bouteille de vin et une moitié d'un pâté que j'ai sauvés du dîner... Pour qu'il vous en reste, du pâté, je ne l'ai pas repassé!

GUSMAN, *prenant la bouteille et le pâté.* — Ah! voilà comme je comprends l'amour! Etre aimé pour soi-même... Et quand te verrai-je?

SOPHIE. — Eh! bien, ce soir, si vous voulez...

GUSMAN. — Ce soir?... Les bourgeois ne sortent donc pas?

SOPHIE. — Non... Vous n'aurez pas à atteler. Quand tout sera éteint... vous passerez par cette fenêtre... j'aurai soin de la laisser entr'ouverte... et vous monterez jusqu'à ma chambre!... mais en tout bien, tout honneur!

GUSMAN. — Naturellement.

SOPHIE. — Ils viennent!... Déguerpissez!...

Elle ferme vivement la fenêtre.

SCENE II

SOPHIE, RIBADIER, ANGELE

ANGÈLE, *entrant vivement de gauche, troisième plan, une tasse de café à la main.* — Ah! Tiens, laisse-moi, tu m'ennuies!

RIBADIER, *même jeu, également une tasse de café à la main.* — Oui, eh bien! moi, je désire que cela ne se renouvelle pas, des équipées pareilles!

ANGÈLE. — Tu désires vraiment!

RIBADIER, *s'asseyant dans le fauteuil près de la table.* — Parfaitement! (*A Sophie.*) Laissez-nous, Sophie.

Il boit son café.

SOPHIE. — Oui, Monsieur; (*A part.*) Oh! Oh! il y a un grain!

Elle sort à droite, deuxième plan.

RIBADIER. — Non, ma parole d'honneur, je crois que tu as eu un accès de folie aujourd'hui! C'est insensé, toi, une femme comme il faut, venir faire cet esclandre en plein Conseil d'Administration!

ANGÈLE. — Qu'est-ce qui me prouvait que tu étais en Conseil d'Administration?

Elle pose la tasse sur la table et va s'asseoir sur le canapé.

RIBADIER, *se levant.* — Comment, ce qui te prouvait?... Je t'avais dit : Je vais à la réunion du Conseil d'Administration du Chemin de fer du Nord... C'était clair, il me semble. Mais non, ça ne suffit pas à Madame, il faut qu'elle vienne se rendre compte par elle-même. Il n'y avait pas cinq minutes que le Président avait ouvert la séance, que, tout à coup, une trombe s'abat dans la salle du Conseil... C'était Madame, qui s'écrie au milieu de tous les membres effarés : « Ah! Ah! nous allons donc le voir, ce fameux Conseil! »

ANGÈLE. — Eh! bien, après, ils n'en sont pas morts, tous ces messieurs, je suppose.

RIBADIER, *allant à elle.* — Comment, mais tu t'es rendue absolument ridicule... et moi avec.

ANGÈLE. — Oh! Toi!

RIBADIER. — Oh! je sais bien que ça t'est égal!... (*S'asseyant à la droite de la table.*) mais ça n'empêche pas que j'exige que ça ne se représente plus... En te voyant là, ma parole, je ne savais plus où me mettre... Et M. de Rothschild... Tu n'as pas vu la figure qu'il faisait, M. de Rothschild?... Il ne me l'a pas mâché, va, quand tu as été partie : « Vous aurez la bonté, mon cher collègue, m'a-t-il dit, d'avertir Mme Ribadier pour l'avenir, que nos réunions sont privées! » Voilà ce que tu m'as attiré!... Et qu'est-ce que tu voulais que je réponde?

ANGÈLE. — Oh! naturellement, vous avez laissé marcher sur moi!

RIBADIER, *se levant.* — Mais non, je t'ai excusée! J'ai dit que depuis quelque temps tu donnais des signes d'aliénation mentale.

ANGÈLE, *se levant.* — Vous avez dit ça?

RIBADIER. — Oh! mais, j'ai assuré que le médecin me répondait de ta guérison.

ANGÈLE. — Charmant!

Elle remonte au-dessus de la table.

RIBADIER. — Dame! Qu'est-ce que tu aurais dit à ma place?

ANGÈLE, *descendant à gauche.* — Ce que j'aurais dit? Mais j'aurais

dit que si j'étais venue, c'est que j'étais une femme payée pour savoir ce que vaut la fidélité des hommes. Voilà ce que j'aurais dit.

RIBADIER, *haussant les épaules.* — Allons!

ANGÈLE. — Mais parfaitement... parce que je n'y ai jamais cru un instant, vous savez, à votre Conseil d'Administration.

RIBADIER. — Mais enfin, voyons,... tu nous as bien vus, cependant.

ANGÈLE. — Ah! je vous ai vus... je vous ai vus là, entre hommes, c'est évident... mais qu'est-ce que ça prouve?... ces salles d'assemblées, c'est si bien agencé, on doit être organisé pour éviter les surprises.

RIBADIER. — Oh!

ANGÈLE. — Qu'est-ce qui me dit que vous n'avez pas eu le temps de faire filer les femmes?

RIBADIER. — Ma chère amie, je t'assure vraiment que le Conseil d'Administration du Chemin de fer du Nord a autre chose à faire que de se réunir pour folichonner avec des demoiselles.

ANGÈLE, *haussant les épaules.* — On vient pour causer du chemin de fer?... vous allez me faire croire ça?

RIBADIER. — Mais dame!

ANGÈLE. — Allons donc! Il est fait, votre chemin de fer, il n'y a plus besoin d'en parler.

Elle remonte à la cheminée, puis elle s'assied sur le canapé, devant la cheminée.

RIBADIER. — Non! discuter avec une femme... elles ont de ces raisonnements! (*Allant à elle.*) Ah çà! à qui en as-tu? De quel droit me soupçonnes-tu? T'ai-je jamais fourni un motif de dire que je t'ai trompée ?

Il s'adosse à la cheminée.

ANGÈLE. — Oh! toi, non, mais lui!...

Elle indique le portrait de Robineau qui est sur la cheminée.

RIBADIER. — Ah!... ah!... lui!... lui!... toujours ton Robineau... Est-ce que c'est ma faute si ton premier mari t'a trompée?

ANGÈLE. — Oh! non, c'est bien de la mienne. Si j'avais été plus clairvoyante... aussi est-ce pour ça que je prends mes précautions maintenant. Le misérable! quand on pense qu'il m'a trompée toute sa vie! et que je n'y ai vu que du feu!... non, mais regarde-le (*Ribadier s'assied à côté d'elle sur le canapé.*) avec son air de se moquer de moi! (*Au portrait.*) Scélérat! M'as-tu assez tournée en ridicule!

RIBADIER, *se levant.* — C'est ça, prends-t'en à lui!

Il gagne la droite.

ANGÈLE, *même jeu.* — Tu te croyais très fort parce que tu avais une femme aveugle... Oh! mais tu ne perds rien pour attendre, va!... Ah! tu m'as trompée! Ah! tu as eu des maîtresses!

RIBADIER. — Ça!

ANGÈLE, *se levant.* — Eh! bien, moi aussi je te tromperai, moi aussi j'aurai des amants!

RIBADIER. — Hein?

ANGÈLE. — Et tu la connaîtras la peine du talion!

RIBADIER. — Eh là! Eh là! Angèle!... Eh! tu te trompes... tu oublies que tu as changé de raison sociale! Il est liquidé, le numéro 1.

ANGÈLE, *au-dessus du fauteuil.* — Ah! c'est vrai!... l'indignation!

RIBADIER. — Oui! Eh bien! il ne faudrait pas qu'elle allât plus loin, l'indignation... parce que ce n'est pas lui, c'est moi que tu ferais chose!...

et ce n'est pas une raison parce qu'il a été banqueroutier pour qu'on me mette en faillite.

ANGÈLE. — Eh! aussi, c'est ce portrait! Chaque fois que je le regarde, je sens la colère qui me monte au cerveau.

RIBADIER. — Ah! bien! envoie-le au grenier, si c'est ça!... pourquoi le gardes-tu?

Il s'assied à droite de la table.

ANGÈLE. — Ah! parce qu'il est de Bonnat... si ce n'était que pour les traits de feu Robineau, va, il y a longtemps... mais un Bonnat... même de son mari, ça se garde, c'est décoratif!

RIBADIER. — Je ne te dis pas, mais si ton caractère doit s'en ressentir, si la paix du ménage doit en être menacée, tiens, veux-tu que je demande à Bonnat de le retoucher... de le modifier, il en ferait un seigneur du moyen âge... le temps efface bien des choses! Eh! bien, ça l'éloignera.

ANGÈLE. — Non, j'entends le garder comme ça.

RIBADIER. — Ah!

ANGÈLE. — Il est bon que je conserve devant les yeux cet échantillon de la fidélité conjugale... quand ce ne serait que pour m'apprendre à me méfier de toi!

RIBADIER. — De moi! Eh! mais, pourquoi, mon Dieu?

ANGÈLE. — Parce que tu es mon mari.

RIBADIER. — En voilà une raison.

ANGÈLE. — C'est la meilleure... Eh bien! ce portrait est là pour me dire : « Souviens-toi que tous les maris sont des parjures et des infidèles »! Il n'y a pas à récriminer, c'est inhérent à la fonction.

RIBADIER. — Ah! voilà ce que dit Robineau du fond de sa toile.

ANGÈLE. — Parfaitement! Et il ajoute en plus : « Regarde, je t'ai bien trompée et tu ne t'en es jamais aperçue... Eh bien, mets-toi bien en tête que tous tes maris te tromperont comme je t'ai trompée. »

RIBADIER. — Tous tes maris?

ANGÈLE. — Ne te fie pas aux apparences... plus les maris ont de choses à se reprocher, plus ils ont soin de les sauver, les apparences... n'en crois ni tes yeux ni tes oreilles, cherche, épie, surveille, et si tu ne vois rien, dis-toi que tu as mal cherché et n'en sois que plus persuadée qu'il y a quelque chose!

RIBADIER. — Non, c'est à rendre fou!

ANGÈLE, *descendant à gauche*. — Voilà le langage qu'il me tient, M. Robineau, par Bonnat.

RIBADIER. — J'y flanquerai le feu à ce portrait! J'y flanquerai le feu.

ANGÈLE. — Va! j'ai pu être ridicule une fois... je ne le serai pas deux... ou du moins ce ne sera pas de ma faute!

RIBADIER. — Mais sacristi, voyons! parce que ton M. Robineau...

ANGÈLE. — Il ne s'agit plus de M. Robineau. Il a quitté ce monde pour un autre.

RIBADIER, *railleur*. — Hein!... Si tu pouvais demander l'extradition?

ANGÈLE. — Il est bien où il est. Mais halte-là! si lui n'est plus, toi, tu es encore là!

RIBADIER. — Ce n'est pas un reproche?

ANGÈLE. — Je ne plaisante pas. Eh bien! j'entends que la leçon me serve. A quelque chose malheur est bon! C'est pourquoi, quand je t'ai épousé, je me suis fait une règle de conduite. Je me suis dit : « Autant

tu as été douce et confiante avec feu Robineau autant tu seras sévère et méfiante avec feu Ribadier. »

RIBADIER. — Comment, feu Ribadier?

ANGÈLE. — Non, pardon, Ribadier.

RIBADIER. — Ah! à la bonne heure!... Mâtin!... tu avances, toi!

ANGÈLE, *lui prenant le bras.* — Ah! tu seras bien fort si tu arrives à me tromper!

RIBADIER. — Parbleu! Tu es toujours sur mes talons! tu me files!

ANGÈLE, *haussant les épaules.* — Je te file! C'est-à-dire que je connais tous vos moyens... toutes vos craques.

RIBADIER, *haussant les épaules, comme Angèle.* — Tu connais toutes nos craques?

ANGÈLE. — Parfaitement! J'ai le recueil.

Elle brandit un petit carnet soigneusement relié en maroquin.

RIBADIER. — Qué qu'c'est qu'ça?

ANGÈLE. — Ça, c'est la nomenclature des fredaines de mon premier mari.

RIBADIER. — Ah!

ANGÈLE. — Celles qu'il a faites de son vivant.

RIBADIER. — Naturellement.

ANGÈLE. — Le gueux!... il a eu le cynisme de les consigner dans ce carnet, afin que la postérité n'en ignorât sans doute!... Il ne se contentait pas d'accomplir. Il fallait qu'il enregistrât!... Coureur!... Et archiviste!... Ah! ça m'a édifiée sur sa conduite...

RIBADIER. — Aussi est-il bête d'avoir écrit tout ça. Il y a des choses qu'on fait et qu'on n'écrit pas...

ANGÈLE. — C'est ton principe, à toi?

RIBADIER, *inconsidérément.* — Mais dame!... Euh! non!

ANGÈLE. — Lui! il en a fait un ouvrage... avec une table des matières... et un titre!... il y a même un titre!...

Gagnant la gauche.

RIBADIER. — Ah! il y a...

ANGÈLE, *avec un ricanement amer.* — Oui : « Mes bateaux ».

RIBADIER. — « Mes bateaux »!

ANGÈLE, *secouant le livre qu'elle tient par un des coins.* — « Guide pratique pour les maris sans imagination », les voilà « ses bateaux ». Il y en a trois cent soixante-cinq!...

RIBADIER. — Mâtin! Mais c'est une flotte!... Trois cent soixante-cinq!... Autant qu'il y a de jours dans l'année.

ANGÈLE. — Ce qui, réparti en huit ans que notre ménage a duré, nous donne un bateau tous les huit jours.

Elle remonte.

RIBADIER. — Comme la Transatlantique... un courrier hebdomadaire...

ANGÈLE, *s'asseyant sur le fauteuil.* — Et dire que ça se passait pour ainsi dire sous mes yeux et que je ne me suis aperçue de rien.

RIBADIER. — Tu n'avais peut-être pas vu le port.

ANGÈLE. — Mais qu'importe, grâce à ce carnet, j'ai désormais la clef de tous vos stratagèmes... on ne peut plus m'abuser de sornettes, à présent, j'ai le recueil!

RIBADIER, *haussant les épaules.* — Oh! tu as le recueil.

Il s'assied de l'autre côté de la table.

ANGÈLE. — Parfaitement... Tiens, si tu veux voir... pour ton Con-

seil d'Administration... Ça y est... (*Cherchant.*) Administration... Administration...

RIBADIER, *railleur.* — C'est dans les A.

ANGÈLE. — Parfaitement. (*Trouvant le mot.*) Conseil d, apostrophe. Voilà... « Quand je vais faire une partie en joyeuse compagnie, je dis à ma femme que j'ai une réunion de mon Conseil d'Administration. »

RIBADIER. — Eh bien, après...

ANGÈLE. — Eh bien!... Il paraît que quand on dit qu'on a une réunion de son Conseil d'Administration, ça veut dire qu'on va faire une partie en joyeuse compagnie... Je ne connais que mon carnet.

RIBADIER. — Ah! C'est pour ça que... Tiens, tu es absurde. Est-ce qu'il a le sens commun ce livre-là?... Est-ce qu'il a le sens commun...

ANGÈLE. — Oui... rage... rage... N'empêche que je finirai bien par te surprendre.

RIBADIER, *se levant.* — Tiens, laisse-moi tranquille! Quand tu commences à déraisonner...

ANGÈLE, *se levant.* — Je déraisonne! Je déraisonne!

RIBADIER. — Parfaitement! tu déraisonnes.

ANGÈLE. — Eh bien!... Je te ferai voir si je déraisonne... tu verras si tu pourras continuer à te conduire comme tu te conduis.

RIBADIER. — Moi?

ANGÈLE. — Oui!... Et je saurai tout, tu m'entends... tout... parce que j'aime encore mieux une certitude que ce doute qui m'exaspère.

RIBADIER, *furieux.* — Oh!

ANGÈLE, *sortant à gauche, premier plan.* — Tout!

SCENE III

RIBADIER (*seul*)

RIBADIER, *seul.* — Non!... Et dire que je l'ai épousée parce que je voulais une femme confiante. C'est la faute à cet imbécile de Robineau (*Montrant le tableau.*) qui me disait toujours : Ah! ma femme, quelle femme confiante! Jamais de : « Où vas-tu? » de : Où as-tu été? »... Eh! bien, la voilà la femme confiante! Enfin, est-ce que c'est une vie ça? C'est insupportable pour un mari de se voir sans cesse épié... surveillé... Surtout au moment où il ébauche un roman... (*Entre Angèle.*) Hum! C'est elle!...

SCENE IV

ANGELE, RIBADIER

RIBADIER. — Ah! Te revoilà?

Il s'assied à droite de la table.

ANGÈLE, *après un instant d'hésitation allant à Ribadier.* — Eugène, j'ai eu tort, je te demande pardon!

RIBADIER. — Oh! oui... A quoi ça sert de te pardonner, tu recommences cinq minutes après... comme une enfant.

ANGÈLE. — Oh! non, tu verras, c'est sérieux.

RIBADIER. — Oh! je sais bien, tu m'as dit ça toutes les fois.

ANGÈLE. — Oui, mais les autres fois je ne le pensais pas, tandis que maintenant...

RIBADIER. — Tu le penses peut-être, mais pas pour longtemps. Enfin!...

Il l'embrasse.

ANGÈLE, *lui tendant deux lettres.* — Si! Si!... Et pour te prouver mon repentir, tiens voilà des lettres pour toi! Je ne veux même pas les lire!

Elle descend à gauche.

RIBADIER. — Oh! Tu es bien bonne! Qu'est-ce que c'est que ces lettres? « Monsieur Ribadier, cercle du Tout Paris ». Ah çà! comment les as-tu entre les mains?

ANGÈLE. — J'ai été les chercher à ton cercle!

RIBADIER. — Comment, tu as été?...

ANGÈLE. — Oui, j'ai dit au valet de pied qui m'a ouvert: « Mon mari m'a chargée d'aller chercher ses lettres, voulez-vous me les donner! » Et il me les a remises.

RIBADIER. — C'est trop fort! Je les attraperai, moi, pour remettre comme ça mes lettres à n'importe qui...

ANGÈLE, *piquée, mais s'efforçant d'être convenable.* — Merci pour n'importe qui!... Une femme ne peut plus aller chercher les lettres de son mari, alors!

RIBADIER. — Non!

ANGÈLE. — D'ailleurs, je te ferai remarquer que je ne les ai pas ouvertes, tes lettres.

RIBADIER. — Oh! Mon Dieu!

ANGÈLE. — Toi qui prétends toujours que je te file... si je te filais, n'est-ce pas... (*Ribadier hausse les épaules.*) Eh bien... tu ne les lis pas?

RIBADIER. — Quoi?

ANGÈLE. — Tes lettres.

RIBADIER. — Eh bien! J'ai le temps.

ANGÈLE. — Pourquoi tu as le temps? Il y a donc quelque chose que tu ne veux pas me montrer qu'il faille que je sois partie pour que tu les ouvres!

RIBADIER. — Oh! que tu m'ennuies, mon Dieu! que tu m'ennuies! La voilà, elle vient de me demander pardon, la voilà! (*Regardant successivement l'une et l'autre de ses lettres.*) Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait dans ces lettres, quoi?... D'ailleurs, lis-les! Je ne sais pas pourquoi je te les cacherais.

ANGÈLE. — Ah!

RIBADIER, *à part, gagnant la droite.* — Elle sont sans importance, j'ai vu l'écriture.

Il s'assied sur le canapé.

ANGÈLE, *lisant.* — « Mon cher collègue, je n'ai pas oublié les trente louis que je vous dois et, si je vous écris c'est que je tiens à m'acquitter...

RIBADIER. — Là, tu vois, c'est un collègue qui me rend trente louis.

ANGÈLE, *continuant.* — « Prêtez-moi donc vingt louis, cela fera une somme ronde que je vous rendrai au premier jour... »

RIBADIER. — Ah! bien plus souvent, par exemple!

ANGÈLE. — Je te félicite de la façon dont tu comprends les placements.

RIBADIER. — Oh!...

ANGÈLE, *prenant l'autre lettre.* — Et celle-là, d'une écriture plus

fine (*Retournant l'enveloppe.*) avec cette devise quelque peu arrogante: « Qui me prend m'est fidèle ».

RIBADIER, *se levant et prenant vivement la lettre.* — « Qui me prend m'est fidèle! »... Il y a ça?

ANGÈLE. — Direz-vous que ce n'est pas une femme?

RIBADIER. — Mais je ne comprends pas... (*Décachetant la lettre.*) « Monsieur... euh... » Ah! bien, elle est jolie, la femme... (*Lisant.*) « Monsieur, devant le succès obtenu par notre nouvelle invention « La Mignonnette » nous nous faisons un devoir de vous recommander ce gracieux appareil hydraulique. C'est à juste titre qu'il a pu adopter comme devise: « Qui me prend m'est fidèle ». Son emploi facile, son prix modique autant que sa forme élégante qui en font un véritable bibelot de luxe, affirment d'une façon éclatante sa supériorité sur l'appareil du docteur Eguisier, jusqu'ici en faveur... » (*Parlé.*) Tiens, la voilà, ta femme!

ANGÈLE. — Hein!

RIBADIER. — S'il n'y a que celle-là pour me détourner de mes devoirs!

ANGÈLE. — Est-ce que je pouvais supposer qu'une pareille devise « Qui me prend m'est fidèle », ça s'appliquait à ça!

RIBADIER. — Eh bien! Voilà comment il en est de tout! Tu commences par m'accuser et après, tu t'aperçois que tes soupçons n'ont pas de raison d'être! Non, mais c'est agaçant à la fin!... qu'à tout ce que je fais on trouve un sens caché! que je ne puisse même plus dire à la cuisinière : je voudrais bien manger du veau, ce soir... sans qu'on ne s'imagine que cela signifie que je veux passer la nuit avec elle! C'est insupportable! Eh bien, je te déclare qu'avec ce système-là, tu me feras quitter la maison, si tu veux le savoir!

ANGÈLE. — Tu quitterais la maison...

RIBADIER. — Parfaitement... J'ai ma famille en province. Eh, bien! je m'en irai... je retournerai chez ma mère...

Il s'assied à droite, sur le canapé.

ANGÈLE. — Eugène, tu ne ferais pas ça.

RIBADIER. — Si!

ANGÈLE. — Eugène!... Je te demande pardon!...

RIBADIER. — Là! Encore!

ANGÈLE. — J'ai eu tort de te soupçonner.

RIBADIER, *comme un enfant boudeur.* — Ah! Oui!...

ANGÈLE, *s'asseyant à droite de la table.* — J'aurais dû réfléchir... attendre avant de t'accuser...

RIBADIER. — Tu en conviens!

ANGÈLE. — Mais ce qui m'a rendue défiante, c'est l'exemple de Robineau que j'ai là devant les yeux.

RIBADIER, *se levant et venant s'asseoir sur le bras du canapé, près d'Angèle.* — Mais comprends donc une chose, ma chère amie, c'est que tu fais absolument fausse route... avec ton carnet... posthume, mais, en admettant même que j'aie l'idée de te tromper, tu crois que j'irais me servir de ces vieilles ficelles... Non! Au moins, accorde-moi que je serais original! Je ne suis pas vaudevilliste, moi! Je n'ai pas besoin des idées des autres pour faire des pièces nouvelles!

ANGÈLE. — Sais-tu, ne fais pas de pièces du tout... tu es ingénieur. Eh bien! Ne fais pas comme Ingres, n'essaye pas de jouer du violon.

RIBADIER. — Mais toi, alors, ne me persuade pas tout le temps que j'en joue... C'est vrai, tu finiras par me donner le goût de la musique.

ANGÈLE. — Oh! Oh!

RIBADIER. — Mais dame!

ANGÈLE. — Voyons, Eugène! Dans tout cela, il y a beaucoup de ta faute, si je sentais que tu m'aimais bien, je n'aurais peut-être pas de ces idées.

RIBADIER. — Je ne t'aime pas, moi!

ANGÈLE. — Oh! pas comme au premier temps... si tu crois qu'une femme s'y trompe... Il y a des jours où tu ne me dis même pas bonsoir...

RIBADIER. — Oh!

ANGÈLE. — Autrefois, tu me le disais plutôt deux fois qu'une... non va, tu ne m'aimes plus autant.

RIBADIER. — Mais si! Mais si! Seulement ces discussions continuelles, qu'est-ce que tu veux, ça fatigue la tendresse! C'est logique, quoi? Toute expansion de quelque ordre qu'elle soit exige une dépense nerveuse. Eh bien! Etant donné que nous n'avons qu'un certain capital quotidien, si nous le dépensons d'un côté, nous ne le dépensons pas de l'autre. Tu me fais une scène... Mon budget y passe... Je me repose!...

ANGÈLE. — Il faut croire que je suis plus riche que toi?

RIBADIER. — C'est possible, mais moi, je suis comme un monsieur qui n'aurait que vingt francs à dépenser par jour; s'il achète dans sa journée pour vingt francs de poil à gratter... il aura beau faire, il n'aura plus le sou quand il voudra se payer à dîner.

ANGÈLE. — Il pourra aller dîner en ville.

RIBADIER. — Ah! Oui...

ANGÈLE, *tapant du pied en pleurnichant comme une enfant.* — Je ne veux pas moi, que tu ailles dîner en ville.

RIBADIER. — Mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire...

ANGÈLE, *se levant.* — Je veux que tu ne dînes qu'avec moi.

RIBADIER. — Oui, là, oui! Seulement, arrange-toi pour ne pas m'enlever l'appétit!

ANGÈLE. — C'est entendu, là... Alors... je t'embrasse.

RIBADIER. — Tu m'embrasses!... Là, et ne recommençons plus!

ANGÈLE. — C'est promis!...

Elle gagne la gauche.

RIBADIER, *à part.* — Et vous croyez que ça va la corriger?... Pas un instant!...

SCENE V

LES MEMES, SOPHIE

RIBADIER, *voyant Sophie qui entre de droite, premier plan.* — Qu'est-ce que c'est, Sophie?

SOPHIE. — Rien, Monsieur.

RIBADIER, *se levant et remontant à droite.* — Ah! Bon!...

ANGÈLE. — Qu'est-ce que vous voulez, Sophie?

SOPHIE. — C'est une dépêche pour Monsieur, Madame!

ANGÈLE. — Eh bien! Donnez-la à Monsieur.

SOPHIE. — Comme Madame m'avait ordonné...

ANGÈLE. — C'est bien!... J'ai changé d'avis...

Elle sort à gauche, premier plan.

SCENE VI

RIBADIER, SOPHIE

RIBADIER. — Eh bien, Sophie, qu'est-ce qu'il y a?

SOPHIE. — C'est... c'est une dépêche pour monsieur.

RIBADIER, *inquiet, prenant la dépêche.* — Pour moi?... Une dépêche pour moi!... (*Lisant.*) « Fonds égyptiens en baisse »... Ah! ce n'est rien!... Ouf! J'ai eu peur!... (*A Sophie.*) Ah! çà, mademoiselle, comment se fait-il que vous remettiez à Madame les dépêches qui me sont adressées?

SOPHIE. — C'est que, Monsieur, je ne sais comment dire à Monsieur... j'ai promis à Madame... Madame m'a ordonné...

RIBADIER. — Hein! Parfait!... elle vous a peut-être aussi donné de l'argent pour ça!

SOPHIE. — Hein! Monsieur sait?

RIBADIER. — Quoi! C'est vrai?

SOPHIE. — Oh! Sans cela, Monsieur.

RIBADIER. — Et combien Madame vous a-t-elle donné?

SOPHIE. — Vingt francs, Monsieur!

RIBADIER. — Vous n'avez pas honte d'agir de la sorte?... Dans quelle maison avez-vous vu une domestique recevoir de l'argent pour... C'est honteux!... Tenez, voilà trente francs...

SOPHIE. — Hein?

RIBADIER. — Vous rendrez à Madame ses vingt francs et, à l'avenir, vous remettrez tout à moi-même... et, autant que possible, quand Madame ne sera pas là...

SOPHIE. — Ah! Mais comme ça, Monsieur, très bien!...

RIBADIER. — C'est bon! Allez!

SOPHIE, *remontant.* — C'est entendu, Monsieur. (*Descendant.*) Si même Monsieur voulait aller jusqu'à quarante francs... je lui remettrais les lettres de madame.

RIBADIER. — Hein? Voulez-vous?... (*On sonne.*) Allons, on sonne, allez ouvrir!

SOPHIE. — Oui, Monsieur.

Elle se dirige vers la porte du fond.

RIBADIER. — Si c'est pour moi, vous prierez d'attendre, j'ai une dépêche à écrire! Allez! (*Elle sort.*) C'est encore heureux que j'aie surpris le complot à temps... Il aurait pu tomber telle ou telle lettre entre les mains de ma femme... C'est bien heureux!...

Il entre à droite, deuxième plan.

SCENE VII

SOPHIE, THOMMEREUX

SOPHIE. — Entrez, monsieur.

THOMMEREUX. — Dieu! Quelle émotion!... C'est véritablement quand on est éloigné des gens qu'on s'aperçoit de leur absence!... (*A Sophie.*) Allez prévenir votre maîtresse.

SOPHIE. — Et qui annoncerai-je à madame?

THOMMEREUX. — Aristide Thommereux. (*Passant à droite.*) Ou plutôt non! Annoncez: « Un ami, retour de Batavia ».

Il descend.

SOPHIE, *descendant.* — De Batavia... Ça doit être loin ça...

THOMMEREUX. — Pffeu! C'est... de l'autre côté de l'eau.

SOPHIE. — C'est bien ce que je disais.

THOMMEREUX. — Et dites-moi, ma fille! Alors, c'est vrai la nouvelle qui est venue jusqu'à moi?

SOPHIE. — Quoi donc, monsieur?

THOMMEREUX. — Il n'est plus, ce pauvre Robineau?...

SOPHIE. — M. Robineau?... Ah! Voilà deux ans!

THOMMEREUX. — Oui, deux ans! et l'on dit que le temps efface le chagrin! Pauvre ami, il y a deux ans et je le pleure encore!

SOPHIE. — Vous ne le savez peut-être pas depuis longtemps!

THOMMEREUX. — ... Depuis un quart d'heure. En descendant du chemin de fer, j'ai couru à l'ancienne demeure des Robineau... Là, on m'a appris la perte de mon ami... un ami que j'aimais comme un frère... J'ai demandé l'adresse de sa veuve et me voilà... Ah! ça a été un coup pour moi!

SOPHIE, *poussant un soupir de complaisance.* — Ah!...

THOMMEREUX, *soupirant aussi.* — Ah! Et ici alors?

SOPHIE. — Ici? Oh! Bien... On y est habitué...

THOMMEREUX, *regardant le tableau.* — Le voilà, tel que je l'ai connu... C'est bien lui! embelli, mais bien lui!

SOPHIE. — Je vais prévenir Madame.

THOMMEREUX. — Oui, allez!

Elle sort, à gauche, premier plan.

SCENE VIII

THOMMEREUX, puis ANGELE

THOMMEREUX, *au tableau.* — Mon pauvre ami... Je vais donc pouvoir épouser ta femme maintenant! Je vais pouvoir prendre ta place sans te faire une saleté... J'aurais pu l'occuper de ton vivant; peut-être... mais j'ai préféré m'expatrier plutôt que de m'exposer à la tentation de tromper un ami que j'aimais comme un frère... Car je t'aimais de toute la force de mon affection... Tu m'avais rendu un de ces services qui vous attachent pour la vie. J'allais me marier... une femme charmante qui m'avait offert sa main d'elle-même... J'allais convoler... Tu es venu à moi et m'as dit: « Ne l'épouse pas! Je flaire que tu le regretterais! » Je ne l'ai pas épousée... et trois mois après, elle était mère... Ce n'était pas par amour qu'elle m'avait offert sa main... Tu me sus toujours gré du service que tu m'avais rendu! Dès ce jour, je fus chez moi chez toi! « Tout ce qui est à moi est à toi, — m'as-tu dit, — tout, excepté ma femme! » (*A part.*) Pourquoi juste excepter sa femme? (*Au tableau.*) Hélas, ça ne devait pas manquer... Je peux te l'avouer maintenant... J'en devins follement amoureux... brusquement... sans savoir comment... par une journée d'orage... il faisait chaud, elle avait une chenille qui se promenait sur son cou... Elle me dit: « Oh! enlevez-moi cette bête ». Je m'approchai poliment... sans penser... mais son cou était là... avec des cheveux, un cou qui faisait papilloter mes yeux... un cou qui me paraissait long

d'une lieue dans le vague. Alors, j'ai vu blond... un baiser m'a échappé... il paraît! Je ne me suis pas rendu compte!... J'entendis la voix de notre Angèle dans un rêve: « Oh! c'est bien mal ce que nous faisons là! » ça m'a fait peur, alors je me suis sauvé comme un fou... mon cœur battait... j'ai pris un cachet d'antipyrine tout de suite, pour envisager la situation nettement et, le lendemain, j'acceptais un poste de consul à Batavia... Voilà, Robineau, ce que j'ai fait pour toi... Je suis parti... sans regarder en arrière... jusqu'à Batavia, parce que j'étais un vrai ami pour toi! Je me disais: Tu n'as pas le droit de songer à sa femme tant qu'il est là... Mais ne te désespère pas... Robineau fait une noce carabinée, il y laissera sa peau... Alors, tu pourras reparaître, épouser sa femme sans remords... Ce n'est plus le bien d'un ami que tu déroberas, c'est sa succession que tu recueilleras et ça se fait dans les familles les plus unies!... J'ai attendu... tu n'es plus! Et me voilà!

ANGÈLE, *entrant de gauche, premier plan.* — Ah çà! Quelle peut être ce revenant de Batavia?

THOMMEREUX. — Angèle!

ANGÈLE. — Vous!

THOMMEREUX. — Ah! Angèle, quelle joie de vous revoir!

ANGÈLE. — Mais vous, mon ami, qu'êtes-vous devenu?

THOMMEREUX. — Je me suis exilé... parce que je vous aimais...

ANGÈLE. — Taisez-vous!

THOMMEREUX. — Et que je n'avais pas le droit de vous le dire... Ah! Angèle, comme c'est peu de chose la vie!

ANGÈLE. — Pourquoi me dites-vous ça?

THOMMEREUX. — Par quelles épreuves il faut passer. (*Angèle regarde étonnée Thommereux, la figure allongée, montrant le tableau.*) Le voilà, ce cher ami! Pauvre femme!... avec quel culte vous gardez son image!...

ANGÈLE, *passant à droite.* — Hein? Robineau?... Ah! bien! Parlons-en, de lui! C'est un joli coco!

THOMMEREUX. — Quoi?

ANGÈLE. — Vous avez cru comme moi que c'était un mari fidèle, un époux modèle...

THOMMEREUX. — Jamais!

ANGÈLE. — Eh! bien! il m'a trompée... trompée toute sa vie! Ah! je vous conseille de le pleurer.

THOMMEREUX. — Angèle, ce que vous me dites là me fait de la peine... et en même temps me ravit de joie...

ANGÈLE. — Pourquoi?

THOMMEREUX. — Parce que, s'il en est ainsi, je puis me dire que je n'aurai pas à souffrir de son souvenir... parce que si jamais vous faites une comparaison, elle ne pourra être qu'à mon avantage.

ANGÈLE. — Comment! Mais à quel propos?

THOMMEREUX. — A quel propos? Mais à ce propos qu'il n'y a plus d'obstacle entre nous! Que je vous aime et que je viens vous dire: Epousons-nous!

ANGÈLE. — Hein? Nous! (*Eclatant de rire.*) Ah! Ah! Ah! Mon pauvre ami!

THOMMEREUX. — Qu'est-ce qu'il y a?

ANGÈLE. — Vous épouser, vous! Mais il n'y a à cela qu'un tout petit obstacle!

THOMMEREUX. — Je le franchirai!

ANGÈLE. — Mon mari!

THOMMEREUX. — Hein?

ANGÈLE. — Je suis remariée, mon pauvre ami!

THOMMEREUX. — Allons donc! C'est une épreuve, n'est-ce pas? Vous n'auriez pas fait ça.

ANGÈLE. — Je l'ai fait.

THOMMEREUX. — Je n'en crois pas un mot!

Voix de Ribadier à droite.

ANGÈLE. — Eh! bien! Vous le demanderez à mon mari lui-même, car le voici!

SCENE IX

LES MEMES, RIBADIER

RIBADIER. — Ah çà! qui est donc au salon?

THOMMEREUX, *passant au milieu.* — Ribadier!

RIBADIER. — Thommereux! Toi, à Paris!

THOMMEREUX. — C'est Ribadier!

RIBADIER. — Eh! bien, qu'est-ce que tu as?

THOMMEREUX. — Rien, rien... Et tu vas bien, depuis l'autre fois?

RIBADIER. — L'autre fois!... Ah! non, il appelle ça l'autre fois! Il y a trois ans que je ne l'ai pas vu!... Au fait, tu as su que j'étais marié? Voici ma femme! Laisse-moi te présenter...

ANGÈLE. — Oh! c'est inutile... M. Thommereux n'est pas un inconnu pour moi, nous avions quelquefois l'occasion de le voir jadis.

RIBADIER. — Ah! sous... sous le premier régime?

THOMMEREUX. — Oui, au temps de ce pauvre Robineau... Le voilà ce pauvre ami, hein!... Qui l'eût cru tout de même... un si bon vivant! Ah! mes bons amis!

RIBADIER ET ANGÈLE, *gênés.* — Oui, oui!...

THOMMEREUX. — Lui, si plein de santé, quand on pense que... (*A part.*) Je ne suis pas dans la note!

RIBADIER. — Et te voilà définitivement à Paris?... Tu ne retournes plus à Batavia, je suppose...

THOMMEREUX. — Oh! si!...

RIBADIER. — Comment, si! En voilà une idée!

THOMMEREUX. — J'ai éprouvé, en arrivant, une telle déception, que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'en aller.

RIBADIER. — Allons donc! des déceptions... en voilà des raisons... quelque histoire de femme... une infidèle qui t'aura oublié.

THOMMEREUX. — Oh! Elle n'a jamais rien été pour moi.

RIBADIER. — Eh! bien, alors il n'y a rien de perdu! Attends! Ton tour viendra!... Je te le promets.

THOMMEREUX. — Mais ça ne dépend pas de toi!

RIBADIER. — C'est dommage! Ce serait fait!

THOMMEREUX. — Brave ami, va!

ANGÈLE, *à part.* — Les maris ont quelquefois l'à-propos malheureux!

RIBADIER. — En attendant, nous te gardons! Où sont tes bagages?

THOMMEREUX. — Mes bagages? Mais à l'Hôtel de France et des Bains où je suis descendu.

RIBADIER. — C'est bien! Je vais les envoyer prendre et nous allons t'installer ici!

ANGÈLE ET THOMMEREUX. — Hein?

RIBADIER. — J'ai tout un pavillon à ta disposition dans le jardin.

THOMMEREUX. — Mais je ne souffrirai pas...

RIBADIER. — Laisse donc! Laisse donc!

Il remonte à gauche.

ANGÈLE, *à part.* — Il est fou de l'installer! (*Haut.*) Mais tu n'y penses pas, mon ami? Il n'est pas habitable...

RIBADIER. — Mais, si, pour lui, ça n'a pas d'importance! (*A Thommereux.*) Voilà ce qu'il y a, il est plein de cancrelats!

THOMMEREUX. — Ah!

RIBADIER. — C'est ce qui m'empêche de le louer... Parce que, n'est-ce pas, pour des étrangers... Mais pour un ami, c'est tout ce qu'il faut! Ça t'est bien égal, n'est-ce pas? Ce n'est pas des pauvres cancrelats parisiens qui feront reculer un homme qui vient de Batavia.

THOMMEREUX. — Oh! là, là!... Mais à Batavia, quand nous avons des cancrelats... ce sont des scorpions...

RIBADIER ET ANGÈLE. — Des scorpions!

THOMMEREUX. — Qui ont même trente centimètres de long, s'il vous plaît!

RIBADIER. — Ainsi, vois! Ils font chambre commune avec des scorpions de trente centimètres... Imagines-tu des langoustes se promenant dans ta chambre!

ANGÈLE. — Quelle horreur!

RIBADIER. — C'est-à-dire qu'il va se croire entouré de bêtes à bon Dieu, dans ce pavillon!

THOMMEREUX. — Mais non, je t'assure, ce serait indiscret.

RIBADIER. — Du tout, du tout... Je ne peux pas songer à le louer tant qu'il sera dans cet état, aussi, c'est de bon cœur!... (*Remontant.*) Allons, je vais donner des ordres...

THOMMEREUX. — Je t'assure, Eugène...

RIBADIER. — Si! Si!

Il sort au fond.

SCENE X

THOMMEREUX, ANGELE

THOMMEREUX. — Je n'ose vraiment pas accepter l'offre de Ribadier.

ANGÈLE, *assise sur le canapé à droite.* — Vous avez raison! Et je vous prie même de ne pas l'accepter!

THOMMEREUX. — Pourquoi?

ANGÈLE. — Parce qu'après tout ce que vous m'avez dit tout à l'heure ... après vos aveux à mots couverts, là, devant mon mari, ... après ce qui s'est passé entre nous, enfin!...

THOMMEREUX. — Mais il ne s'est jamais rien passé!...

ANGÈLE. — Justement, s'il s'était passé quelque chose, ce qui est fait est fait! Il n'y aurait plus qu'à laisser courir... Mais puisqu'il n'y a rien... que nous avons pu sortir intacts l'un et l'autre d'un moment de défaillance... Je fais allusion au jour d'orage, vous savez...

THOMMEREUX. — Oh! Oui! J'ai vu blond!

ANGÈLE. — Ah! Ce jour-là!... La femme est pleine de contradictions... J'aimais pourtant Robineau... Alors!... Mais l'égarement!... Heureusement, vous avez déserté au moment psychologique!

THOMMEREUX. — J'aimais Robineau comme un frère...

ANGÈLE. — C'est votre timidité qui m'a sauvée!

THOMMEREUX. — Que de regrets!

ANGÈLE. — Aussi, maintenant il est inutile que nous continuions à vivre l'un près de l'autre! De ce contact de chaque jour, il ne pourrait résulter qu'une contrainte pour moi, qu'une exaspération de vos sentiments, pour vous!

THOMMEREUX. — Ainsi, parce que vous avez épousé Ribadier au lieu de m'attendre, quand vous saviez que je vous aimais, il faut que je m'éloigne, que je m'exile... Non seulement la femme ne peut être à moi, mais il m'est même interdit de la voir!

ANGÈLE. — C'est pour votre bien.

THOMMEREUX. — Dites que c'est pour le bien de Ribadier! Voilà l'homme à qui je suis obligé de me sacrifier... Mais enfin, vous l'aimiez donc, que vous l'avez épousé?

ANGÈLE. — Pas plus que ça!

THOMMEREUX, *s'asseyant sur une chaise près d'elle.* — Eh! bien, alors, pourquoi?

ANGÈLE. — Je ne pouvais pas rester veuve... C'est une position fausse... une période de transition... Ribadier me paraissait amoureux...

THOMMEREUX, *avec un rire amer.* — Ah!

ANGÈLE. — Ajoutez à cela son nom: Ribadier!

THOMMEREUX. — Ah! bien, si c'est pour s'appeler Ribadier!

ANGÈLE. — Ça y est pour beaucoup... Ribadier, Robineau... Même initiale... pas besoin de faire démarquer mon linge ni mon argenterie!

THOMMEREUX, *se levant.* — C'est ça... un mariage d'économie! Je connaissais le mariage d'amour, le mariage de raison, mais ce mariage-là, non!... Qu'on épouse un homme parce qu'il a de jolies moustaches, ou qu'il porte bien la toilette, je le comprends encore... Mais que ce soit pour ne pas démarquer son linge! Ah! non! ça me dépasse!

ANGÈLE. — Voyons, calmez-vous!

THOMMEREUX. — Mais j'aurais payé le démarquage, moi!... J'aurais payé le démarquage!

ANGÈLE. — Mais puisque je l'aime, maintenant, puisque je l'aime, tout est pour le mieux!

THOMMEREUX. — Vous l'aimez! et c'est à moi que vous venez le dire! Elle n'est pas satisfaite de la blessure dont elle est cause, il faut encore qu'elle y enfonce ses ongles!

ANGÈLE, *se levant.* — Vous voyez bien qu'il faut que vous partiez!

THOMMEREUX. — Vous avez raison... J'arrive aujourd'hui de Batavia... Eh bien! j'y retournerai!

ANGÈLE. — Quand?

THOMMEREUX. — Demain matin.

ANGÈLE. — Bien!

THOMMEREUX. — Quel voyage pour venir passer une soirée à Paris!...

ANGÈLE. — Quant à mon mari, vous trouverez une raison pour expliquer votre départ précipité... Et maintenant, adieu, mon ami, adieu pour toujours!

Elle se dirige vers sa chambre en passant au-dessus de Thommereux.

THOMMEREUX. — Adieu! (*La rappelant.*) Angèle, au moins promettez-moi une chose... Personne n'est éternel ici-bas... Ribadier, comme moi, nous pouvons disparaître d'un jour à l'autre...

ANGÈLE. — Oh!

THOMMEREUX. — Si jamais ce malheur nous arrivait à l'un ou à

l'autre, promettez-moi que vous m'écrirez immédiatement : « Venez, je suis libre ».

ANGÈLE. — Taisez-vous! Voulez-vous bien ne pas parler de choses pareilles...

THOMMEREUX. — Oui, mais enfin, j'y compte, n'est-ce pas?

ANGÈLE. — Adieu!

Elle sort à gauche, premier plan.

SCENE XI

THOMMEREUX, puis RIBADIER

THOMMEREUX, *seul.* — Adieu!... Elle ne me dit même pas au revoir! ... Ah! elle a raison, il faut que je regagne au plus vite Batavia! que je retourne à mes scorpions! Je n'ai rien à espérer ici! Elle aime son mari et elle lui sera fidèle!

RIBADIER, *entrant du fond.* — Tiens! Ma femme n'est plus là?

THOMMEREUX. — Non! Elle vient de me quitter!

RIBADIER. — Eh! bien, ça y est, j'ai donné l'ordre qu'on arrange le pavillon!

THOMMEREUX. — Non, vois-tu, c'est inutile!... Laisse-moi m'en aller!

RIBADIER. — Allons, voyons! Je croyais que c'était entendu... Ah! tu n'as pas le désespoir gai, toi!

THOMMEREUX. — Non! Que veux-tu!

RIBADIER. — Allons, c'est bon! Nous nous chargerons de t'égayer!

THOMMEREUX. — Rien ne peut plus m'égayer!

RIBADIER. — A Paris, peux-tu dire ça?

THOMMEREUX. — Paris me devient odieux!

RIBADIER. — Enfin, est-ce que je ne suis pas joyeux compagnon?

THOMMEREUX. — Si, mais...

RIBADIER. — Et ma femme n'est-elle pas charmante?

THOMMEREUX, *étourdiment.* — Il n'y a rien à faire!

RIBADIER. — Qu'est-ce que tu dis?

THOMMEREUX, *se reprenant.* — Hein!... Heu!... Il n'y a rien à faire pour moi à Paris! (*A part.*) Sapristi! Je ne pensais pas que je parlais au mari! (*Haut, prenant sur la table sa canne et son chapeau.*) Je te dis que je veux m'en aller, là!... Je veux retourner à Batavia !

RIBADIER, *lui prenant sa canne et son chapeau.* — Ah! Et puis au diable! Tu m'embêtes! Tu resteras là!... Sapristi, on n'est pas stupide comme ça pour une femme!... (*Il va déposer le tout au fond près de la fenêtre.*) Si tu crois que c'est un moyen d'arriver à tes fins!... Au lieu de te désespérer, attaque donc! marche! Elle ne viendra pas te chercher dans ton coin.

THOMMEREUX. — Elle ne viendra pas me chercher du tout!

RIBADIER. — Eh! bien, c'est ce que je te dis... Tiens, tu ne connais rien aux femmes, toi, veux-tu me donner ta procuration?... Non, mais rien que pour te montrer!... Tu verras comme je mène une campagne... Je m'abouche avec la dame, je l'étudie, je la tâte...

THOMMEREUX, *avec une superbe indignation.* — Ne dis pas que tu la tâteras!

RIBADIER. — Je la tâte! Je tâte le terrain!... Qu'est-ce que tu vas

comprendre!... Je trouve le défaut de la cuirasse et je t'enlève ça tambour battant!...

THOMMEREUX. — Ah! tais-toi! Tiens, tais-toi!

RIBADIER. — Non, mais dis tout de suite que tu te méfies de moi, que tu as peur que je te souffle ta Dulcinée!

THOMMEREUX. — Moi, toi, oh!

RIBADIER. — Je t'assure que ce n'est pas une coutume chez moi! Il y a six ans que je t'ai supplanté auprès de Mimi Marjolin, c'est vrai... Mais Mimi Marjolin n'est-ce pas, une farceuse!

THOMMEREUX. — Tu m'as supplanté, toi?

RIBADIER. — Comment, tu ne le savais pas?

THOMMEREUX. — Elle ne me l'a jamais dit!

RIBADIER. — Ah! je croyais...

THOMMEREUX. — Ah! mais dis donc, je la trouve mauvaise!

RIBADIER. — Qu'est-ce que ça te fait, puisque tu n'es plus avec elle!

THOMMEREUX. — Tiens! Ça m'est désagréable! Qu'est-ce que tu dirais, si après avoir bu un bon verre de quelque chose, on venait te dire: « Eh bien, maintenant, je peux bien vous l'avouer, le domestique avait craché dedans! » On a beau avoir fini de boire, c'est dégoûtant!

RIBADIER. — Oh! bien, dis donc, je te remercie de ta comparaison!

THOMMEREUX. — Non, c'est pour dire... (*A part.*) Ah! Tu marchais sur mes plates-bandes, toi!... Ah! bien, si je peux, va...

RIBADIER. — Alors, c'est entendu, tu me donnes ta procuration?

THOMMEREUX. — Mais tu es fou? Tu es marié... d'abord! Quand on est marié, on s'occupe de son ménage et pas d'autre chose!

RIBADIER. — Napoléon dictait à deux secrétaires à la fois!

THOMMEREUX. — Oui, mais tu n'es pas Napoléon, toi!... Ah çà!... Mme Ribadier... elle n'est pas jalouse?

RIBADIER. — Pas jalouse! Elle! Ah! Dieu saint, vous l'entendez! Mais elle aurait inventé la jalousie! Ah! elle est bien gentille, mais elle me rend parfois la vie bien insupportable.

THOMMEREUX. — Alors, tu n'es pas heureux?

RIBADIER. — Oh! ma foi, pas toujours!

THOMMEREUX, *à part*. — Pas heureux!... Il n'est pas heureux! C'est vrai que le malheur des uns fait le bonheur des autres!...

RIBADIER. — Et dire qu'autrefois elle était si confiante... si crédule... enfin, puisque tu allais chez eux autrefois, Robineau a dû te le dire.

THOMMEREUX. — Souvent!

RIBADIER. — Dieu sait qu'il lui en a fait voir de toutes les couleurs! Quand je dis : il lui en a fait voir, il lui en a fait et il ne les lui a pas fait voir! Ah! bien oui, il a fallu que cet imbécile de Robineau...

THOMMEREUX. — Ne dis pas imbécile! Je l'aimais comme un frère!

RIBADIER. — Soit! Je ne dirai pas « imbécile », je dirai « ton frère ».

THOMMEREUX. — C'est ça!

RIBADIER. — Il a fallu que « ton frère » Robineau laissât dans ses papiers un inventaire de tous les trucs qu'il employait pour tromper sa femme!

THOMMEREUX. — Alors?

RIBADIER. — Eh! bien... alors, ça a ouvert les yeux d'Angèle sur le compte de Robineau et de tous les maris en général. Et ce qu'il y a

de plus terrible, c'est que si elle surprenait jamais quelque chose, je la connais, c'est une femme vindicative, elle ne me le pardonnerait pas!

THOMMEREUX, *à part.* — Tiens! Tiens!...

RIBADIER. — Et elle serait capable de m'infliger la peine du talion!

THOMMEREUX, *à part, riant sous cape.* — Il me dit tout ça, à moi! Oui. Tu ne peux pas la tromper!

RIBADIER. — Oh! Je n'irai pas jusqu'à dire ça! Mais ce qu'il me faut de précautions... Justement, en ce moment-ci, j'ai un petit roman en train.

THOMMEREUX, *à part.* — Bien! Bien!

RIBADIER. — La femme d'un négociant en vins! Une brune charmante!

THOMMEREUX. — Et comment trompes-tu la surveillance de ta femme puisqu'elle est initiée à tous les trucs?

RIBADIER. — Je ne trompe pas sa surveillance, je l'endors, sa surveillance...

THOMMEREUX. — Mais encore...

RIBADIER. — Ah! bien, voilà! J'ai mon système qui ne ressemble en rien aux trucs éventés de Robineau. Il avait des moyens d'amateur. Mon moyen, à moi, relève de la science.

THOMMEREUX. — Comprends pas!

RIBADIER. — A ma prochaine expérience, je te convoquerai!

THOMMEREUX. — Avec plaisir!

RIBADIER. — Mais, pour cela, il faut que tu restes, que tu ne retournes pas tout de suite à Batavia!

THOMMEREUX. — C'est convenu!

RIBADIER. — A la bonne heure!

THOMMEREUX, *à part.* — Oh! oui, je reste! Je crois bien que je reste et Angèle n'aura rien à me reprocher, c'est son mari qui me fait violence!

SCENE XII

LES MEMES, SOPHIE

SOPHIE, *entrant par le fond.* — Le pavillon est prêt!

RIBADIER, *à Thommereux.* — Ah! bien, c'est prêt. Si tu veux voir tes appartements?

THOMMEREUX. — Ah! Volontiers. J'en profiterai pour me verser un peu d'eau sur les mains.

RIBADIER. — Sophie va te conduire!

SOPHIE. — Oui, Monsieur! (*Présentant une dépêche à Ribadier.*) Voilà une dépêche qui est arrivée au Cercle pour Monsieur et qu'un chasseur vient d'apporter.

RIBADIER. — Merci!

SOPHIE. — Je ferai remarquer à Monsieur que je la remets à lui-même!

RIBADIER, *railleur.* — Je ne m'en serais pas douté si vous ne me l'aviez pas dit!

SOPHIE, *à Thommereux.* — Si Monsieur veut venir...

THOMMEREUX. — A tout à l'heure.

RIBADIER. — Oui!

Sortie de Thommereux et de Sophie, par le fond.

SCENE XIII

RIBADIER, puis ANGELE

RIBADIER, *seul.* — Voyons ça! (*Ouvrant la dépêche.*) Thérèse Savinet! C'est d'elle! Hein! Tout de même si cette dépêche avait été remise à ma femme! On côtoie tout le temps des précipices dans la vie! (*Lisant.*) « Bébé » (*Souriant.*) « Bébé »... c'est moi! « Bébé, mon mari a été appelé brusquement en Bourgogne, pour acheter une récolte sur pied, ma soirée est libre, j'ai donné campo aux domestiques, je t'attends à neuf heures! » (*Regardant sa montre.*) Sapristi! Neuf heures! Il est huit heures et demie, je n'ai pas de temps à perdre! (*Voyant Angèle qui entre.*) Ma femme! Elle arrive bien! (*Il éloigne le fauteuil de la table.*) Je n'ai que le temps d'appliquer le grand moyen!

ANGÈLE, *sortant de sa chambre avec une corbeille à ouvrage qu'elle pose sur la table.* — Ton ami est parti?

RIBADIER. — Oui, il a regagné le pavillon! Eh! bien, tu ne me regardes pas... Tu m'en veux donc toujours?

ANGÈLE. — Moi? Oh! non... Je sais très bien que tu ne me trompes pas.

RIBADIER. — Mais regarde-moi donc dans les yeux! Là, les mains dans les mains! (*Il lui prend les deux mains.*) Est-ce que j'ai l'air d'un mari qui te trompe? Est-ce que je te regarderais comme ça si je te trompais? Mais tu ne vois donc pas que je t'aime?

ANGÈLE, *dont les yeux deviennent fixes sous l'impression de la suggestion et tombant dans un fauteuil.* — C'est vrai?... Tu m'aimes?...

RIBADIER. — Mais oui... Je t'aime... (*Voyant Angèle endormie.*) Ça y est! (*Pompeusement au public, montrant Angèle.*) Le système Ribadier! (*S'adressant au portrait.*) Ça n'est pas dans ton recueil, ça, mon vieux...

SCENE XIV

LES MEMES, THOMMEREUX

THOMMEREUX, *entrant du fond.* — Ah! Mon cher, je serai très bien là-bas...

RIBADIER. — Ah! tant mieux! (*Allant prendre son chapeau sur le meuble de droite.*) Je sors! Tu descends avec moi?

THOMMEREUX. — Moi je... (*Apercevant Angèle endormie.*) Ah! Mon Dieu, Angèle, madame... ta femme...

RIBADIER. — Ne fais pas attention!

THOMMEREUX. — Mais, regarde donc! Qu'est-ce qu'elle a?

RIBADIER. — Eh bien! (*Pompeusement.*) C'est le système Ribadier!

THOMMEREUX. — Hein!

RIBADIER. — Elle va dormir comme ça pendant mon absence et quand je reviendrai, ffue! Je souffle dessus, elle s'éveille, et ni vu ni connu.

Il va fermer la porte de droite à double tour, puis celle de gauche.

THOMMEREUX. — Ah! le gueux! (*Voyant le manège de Ribadier.*) Eh! bien, qu'est-ce que tu fais?

RIBADIER. — Eh! bien, je ferme à cause des domestiques... et puis, je baisse la lampe pour ne pas attirer l'attention du dehors! (*Il baisse la lampe. On voit un clair de lune superbe.*) Allons, viens!

THOMMEREUX. — Voilà! voilà! (*il remonte. Voyant Ribadier qui l'attend sur le pas de la porte.*) Tu vas fermer ici aussi?

RIBADIER. — Tiens! A plus forte raison!

THOMMEREUX, *à part.* — Diable! Diable! (*Subitement.*) Ah!

Il court à la fenêtre.

RIBADIER. — Eh! bien, où vas-tu?

THOMMEREUX. — Je vais chercher ma canne que tu as déposée là!

Il prend sa canne et en même temps fait jouer l'espagnolette de la fenêtre qui se trouve ouverte.

RIBADIER. — Eh! Bien! Tu viens?

THOMMEREUX. — Voilà! Voilà!... (*Au public.*) Après tout, lui n'est qu'un ami, je ne l'aime pas comme un frère!

Ils sortent, la porte du fond se referme, on entend le bruit du double tour de clé dans la serrure et le rideau tombe.

RIDEAU

ACTE II

Même décor qu'au premier acte

SCENE PREMIERE

ANGELE, GUSMAN

Au lever du rideau, Angèle, toujours endormie, est dans la position où nous l'avons laissée à la fin du premier acte. La lampe est toujours baissée. Tout à coup, sur la fenêtre éclairée par le clair de lune, on voit se dessiner une silhouette et Gusman paraît.

GUSMAN, *ouvrant la fenêtre à deux battants et s'appuyant du dehors sur la balustrade.* — Sophie n'a pas oublié! elle a laissé la fenêtre entr'ouverte... d'ailleurs, pour une question d'amour, une femme n'oublie jamais! Il s'agit d'enjamber maintenant! ouste!... (*Il enjambe la balustrade et s'accroche.*) Oh! allons bon! il y a quelque chose qui a craqué... je me suis accroché!... Oh! bien, s'il y a une déchirure... avec une bonne reprise!... Pristi! il fait noir ici... tiens! pourtant la lampe n'est pas complètement éteinte... (*Il se dirige vers la lampe sans voir le fauteuil où dort Angèle et se cogne dedans.*) Oh! (*Il tâte et sa main vient donner sur la figure d'Angèle.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... j'ai touché quelque chose de chaud... Ah! mon Dieu... C'est peut-être la chienne qui s'est glissée dans le salon... (*Tout en s'en allant sur la pointe des pieds.*)...

Ah! bien, c'est encore heureux qu'elle ne m'ait pas mordu... pour m'apprendre à lui tirer les poils.

Il sort à droite, premier plan. La scène reste vide un instant puis on aperçoit Thommereux qui se dessine en silhouette sur la fenêtre.

SCENE II

ANGELE *endormie*, THOMMEREUX

THOMMEREUX. — Tiens! la fenêtre est grande ouverte! Je ne l'avais qu'entrebâillée! il y aura eu un coup de vent! Bah! que ce soit le vent ou pas le vent, l'heure est propice et les instants sont courts! Allons-y! (*Il fait mine de sauter et retombant du même côté.*) Je voudrais dire que mon cœur ne bat pas, je mentirais... il me semble que j'ai un mouvement de pendule dans la poitrine! Allons, voyons, pas de faiblesse! (*Neuf heures sonnent.*) Neuf heures! C'est l'heure du crime à Batavia! Chaud, chaud, là, Thommereux... (*Il enjambe la fenêtre.*) Eh bien! voilà, je joue les Roméo, moi... j'escalade les fenêtres... je les escalade quand elles ne dépassent pas les rez-de-chaussée... parce qu'au-dessus, dame!... Ah! avec ça que Roméo se serait amusé si Juliette avait eu son balcon au cinquième au-dessus de l'entresol... (*Il remonte la mèche de la lampe. Il prend la lampe et descend en passant entre le fauteuil et la table. Il s'arrête un instant pour contempler Angèle.*) Oh! si Ribadier me voyait... Ça m'embêterait... s'il me voyait... parce qu'il n'y a pas à dire, mon bonhomme... Ça a un nom, ce que je fais là, ça s'appelle une crasse... Quand un ami vous donne l'hospitalité, il est mal vu d'aller lui prendre sa femme... C'est mal vu, je sais bien; mais ça se fait beaucoup! Non, la seule chose que j'aie à dire, c'est que je l'aime, et qu'elle est belle... Regardez-la... (*Allant à Angèle qu'il éclaire en élevant la lampe.*) Est-elle assez jolie... un vrai Greuze... par Chaplin!... Et je résisterais... non... non! Il n'y a pas d'ami qui tienne... (*Il pose la lampe sur la table.*) Et Ribadier peut venir, je lui dirai : « Ne m'accable pas avant de m'entendre! Un seul mot m'excusera! J'avais envie de ta femme! (*Il tombe aux genoux d'Angèle endormie.*) Ah! Angèle!... mon Angèle!.. oui, oui... c'est moi, ne me repoussez pas!... hein quoi? (*A lui-même.*) Ah! mais je suis bête... elle dort... elle ne m'entend pas... (*Appelant.*) Angèle... (*Il la secoue légèrement puis un peu plus fort.*) Angèle... mais sapristi! elle dort comme un sapeur... Je ne puis pourtant pas lui faire ma déclaration sans la prévenir... Angèle!... non!... il n'y a pas... à moins de tirer des coups de revolver... et encore ça ne la réveillerait pas et ça ameuterait la maison en endommageant le plafond. Eh non, je suis bête (*Se levant.*) Mais j'ai le moyen! Ribadier me l'a donné tout à l'heure... il pense à tout, Ribadier. « Je souffle dessus, elle se réveille et ni vu ni connu » Le voilà le moyen : « Souffler » Eh bien! je vais faire comme il a dit, je vais lui souffler sa femme. (*Il souffle sur le front d'Angèle.*) Flue! Flue! Angèle! Flue!

ANGÈLE. — Où suis-je? Ah, mon Dieu, je me suis encore endormie.

THOMMEREUX, *à ses genoux*. — Angèle! Mon Angèle.

ANGÈLE, *le repoussant*. — Vous! vous ici!

THOMMEREUX. — Oui! oui! C'est moi! Ne me repoussez pas. Je suis un grand coupable, mais au diable les préjugés de la société. Angèle, je vous aime.

ANGÈLE, *se levant.* — Vous êtes fou!... Que faites-vous?... Où est mon mari?

Elle gagne la droite.

THOMMEREUX, *la suivant à genoux.* — Ne vous inquiétez pas. Votre mari est loin et le ciel nous protège.

ANGÈLE. — Loin! Où est-il allé?

THOMMEREUX. — Chez le marchand de tabac... Il n'avait plus de cigares!

ANGÈLE. — Au nom du ciel, relevez-vous!... Il peut revenir... Le bureau de tabac est à côté.

THOMMEREUX. — Non! Nous avons le temps... Il est allé à la Régie... A côté, les cigares ne sont pas frais... Ah! Angèle... Je vous en supplie... Ecoutez-moi!

ANGÈLE. — Vous perdez la tête! Je n'écoute rien!

THOMMEREUX. — Si! Si! Laissez-vous aller au sentiment que vous dicte votre cœur!... N'écoutez pas les raisonnements surannés de votre conscience... Je vous aime, vous m'aimez!

ANGÈLE. — Moi, mais je ne vous aime pas.

THOMMEREUX. — Si, si! Vous m'aimez... (*Se relevant.*) Songez qu'autrefois, sans ma timidité... Vous me l'avez dit!...

ANGÈLE. — Jamais, mon cœur n'y était pour rien! Je ne vous aimais pas... C'était la chair seulement.

THOMMEREUX, *la prenant dans ses bras.* — Eh! bien, je ne vous en demande pas plus! Angèle, je vous aime.

ANGÈLE, *se dégageant et passant gauche.* — Laissez-moi, Thommereux! Je ne veux pas! Oh! Vous, l'ami, l'hôte de mon mari, c'est infâme ce que vous faites là!

THOMMEREUX. — C'est infâme! Oui! Mais c'est humain... Angèle! Mon Angèle!...

Il la prend de nouveau.

ANGÈLE. — Laissez-moi!... Quelle montrueuse pensée avez-vous donc!... Vous ne vous êtes donc pas dit que vous commettiez là une horrible félonie!

THOMMEREUX. — Oh! Si, je me le suis dit... Je me le suis dit... dix fois... vingt fois...

ANGÈLE. — Eh! bien?

THOMMEREUX. — Eh! bien! à la vingtième... J' y étais habitué!

ANGÈLE. — Oh! c'est affreux!... Vous qui m'avez donné votre parole... Vous qui m'avez promis de retourner à Batavia.

THOMMEREUX. — Ah! Ah! Retourner à Batavia! Elle me demande de retourner à Batavia! Quand j'ai de l'amour plein le cœur!... Quand je déborde! Ah! vous ne l'espérez pas! Eh bien! non, je ne m'en irai pas à Batavia! Oh! là, là, avez-vous dû me tenir en assez piètre estime quand j'y suis allé à Batavia

ANGÈLE. — Au contraire, j'avais dit : « Voilà un brave garçon! »

THOMMEREUX. — C'est ce que je dis : « Un bon imbécile ». Oui, oui. Oh! je sais ce que parler veut dire, mais du moins, cette fois-ci, j'avais une excuse!... Robineau que j'aimais comme un frère... Je suis parti pour lui!... Ça n'est pas une raison, madame, pour que je le fasse pour tous ses successeurs.

ANGÈLE. — Oh!

THOMMEREUX. — Ça m'a bien réussi, oui, d'y aller, là-bas... Ça a permis aux malins de profiter de mon absence pour s'emparer de la

place! et quand je suis revenu, elle était prise, la place... vous étiez remariée... pour ne pas démarquer votre linge! Ah!

ANGÈLE. — Voyons! Voyons!

THOMMEREUX. — Vous saviez que je vous aimais... Vous deviez être à moi! C'est mon bien qu'il m'a pris!

ANGÈLE. — Thommereux!

THOMMEREUX, *tapant du pied comme un enfant gâté.* — Eh! bien, je le reveux à présent, mon bien! Je le reveux! Je ne sais pas si le droit est pour moi, je m'en fiche. La loi peut me condamner! Je ne sais qu'une chose : c'est qu'on m'a lésé, que je suis spolié et que je veux reprendre ce qui m'appartient!...

Il l'enlace.

ANGÈLE. – Thommereux, je vous en supplie!

Elle se dégage.

THOMMEREUX. — Je t'aime, je te dis que je t'aime! M'entends-tu? Mon cœur déborde et des flots de poésie me montent au cerveau. Je me sens poète!

ANGÈLE. — Vous?

THOMMEREUX, *déclamant.* — Oui, poète :

« Si je vous le disais pourtant que je vous aime
« Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez?
« L'amour vous le savez cause une peine extrême.

ANGÈLE. — Mais c'est de Musset!

THOMMEREUX. — Vous croyez? C'est possible! Je n'ai pas dit que ce fût de moi seul!

ANGÈLE. — Ah! bon!

THOMMEREUX. — Musset l'a écrit, moi je l'ai pensé! Ah! Angèle, dites-moi que vous m'aimez!

ANGÈLE. — Eh! bien, oui, mais à une condition. Vous voulez de mon amour?

THOMMEREUX, *avec passion.* — Oui!

ANGÈLE — Eh bien, à vous de le gagner.

THOMMEREUX. — Eh! quoi, je puis espérer?... Ah! ma vie s'il le faut... Demandez-moi de me tuer devant vous, si vous devez m'appartenir après.

ANGÈLE. — Je ne vous en demande pas tant. Retournez à Batavia, voilà tout!

THOMMEREUX. — Voilà tout! Elle appelle cela « voilà tout ». Des continents! Des mers! Tout cet espace entre nous!

ANGÈLE. — Cela me donnera la mesure de votre amour!

THOMMEREUX. — Je ne mesure pas mon amour au kilomètre.

ANGÈLE. — Thommereux! Vous ne m'aimez pas!

THOMMEREUX. — Mais si, je vous aime! C'est même pour ça que je ne veux pas m'en aller! Mais vous ne pensez donc pas à ce que vous me demandez... m'exiler là-bas... me forcer à aller me ronger aux cent mille diables, en attendant quoi?... que mon tour arrive?... en être réduit à souhaiter la disparition d'un homme... d'un honnête homme... Un homme qui, vous avez beau dire, est mon prochain après tout... Eh! bien, non, ma conscience se révolte à cette idée... plutôt que d'attendre qu'il ne soit plus pour... Dieu! j'aime mieux lui prendre sa femme tout de suite, et qu'il vive!

ANGÈLE. — Oh! Thommereux!

THOMMEREUX. — Sans compter qu'on ne sait jamais ce que ça dure, un mari!

ANGÈLE. — Oh! Oh! mon pauvre Ribadier!

THOMMEREUX, *la prenant par la taille.* — Là! Vous voyez, vous êtes émue! Mais est-ce que je n'ai pas raison, voyons! Est-ce que cela ne sera pas bien plus charmant ainsi... Nous nous arrangerons une bonne petite existence à nous trois... la vie calme... de ménage... tout ça bien à sa commodité... naturellement... Parce qu'il ne faudrait pas qu'il en souffrît, le pauvre garçon... et nous le dorloterons... nous le cajolerons! Ce sera le plus heureux des hommes! Nous le tromperons tous les deux et nous nous aimerons tous les trois. Ne sera-ce pas le Paradis?

ANGÈLE, *le quittant.* — Vous êtes fou, mon ami?

THOMMEREUX. — Ah! que vous êtes drôle... mais je ne comprends pas vos scrupules... Mais les femmes les plus honnêtes ont fait ça!

ANGÈLE. — Oh!

THOMMEREUX. — Parfaitement! Seulement, on ne l'a pas su, voilà tout... Mais l'histoire fourmille de ces héroïnes qui avaient su concilier leurs devoirs avec leurs penchants! mais même... dans l'histoire sainte... vous avez des principes religieux, vous?... Eh! bien, l'histoire sainte est pleine de ces exemples.

ANGÈLE. — L'histoire sainte! Oh! non. Un exemple! Dites m'en un!

THOMMEREUX. — Mais... Mars et Vénus, tenez, sous le nez de Vulcain!

ANGÈLE. — Il appelle ça l'histoire sainte!

THOMMEREUX, *s'échauffant.* — Et puis... Et puis nous perdons un temps précieux, vous m'entretenez de paroles pour gagner du temps... Je vous dis que je vous aime... que je vous aime... (*La saisissant.*) Ma passion s'exaspère...

ANGÈLE, *se débattant.* — Taisez-vous! Thommereux! Laissez-moi!

THOMMEREUX. — Non, je ne te laisse pas... Arrive ce que voudra!

ANGÈLE. — Ah! Finissez ou j'appelle! (*Elle se précipite sur la porte du fond.*) Fermée... (*Se précipitant sur la porte de droite.*) Fermée aussi! et pas de clef...

THOMMEREUX. — Non!

ANGÈLE. — Qu'est-ce que ça signifie! C'est une infamie! Thommereux, je vous ordonne d'ouvrir!

THOMMEREUX. — Non!

ANGÈLE. — Non! C'est trop fort! Ouvrez, je vous dis!

THOMMEREUX. — J'ai pas la clef!

ANGÈLE. — Hein!

THOMMEREUX. — C'est votre mari! Votre mari qui vous a enfermée!

ANGÈLE, *descendant.* — Mon mari! Pourquoi?

THOMMEREUX. — Ah! ça, c'est les secrets d'en haut!

ANGÈLE. — Eh! bien, il me reste la fenêtre...

THOMMEREUX, *se mettant entre la fenêtre et elle.* — Angèle! Vous ne ferez pas ça!

ANGÈLE. — Si!

THOMMEREUX. — Non!

ANGÈLE, *dans les bras de Thommereux.* — Oh! Dieu! Mais qu'est-ce qu'il fait donc, mon mari, chez le marchand de tabac!

THOMMEREUX. — Angèle! Mon Angèle!... (*On entend un coup de timbre au dehors.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

ANGÈLE. — C'est le timbre de la porte cochère! (*On entend un second coup.*) Deux coups! C'est mon mari!...

Elle va à la fenêtre. Thommereux descend en scène et gagne la gauche.

THOMMEREUX. — C'est son mari! Deux coups! C'est son mari qui revient! Comme il a été vite! Nous sommes perdus!

ANGÈLE, *à la fenêtre.* — Eh bien! Qu'est-ce qui vous prend?

THOMMEREUX, *tombant sur le fauteuil.* — Rien! Rien! Ah mon Dieu! Mon Dieu!

ANGÈLE, *regardant par la fenêtre.* — Mais qu'est-ce qu'il fait donc! Il lutte contre la porte comme pour empêcher quelqu'un d'entrer.

THOMMEREUX, *se levant et en marchant très agité.* — Ah bien! Nous sommes bien! Ah bien! Nous sommes bien!

ANGÈLE. — Mais enfin, qu'est-ce que vous avez à courir comme cela ?

THOMMEREUX. — Je ne cours pas, j'envisage une situation...

ANGÈLE. — Vous avez une drôle de façon d'envisager...

THOMMEREUX. — Qu'est-ce qu'il va dire quand il la trouvera réveillée! Lui qui l'avait si bien endormie... Il comprendra tout... Oh! quelle idée!... Je vais l'endormir... (*Subitement.*) Angèle, Angèle, venez ici!

ANGÈLE, *venant à lui.* — Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

THOMMEREUX, *lui prenant les mains.* — Regardez-moi bien dans les yeux!

ANGÈLE. — Ah! Que vous êtes drôle comme ça!

THOMMEREUX. — Non! Je ne suis pas drôle! Ne riez pas et regardez-moi bien!

ANGÈLE. — Eh bien! Après!

THOMMEREUX. — Vous!... Vous ne sentez rien?...

ANGÈLE. — Si... Si... Je sens.

THOMMEREUX. — Elle sent... Elle sent...

ANGÈLE. — Oui, comme une odeur de cosmétique...

THOMMEREUX. — Hein! Mais non, ça, c'est mes cheveux. Oh là là! Je vous parle, intérieurement! Vous ne sentez rien?

ANGÈLE, *riant.* — Qu'est-ce que vous voulez que je sente?

THOMMEREUX. — Elle ne sent rien! Mais essayez! Voyons, essayez!

ANGÈLE. — Essayer quoi?

THOMMEREUX. — Eh! de sentir! Allez donc, allez donc! (*Avec désespoir, en gagnant la gauche.*) Oh! mais je ne peux pas, je n'ai pas de fluide!

ANGÈLE. — Mais enfin où voulez-vous en venir?

THOMMEREUX. — Au nom du ciel, Angèle, faites ce que je vous dis! Asseyez-vous là dans le fauteuil... Quand votre mari entrera, faites semblant de dormir et ne bougez pas qu'il ne vienne lui-même vous réveiller!

ANGÈLE, *s'asseyant sur le fauteuil.* — Hein! Que signifie?

THOMMEREUX, *prenant la lampe et la plaçant sur la cheminée.* — Je vous le dirai plus tard! mais quoi que vous entendiez, pas un geste, pas un cri, rien! Je vous en supplie! Il y va des conséquences les plus graves!

Il baisse la lampe.

ANGÈLE. — Qu'est-ce que vous faites?

THOMMEREUX. — Je rétablis la mise en scène, et maintenant, je me sauve! Pas un mot, vous entendez, pas un mot, dormez! Je le veux!

Il enjambe la fenêtre et disparaît.

SCENE III

ANGELE, puis SAVINET et RIBADIER

ANGÈLE. — Dormez! Dormez! Mais il est fou! Qu'est-ce qu'il a? Oh! il se passe ici quelque chose d'anormal! (*Bruit de voix extérieures.*) C'est mon mari! et il n'est pas seul!... Ah! ma foi, dormons! J'aurais peut-être comme cela la clef de cette énigme! (*Ribadier entre précipitamment et referme brusquement la porte sur lui, mais rencontre une résistance. Une personne est derrière la porte qui veut entrer.*) Lui!

Elle affecte de dormir.

RIBADIER, *un chapeau trop large à la main.* — Enfin, monsieur, avez-vous bientôt fini?

SAVINET, *de l'extérieur.* — Je vous dis que j'entrerai!

RIBADIER. — Mais non!

SAVINET. — Mais si...

Il donne une poussée à la porte et pénètre.

RIBADIER. — Mais sapristi! Qu'est-ce que vous voulez?

SAVINET, *un chapeau trop petit pour lui à la main.* — Enfin! Je vous tiens!

RIBADIER. — C'est bien, attendez!

SAVINET. — Oui!

Ribadier descend lever la mèche de la lampe.

ANGÈLE, *à part.* — Qu'est-ce que cela veut dire?

RIBADIER, *après avoir levé la mèche.* — Angèle dort toujours, je suis tranquille! (*A Savinet.*) Ah çà! me direz-vous ce que vous me voulez, monsieur? Je ne vous connais pas!

SAVINET. — C'est bien, monsieur, ne criez pas! je dois vous dire ce qui m'amène! Mais d'abord, faites sortir mademoiselle votre fille!

RIBADIER. — Où ça, ma fille? Là, c'est ma femme!

SAVINET. — Eh bien! faites sortir votre femme!... Ce que j'ai à vous dire ne peut être entendu que de nous!

RIBADIER, *allant à lui.* — Vous pouvez parler sans crainte, monsieur, ma femme dort et quand elle est dans cet état, on pourrait tirer le canon à côté qu'elle ne l'entendrait pas!

SAVINET. — N'ayant pas de canon sur moi, je ne puis en faire l'expérience! Mais du moment que vous me l'assurez!... Monsieur, je n'irai pas par quatre chemins... Un mot vous dira tout, je suis M. Savinet!

RIBADIER. — Aïe!

ANGÈLE, *à part.* — Savinet!

RIBADIER, *après avoir regardé Angèle qui ne bronche pas.* — Mais monsieur, ça ne me dit rien du tout!

ANGÈLE, *à part.* — A moi non plus!

SAVINET. — Ça ne vous dit rien? Alors, je vais être plus explicite! Monsieur, vous êtes l'amant de ma femme!

A ce mot, Angèle bondit sur sa chaise, elle semble vouloir sauter sur son mari, mais se ravise et retombe sur son fauteuil.

RIBADIER. — Moi, monsieur?

SAVINET. — Oui, vous!

ANGÈLE, *à part.* — Le misérable!

Elle reprend sa position, le sourire aux lèvres et regarde Ribadier.

SAVINET. — C'est vous qui étiez tout à l'heure chez madame Savinet quand je suis arrivé inopinément! Vous qui, en m'entendant, vous êtes revêtu à la hâte! et vous êtes enfui par le salon pendant que j'entrais par le couloir!... Mais pas assez vite pour que je ne puisse m'élancer sur vos traces!

Il gagne la droite.

ANGÈLE. — Canaille! Canaille! Canaille!

Même jeu.

RIBADIER, *après avoir regardé Angèle.* — Eh! Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire! Si madame votre femme a un amant, ce n'est pas moi! Vous vous serez trompé de piste dans la rue.

SAVINET. — En vérité! Alors, monsieur, comment se fait-il que vous ayez mon chapeau, tandis que j'ai le vôtre? (*Il met le chapeau qu'il tient à la main sur sa tête tandis que Ribadier en fait machinalement autant de celui qu'il tient.*) Vous vous êtes trompé de chapeau dans l'antichambre, monsieur!

Ils échangent leurs chapeaux.

RIBADIER. — Eh! bien, oui, là, monsieur, trève de mensonges! C'est moi qui étais chez madame Savinet!

SAVINET. — Allons donc! C'est ce que je voulais vous faire dire!

Angèle bondit comme précédemment, puis se ravisant retombe sur sa chaise.

ANGÈLE, *à part.* — Oh! Je l'étranglerai!

RIBADIER. — Enfin, monsieur, où voulez-vous en venir?

SAVINET. — Où je veux en venir? Il demande où je veux en venir! Monsieur, vous m'avez couvert de ridicule!

RIBADIER. — Permettez!

SAVINET. — Si, si. Je sais ce que je dis : un mari trompé est toujours ridicule. Je ne sais pas si madame votre femme vous a mis en état de l'apprécier.

RIBADIER. — Ah! Mais pardon, monsieur...

SAVINET. — Oui, vous n'en savez rien, elle ne vous l'a pas dit! Eh bien! monsieur, je ne suis pas un homme d'épée, moi, je suis marchand de vins! Mais retenez bien ceci : si jamais vous dites à qui que ce soit que vous êtes l'amant de ma femme, je vous tuerai.

RIBADIER. — Hein?

SAVINET. — Parfaitement! Je ne tiens pas à me battre, moi! En somme, pour qui se bat-on? C'est pour la société, Eh bien! du moment que la société n'est pas au courant...

RIBADIER. — Ah! ça, c'est assez juste!

SAVINET. — Donc, tout ce que je vous demande, c'est qu'on ne sache rien. Dans quelque temps, je divorcerai d'avec ma femme et personne ne se sera douté de la vérité. Je vous le répète, je suis marchand de vins, et je ne veux pas d'un scandale qui me causerait le plus grand préjudice dans mes affaires et me déconsidérerait à Bercy.

RIBADIER. — Ah! vraiment, ça vous...

SAVINET. — A Bercy? Oh! là! là! Vous ne les connaissez pas!... Mais un marchand de vins qui serait soupçonné d'être... mais il ne tiendrait pas huit jours!

RIBADIER. — Ah! bah!

SAVINET. — Donc, monsieur, j'exige votre silence!

RIBADIER. — Ma galanterie vous en répondait.

SAVINET. — Et puis, enfin, c'est bien simple, monsieur, si vous dites un mot, je vous tuerai!

Il remonte.

RIBADIER, *passant à droite.* — D'accord, monsieur! Mais enfin... Vous me dites toujours « Je vous tuerai ». Pourquoi ne supposez-vous pas l'hypothèse contraire?

SAVINET, *s'asseyant près de la table, sur laquelle il pose son chapeau.* — Non, monsieur. Vous n'en avez pas le droit!

ANGÈLE, *à part.* — Ah! çà, il ne s'en ira donc pas!

SAVINET. — Ce sont là nos prérogatives, à nous autres, maris offensés! Il faut bien que nous en ayons quelques-unes! L'amant a le devoir de se laisser tuer, s'il tient à montrer qu'il sait vivre!... C'est ce qui me permet de vous dire, sans être fort aux armes, que je vous tuerai!

Tout en parlant ainsi, il a versé deux petits verres de cognac du service à liqueurs laissé au premier acte.

RIBADIER. — Ah! mais, permettez! Non! s'il n'y en a qu'un qui ait le droit de piquer, ce n'est plus un duel, c'est une opération chirurgicale.

SAVINET, *tendant un des petits verres à Ribadier.* — Je le regrette, monsieur! Mais c'est la règle!

RIBADIER, *prenant le verre.* — Merci!

Ils boivent.

SAVINET, *changeant de ton.* — Il est bon, votre cognac!

RIBADIER, *assis sur le bras du canapé.* — Vous trouvez? C'est du Courvoisier!

SAVINET. — Très bon... Pas tout pur, cependant! Il y a de l'Armagnac!

RIBADIER. — Ah!

SAVINET. — Qu'est-ce que vous payez ça?

RIBADIER. — Huit francs!

SAVINET, *posant son verre.* — Huit francs! (*A Angèle.*) Ce qu'ils doivent gagner! (*A part.*) Elle dort toujours!... (*Haut.*) Mais pour six francs, je me charge de vous avoir une fine champagne aussi bonne que ça!

RIBADIER. — En vérité?

SAVINET, *se levant.* — Absolument! Voulez-vous en essayer? Si elle ne vous convient pas, je la reprends! Il m'en reste justement quelques pièces... mais dépêchez-vous.

RIBADIER, *se levant.* — Ah! bien. Je ne dis pas non! (*A part.*) Je lui dois bien ça!

ANGÈLE, *à part.* — Comment! Il va lui vendre du cognac, à présent!

SAVINET, *tirant un carnet de sa poche.* — Vous verrez, vous m'en direz des nouvelles!... (*Ecrivant.*) Nous disons... monsieur...

RIBADIER. — Ribadier.

SAVINET, *écrivant.* — ... Ribadier... Au reste, ma femme doit savoir votre nom... Du moins, je le suppose... « Ribadier, une pièce fine champagne 65... » (*A Ribadier.*) Ce sera payable à votre choix : comptant avec cinq pour cent d'escompte ou à quatre-vingt-dix jours sans escompte.

RIBADIER. — Ah! mais, je vous en prie, à votre commodité!

SAVINET. — On n'est pas plus aimable!

ANGÈLE, *à part.* — Oh! Il est épique!

SAVINET, *serrant son carnet.* — Voilà qui est fait! Allons, monsieur, c'est convenu!...

RIBADIER. — Parfaitement!

SAVINET. — Si vous dites un mot, je vous tue!

RIBADIER. — Hein? Ah! Pardon! Je n'y étais plus!... C'est convenu.

SAVINET. — Toujours à vos ordres! (*Saluant.*) Monsieur!...

RIBADIER. — Mais pardon, je vous reconduis!

Il va ouvrir la porte du fond.

SAVINET, *prenant son chapeau.* — Trop aimable!... (*A part.*) Mais c'est une femme du musée Grévin, cette femme-là!... (*S'arrêtant devant le portrait de Robineau, haut.*) Très joli, ce portrait, un Rubens!... C'est un de vos parents?

RIBADIER, *redescendant un peu.* — Ça, c'est le mari de ma femme!

SAVINET. — Tiens! Vous êtes deux?

RIBADIER. — Comment deux!... Mais non, c'est le premier mari!...

SAVINET. — Ah! C'est le... Vous n'êtes que le second... Oh! bien, moi, je n'aimerais pas ça!

RIBADIER. — Pourquoi donc ça?

SAVINET. — Tiens! Parce que pour le second... C'est un peu comme le dîner des domestiques: ça a déjà passé à la table des maîtres.

RIBADIER, *sèchement.* — Mon Dieu monsieur chacun dîne comme il peut. En tous cas j'aime encore mieux être à ma place qu'à la sienne.

Il descend.

SAVINET. — Des goûts et des couleurs...

RIBADIER *à part.* — En voilà un malotru...

SAVINET, *touchant du doigt la figure d'Angèle, à part.* — Elle est vraie!... (*Haut.*) Allons, monsieur...

RIBADIER, *retournant près de la porte.* — Tenez, monsieur, par ici!...

SAVINET. — Parfaitement. Dites donc, elle a le sommeil rudement dur, votre femme! (*En s'en allant.*) Et vous savez, si vous avez besoin, par hasard, d'un bon Pontet-Canet, j'aurais une excellente occasion.

Ils disparaissent.

SCENE IV

ANGELE seule, puis RIBADIER

ANGÈLE, *arpentant rageusement la scène.* — Oh! Oh! Oh! Oh! La canaille! Oh! La canaille! Ah! je ne sais pas comment j'ai fait pour me contenir jusqu'à présent! Comment je ne l'ai pas étranglé dix fois! Oh! la canaille! Oh! la canaille! Ah! ça me fait du bien de m'épancher!... Le voilà donc son marchand de tabac... C'était la femme de cet imbécile... qui lui vend du cognac... Il sera exécrable son cognac! Evidemment, il profitera de la situation pour lui écouler ses alcools les plus avariés... mais ce sera bien fait... et je le forcerai à l'avaler jusqu'à la dernière goutte, son cognac... Ah! tu vas voir de quel bois je me chauffe, mon bonhomme! (*Elle est à ce moment près de la cheminée. Voyant son mari qui revient.*) Lui!

RIBADIER, *entrant du fond, ravi.* — Oui, au revoir, monsieur, au revoir! Ah! le bon type! Si vous dites un mot, je vous tuerai! (*Tout joyeux, il se met à chantonner.*) Tararaboum de hay... Je vais la réveiller!

Il se dirige vers le fauteuil.

ANGÈLE, *qui le regarde.* — Ah! Je vais vous en donner, moi, du « Tararaboum de hay »!

RIBADIER, *bondissant.* — Ma femme!

ANGÈLE. — Ta femme, oui!

RIBADIER. — Eveillée! Elle est éveillée!

ANGÈLE. — Ah! Ah! Vous ne vous attendiez pas à me trouver là, à ce qu'il paraît?

RIBADIER. — Hein! Non! Si... (*A part.*) Comment! Comment a-t-elle pu s'éveiller!

ANGÈLE, *descendant.* — Ah! Misérable! Ah! Perfide! D'où viens-tu, hein?... Ose donc le dire, d'où tu viens.

RIBADIER. — D'où je viens?... Tu veux savoir d'où je viens... Eh, bien...

ANGÈLE. — Tu mens!

RIBADIER. — Je n'ai encore rien dit!

ANGÈLE. — Je vais te le dire, moi, d'où tu viens! Tu viens de chez ta maîtresse, Mme Savinet!

RIBADIER. — Mme Savinet?...

ANGÈLE. — Vous savez très bien de qui je veux parler! Son mari sort d'ici!...

RIBADIER. — Qui? Le monsieur qui était là tout à l'heure?

ANGÈLE. — Oui, cet idiot!

RIBADIER. — Ah! C'est très drôle! Et alors, tu crois que je suis l'amant de sa femme?

ANGÈLE. — Si je le crois! Ah! non, ça, c'est une trouvaille!

RIBADIER, *riant.* — Ah! Ah! Ah! Que c'est amusant!

ANGÈLE. — Ah! Et puis, ne ris pas comme ça, tu as l'air d'un crétin!

RIBADIER. — Merci! Ah, çà! tu n'as donc pas compris tout de suite...

ANGÈLE. — Quoi?

RIBADIER. — Elle n'a pas compris, la pauvre chérie!

ANGÈLE. — Ah, çà! dis-moi donc! Est-ce que tu vas nous jouer une comédie?

RIBADIER, *à part.* — Une comédie! (*Haut.*) Eh bien, justement, tu y es, c'est une comédie que nous répétons pour le Cercle... parce que l'homme que tu as vu tout à l'heure...

ANGÈLE. — Savinet, oui!

RIBADIER. — Eh bien, non, il ne s'appelle pas Savinet. Voilà ce qui te trompe, il s'appelle Baliveau.

ANGÈLE. — Ah!

RIBADIER. — Oui, c'est un membre de mon Cercle, et dans la pièce, il fait le rôle de Savinet, le mari trompé, et moi, je fais l'amant... Je ne voulais pas, mais le Président m'a dit: « Si, si... Il n'y a que vous qui ayez du physique! »

ANGÈLE. — Vraiment! Alors, c'est toi l'Antinoüs du Cercle?

RIBADIER. — C'est moi l'Antinoüs, comme tu dis!

ANGÈLE. — Eh bien, ça donne une fière idée de la beauté des autres!...

RIBADIER. — C'était une pièce! chère amie! C'était une pièce!

ANGÈLE. — Ah! C'est donc ça! Il me semblait aussi que par moments, c'était en vers!

RIBADIER. — Mais tout le temps, chère amie... Tout le temps! C'est en vers superbes.

ANGÈLE. — Mais vous aurez là un gros succès... Il y a certaines scènes, c'est vécu!

RIBADIER. — Je crois bien! (*A part.*) Je ne croyais pas que ça passerait si facilement.

ANGÈLE. — La scène par exemple, où le mari reçoit de l'amant une commande de cognac.

RIBADIER. — Ah! Oui !Très drôle! C'est le clou, ça! Nous y comptons beaucoup!

ANGÈLE. — Comment est-ce donc?

RIBADIER. — Hein! Quoi? La...

ANGÈLE. — Oui, dis-moi les vers...

RIBADIER. — Les... vers, chère amie, tu veux que je te dise les vers?

ANGÈLE. — Eh! bien, oui!

RIBADIER, *à part.* — C'est que je ne sais pas fabriquer des vers, moi!

ANGÈLE. — Eh! bien, va!

RIBADIER. — Voilà!... Eh bien, Savinet s'avance et dit à chose...

ANGÈLE. — L'amant...

RIBADIER. — Comme tu as la mémoire des noms... (*A part.*) Quelle fichue idée j'ai eue de lui dire que c'était en vers!

ANGÈLE. — Eh bien, qu'est-ce que tu attends?

RIBADIER. — Mais, chère amie... Je cherche le fil... Tu comprends, des vers... Euh! oui, voilà... Savinet, se versant un verre de cognac et buvant... euh...

« Il est très bon, monsieur, votre excellent cognac! »

... Euh!...

« Mais il n'est pas tout pur... Il y a de l'Armagnac! »

ANGÈLE. — Oui, oui, en effet, je me rappelle, il a parlé de ça!

RIBADIER. — N'est-ce pas? (*A part.*) Eh! bien... Mais Armagnac et Cognac... C'est pas trop mal!...

ANGÈLE. — Continue!

RIBADIER. — Voilà... Euh!...

« Combien le payez-vous? »

Moi:

« Mais huit francs la bouteille. »

Hum! Savinet:

« C'est cher! Mais je pourrais... et qui vient de ma treille
Vous fournir à six francs une excellente fine champagne...
J'en ai justement encore deux ou trois pièces à ma campagne. »

ANGÈLE. — Ah! Très joli! très joli! Le dernier vers surtout.

RIBADIER. — N'est-ce pas?

ANGÈLE. — Il est long!

RIBADIER. — Ah! oui, c'est un vers long!... Ah! c'est parce que c'est la fin de la tirade... (*A part.*) Je ne me reconnais pas! Je fais des vers! Je suis poète!

ANGÈLE. — Et quelle est ta réponse à son offre de cognac?

RIBADIER. — Eh! bien, qu'est-ce que tu voulais que je lui répondisse? Je lui en ai pris un fût!

ANGÈLE. — Hein! Mais dis donc, ce n'est pas en vers, ça!

RIBADIER. — Heu! Heu! Si! Si! Seulement je te donnais l'idée générale, mais c'est en vers, oui. oui! (*Déclamant.*)

« Si j'en veux du cognac? Ah! parbleu! Je crois bien!
Expédiez-m'en tout de suite une pièce... nom d'un chien! »

ANGÈLE. — Charmant! Et de qui est cette belle pièce?

RIBADIER. — Ça? de Rostand, chère amie, de Rostand! Tu n'as pas reconnu la facture?

ANGÈLE. — Pas du tout!

RIBADIER. — Oh! pourtant c'est bien reconnaissable!...

ANGÈLE. — Oui-da! Ainsi c'est une pièce... Une pièce que vous répétez... C'est bien... C'est tout ce que je voulais savoir.

Elle se dirige vers la porte de gauche, premier plan.

RIBADIER. — Eh! bien, où vas-tu?

ANGÈLE. — Nulle part!

Elle sort.

SCENE V

RIBADIER puis THOMMEREUX

RIBADIER, *seul.* — Ouf! Quelle affaire! Réveillée... Elle était réveillée! Mais comment?... Elle n'a pu se réveiller toute seule... Ça ne lui est jamais arrivé... Quelqu'un se sera donc permis... Oh! le gredin... le misérable!...

THOMMEREUX, *passant la tête par le fond.* — On peut entrer?

RIBADIER. — Ah! mon ami, entre! entre!

THOMMEREUX, *à part.* — Son ami! Il ne sait rien!

RIBADIER. — Si tu savais ce qui m'arrive! Ma femme! Ma femme qui a été réveillée pendant mon absence!

THOMMEREUX. — Non?

RIBADIER. — Si!

THOMMEREUX. — Tu ne me feras jamais croire ça!

RIBADIER. — Et par qui? Je te le demande! (*Voyant la fenêtre ouverte.*) Dieu! La fenêtre ouverte. C'est par là qu'il sera entré!

THOMMEREUX. — Qui?

RIBADIER. — Le polisson! Le polisson! qui m'a réveillé ma femme! (*Saisissant Thommereux à la gorge.*) Ah! je voudrais le tenir comme je te tiens, le misérable...

THOMMEREUX. — Eh, là! Eh, là! Mais tu me fais mal!

RIBADIER, *le lâchant.* — Oh! Mais je le retrouverai! et je te jure qu'il passera un mauvais quart d'heure!

THOMMEREUX. — Ah! (*A part.*) Décidément, je crois que je ferais bien de retourner à Batavia.

RIBADIER. — Songe donc qu'à cause de lui, ma femme a tout entendu!... que j'ai dû faire des vers...

THOMMEREUX, *qui ne comprend pas.* — Ah!

RIBADIER. — Non, mais tu vois ce que ça peut être, des vers faits par un ingénieur!... Il y en avait de trop courts... il y en avait de trop longs...

THOMMEREUX. — Ça faisait une compensation!

RIBADIER. — C'est égal! On a bien raison de dire que tout homme a au fond de soi un poète qui sommeille!

THOMMEREUX. — Permets! On n'a jamais dit un poète! On a dit: « Un cochon ».

RIBADIER. — Tu crois?... Enfin, je savais bien que c'était quelque chose comme ça!...

THOMMEREUX, *à part.* — Je ne comprends pas un mot de ce qu'il me raconte...

RIBADIER. — Ah! Je m'en souviendrai de celle-là!

SCENE VI

LES MEMES, SAVINET

SAVINET, *entrant du fond.* — Ah! Monsieur!... Monsieur!...

RIBADIER, *bondissant et poussant le verrou de la chambre d'Angèle.* — Hein? Lui! Vous! Qu'est-ce que vous venez faire?

SAVINET. — Il faut que je vous parle! Mais d'abord, faites sortir monsieur votre fils!

THOMMEREUX. — Moi!

RIBADIER. — Lui! Mais ce n'est pas mon fils!

SAVINET. — Vous n'allez pas me dire que c'est votre mari!

RIBADIER. — Que c'est bête ce que vous dites là! (*A part.*) Mais qu'est-ce qu'il a donc tout le temps à me faire des enfants!

SAVINET. — Eh! bien, puisque ce n'est pas votre fils, faites sortir ce quelconque!

RIBADIER. — Oui! (*A Thommereux.*) Veux-tu aller m'attendre un instant par là?

THOMMEREUX, *en s'en allant.* — Volontiers... (*A part.*) Ça doit être un tapeur, ça!... Il vient pour lui emprunter de l'argent, ce quelconque!...

Il sort par la droite, premier plan.

RIBADIER. — Et maintenant, faites vite! Qu'est-ce que vous voulez?

SAVINET. — Ce que je veux? Venez avec moi!

RIBADIER. — Où ça?

SAVINET. — Chez ma femme.

RIBADIER. — Ah! non, je vous remercie! Pas ce soir!

SAVINET. — Pardon! ce soir! ça presse! Ah! çà! Qu'est-ce que vous faites donc aux femmes, vous?

RIBADIER. — Pourquoi ça?

SAVINET. — Pourquoi? Parce que la mienne dort, monsieur, et je ne peux pas arriver à la réveiller!

RIBADIER. — Hein!

SAVINET. — Je l'ai trouvée sous l'influence d'un sommeil invraisemblable, comme votre femme tout à l'heure!

RIBADIER, *à part.* — Sapristi!

SAVINET. — Et dans une tenue... Ah! vous me permettrez de ne pas qualifier sa tenue.

RIBADIER, *à part.* — Ce sera moi dans mon affolement... Je l'aurai trop regardée et je l'ai endormie!... (*Haut.*) Et qu'est-ce que vous avez fait en la trouvant comme ça?

SAVINET. — Ce que j'ai fait? Je l'ai regardée et j'ai dit : C'est ma femme!

RIBADIER. — Je ne vous demande pas ça!... Vous n'avez pas essayé de la réveiller?

SAVINET. — Comment! Je n'ai pas essayé! Voilà une demi-heure que je la secoue, sans arriver à aucun résultat!... Alors, je me suis dit: « Il y a du Ribadier là-dessous »... J'ai dit Ribadier tout court parce que vous n'étiez pas là.

RIBADIER. — Oui! Oui! Ça m'est égal!

SAVINET. — Venez avec moi!

Il veut l'entraîner. — La porte de gauche s'agite.

RIBADIER. — Allons, bon! Voilà Angèle! Pour Dieu! Allez-vous en!

(*La porte s'agite violemment.*) Vous pouvez bien la réveiller vous-même!

SAVINET. — Et comment?

RIBADIER. — Plus bas donc! Plus bas!

SAVINET, *bas.* — Et comment?

RIBADIER. — En lui prenant les mains et en soufflant dessus!

SAVINET. — En lui prenant les mains et en soufflant dessus... Eh! bien! je vais lui souffler sur les mains...

Il remonte.

RIBADIER. — Ouf!

Il se dirige vers la porte où est Angèle.

SAVINET, *haut, du fond.* — Ah! dites donc, faut-il souffler chaud ou froid?

RIBADIER, *bas.* — Mais plus bas, donc! Il a la rage de crier!

SAVINET, *bas.* — Faut-il souffler chaud ou froid?

RIBADIER, *criant.* — Chaud ou froid, ça ne fait rien.

SAVINET. — Plus bas donc!... Il a la rage de crier!...

Il sort par le fond.

SCENE VII

RIBADIER, ANGELE

RIBADIER. — Et maintenant, ouvrons!

Il tire le verrou.

ANGÈLE, *furieuse, un chapeau sur la tête et son en-tout-cas à la main.* — Ah! çà! qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?... Vous n'entendiez donc pas?

RIBADIER. — Je n'ai rien entendu!... Tu sors donc?

ANGÈLE, *se dirigeant vers la porte du fond.* — Oui.

RIBADIER, *inquiet.* — Où vas-tu?

ANGÈLE. — Où je vais? A ton Cercle, mon ami! Dire de ta part qu'on me réserve deux bonnes places pour ta représentation.

RIBADIER. — Mais tu n'y penses pas! D'abord les femmes ne sont pas admises à la représentation.

ANGÈLE, *descendant.* — Oui-da! Ah! çà! dis-moi donc? Est-ce que ça va durer longtemps cette comédie que tu me joues depuis une heure?

RIBADIER. — Plaît-il?

ANGÈLE. — Est-ce que tu t'imagines que j'y ai cru un instant, et que je ne sais pas que tu viens de chez ta maîtresse?

RIBADIER. — Moi?

ANGÈLE. — Oui, toi! Ah! Je vais t'en donner, moi, des maîtresses! Et d'abord, puisque c'est comme ça, dès ce soir, tout le monde saura que tu es l'amant de Mme Savinet!

RIBADIER. — Malheureuse! Tu ne feras pas ça!

ANGÈLE. — Oh! Je me gênerai!...

RIBADIER. — Mais elle veut me faire tuer! Je t'en prie, songe aux conséquences!

ANGÈLE. — Quelles conséquences? Savinet vous tuera! Eh, bien! après? Sa femme en sera quitte pour prendre un autre amant, voilà tout!

Elle remonte.

RIBADIER, *lui barrant le passage.* — Angèle, tu ne feras pas ça!

ANGÈLE. — Ah! C'est ce que nous verrons!

RIBADIER. — Tu ne feras pas ça!

ANGÈLE, *reculant vers le fauteuil.* — Si, je le ferai! Si, je le ferai! Si, je le ferai!

RIBADIER. — Et moi, je te dis... que tu ne sortiras pas!

ANGÈLE. — Si, je... Si...

Peu à peu Angèle subit l'action du fluide et retombe endormie sur le fauteuil.

RIBADIER. — Tu resteras là... tu... Allons bon! Je l'ai endormie sans le vouloir!... (*Il va pour souffler sur Angèle, puis se ravise.*) Ah! ma foi, tant pis... puisque ça y est... Je vais la laisser dormir comme ça dix ans, quinze ans... avec son chapeau et son parapluie! Elle aura peut-être oublié, à cette époque-là! Seulement, elle va me gêner beaucoup... Oh! bien, en la rangeant là-haut dans une chambre... Mais non, ce n'est pas possible, ce n'est pas une solution, ça! (*Revenant à son idée.*) Ah! non! non!... Comment me tirer de là, maintenant!?

SCENE VIII

LES MEMES, THOMMEREUX

THOMMEREUX, *passant la tête.* — Dis donc! Tu m'oublies là-dedans!

RIBADIER, *à part.* — Oh! Quelle idée! (*Haut.*) Arrive ici, toi.

THOMMEREUX, *s'avançant.* — Moi?... (*Apercevant Angèle.*) Ah! ta femme qui redort!

RIBADIER, *prenant un jeu de cartes sur le meuble de droite.* — Oui, tiens, mets-toi là à cette table! Nous allons jouer à l'écarté.

THOMMEREUX. — Hein! A cette heure-ci! A propos de quoi?

RIBADIER, *le forçant à s'asseoir.* — Il le faut! Il n'y a pas de temps à perdre!

THOMMEREUX. — Mais je ne sais pas y jouer!

RIBADIER. — Ça ne fait rien! C'est moi qui gagnerai! Mais d'abord songeons à tout!

Il enlève le chapeau et l'en-tout-cas de sa femme.

THOMMEREUX. — Qu'est-ce que tu fais?

RIBADIER. — Je la déshabille!

THOMMEREUX. — Devant moi?

RIBADIER. — Je range ces objets à ma femme!

Il les met dans un meuble, à droite, prend la corbeille à ouvrage qui était restée sur la table, la place sur les genoux d'Angèle, puis lui met une tapisserie dans une main et une aiguille dans l'autre.

THOMMEREUX. — Je veux être pendu si je comprends quelque chose!

RIBADIER. — Mais tu n'as donc pas deviné que ma femme sait tout!

THOMMEREUX. — Ah! bah!

RIBADIER. — Et qu'il n'y a que ce moyen-là de conjurer le mal! Faisons une partie d'écarté!

Il s'assied en face de Thommereux.

THOMMEREUX. — Oui, oui... Je ne vois pas bien en quoi une partie d'écarté...

RIBADIER. — Comment, tu ne saisis pas?... Eh! parbleu, il s'agit de jouer ma femme!

THOMMEREUX. — A l'écarté! Ah! non alors! Au baccara plutôt! J'y ai la veine!

RIBADIER. — Quoi? Qu'est-ce que tu vas comprendre! Nous allons jouer ma femme... Nous allons lui donner le change, quoi!

THOMMEREUX. — Ah! bon! (*A part.*) Ça m'étonnait aussi de sa part!

RIBADIER. — Je ne te demande qu'une chose dans tout ça, c'est de dire tout le temps comme moi.

THOMMEREUX. — De dire comme toi! Bon! Bon! (*A part.*) Je ne vois pas trop où ça nous mènera, enfin...

RIBADIER, *prenant les cartes.* — Je fais les cartes!

THOMMEREUX. — Je fais les cartes!

RIBADIER. — Non, c'est moi!

THOMMEREUX. — Non, c'est moi!

RIBADIER, *lui passant le paquet de cartes.* — Comme tu voudras!

THOMMEREUX. — Comme tu voudras!

RIBADIER. — Enfin, il faudrait se décider.

THOMMEREUX. — Enfin, il faudrait se décider!

RIBADIER. — Ah! çà! dis donc, est-ce que tu as bientôt fini de répéter toutes mes paroles!

THOMMEREUX. — Comment, mais c'est toi-même qui viens de me dire de dire comme toi!

RIBADIER. — Eh! Que tu es bête! « de dire comme moi »! d'abonder dans mon sens quand ma femme sera réveillée!

THOMMEREUX. — Ah! bon! moi, n'est-ce pas, tu me dis... bon! bon!

RIBADIER, *servant les cartes.* — Allons-y!

THOMMEREUX. — Oui, mais je t'ai prévenu... Je ne sais pas y jouer!

RIBADIER, *se levant.* — Oui, oui! (*Il souffle deux fois sur le visage d'Angèle qui se réveille lentement. Ribadier se rasseyant et bas à Thommereux.*) Tu y es? (*Haut.*) J'ai le roi.

THOMMEREUX. — Moi, j'en ai deux!

RIBADIER. — Mais tais-toi donc! (*A part.*) Quel âne!

ANGÈLE. — Où suis-je? Que s'est-il passé?

RIBADIER, *jouant.* — Cœur!

ANGÈLE. — Eugène! Eh! bien, qu'est-ce qu'il fait? Il joue aux cartes avec Thommereux!

RIBADIER, *jouant.* — Cœur!... Atout!

ANGÈLE. — Ah! çà! Qu'est-ce que ça veut dire?

RIBADIER. — Et atout! ça fait cinq! J'ai gagné!

THOMMEREUX. — A quoi vois-tu ça?

ANGÈLE, *se risquant à appeler.* — Eugène!

RIBADIER, *se retournant.* — Ah! Ah! Tu as bien dormi, chère amie?

ANGÈLE. — Comment, j'ai bien dormi...

RIBADIER. — Eh! bien, oui! Je te demande... comme voilà une heure que tu fais un somme!

ANGÈLE. — Que je fais... Ah! çà! voyons...

Elle écarquille les yeux, puis les referme comme une personne qui cherche à reprendre possession d'elle-même.

THOMMEREUX, *à part.* — Compris! Oh! mais, ça me va! Comme j'ai remporté une veste!

ANGÈLE, *brusquement, regardant ses mains vides, puis les portant vivement à sa tête.* — Eh! bien... Eh! bien! et mon en-tout-cas?... et mon chapeau?...

RIBADIER. — Quoi?

ANGÈLE. — Qu'est-ce que j'ai fait de mon chapeau et de mon entout-cas?

RIBADIER. — Comment, ce que tu en as fait... Est-ce que tu les avais?

THOMMEREUX, *à part.* — Il a un toupet!

ANGÈLE. — Je ne les avais pas?...

RIBADIER. — Dame! Pour dormir, je ne vois pas...

ANGÈLE. — Ah! çà! Voyons! Voyons!

Elle se passe la main sur le front comme pour rappeler ses souvenirs.

RIBADIER. — Tu ne me parais pas encore bien éveillée.

ANGÈLE. — Je ne suis pas folle, cependant!

RIBADIER, *bas à Thommereux.* — Ça prend!

THOMMEREUX. — Ça prend!

ANGÈLE. — Alors, tu n'es pas sorti tout à l'heure?...

RIBADIER. — Moi?... (*Riant.*) Ah! Thommereux, tu l'entends! Nous n'avons pas cessé de jouer à l'écarté.

THOMMEREUX. — Même, il a triché tout le temps!

RIBADIER. — Ah! Permets!

THOMMEREUX, *bas.* — C'est pour la vraisemblance!

ANGÈLE. — Il n'est pas venu un homme ici?

RIBADIER. — Un homme?

ANGÈLE. — Oui! Monsieur Savinet!

RIBADIER. — Savinet?... (*A Thommereux.*) Tu connais Savinet, toi?

THOMMEREUX. — Savinet! Attends donc, il me semble me rappeler que sous Louis XI... un cousin de Jeanne d'Arc...

ANGÈLE. — Non... le mari de la maîtresse d'Eugène.

RIBADIER. — De ma maîtresse! (*Riant.*) Ah! Ah! Elle est bien bonne!... (*A Thommereux.*) De ma maîtresse.. tu entends?.

THOMMEREUX, *riant également.* — De sa maîtresse... Hi! hi! hi! hi! hi!

ANGÈLE. — Alors, vraiment ce n'est pas vrai?

RIBADIER. — Elle le demande!... Ah! tu en as de bonnes!

ANGÈLE. — Ce n'est pas vrai! (*Eclatant de rire.*) Ah! Ah! Ah! Ah!

RIBADIER ET THOMMEREUX, *affectant de se tordre.* — Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

RIBADIER. — Ça a pris!

THOMMEREUX. — Ça a pris!

ANGÈLE. — Ah! puisque ce n'est pas, tu n'as pas idée du rêve bête que j'ai fait?

RIBADIER, *riant.* — Non! Tu as rêvé?... (*A Thommereux.*) Ma femme a rêvé!

THOMMEREUX, *même jeu.* — Elle a rêvé! Oui! Oui!

ANGÈLE, *riant.* — Tu avais une maîtresse... (*Ils rient.*) Attendez donc! Vous ne savez pas ce que je vais dire... Le mari t'avait surpris... Il s'appelait Savinet, je ne sais pas pourquoi.

RIBADIER, *se tordant.* — Savinet! Ah! que c'est drôle!

THOMMEREUX. — C'est d'un drôle!

ANGÈLE. — Il te poursuivait jusqu'ici... Il te provoquait, te vendait du cognac et tu faisais des vers!

THOMMEREUX, *pendant que Ribadier se tord.* — C'est à mourir! C'est à mourir de rire!

THOMMEREUX, *brusquement sérieux pendant que Ribadier continue à rire.* — Oh! là! là! Oh! là! là!

RIBADIER, *riant.* — Va donc! Va donc!

ANGÈLE. — Tu venais de sortir pour aller chez ta maîtresse... et j'étais seule...

Elle rit.

RIBADIER. — Oui, oui...

THOMMEREUX, *à part.* — Ça prend trop! Ça prend beaucoup trop!

RIBADIER. — Et alors?...

ANGÈLE. — Alors... mais non, je ne peux pas raconter ça devant monsieur Thommereux.

THOMMEREUX. — Eh! bien oui... c'est ça... si vous croyez que devant moi...

ANGÈLE. — Oui, c'est un rêve que vous n'avez pas besoin de connaître.

THOMMEREUX. — Je ne demande pas!... Je ne demande pas!...

ANGÈLE. — Je le raconterai à mon mari quand nous serons seuls...

THOMMEREUX. — Oh! là! là!

ANGÈLE. — Ah! C'est égal! j'avais bien cru... (*Riant.*) Ah! ah! que c'est bête, les rêves!...

RIBADIER, *se tordant.* — C'est idiot, n'est-ce pas, Thommereux?

THOMMEREUX, *affectant de rire.* — Idiot! Hi Hi! Hi!

ANGÈLE, *riant.* — Le marchand de cognac!...

RIBADIER, *riant.* — Savinet!

THOMMEREUX. — Le cousin de Jeanne d'Arc!

TOUS. — Ah! Ah! Ah! Ah!

Ils se tordent de rire, chacun dans sa disposition d'esprit! Pendant qu'ils sont bien en train de se pâmer, Savinet paraît au fond. Les voyant rire, il se met à rire aussi.

SCENE IX

LES MEMES, SAVINET

TOUS, *bondissant.* — Savinet!

ANGÈLE. — Ah! Ah! Ah! Je ne l'ai donc pas rêvé, ce dandin-là!

SAVINET. — Qu'est-ce qu'ils ont?

RIBADIER, *affolé.* — Qu'est-ce que vous voulez, malheureux! Qu'est-ce que vous voulez?!

SAVINET. — J'ai eu beau souffler chaud, j'ai eu beau souffler froid...

ANGÈLE, *allant à Savinet qu'elle fait descendre.* — C'est bien vous, monsieur, qui êtes le mari de la maîtresse de mon mari?

SAVINET. — Hein? Il vous a dit!...

RIBADIER. — Eh! allez au diable! (*A Angèle.*) Angèle, je vais t'expliquer!...

ANGÈLE, *passant à gauche.* — Laissez-moi, monsieur, tout est fini entre nous!

SAVINET, *allant à Ribadier qui est tombé dans le fauteuil.* — Vous avez dit que vous étiez l'amant de ma femme! Je vous tuerai!...

Et le rideau tombe.

RIDEAU

ACTE III

Même décor

SCENE PREMIERE

RIBADIER, THOMMEREUX

THOMMEREUX, *assis à droite de la table.* — Alors, mon pauvre vieux, tu te bats!...

RIBADIER, *assis dans un fauteuil.* — Oui!... Et quel duel! Un duel où je dois faire tous les honneurs! Entrez donc, vous êtes chez vous... Comme c'est gai!... Enfin, n'importe; écoute mon cher, je ne me fais pas d'illusions, on ne sait ni qui vit ni qui meurt! J'espère pourtant que ça se terminera bien!

THOMMEREUX. — On ne sait jamais!

RIBADIER. — Merci! Si cependant l'issue ne devait pas être heureuse, prends cette lettre! Elle contient mes dernières volontés!

THOMMEREUX. — Tes dernières volontés?

RIBADIER. — Oui! On ne se figure pas combien c'est pénible d'écrire ces choses-là... Surtout quand il s'agit de soi... (*Lui tendant la lettre.*) La voilà!... J'ai pensé à toi...

THOMMEREUX. — Eh! quoi! est-il possible?

RIBADIER. — Oui! Pour la remettre à ma femme dans le cas où l'éventualité que nous appréhendons se produirait.

THOMMEREUX. — Ah! bon... (*A part.*) Ça m'étonnait aussi de sa part!

RIBADIER. — Puis-je compter sur toi?

THOMMEREUX. — N'aie pas peur!... pas plus tard que demain, elle les aura.

RIBADIER. — Comment, pas plus tard que demain!...

THOMMEREUX. — C'est tout ce que tu as à me dire?

RIBADIER. — Non! Voici encore une lettre...

THOMMEREUX, *à part.* — Encore! Il me prend pour le facteur, alors!

RIBADIER, *se levant.* — ...Une lettre pour le président de mon Cercle! C'est lui qui sera mon second témoin.

THOMMEREUX, *se levant.* — Ah!

RIBADIER. — Oui! Il est un peu gâteux... mais enfin, tu sais, il est président! tu vas me faire le plaisir d'aller le trouver...

THOMMEREUX. — Mais s'il est gâteux?...

RIBADIER. — Eh bien, tu t'entendras avec lui pour ce qu'il y a à faire. Je vous confie mes intérêts.

THOMMEREUX. — C'est entendu! J'y cours!

RIBADIER, *lugubre.* — Et pour le reste, à la grâce de Dieu!

THOMMEREUX. — A la grâce de Dieu!... ffue! ffue! ffue! ffue! ffue! ffue! ffue!

Il sort en sifflotant par le fond.

SCENE II

RIBADIER, puis SOPHIE

RIBADIER, *seul.* — Comment, il siffle! Eh! bien, en voilà un témoin qui a une façon de comprendre sa mission! Oh! ce duel! Ce qu'il m'embête! (*Il gagne la droite. Sophie entre par le fond.*) Ah! Sophie!

SOPHIE. — Monsieur?

RIBADIER. — Il n'est pas encore venu deux messieurs en noir me demander?

SOPHIE. — En noir?... Si Monsieur! Il est venu le charbonnier!

RIBADIER. — Ce n'est pas ça! J'attends deux messieurs! deux témoins!

SOPHIE. — Monsieur marie quelqu'un?

RIBADIER. — Non, Sophie! Ma pauvre Sophie! Ce sont les témoins de mon adversaire! Je me bats!

SOPHIE, *éclatant.* — Monsieur se bat! Ah! Ah! Ah! que c'est drôle!

RIBADIER, *vexé.* — Je ne vois pas qu'il y ait de quoi rire.

SOPHIE. — Ah! C'est que je ne vois pas Monsieur se battant!

RIBADIER. — Oui, eh bien, je ne vous demande pas de me voir! Si ces messieurs venaient, vous me préviendrez.

Il remonte à droite.

SOPHIE. — Oui, Monsieur, oui!

RIBADIER. — C'est curieux comme on prend gaîment parti de mon duel ici!

Il rentre à droite, deuxième plan.

SCENE III

SOPHIE, puis ANGELE

SOPHIE. — Il va se battre! Moi, ça me fait toujours rire quand j'entends dire: « Il va se battre ». Je trouve ça si bête!.

ANGÈLE, *entrant de gauche, premier plan.* — Ah! Sophie! Monsieur n'est pas encore sorti de sa chambre?

SOPHIE. — Si, Madame! Madame veut-elle que j'aille le prévenir?
ANGÈLE. — Oh! non, je vous en prie, ne prévenez personne.
SOPHIE. — Ah! bien, Madame! (*A part.*) C'est drôle, ils demandent tout le temps l'un après l'autre et c'est à qui ne se verra pas!

Elle sort par le fond.

ANGÈLE. — Certes non, je ne veux pas le voir...

SCENE IV

ANGELE, seule

ANGÈLE, *seule.* — S'est-il assez moqué de moi!... C'est indigne! abuser des courts instants où sa femme dort, pour... C'est indigne!... Et voilà où nous en sommes, obligés de ne pas dormir pour assurer notre repos. Oh! C'est égal, il y a quelque chose de pas clair dans tout ça!...

SCENE V

ANGELE, SOPHIE, puis SAVINET

SOPHIE, *du fond.* — Monsieur Savinet.
ANGÈLE. — Hein!
SOPHIE. — Si Monsieur veut entrer, voici toujours Madame...
SAVINET, *entrant.* — Ah! Madame, je vous salue...

Sophie sort au fond.

ANGÈLE. — Vous ici, monsieur... après ce qui s'est passé.
SAVINET, *descendant après avoir posé son chapeau sur la table.* — Je comprends, madame, que ma présence ait de quoi vous étonner! Je sais qu'il est de règle, en matière de duel, de ne communiquer avec son adversaire que par l'entremise de ses témoins... Mais les règles, je ne sais pas qui les a faites... En tous cas, on ne m'a pas consulté. Par conséquent, je les enjambe.
ANGÈLE. — Ah!
SAVINET. — D'ailleurs, je tiens à parler précisément à monsieur Ribadier avant que nos témoins respectifs ne s'abouchent. Mais, au fait, je puis bien vous le dire! En deux mots, voici ce qui m'amène! J'ai surpris, n'est-ce pas, monsieur Ribadier chez ma femme.
ANGÈLE. — Ah! le monstre!
SAVINET. — Ah! Madame, ce n'est pas vous, c'est ma femme qui aurait dû dire ça! Mais elle ne l'a pas dit! Ce qui est fait est fait! Il n'y a plus à revenir en arrière! C'est bien établi! J'avais agi envers monsieur Ribadier en parfait galant homme. Je ne lui avais demandé qu'une chose: garder le secret et ne pas renouveler autant que possible... ne pas renouveler, bien entendu...
ANGÈLE. — C'était de la générosité.
SAVINET. — N'est-ce pas? Il ne l'a pas fait! Je le regrette, mais maintenant que des tiers ont été mêlés à une aventure qui devait rester entre nous, j'estime qu'une rencontre est devenue inévitable. Ceci natu-

rellement pour ceux qui savent. Maintenant, pour ceux qui ne savent pas, j'aime autant ne pas ébruiter l'affaire. Je serais très vexé de me singulariser à Bercy!

ANGÈLE. — Vous êtes modeste!

SAVINET. — Je n'ai jamais aimé à me faire remarquer. Donc, je viens demander à ce brave Ribadier de laisser ignorer à ses témoins et à tout le monde le véritable motif de notre rencontre. Nous nous battrons sous un prétexte quelconque, comme celui-ci par exemple, que j'ai imaginé! Ribadier et moi avons dîné ensemble, n'est-ce pas! On a servi un vin fin! Ribadier a dit que c'était du bordeaux, moi, j'ai dit que c'était du bourgogne! C'était moi qui avais raison, et nous nous battons à mort!

ANGÈLE. — Vous croyez que cette raison-là?...

SAVINET. — Oh! Nous n'en trouverons pas de meilleure!... Pour Bercy, songez donc, une question professionnelle...

ANGÈLE. — Ceci, d'ailleurs, est affaire entre vous et monsieur Ribadier! Quant à moi, je n'ai plus rien de commun avec lui.

Elle s'assied sur le canapé.

SAVINET, *s'asseyant près d'elle sur une chaise.* — Allons donc! Ah! Vous êtes fâchée après lui?

ANGÈLE. — Oh! Fâchée! Ce mot est aimable!

SAVINET. — Tenez, vous n'avez pas de philosophie! Non, madame, vous n'en avez pas!

ANGÈLE. — Cependant...

SAVINET. — Ah çà! mais est-ce que vous croyez qu'au premier moment j'en ai pris comme ça mon parti? Non, j'ai été comme vous... J'ai été ennuyé. Eh! bien, voyez-vous, dans la vie, le tout est de bien établir sa situation. Ce matin, quand j'ai vu mon domestique m'apporter mon déjeuner comme à l'ordinaire, quand mon concierge m'a remis mes lettres, je me suis dit: « En somme, qu'est-ce qu'il y a de changé? » Rien, une fiction! Il y a beaucoup de convention dans tout cela, vous savez!

ANGÈLE. — Vous croyez?

SAVINET. — Ah! madame, s'il y en a!... Alors, à côté de ça, je commence par vous dire que je ne suis pas superstitieux! Mais enfin, c'est curieux tout de même... une affaire... une affaire superbe après laquelle je courais depuis deux mois sans arriver à une solution... V'lan! ce matin, en deux temps, je l'ai conclue! C'est moi désormais qui ai la fourniture des vins de Bordeaux dans les bouillons Duval! C'est une affaire énorme. Eh! bien, ça ne prouve rien, c'est évident, mais enfin, je serais peut-être en droit de me dire: « Si Ribadier tout de même n'était pas venu me... Eh! Eh! je n'aurais peut-être pas la fourniture des bordeaux dans les Bouillons Duval... »

ANGÈLE, *se levant.* — Allons! Je vois que c'est vous qui êtes l'obligé de monsieur Ribadier!

Elle passe à gauche.

SAVINET, *se levant.* — Oh! Je n'irai pas jusqu'à dire ça... je n'oublie pas quelle a été sa conduite à mon égard! Si encore il s'était contenté de me prendre ma femme! Mais il ne parlait même pas de moi respectueusement!

ANGÈLE. — Non!

SAVINET. — Tenez!

Il tire une lettre de sa poche.

ANGÈLE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

SAVINET. — C'est une lettre de votre mari que j'ai trouvée chez ma femme.

ANGÈLE. — Comment ça?

SAVINET. — En fouillant. Vous allez voir.

ANGÈLE. — Oh!

SAVINET, *lisant*. — « Ma Réré »! C'est un abréviatif de Thérèse! Ma femme s'appelle Thérèse.

ANGÈLE. — Ah!

SAVINET. — Moi je l'appelais « Théthé », j'avais pris la première syllabe, lui il a pris ce qui restait!

ANGÈLE. — Ah! Je vais t'en donner des Réré!

SAVINET. — C'est trop tard, madame, il ne vous a pas attendu pour ça! (*Lisant.*) « Ma Réré, je viens de te quitter et j'éprouve le besoin de t'écrire. J'ai été bien heureux ce soir!... »

ANGÈLE. — C'est inconvenant!

SAVINET. — Si c'est inconvenant! A qui le dites-vous!... (*Lisant.*) « Je savais bien que tu ne pouvais pas aimer ton mari, il est... » (*A Angèle.*) Non, lisez, tenez, lisez! J'aime mieux que ce soit vous que moi!

ANGÈLE, *lisant*. — « Je savais bien que tu ne pouvais pas aimer ton mari, il est laid comme un singe... »

SAVINET. — C'est de moi... Vous trouvez ça poli?

ANGÈLE, *lisant*. — « Qu'il est heureux cet homme de vivre près de toi... tu es la vraie femme adorable... » (*Parlé.*) Oh! (*Lisant.*) « Quand je te compare à la mienne qui est... » (*A Savinet.*) Non, tenez, lisez, lisez, je ne peux pas!

SAVINET, *lisant*. — « Qui est insupportable! »

ANGÈLE. — Oh!

SAVINET, *lisant*. — « Défiante! »

ANGÈLE. — Oh!

SAVINET, *lisant*. — « Geignarde! »

ANGÈLE, *furieuse*. — Oh!

SAVINET, *lisant*. — « Ah! Quel obstacle ce serait entre nous sans mon précieux système! »

ANGÈLE. — Hein!

SAVINET, *lisant*. — « Comme c'est commode... Chaque fois que ton... » (*Parlé.*) Bon, je reviens sur l'eau... (*Lisant.*) « Chaque fois que ton... » (*Parlé.*) Non, à vous! Tenez, à vous!

ANGÈLE, *prenant la lettre*. — « Chaque fois que ton imbécile de mari s'absente... »

SAVINET. — C'est toujours moi... Vous trouvez ça poli?

ANGÈLE, *lisant*. — « pour avoir la clef des champs, je n'ai qu'à regarder ma femme d'une certaine façon dans les yeux et la voilà endormie pour autant de temps que nous en avons besoin... »

SAVINET. — Il endormait aussi la mienne.

ANGÈLE, *parlé*. — Hein! Quoi?... moi!... Oh! le monstre! Je comprends donc maintenant ces sommeils inexplicables !... J'étais... il me... Oh! le monstre!

SAVINET. — Lisez! Lisez la suite!

ANGÈLE. — Non, non, je ne peux pas!

Elle lui donne la lettre.

SAVINET, *lisant*. — « Rien, de la sorte ne peut troubler nos amours! »

ANGÈLE. — Oh!

SAVINET, *lisant*. — « Si tu savais comme je t'aime! »

ANGÈLE, *furieuse*. — Comme je t'aime, tiens!

D'un mouvement inconscient, elle envoie un soufflet à Savinet.

SAVINET, *furieux*. — Madame!

ANGÈLE. — Oh! Pardon! Il me semblait que c'était mon mari!

SAVINET. — C'est trop fort! Ce n'est pas une raison parce qu'il s'est mis à ma place chez moi pour que vous me mettiez à la sienne!

ANGÈLE. — Ah! Et puis, tout ça, c'est hors de la question! En attendant je garde cette lettre, elle me servira.

Elle lui prend la lettre sans qu'il s'y attende.

SAVINET. — Pardon, mais je la garde aussi pour la même raison.

ANGÈLE. — Permettez, elle est écrite par mon mari, j'ai le droit de l'avoir.

SAVINET. — Oui, mais elle est écrite à ma femme et, comme telle, elle m'appartient!

ANGÈLE. — Eh! bien, alors, chacun la moitié!

Elle lui donne la moitié de la lettre.

SAVINET, *à part*. — Elle me donne la feuille blanche.

ANGÈLE. — Oh! Le gredin! Il m'endormait... Qui est-ce qui m'aurait dit que j'étais... eh! bien voilà... Il m'endormait... oh! mais, maintenant, je sais ce qui me reste à faire.

SAVINET. — Et moi donc!

ANGÈLE. — Le divorce!

SAVINET. — Moi aussi!

ANGÈLE. — J'irai vivre toute seule!

SAVINET. — Moi aussi !

ANGÈLE. — Mon mari me rendra ma dot...

SAVINET. — Moi aussi... Hein?

ANGÈLE. — Je dis : mon mari me rendra ma dot!

SAVINET. — J'avais bien entendu! Alors vous croyez que...

ANGÈLE. — Dame! Vous supposez bien qu'il ne va pas la garder puisque nous nous séparons...

SAVINET. — C'est juste!... Diable! Diable! Diable!

ANGÈLE. — Qu'est-ce que ça vous fait?...

SAVINET. — Ça ne me fait rien, pour votre mari, mais c'est pour moi que je dis: diable! diable! diable!...

ANGÈLE. — Eh! bien quoi?...

SAVINET. — Quoi... C'est que... je comprends très bien, la dot... évidemment! Mais la rendre en ce moment-ci... Moi, quand ma femme m'a apporté ses quatre cent mille francs, je les ai employés en valeurs argentines!...

ANGÈLE. — Eh! bien...

SAVINET. — Eh bien, à ce moment-là, c'était très bon! Aujourd'hui, ça ne vaut pas le quart... C'est pas le moment de vendre! Je ne pourrais jamais restituer la dot au pair!...

ANGÈLE. — Vous avez votre fortune personnelle!

SAVINET. — Elle est représentée par ma maison de commerce...

ANGÈLE. — Liquidez-la!

SAVINET. — Vous en parlez à votre aise! Alors, parce qu'il a plu à ma femme et à monsieur Ribadier de... qu'ils m'ont fait... euh... Ce n'est pas assez! Il faudrait encore que ça me coûtât de l'argent! Ah! non...

ANGÈLE. — Dame!... Enfin...

SAVINET. — Ah! non! non! Je veux encore bien l'être, mais au moins, à l'œil!

ANGÈLE, *allant s'asseoir dans le fauteuil.* — Et après tout, c'est votre affaire!...

SAVINET, *remontant à droite de la table et prenant son chapeau.* — Oui. Du reste, je vais aller trouver Théthé...

ANGÈLE. — Théthé?...

SAVINET. — Ma femme.

ANGÈLE. — Ah! oui! Réré pour mon mari...

SAVINET. — Réré pour lui, Théthé pour moi... Je vais aller trouver Théthé et j'aurai une explication avec elle! Vous direz à cet excellent Ribadier que je regrette beaucoup, mais que je ne peux pas l'attendre plus longtemps...

ANGÈLE. — Soit! Je lui ferai dire.

SAVINET. — S'il vous plaît! Allons, au revoir, madame! Et maintenant, il faudra bien que ma femme me donne de bonnes raisons! (*A part, en s'en allant.*) Non, il n'y a pas, les fonds argentins faisaient hier trois cent cinquante-sept! Je ne peux pas vendre à ce prix-là!

Il sort par le fond.

SCENE VI

ANGELE, puis RIBADIER

ANGÈLE, *seule.* — Oui, va, elle t'en donnera de bonnes raisons et même si elles ne sont pas bonnes, tu sauras les trouver telles... (*Se levant.*) Et voilà les hommes, tenez! Heureusement nous ne sommes pas comme cela, nous autres femmes, et monsieur Ribadier pourra bien me donner toutes les bonnes raisons qu'il voudra. (*Près du fauteuil.*) Ah! Ah! Vous m'endormiez! C'était commode, n'est-ce pas! Madame gêne! On l'immobilise et on la range dans un coin. Eh! bien, à nous deux! Je veux que votre bel exploit tourne à votre confusion! Je vous ménage une... (*Entre Ribadier, de droite deuxième plan.*) Lui!... Il arrive bien.

Elle descend à gauche.

RIBADIER, *à part.* — Ma femme! (*Haut.*) Pardonnez-moi, madame, Sophie m'avait dit qu'un monsieur m'attendait ici.

ANGÈLE. — Eh! Monsieur, ne nous occupons pas de la personne qui était ici. Elle n'a pu vous attendre et elle est partie... J'ai à vous parler.

RIBADIER. — A moi?

ANGÈLE. — D'une chose des plus graves.

RIBADIER, *descendant.* — Oh! Madame, je devine tout ce que vous pouvez me dire! Je reconnais tous mes torts. Vous pourrez donc demander le divorce contre moi!

ANGÈLE. — Eh! bien, non, monsieur! Nous ne pouvons pas divorcer! Il s'est passé des choses si graves que, quelque désir que j'en aie, je ne dois pas divorcer.

Elle s'assied sur le pouf qui se trouve devant la table.

RIBADIER. — Que voulez-vous dire?...

Il s'assied sur le canapé.

ANGÈLE. — Il est bien vrai, n'est-ce pas, que tous les soirs où vous aviez besoin de votre liberté, vous m'endormiez?

RIBADIER. — Comment? Vous... Je ne chercherai pas à mentir! C'est vrai...

ANGÈLE, *à part.* — Il avoue... (*Haut.*) Eh! bien, monsieur, chaque soir, une fois que j'étais endormie et que vous étiez parti, un homme pénétrait dans cette chambre.

RIBADIER. — Que dis-tu?

ANGÈLE. — Et alors, abusant de mon état et profitant de l'obscurité...

RIBADIER, *se levant.* — C'est faux! Dis-moi que c'est faux!

ANGÈLE. — Hélas! Je le voudrais!

RIBADIER. — Elle voudrait!... Oui! Je comprends! Hier... la fenêtre ouverte!... (*Allant à la croisée.*) C'est par là qu'il est entré, le misérable! (*A Angèle.*) Quel est-il cet homme? Son nom?

ANGÈLE. — Je l'ignore.

RIBADIER. — Mais tu le reconnaîtrais? Tu l'as vu?

ANGÈLE. — Mais non! La lampe était toujours baissée!

RIBADIER, *remontant au-dessus de la table.* — Ah! C'est affreux! Tous les soirs alors... un homme... (*Descendant à gauche.*) Et qui sait un homme!... Ils étaient peut-être plusieurs!

ANGÈLE. — Oh! ça, non. Je te réponds que c'était toujours le même!

RIBADIER, *passant à droite.* — Oh! tais-toi! tiens! Tais-toi!

Il tombe dans le canapé, la tête dans les mains.

ANGÈLE, *se levant.* — Mais mon ami, ce n'est pas de ma faute! Tu m'avais endormie!

RIBADIER. — Ça ne fait rien! Tu devais appeler! Tu devais crier!

ANGÈLE, *entre le canapé et la table.* — Crier! Mais on ne crie que dans les cauchemars!... Et... je ne peux pas dire que c'était un cauchemar!...

RIBADIER, *se levant et passant devant elle.* — Oh! assez, madame, assez!

ANGÈLE. — Et puis, veux-tu que je te dise, dans mon sommeil, je me figurais que c'était toi, et alors...

RIBADIER. — Moi! Allons donc, tous les soirs... tu sais bien que... Allons donc!

Il remonte, puis redescend à droite.

ANGÈLE. — Oh! ça, tu n'as pas besoin de te défendre... Je sais très bien qu'avec moi!... Dame! on est parcimonieux chez soi quand on est prodigue au dehors!

RIBADIER. — Oh! Oh!

ANGÈLE. — Oh! Je ne te le reproche pas... On ne peut pas être à la fois Ministre de l'Intérieur et des Affaires Etrangères.

RIBADIER. — Ah! Trêve de raillerie...

ANGÈLE. — En attendant, voilà la vérité! L'affreuse vérité!... Tu peux bien dire que c'est ton œuvre!

RIBADIER. — Oui, tu as raison! Ah! tiens, laisse-moi, j'ai besoin d'être seul, de réfléchir, de comprendre...

ANGÈLE. — Eugène! C'est la fatalité!

Elle va vers sa chambre.

RIBADIER. — Oh! Je le trouverai, le misérable!

ANGÈLE, *à part.* — Oui, va, tu seras bien malin si tu y arrives!

Elle sort à gauche, premier plan.

SCENE VII

RIBADIER, puis THOMMEREUX

RIBADIER, *seul, très agité.* — Oh! C'est affreux! C'est affreux ce qui m'arrive! Et voilà ce que tu as fait, imbécile! Voilà ce dont tu es cause avec tes malices... Car enfin elle n'est pas fautive, elle, la pauvre martyre! C'est toi, toi! Au lieu de te conduire comme tu devais!... Au lieu de tromper ta femme comme tous les maris... avec des moyens classiques... tu as voulu faire le savant! Avoir ton système à toi! Le Système Ribadier! (*Tombant dans le pouf devant la table.*) Eh! bien, voilà où te mène le Système Ribadier! Ah! C'est à s'arracher les cheveux!

THOMMEREUX, *entrant par le fond et descendant à droite de la table.* — J'arrive de chez ton président, il ne peut pas, il est mort; par conséquent, pour ton duel!

RIBADIER, *se levant.* — Eh! Il s'agit bien de duel! J'ai bien autre chose en tête que mon duel!

THOMMEREUX. — Hein?

RIBADIER. — Tu sais, le rêve que ma femme ne voulait pas me raconter devant toi?

THOMMEREUX, *à part.* — Sapristi!

RIBADIER. — Eh! bien, elle m'a tout dit!

THOMMEREUX, *très gêné.* — Ah! vraiment, elle t'a!... (*A part.*) Mon Dieu!

RIBADIER. — Ah! si tu savais, pendant mes visites chez Mme Savinet, un misérable s'introduisait ici.

THOMMEREUX, *à part.* — Oh! là, là, là, là, là, là!

RIBADIER. — Tous les soirs, mon ami!

THOMMEREUX. — Hein! Ah! non, pas tous les soirs.

RIBADIER. — Si, tous les soirs!

THOMMEREUX. — Mais dis-donc, ce n'était pas moi!

RIBADIER. — Eh! Je sais bien que ce n'était pas toi... Est-ce que tu as cru que je te disais ça parce que je te soupçonnais?

THOMMEREUX. — Non... Seulement je disais... Oh! mais qu'est-ce que tu dis là?... Un misérable qui s'introduisait?

RIBADIER. — Et abusait lâchement du sommeil d'Angèle pour...

THOMMEREUX. — N'achève pas!... N'achève pas!... J'ai peur de comprendre!

RIBADIER. — Tu y es!

THOMMEREUX. — Angèle... ta femme... madame Ribadier... tous les soirs...

Il tombe sur le canapé.

RIBADIER, *tombant sur le pouf.* — Voilà!

THOMMEREUX. — Et tu m'annonces ça comme ça, à moi, sans ménagement! à moi!...

RIBADIER. — Tu vois ma tête d'ici quand j'ai appris...

THOMMEREUX. — Eh! ta tête! Tu ne penses qu'à ta tête, toi! Et ce misérable, quel est-il?

RIBADIER, *se levant.* — Un inconnu!

THOMMEREUX, *se levant avec force.* — Son nom?

RIBADIER. — Puisque c'est un inconnu!

THOMMEREUX. — C'est juste! Un inconnu! On ne sait pas qui c'est! et tu ne soupçonnes personne?

RIBADIER, *passant à droite.* — Ah! personne! et tout le monde!

THOMMEREUX. — Tout le monde! C'est tout le monde qui est l'amant d'Angèle ! Ah ! Il est joli le résultat du système Ribadier ! Il est joli!

RIBADIER. — Ah! le misérable! le misérable! Dire qu'il entrait tous les soirs par cette fenêtre.

Il va vers la fenêtre.

THOMMEREUX. — C'est dégoûtant!

RIBADIER, *poussant un cri.* — Oh!... Qu'est-ce qui est accroché là?.. un indice!...

THOMMEREUX. — Hein?

RIBADIER. — Une boucle de gilet... avec un morceau de patte arrachée!

THOMMEREUX. — Une boucle! (*Se tâtant.*) Non, ce n'est pas à moi!

RIBADIER, *descendant avec la boucle.* — Elle est jaune!

THOMMEREUX. — Amère raillerie!

RIBADIER. — Mais à qui? A qui? Une boucle de gilet... tous les hommes portent des gilets; ça ne m'indique rien!...

THOMMEREUX. — Ça t'indique toujours que c'est un homme.

RIBADIER. — Ça, je m'en doutais. Un homme, quoi... c'est la moitié du genre humain, un homme!

THOMMEREUX, *accablé.* — La moitié du genre humain pour une femme seule!

RIBADIER. — Oh! C'est à se casser la tête!

SCENE VIII

LES MEMES, SOPHIE, puis GUSMAN

SOPHIE, *entrant de droite, premier plan.* — Monsieur, il y a Gusman...

RIBADIER. — Allez au diable, vous!

SOPHIE. — Hein?

GUSMAN, *entrant.* — C'est moi, Monsieur, je venais prendre les ordres pour atteler.

RIBADIER. — Il n'y a pas d'ordres, allez!

THOMMEREUX. — Il n'y a pas d'ordres, allez!

GUSMAN, *à part.* — De quoi se mêle-t-il, l'ami!

Il se retourne pour s'en aller et laisse voir la patte de son gilet dont la boucle est absente.

RIBADIER, *poussant un cri.* — Ah!

TOUS. — Quoi?

RIBADIER. — Regarde donc la boucle! Lui! Elle n'y est plus!

THOMMEREUX. — Hein?

GUSMAN, *à Sophie.* — Qu'est-ce qu'ils ont?

THOMMEREUX. — Le cocher!

RIBADIER, *se précipitant à la gorge de Gusman et le faisant passer au milieu.* — Ah! misérable!

THOMMEREUX, *même jeu.* — Assassin!

GUSMAN. — Ah! Mon Dieu!

RIBADIER ET THOMMEREUX, *le secouant.* — Ah! c'est toi! Ah! c'est toi!

GUSMAN. — Mais oui, c'est moi!

RIBADIER, *froidement à Thommereux et lâchant Gusman.* — Je vais l'étrangler.

GUSMAN ET SOPHIE. — Hein!

RIBADIER, *à Sophie.* — Laissez-nous!

GUSMAN. — Oui, Monsieur!

RIBADIER. — Voulez-vous rester, vous! (*A Sophie.*) C'est à vous que je parle! Allez!

SOPHIE. — Oui, Monsieur! (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils vont lui faire, mon Dieu!

Elle sort à droite, premier plan. Thommereux fait asseoir Gusman sur le pouf.

RIBADIER. — Et dire que cet homme, là, le suborneur de... il est là, le voilà...

THOMMEREUX. — Le voilà!

GUSMAN, *à part.* — Qu'est-ce qu'ils ont à me dévisager!

Les voyant le regarder, il sourit pour se donner une contenance.

RIBADIER. — Regarde-le... il sourit... il a l'audace de sourire... Je vais le tuer!

GUSMAN, *se levant et gagnant la gauche.* — Hein! Eh! là!

THOMMEREUX, *arrêtant Ribadier.* — Pas encore!... Avant tout, il faut savoir... l'interroger, sans avoir l'air...

RIBADIER. — Oui!

THOMMEREUX. — Il s'agit d'être diplomate! Laisse-moi faire! J'ai été consul à Batavia.

RIBADIER. — Va!

THOMMEREUX, *s'asseyant sur le pouf.* — Avancez, vous! (*Gusman s'avance craintivement.*) Ah! çà! cocher! est-ce que vous ne seriez pas, pas hasard, le séducteur de madame...

RIBADIER, *l'arrêtant.* — Hein! Veux-tu te taire! (*Il le fait passer à droite.*) C'est ça que tu appelles de la diplomatie!

THOMMEREUX. — Comment, mais c'est très fort! Il allait être pris!

RIBADIER, *s'asseyant sur le pouf.* — Ah! Tais-toi! Tiens, laisse-moi faire! (*A Gusman.*) Approchez! Connaissez-vous ça?

GUSMAN. — La boucle de mon gilet...

RIBADIER, *se levant.* — Sa boucle! Il la reconnaît! C'est sa boucle!

GUSMAN. — Mais oui! Oh! bien, ce que je l'ai cherchée!

RIBADIER, *le prenant au collet.* — Ah! C'est ta boucle, gredin!

GUSMAN. — Allons, bon! ça le reprend!

RIBADIER. — C'est toi, n'est-ce pas, qui escaladais cette croisée tous les soirs, quand je n'étais pas là?!

GUSMAN. — Monsieur sait!

RIBADIER. — Tout!

THOMMEREUX. — Tout!

RIBADIER. — Tu venais pour une femme, hein, tu venais pour une femme, allons, avoue!

GUSMAN. — Oh! Monsieur... La galanterie... Je suis gentleman...

RIBADIER, *réprimant un mouvement de colère.* — Ouh!... Allons! Allons! Cinquante francs pour toi!

GUSMAN, *digne.* — C'est bien!

RIBADIER. — Alors, c'est toi qui venais ici dans l'obscurité?

GUSMAN. — C'était moi!

RIBADIER. — Tu avais bien soin de ne pas relever la lampe!

GUSMAN. — J'allais aussi bien à tâtons!

RIBADIER ET THOMMEREUX. — Oh!

RIBADIER. — Et tu as osé... La pauvre innocente, par la violence... en dehors de sa volonté!...

GUSMAN. — Quoi?

RIBADIER. — Je dis par la violence!

GUSMAN. — Allons donc! C'est elle qui me faisait des avances!

RIBADIER ET THOMMEREUX. — Hein?

RIBADIER. — Infamie!

THOMMEREUX. — Oh! Angèle!

GUSMAN, *à part.* — Quelle affaire pour une bonne!

RIBADIER, *avec désespoir.* — C'est elle qui lui a fait des avances!

GUSMAN. — Elle a toujours eu un faible pour les cochers!

THOMMEREUX. — Oh!...

Il remonte et descend à gauche.

RIBADIER. — Ah! taisez-vous!... (*A part.*) La misérable!... (*Désignant la porte du 1er plan de droite. Haut.*) Tiens! Va par là! Et attends que je vienne te chercher, tu m'entends!

GUSMAN. — Et mes cinquante francs, Monsieur!

RIBADIER. — Tes cinquante francs! Tu me... et il te faudrait encore un pourboire!

THOMMEREUX. — C'est de l'impudence!

RIBADIER. — Veux-tu aller par là!

SCENE IX

RIBADIER, THOMMEREUX, puis ANGELE, puis GUSMAN

RIBADIER, *tombant dans les bras de Thommereux.* — Ah! mon ami, mon ami, c'est affreux!

THOMMEREUX. — C'est monstrueux!

RIBADIER. — La Sainte-Nitouche! Qui aurait pu se douter quand elle me jouait la comédie!

THOMMEREUX. — Hein?

RIBADIER. — Et qui? Qui? Son cocher! Ça serait un homme bien... encore...

THOMMEREUX. — Oui, mais quand on lui propose un homme bien, elle n'en veut pas!

RIBADIER. — Mais un cocher! Un subalterne!

THOMMEREUX. — Ah! Mon pauvre ami! ça fait mal dans ta bouche!

RIBADIER, *allant à la porte du premier plan de gauche.* — Oh! mais elle va voir! (*Appelant.*) Angèle! Angèle! (*Revenant à Thommereux.*) Non! Non! Il y a des situations qu'il faut savoir prévoir dans la vie, mais à ce degré-là... Ah! non!

ANGÈLE, *entrant de gauche.* — Vous désirez me parler?

RIBADIER. — Approchez, madame, je sais tout!

THOMMEREUX. — Nous savons tout, madame!

ANGÈLE. — Tout quoi?

RIBADIER. — Ce qui se passait ici... l'inconnu, tous les soirs... par la fenêtre!...

ANGÈLE. — Tiens! C'est moi qui vous l'ai dit!

RIBADIER. — Oui, mais, ce que vous ne m'aviez pas dit, c'est que vous le connaissiez, l'inconnu... et nous le connaissons également!

ANGÈLE. — Allons donc!

RIBADIER ET THOMMEREUX. — Parfaitement!

ANGÈLE. — Ah! Vous le connaissez! Mes compliments! (*A part.*) Ils tombent bien!

RIBADIER. — Et il nous a tout dit, madame, vous entendez? Tout!

ANGÈLE. — Ah!?

THOMMEREUX. — Tout!...

RIBADIER. — Et ce n'est pas lui qui abusait de votre sommeil. C'est vous qui alliez le chercher!

ANGÈLE. — Hein?

RIBADIER. — Oh! Honte! Il est là, madame, votre amant, il est là!

ANGÈLE. — Là!...

RIBADIER, *allant à la porte de droite.* — Tenez, le voilà, votre amant! (*Ouvrant la porte de droite.*) Sortez!

Gusman paraît.

THOMMEREUX. — Sortez!

ANGÈLE. — Le cocher!

RIBADIER. — Il m'a raconté! Tout avoué!

ANGÈLE. — Hein! Vous!

GUSMAN. — Oui, madame, j'ai tout avoué, et j'avoue encore devant vous!

ANGÈLE. — Mais, c'est faux!

GUSMAN. — Comment, c'est faux!...

ANGÈLE, *allant à Ribadier.* — Tu ne le crois pas, n'est-ce pas! Je ne veux pas que tu le croies!

THOMMEREUX ET RIBADIER. — Hein!

ANGÈLE, *plus bas, pour que Gusman ne puisse pas entendre.* — Jamais! Jamais, je te jure! Tant que je savais que c'était une invention, je voulais que tu le croies pour te faire subir le châtiment de ce que tu m'as fait souffrir! Mais du moment que, par une circonstance que je ne comprends pas, tu peux sérieusement t'imaginer... Ah! non, c'est faux! Moi! avec ton cocher... Oh! Jamais! Jamais! Jamais!

RIBADIER. — Mais qu'est-ce que ça veut dire?... (*A Gusman.*) Ah! ça! où allez-vous?... Quelle était la femme qui...

GUSMAN. — Mais Sophie, Monsieur! La femme de chambre...

RIBADIER ET THOMMEREUX. — Sophie!

ANGÈLE. — Ah! Je le savais bien...

GUSMAN. — Mais qui donc avez-vous cru?

RIBADIER. — Personne! (*A part, transporté de joie.*) C'était Sophie! (*Haut.*) Gusman! Je vous dois cinquante francs. Voici deux louis! vous garderez le reste!

GUSMAN. — Hein! Mais Monsieur, ce n'est pas le compte!

RIBADIER. — C'est bien! Ça ne vaut pas la peine d'en parler!

GUSMAN, *à part.* — Ah! Mais je la trouve mauvaise. Je rattraperai ça sur l'avoine.

Il sort à droite, premier plan.....

SCENE X

RIBADIER, ANGELE, THOMMEREUX

RIBADIER. — Ah! Angèle, que c'est mal de t'être ainsi jouée de moi... Mais tu m'aimes toujours?...

ANGÈLE. — C'est bien, Monsieur... Je ne regrette qu'une chose...

c'est que vous n'ayez pas souffert encore davantage; mais tout est fini entre nous.

RIBADIER. — Non! Non! Il n'y a rien de fini! Tu m'aimes toujours!

ANGÈLE. — Non! Non! Je ne vous aime pas! Et la preuve, c'est que je reprends ma liberté et que je vous rends la vôtre.

RIBADIER. — Tu me rends ma liberté, c'est très bien... Je vais de ce pas chez madame Savinet.

ANGÈLE. — Tu ne feras pas ça!

RIBADIER. — Ah! Tu vois bien!...

ANGÈLE. — Ah! Eugène, que je suis faible!

Elle se précipite dans ses bras.

THOMMEREUX, *à part*. — Mais qu'est-ce que je fais là, moi? Qu'est-ce que je fais là!

ANGÈLE. — Au moins, tu me promets de ne plus retourner chez cette femme?

RIBADIER. — Ni chez elle, ni chez d'autres... Angèle, je donne ma démission des Affaires Etrangères, dorénavant je reste tout à l'Intérieur...

ANGÈLE. — Vrai? Ah! Eugène!

Ils s'embrassent.

THOMMEREUX. — Allons, voilà les expansions qui recommencent! Je crois que je ferai bien de retourner à Batavia!

RIDEAU

LE DINDON

PIÈCE EN TROIS ACTES

représentée pour la première fois
le 8 février 1896
sur la scène du théâtre du Palais-Royal

inédit

PERSONNAGES

	MM.
PONTAGNAC	HUGUENET
VATELIN	GOBIN
REDILLON	RAIMOND
SOLDIGNAC	Gaston DUBOSC
PINCHARD	MAUGÉ
GEROME	FRANCÈS
JEAN	MORI
VICTOR	DÉAN
LE GERANT	GARANDET
PREMIER COMMISSAIRE	COLOMBET
DEUXIEME COMMISSAIRE	GARON

	Mmes
LUCIENNE VATELIN	Jeanne CHEIREL
CLOTILDE PONTAGNAC	Andrée MÉGARD.
MAGGY SOLDIGNAC	Alice LAVIGNE
Mme PINCHARD	BILHAUT
ARMANDINE	Mary BURTY
CLARA	NARLAY

Agents, Voyageurs et Voyageuses

ACTE I

A Paris, chez Vatelin. Un salon élégant. Porte au fond. Deux portes à droite, deux à gauche. Mobilier ad libitum.

Au lever du rideau, la scène reste vide un instant. On ne tarde pas à entendre des rumeurs au fond, et Lucienne en tenue de sortie, son chapeau un peu de travers sur la tête, fait irruption comme une femme affolée.

SCENE PREMIERE

LUCIENNE, PONTAGNAC

LUCIENNE, *entrant comme une bombe et refermant la porte sur elle, mais pas assez vite pour empêcher une canne, passée par un individu qu'on ne voit pas, de se glisser entre le battant et le chambranle de la porte.* — Ah! mon Dieu! Allez-vous en, monsieur!... Allez-vous en!...

PONTAGNAC, *essayant de pousser la porte que chaque fois Lucienne repousse sur lui.* — Madame!... Madame!... je vous en prie!...

LUCIENNE. — Mais jamais de la vie, monsieur!... Qu'est-ce que c'est que ces manières! (*Appelant tout en luttant contre la porte.*) Jean, Jean! Augustine!... Ah! mon Dieu, et personne!...

PONTAGNAC. — Madame! Madame!

LUCIENNE. — Non! Non!

PONTAGNAC, *qui a fini par entrer.* — Je vous en supplie, madame, écoutez-moi.

LUCIENNE. — C'est une infamie!... Je vous défends, monsieur!... Sortez!...

PONTAGNAC. — Ne craignez rien, madame, je ne vous veux aucun mal! Si mes intentions ne sont pas pures, je vous jure qu'elles ne sont pas hostiles,... bien au contraire.

Il va à elle.

LUCIENNE, *reculant.* — Ah çà! monsieur, vous êtes fou!

PONTAGNAC, *la poursuivant.* — Oui, madame, vous l'avez dit, fou de vous! Je sais que ma conduite est audacieuse, contraire aux usages, mais je m'en moque!... Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime et que tous les moyens me sont bons pour arriver jusqu'à vous.

LUCIENNE, *s'arrêtant.* — Monsieur, je ne puis en écouter davantage!... Sortez!...

PONTAGNAC. — Ah! Tout, madame, tout plutôt que cela! Je vous aime, je vous dis! (*Nouvelle poursuite.*) Il m'a suffi de vous voir et ç'a

été le coup de foudre! Depuis huit jours je m'attache à vos pas! Vous l'avez remarqué.

LUCIENNE, *s'arrêtant devant la table.* — Mais non, monsieur.

PONTAGNAC. — Si, madame, vous l'avez remarqué! Une femme remarque toujours quand on la suit.

LUCIENNE. — Ah! quelle fatuité!

PONTAGNAC. — Ce n'est pas de la fatuité, c'est de l'observation.

LUCIENNE. — Mais enfin, monsieur, je ne vous connais pas.

PONTAGNAC. — Mais moi non plus, madame, et je le regrette tellement que je veux faire cesser cet état de choses... Ah! Madame...

LUCIENNE. — Monsieur!

PONTAGNAC. — Ah! Marguerite!

LUCIENNE, *s'oubliant.* — Lucienne, d'abord!

PONTAGNAC. — Merci! Ah! Lucienne!

LUCIENNE. — Hein! Mais, monsieur, je vous défends!... Qui vous a permis?...

PONTAGNAC. — Ne venez-vous pas de me dire comment je devais vous appeler!

LUCIENNE. — Enfin, monsieur, pour qui me prenez-vous? je suis une honnête femme!

PONTAGNAC. — Ah! tant mieux! J'adore les honnêtes femmes!...

LUCIENNE. — Prenez garde, monsieur! Je voulais éviter un esclandre, mais puisque vous ne voulez pas partir, je vais appeler mon mari.

PONTAGNAC. — Tiens! vous avez un mari?

LUCIENNE. — Parfaitement, monsieur!

PONTAGNAC. — C'est bien! Laissons cet imbécile de côté.

LUCIENNE. — Imbécile! mon mari!

PONTAGNAC. — Les maris des femmes qui nous plaisent sont toujours des imbéciles.

LUCIENNE, *remontant.* — Eh bien! vous allez voir comment cet imbécile va vous traiter! Vous ne voulez pas sortir?...

PONTAGNAC. — Moins que jamais.

LUCIENNE, *appelant à droite.* — C'est très bien!... Crépin!...

PONTAGNAC. — Oh! vilain nom!...

LUCIENNE. — Crépin!...

SCENE II

LES MEMES, VATELIN

VATELIN. — Tu m'appelles ? ma chère amie...

PONTAGNAC, *à part.* — Vatelin! fichtre!

VATELIN, *reconnaissant Pontagnac.* — Ah! tiens! Pontagnac! ce cher ami!

LUCIENNE. — Hein!

PONTAGNAC. — Ce bon Vatelin!

VATELIN. — Ça va bien?

PONTAGNAC. — Mais très bien!

LUCIENNE, *à part.* — Il le connaît.

Elle descend à gauche, quitte son chapeau et le pose sur le canapé.

PONTAGNAC. — Eh bien! en voilà une surprise!...

VATELIN. — Comment « en voilà une surprise! » puisque vous êtes chez moi, vous deviez bien vous attendre à m'y trouver.

PONTAGNAC. — Hein?... non... je veux dire: en voilà une surprise que je vous fais, hein?

VATELIN. — Ah ça! oui, par exemple!

LUCIENNE. — Ah bien! elle est forte! (*A Vatelin.*) Comment, tu connais monsieur?

VATELIN. — Si je le connais!

PONTAGNAC, *affolé.* — Oui... oui, il me... (*Perdant la tête, prenant un louis de sa poche et le mettant dans la main de Lucienne.*) Tenez, prenez ça! pas un mot! pas un mot!

LUCIENNE, *ahurie.* — Hein! il me donne un louis!

VATELIN, *qui n'a pas vu le jeu de scène.* — Eh bien! qu'est-ce que vous avez?

PONTAGNAC. — Moi, je n'ai rien! Qu'est-ce que vous voulez que j'aie?

Vatelin remonte un peu.

LUCIENNE, *bas.* — Mais, monsieur, reprenez ça! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ce louis?

PONTAGNAC. — Oh! pardon, madame! (*A part.*) Je ne sais plus ce que je fais! Je perds la tête!

VATELIN. — Ah! ce brave ami! Vrai, vous ne sauriez croire combien je suis sensible! Moi qui avais renoncé à l'espoir de vous recevoir jamais chez moi, vous qui m'aviez promis si souvent...

LUCIENNE. — Ah! c'est-à-dire que tu ne saurais trop remercier monsieur.

VATELIN, *pendant que Pontagnac se confond en salutations qui dissimulent mal son trouble*). — N'est-ce pas? Je vous dis que c'est tout à fait gentil d'être venu, et surtout de cette façon-là!

LUCIENNE. — Ah! oui, surtout de cette façon-là!

Elle va à la cheminée.

PONTAGNAC. — Ah! vraiment, cher ami, madame! (*A part.*) Ça y est! elle se fiche de moi!

VATELIN. — Mais, j'y pense, vous ne connaissiez pas ma femme... (*Présentant.*) Ma chère Lucienne, un de mes bons amis, M. de Pontagnac... Ma femme.

PONTAGNAC. — Madame!

VATELIN. — Au fait! je ne sais pas si c'est très prudent ce que je fais là de te présenter Pontagnac.

PONTAGNAC. — Pourquoi ça?

VATELIN. — Ah! c'est que c'est un tel gaillard. Un tel pécheur devant l'Eternel! Tu ne le connais pas? Il ne peut pas voir une femme sans lui faire la cour! il les lui faut toutes!

LUCIENNE, *railleuse.* .. Toutes! Ah! ça n'est pas flatteur pour chacune.

PONTAGNAC. — Oh! madame, il exagère! (*A part.*) Est-il bête de lui raconter ça!

LUCIENNE, *devant la cheminée.* — Quelle déception pour la pauvre femme qui a pu se croire distinguée et qui finit par s'apercevoir qu'elle n'est qu'additionnée.

PONTAGNAC. — Je vous répète, madame, que c'est une calomnie.

LUCIENNE. — Ah! j'avoue que si j'avais dû être une de ces « toutes », je n'en serais pas fière... Asseyez-vous donc!...

Elle s'assied dans le fauteuil, près de la cheminée.

PONTAGNAC, *à part, en s'asseyant sur le canapé.* — C'est bien ça! elle me raille.

VATELIN, *s'asseyant près d'eux.* — Dites donc! Je crois qu'elle vous bêche!

PONTAGNGAC. — Je crois que oui!

LUCIENNE. — C'est qu'aussi il faut, messieurs, que vous ayez une bien piteuse opinion de nous, à voir la façon dont certains de vous nous traitent! Encore ceux qui nous courtisent, dans courtiser il y a courtisan! cela témoigne au moins d'une certaine déférence! mais ceux qui espèrent nous prendre d'assaut en nous suivant dans la rue, par exemple!

PONTAGNAC, *à part.* — Allons, bien! Voilà autre chose!

VATELIN. — Oh! mais ça! quels sont ceux qui suivent dans la rue, les gâteux, les gigolos et les imbéciles?...

LUCIENNE, *très aimable, à Pontagnac.* — Choisissez!...

PONTAGNAC, *embarrassé.* — Mais, madame, je ne sais pas pourquoi vous me dites...

VATELIN. — Oh! ma femme parle en général.

LUCIENNE. — Naturellement!

PONTAGNAC. — Ah! bon! (*A part.*) C'est étonnant comme il y a des gens qui ont des conversations malheureuses!

LUCIENNE. — Eh bien! moi, je ne sais pas votre avis là-dessus, mais il me semble que, si j'étais homme, ce moyen de conquête ne serait pas de mon goût. Parce que, de deux choses l'une : ou la femme m'évincerait et je serais Gros-Jean comme devant ! pas la peine ! ou alors elle m'accueillerait et cela m'enlèverait du coup toute envie de la femme.

PONTAGNAC, *embarrassé.* — Oui, évidemment!... (*A part.*) Ça va durer longtemps, ce marivaudage?...

LUCIENNE. — Oui, mais il paraît que ce n'est pas l'avis de tous les hommes, si j'en juge par celui qui s'obstine à me suivre.

PONTAGNAC, *à part.* — Oh! mais elle va trop loin!

VATELIN, *se levant et allant à sa femme.* — Il y a un homme qui te suit?

LUCIENNE. — Tout le temps!

PONTAGNAC, *se levant et descendant.* — Mon Dieu! si nous parlions d'autre chose, il me semble que cette conversation...

VATELIN, *allant à lui.* — Mais pas du tout! ça m'intéresse! pensez donc, un homme qui se permet de suivre ma femme.

PONTAGNAC. — Oh! mais si discrètement!

VATELIN. — Qu'est-ce que vous en savez? Un homme qui suit une femme est toujours indiscret. Mais aussi, pourquoi ne m'as-tu pas dit ça plus tôt?

LUCIENNE. — Bah! A quoi bon! je tenais le galant pour si peu dangereux...

PONTAGNAC, *à part.* — Merci!

VATELIN. — Mais enfin, il fallait au moins chercher à t'en débarrasser. Ce doit être assommant d'avoir comme ça un être à ses trousses!...

LUCIENNE. — Oh! assommant!

VATELIN. — Et puis enfin, c'est humiliant pour moi. Il fallait, je ne sais pas, moi,... prendre une voiture,... entrer dans un magasin.

LUCIENNE. — C'est ce que j'ai fait, je suis entrée chez un pâtissier, il y est entré derrière moi.

VATELIN. — Eh! aussi, quand un monsieur vous suit, on n'entre pas chez un pâtissier, on entre chez un bijoutier. Pourquoi n'es-tu pas entrée chez un bijoutier?...

LUCIENNE. — J'ai essayé! Il m'a attendue à la porte!

PONTAGNAC, *à part.* — Tiens! parbleu!

VATELIN. — C'est ça!... Tenace et pratique! (*A Pontagnac.*) Non, c'est inconcevable, mon cher, ce qu'il y a de gens mal élevés à Paris!

PONTAGNAC. — Oui! oh! mal élevés, c'est plutôt, euh!... si on parlait d'autre chose...

VATELIN. — C'est-à-dire qu'un mari ne peut plus laisser sortir sa femme sans l'exposer aux impertinences d'un polisson!...

Lucienne se lève et va presque aussitôt s'asseoir sur le pouf.

PONTAGNAC, *furieux.* — Vatelin!

VATELIN. — Quoi?

PONTAGNAC, *se réprimant.* — Vous allez trop loin!

VATELIN. — Allons donc! jamais trop!... Ah! je voudrais qu'il me tombe sous la main, ce petit crevé!

LUCIENNE, *sur le pouf.* — Oui! Eh bien! c'est facile, n'est-ce pas, monsieur de Pontagnac?

PONTAGNAC. — Mon Dieu... Euh! quelle heure est-il?

VATELIN. — Comment! il le connaît?

LUCIENNE. — Mieux que personne... Euh! dites-nous donc son nom, monsieur de Pontagnac?

PONTAGNAC, *sur des charbons.* — Mais, madame, moi, comment voulez-vous?...

LUCIENNE. — Mais si, mais si!... Il s'appelle... Pon... ta... allons, voyons, Pontaquoi?

PONTAGNAC. — Pontaquoi! C'est possible!

LUCIENNE. — Pontagnac!

VATELIN. — Pontagnac! Vous?

PONTAGNAC, *riant faux.* — Mon Dieu oui... c'était moi! hé! hé! c'était moi!

VATELIN, *éclatant de rire.* — Ah! ah! ah! farceur!

Lucienne se lève et va à la cheminée.

PONTAGNAC. — Oh! mais, c'est parce que je savais à qui j'avais affaire... Je savais que c'était Mme Vatelin, alors, je me suis dit : tiens, je vais bien l'intriguer, je vais avoir l'air de la suivre...

LUCIENNE, *à part.* — Ah! « avoir l'air » est heureux!

Elle reste devant la cheminée.

PONTAGNAC. — Et elle sera joliment étonnée le jour où nous nous trouverons nez à nez chez son mari.

VATELIN. — Oui! taratata! Vous ne saviez rien du tout! Eh bien! voilà, ça vous apprendra à suivre les femmes! Vous tombez sur la femme d'un ami et vous êtes bien avancé!... C'est votre leçon!...

PONTAGNAC. — Eh bien! je l'avoue! Vous ne m'en voulez pas, au moins?

VATELIN. — Moi, mais voyons!... Je sais bien que vous êtes un ami,... par conséquent!... Et puis, dans ces choses-là, n'est-ce pas, ce qui m'embête — parce qu'enfin je suis sûr de ma femme — c'est d'avoir l'air d'un imbécile. Un monsieur suit ma femme, je me dis : il peut savoir

qui elle est; il me rencontre, il pense: « Tiens, voilà le mari de la dame que j'ai suivie », j'ai l'air d'un serin, mais vous, n'est-ce pas, vous savez que je sais; je sais que vous savez que je sais; nous savons que nous savons que nous savons! alors, ça m'est bien égal, j'ai pas l'air d'un imbécile!

PONTAGNAC. — C'est évident!

VATELIN. — Si quelqu'un peut être embêté, c'est vous!

PONTAGNAC. — Moi?

VATELIN. — Dame! c'est toujours ennuyeux d'avoir fait un pas de clerc.

PONTAGNAC. — Pas dans l'espèce, puisque ça m'a valu le plaisir de vous rencontrer.

VATELIN. — Oh! plaisir partagé, croyez-le bien!

PONTAGNAC. — Vous êtes trop aimable!

VATELIN. — Mais pas du tout!

LUCIENNE, *à part*. — Ils sont touchants, tous les deux! (*Haut.*) Je suis vraiment heureuse d'avoir été un trait d'union entre vous!

Elle s'assied sur le canapé.

VATELIN. — Vous n'avez plus qu'une chose à faire, c'est de présenter vos excuses à ma femme.

PONTAGNAC, *à Lucienne*. — Ah! madame, vous devez me trouver bien coupable!

Il passe à la cheminée.

LUCIENNE. — Allez, vous êtes tous les mêmes, vous autres célibataires.

VATELIN. — Célibataire, lui! mais il est marié.

LUCIENNE. — Non!

VATELIN. — Si!

LUCIENNE. — Marié! vous êtes marié!...

PONTAGNAC, *embarrassé*. — Oui... un peu!...

LUCIENNE. — Mais, c'est affreux!

PONTAGNAC. — Vous trouvez?

LUCIENNE. — Mais c'est épouvantable!... Comment se fait-il...

PONTAGNAC. — Oh! bien! vous savez ce que c'est!... un beau jour, on se rencontre chez le Maire,.. on ne sait comment, par la force des choses... Il vous fait des questions... on répond « oui » comme ça, parce qu'il y a du monde, puis quand tout le monde est parti, on s'aperçoit qu'on est marié. C'est pour la vie.

LUCIENNE. — Allez, monsieur, vous êtes sans excuse!

PONTAGNAC, *s'asseyant dans le fauteuil*. — De m'être marié?

LUCIENNE. — Non, de vous conduire comme vous le faites étant marié. Enfin, que dit Mme Pontagnac de votre conduite?

PONTAGNAC. — Je vous dirai que je n'ai pas l'habitude de la tenir au courant.

LUCIENNE. — Vous faites aussi bien! Si vous croyez que c'est honnête, votre façon d'agir.

PONTAGNAC. — Oh! oh!

LUCIENNE. — Mais absolument! Vous regarderiez comme une indélicatesse d'écorner le moindrement la fortune de votre femme, et quand il s'agit de cet autre bien qui lui appartient, qui lui est dû, qui fait partie du fonds social, la fidélité conjugale, ah! vous en faites bon marché. « Qui est-ce qui veut en détourner un morceau, allons là, la première venue? Avancez! il en restera toujours assez! » Et vous gaspillez! vous

gaspillez ! Qu'est-ce que ça vous fait ! C'est votre femme qui paye ! Et vous trouvez ça honnête?

PONTAGNAC. — Mon Dieu ! s'il est reconnu que je suis assez riche pour suffire aux exigences du ménage, il me semble que...

LUCIENNE. — Vraiment !

PONTAGNAC. — Enfin, quand Rothschild...

LUCIENNE. — Oui ! d'abord, vous n'êtes pas Rothschild... ou si vous l'avez été, vous devez commencer à ne plus l'être.

PONTAGNAC. — Qu'est-ce que vous en savez?

VATELIN, *debout près de Lucienne.* — Elle est dure pour vous.

LUCIENNE. — Et quand vous le seriez encore ! Il s'agit de fonds qui ne vous appartiennent plus ! Vous les avez reconnus à votre femme. Vous n'avez pas le droit de disposer d'un capital que vous avez aliéné.

PONTAGNAC. — Mais permettez, le capital, je n'y touche pas ! le voilà ! il est intact ! Vous me permettrez bien de toucher un peu aux rentes. Notez que, par contrat, j'ai la gestion des biens ! Eh bien ! pourvu que j'aie la plus grande partie en fonds d'Etat, vous ne pouvez pas trouver mauvais que je fasse quelques placements en valeurs étrangères.

LUCIENNE. — Quand on est marié, on ne doit faire que des placements de père de famille !

PONTAGNAC. — Vous parlez comme un notaire.

LUCIENNE. — Oui, oui, je voudrais bien voir ce que vous diriez si votre femme en faisait autant.

PONTAGNAC. — Oh ! ce n'est pas la même chose.

LUCIENNE, *se levant et descendant.* — Oh ! naturellement, ça n'est pas la même chose ! Ça n'est jamais la même chose pour vous autres hommes ! Allez, vous mériteriez que votre femme aille aussi un peu faire danser les fonds de la communauté à la roulette ou au jeu des trente-six bêtes.

VATELIN, *descendant.* — Prends garde, Lucienne ! Pontagnac va te prendre en grippe si tu lui fais comme ça la morale.

LUCIENNE. — Aussi n'est-ce pas pour lui que je parle ! Mais pour toi dans le cas où il te prendrait fantaisie de suivre l'exemple de M. Pontagnac.

VATELIN. — Moi? Oh !

LUCIENNE. — Ah ! tu serais mal venu de marcher sur ses traces, parce que tu sais, avec moi, ça ne serait pas long.

VATELIN, *hochant la tête.* — Le jeu des trente-six bêtes !

LUCIENNE. — Pas besoin de trente-six, je n'en prendrais qu'une, ça suffirait !

PONTAGNAC, *avec une joie mal dissimulée.* — Vrai !

VATELIN. — Mais, dites donc, ça a l'air de vous faire plaisir.

PONTAGNAC. — Moi? pas du tout ! Je dis « vrai » comme on dit « c'est pas possible ».

LUCIENNE. — Ah ! je ne connais pas Mme Pontagnac, mais je la plains.

PONTAGNAC. — A qui le dites-vous, madame. Je ne la trompe pas une fois sans la plaindre.

LUCIENNE. — Vous devez la plaindre bien souvent !

VATELIN. — J'espère au moins que, maintenant que vous connaissez le chemin de la maison, vous voudrez bien nous amener Mme Pontagnac ! Ma femme et moi serons enchantés de faire sa connaissance.

PONTAGNAC, *à part.* — Ma femme ! Ah ! non, par exemple ! (*Haut.*)

Mon Dieu, certainement, je serais très heureux et elle aussi; malheureusement, il n'y a pas à y penser.

LUCIENNE. — Pourquoi ça?

PONTAGNAC. — A cause de ses rhumatismes. Elle est clouée par les rhumatismes...

VATELIN. — Vraiment!

PONTAGNAC. — Elle ne sort jamais, ou, quand ça lui arrive, c'est dans une petite voiture. Il y a un homme qui la traîne...

VATELIN. — Un âne qui la traîne...

PONTAGNAC. — Non, un homme.

VATELIN. — C'est encore pis! Ah! mais je ne savais pas!

LUCIENNE. — Combien c'est pénible!

PONTAGNAC. — A qui le dites-vous!

VATELIN. — C'est vraiment dommage! Oh! mais nous irons la voir, si vous le permettez!

PONTAGNAC. — Mais comment donc! certainement!

VATELIN. — Où demeure-t-elle?

PONTAGNAC. — A Pau, dans le Béarn.

VATELIN. — Diable! c'est un peu loin!

PONTAGNAC. — Il y a des express!... Qu'est-ce que vous voulez, le Midi lui est recommandé pour sa santé.

VATELIN. — Il faut l'y laisser.

LUCIENNE. — Enfin, nous regrettons.

SCENE III

LES MEMES, JEAN

JEAN, *au fond*. — Monsieur, c'est un marchand de tableaux qui apporte un paysage pour Monsieur.

VATELIN. — Ah! mon Corot! J'ai acheté un Corot, hier!

PONTAGNAC. — Oui?

VATELIN. — Six cents francs!

PONTAGNAC. — C'est pas cher! Il est signé?

Lucienne va s'asseoir à droite du bureau.

VATELIN. — Il est signé. Il est signé Poitevin, mais le marchand me garantit la fausseté de la signature.

PONTAGNAC. — Oh! vous m'en direz tant.

VATELIN. — Je fais enlever Poitevin et il ne reste que le Corot... (*A Jean.*) C'est bien, j'y vais, faites passer dans mon cabinet... Vous permettez un instant! Je reçois mon marchand et après je suis à vous! Tenez, je vous ferai voir mes tableaux, vous êtes un homme de goût! Vous me donnerez votre avis! *Il sort à droite, deuxième plan.*

PONTAGNAC. — C'est ça!

SCENE IV

LUCIENNE, PONTAGNAC

LUCIENNE. — Asseyez-vous.

PONTAGNAC. — Je ne vous fais plus peur.

LUCIENNE. — Vous voyez!

PONTAGNAC, *s'asseyant.* — J'ai dû vous paraître ridicule.

LUCIENNE, *souriant.* — Croyez-vous?

PONTAGNAC. — Vous êtes moqueuse!

LUCIENNE. — Enfin... voyons, qu'espériez-vous donc en me suivant avec cet acharnement?

PONTAGNAC. — Mon Dieu! ce que tout homme espère de la femme qu'il suit et qu'il ne connaît pas.

LUCIENNE. — Vous êtes franc.

PONTAGNAC. — C'est que, si je venais vous dire que je vous suivais pour vous demander ce que vous pensez de Voltaire, il est probable que vous ne me croiriez pas.

LUCIENNE. — Tenez, vous m'amusez. Et cela vous réussit ce petit manège?... Il y a donc des femmes...

PONTAGNAC. — S'il y a des!... 33,33 pour cent.

LUCIENNE, *s'inclinant.* — Aha! Eh bien, aujourd'hui, vous n'avez pas eu de chance, vous êtes tombé sur une des 66,66 pour cent.

Elle se lève.

PONTAGNAC *pose sa canne et son chapeau et se lève.* — Oh! madame, ne me parlez plus de cela. Si vous saviez combien je suis marri.

LUCIENNE. — Avec deux *r*! prononcez bien.

PONTAGNAC. — Avec deux *r*, oui! Oh! je sais bien qu'avec un *r*...

LUCIENNE. — Vous l'êtes bien peu.

PONTAGNAC. — On fait ce qu'on peut. Que voulez-vous, c'est un malheur un tempérament comme ça, mais c'est plus fort que moi, j'ai la femme dans le sang.

LUCIENNE. — Eh bien! mais monsieur le Maire vous en a justement attribué une.

PONTAGNAC. — Ma femme, oui; oh! évidemment, c'est une femme charmante. Mais elle l'est déjà depuis longtemps pour moi! C'est un roman que j'ai souvent feuilleté.

LUCIENNE. — Oui, sans compter qu'il n'est peut-être plus très commode d'en tourner les pages.

PONTAGNAC. — Pourquoi cela?

LUCIENNE. — Dame! ses rhumatismes.

PONTAGNAC. — Elle! depuis quand?

LUCIENNE. — C'est vous qui nous avez dit...

PONTAGNAC, *vivement.* — Ah! ma femme, oui, oui... à Pau, dans le Béarn... Parfaitement!... Eh bien! hein?

LUCIENNE. — Ah! oui...

PONTAGNAC. — Et vous me direz encore que je n'ai pas une excuse! Allons donc! Alors, quand le ciel met sur ma route une créature exquise, divine!...

LUCIENNE, *passant à gauche.* — Assez, monsieur! assez, sur ce chapitre! Je pensais que vous aviez fait amende honorable.

PONTAGNAC. — Tenez, avouez-le franchement, vous en aimez un autre.

LUCIENNE. — Oh! mais, savez-vous bien, monsieur, que vous devenez de la dernière impertinence! Alors, vous n'admettez pas qu'une femme puisse être une épouse fidèle! Si elle vous résiste, c'est qu'elle en aime un autre! Il n'y a pas d'autre mobile! Mais quelles femmes êtes-vous donc habitué à fréquenter?

PONTAGNAC. — Ecoutez, vous me promettez de ne jamais confier à personne ce que je vais vous dire?

LUCIENNE, *s'asseyant dans le fauteuil.* — Même pas à mon mari.

PONTAGNAC, *s'asseyant sur le pouf.* — Je n'en demande pas davantage. Eh bien! j'ai de la peine à croire que vous puissiez l'aimer.

LUCIENNE. — En voilà une idée! Reculez-vous donc.

Pontagnac rapproche encore le pouf.

LUCIENNE. — Non, reculez-vous.

PONTAGNAC, *reculant le pouf.* — Oh! pardon!... Certainement c'est un excellent garçon! Je l'aime beaucoup.

LUCIENNE. — J'ai vu ça tout de suite.

PONTAGNAC. — Mais, entre nous, ce n'est pas un homme capable d'inspirer une passion.

LUCIENNE, *sévèrement.* — C'est mon mari!

PONTAGNAC, *se levant.* — Là, vous voyez bien que vous êtes de mon avis.

LUCIENNE. — Mais pas du tout!

PONTAGNAC. — Mais si! mais si! Si vous l'aimiez, ce qui s'appelle aimer — je ne parle pas d'affection —, est-ce que vous auriez besoin de motiver votre amour? La femme qui aime dit: « J'aime parce que j'aime », elle ne dit pas : « J'aime parce qu'il est mon mari ». L'amour n'est pas une conséquence, c'est un principe! Il n'existe, il ne vaut qu'à l'état d'essence; vous, vous nous le servez à l'état d'extrait.

LUCIENNE. — Vous avez des comparaisons de parfumeur.

PONTAGNAC. — Qu'est-ce que ça prouve, le mari! Tout le monde peut être mari! Il suffit d'être agréé par la famille... et d'avoir été admis au conseil de révision! On ne demande que des aptitudes comme pour être employé de ministère, chef de contentieux. (*Se rasseyant sur le pouf.*) Tandis que pour l'amant, il faut l'au-delà. Il faut la flamme! C'est l'artiste de l'amour. Le mari n'en est que le rond de cuir.

LUCIENNE. — Et alors, c'est sans doute comme artiste de l'amour que vous venez...

PONTAGNAC. — Ah! oui!

LUCIENNE. — Eh bien! non, cher monsieur, non. Je vais peut-être vous paraître bien ridicule, mais j'ai le bonheur d'avoir pour mari un homme qui résume pour moi vos deux définitions: le rond de cuir et ce que vous appelez l'artiste de l'amour.

PONTAGNAC. — C'est rare!

LUCIENNE. — Je ne désire donc rien de plus, et tant qu'il n'ira pas porter ses qualités artistiques à l'extérieur...

PONTAGNAC. — Ah! vraiment, s'il allait porter...

LUCIENNE, *se levant.* — A l'extérieur! Ah! ah! ce serait autre chose! Je suis de l'école de Francillon et moi, alors, j'irais jusqu'au bout.

PONTAGNAC, *se levant.* — Ah! que vous êtes bonne!

LUCIENNE. — Il n'y a pas de quoi! Jamais la première, mais la seconde... tout de suite!... comme je le disais dernièrement à...

PONTAGNAC, *voyant qu'elle s'arrête.* — A?

LUCIENNE. — A une de mes cousines qui insistait beaucoup pour savoir si je ne me déciderais pas un jour.

PONTAGNAC, *incrédule.* — A une cousine?

SCENE V

LES MEMES, JEAN, REDILLON

JEAN, *annonçant au fond.* — Monsieur Rédillon.

LUCIENNE. — Et arrivez donc, cher ami! et venez à mon secours pour édifier monsieur. (*Présentant.*) Monsieur Ernest Rédillon, monsieur de Pontagnac, amis de mon mari.. réciproquement. (*Les deux hommes se saluent réciproquement.*) Dites à monsieur, vous qui me connaissez, que je suis le modèle des épouses et que jamais je ne tromperai M. Vatelin, s'il ne m'en donne l'exemple.

RÉDILLON. — Hein! comment! pourquoi cette question?

LUCIENNE. — Je vous en prie! C'est monsieur qui voudrait savoir.

RÉDILLON, *pincé.* — Monsieur? Ah! c'est monsieur qui... Charmante conversation, vraiment. C'est-à-dire que je me demande, étant donné son terrain, si je n'arrive pas là bien en intrus.

LUCIENNE. — Vous? au contraire, puisque je vous appelle à mon aide.

PONTAGNAC. — Oh! nous badinions.

RÉDILLON. — Ah! c'est ça! monsieur est sans doute un vieil... vieil ami, un intime, bien que je ne l'aie jamais vu dans la maison.

LUCIENNE. — Monsieur? il y a vingt minutes que je le connais!

RÉDILLON. — De mieux en mieux! Mon Dieu, ma chère amie, je regrette de ne pouvoir répondre à la question que vous me posez, mais ayant trop le respect des femmes pour aborder avec elles certains sujets de conversation que j'estimerais déplacés... dans ma bouche, je me déclare incompétent.

Il remonte à droite.

PONTAGNAC, *à part.* — Mais on dirait qu'il me donne une leçon, ce petit jeune homme.

RÉDILLON. — Vatelin n'est pas là?

LUCIENNE. — Si! il est là, en tête-à-tête avec un Corot! Je vais même voir s'il ne s'est pas perdu dans le paysage et vous le ramener. Je vous ai présentés, vous vous connaissez! Je vous laisse tous les deux.

Pontagnac et Rédillon s'inclinent, Lucienne sort à droite, moment de silence, les deux hommes se toisent à la dérobée.

PONTAGNAC, *après un temps, à part.* — Ça doit être la cousine, cet homme-là!

SCENE VI

REDILLON, PONTAGNAC

Scène muette, les deux hommes sont remontés au fond et regardent les tableaux, ils redescendent comme cela petit à petit, l'un par la droite, l'autre par la gauche. De temps en temps ils se regardent à la dérobée, se toïsant, mais affectant un air indifférent quand leurs yeux se rencontrent. Rédillon gagne le canapé sur lequel il se laisse tomber et commence à siffloter.

PONTAGNAC, *assis près de la table.* — Pardon?

RÉDILLON. — Monsieur?

PONTAGNAC. — Je croyais que vous me parliez.

RÉDILLON. — Pas du tout!

PONTAGNAC. — Je vous demande pardon!

RÉDILLON. — Il n'y a pas de mal... (*Il se remet à siffloter.*) Ssi, ssi, ssi, ssi, ssi, ssi!

PONTAGNAC, *après un temps, agacé, se mettant à fredonner un autre air.* — Hou, hou, hou, hou, hou, hou.

Rédillon a tiré un journal de sa poche et, asssis sur le canapé, tournant le dos à Pontagnac, se met à lire.

Pontagnac, qui a avisé la Revue des Deux-Mondes *sur la table, se met à la parcourir d'un air désœuvré.*

SCENE VII

LES MEMES, LUCIENNE

LUCIENNE. — Je suis désolée d'interrompre votre conversation (*Les deux hommes referment l'un son journal, l'autre son livre et se lèvent*), mais mon mari vous demande, monsieur Pontagnac, il tient à vous montrer son Corot.

PONTAGNAC. — Ah! il tient!...

LUCIENNE. — Tenez, c'est par là, tout droit.

PONTAGNAC, *se dirigeant sans enthousiasme.* — Par là?

LUCIENNE. — Oui! Eh bien! allez.

PONTAGNAC, *reprenant son chapeau et sa canne qu'il avait posés sur la table.* — Oui, oui... (*Après un temps.*) Monsieur ne désire pas venir aussi?

RÉDILLON. — Moi?

LUCIENNE. — Non, il n'est pas amateur de tableaux!

PONTAGNAC. — Ah! ah!... Alors! (*Au moment de sortir.*) Ça m'embête de les laisser tous les deux.

Il sort à droite, deuxième plan.

LUCIENNE, *à Rédillon qui arpente nerveusement la scène.* — Asseyez-vous, cher ami.

RÉDILLON, *qui a gagné la droite.* — Merci, je suis venu en voiture, j'ai besoin de marcher.

LUCIENNE, *allant à la cheminée.* — Qu'est-ce que vous avez?

RÉDILLON. — Rien! Est-ce que j'ai l'air d'avoir quelque chose?

LUCIENNE, *à la cheminée.* — Vous ressemblez à un ours en cage! C'est la présence de ce monsieur qui vous chiffonne?

RÉDILLON. — Moi? Ah! bien, c'est ça qui m'est égal! Si vous croyez que je m'occupe de ce monsieur!

LUCIENNE. — Ah! je croyais...

RÉDILLON. — Ah!... là, là, si je m'en occupe... (*Après un temps.*) Qu'est-ce que c'est que cet homme?

LUCIENNE. — Puisque vous ne vous occupez pas de lui!

RÉDILLON. — Oh! pardon si je suis indiscret.

LUCIENNE. — Je vous pardonne.

RÉDILLON. — Vous êtes bien bonne. (*Après un temps.*) Il vous fait la cour?

LUCIENNE. — Oui.

RÉDILLON. — C'est du propre!

LUCIENNE. — Vous avez donc un privilège exclusif?

RÉDILLON. — Oh! moi, ce n'est pas la même chose! Je vous aime, moi!

LUCIENNE. — Il en dit peut-être autant!

RÉDILLON. — Allons donc! un monsieur que vous connaissez depuis dix minutes.

LUCIENNE. — Vingt!

RÉDILLON. — Oh! dix, vingt, je ne suis pas à une minute près.

LUCIENNE. — Et puis il m'a été... présenté il y a vingt minutes; mais de vue, je le connais depuis bien plus longtemps! Il y a huit jours qu'il me suit dans la rue.

RÉDILLON. — Non!

LUCIENNE. — Si!

RÉDILLON. — Voyou!

LUCIENNE, *devant la cheminée.* — Merci, pour lui!

RÉDILLON. — Et c'est votre mari qui a trouvé spirituel de vous le présenter! (*Lucienne sourit en écartant les bras en manière de confirmation.*) C'est charmant! Non, ces maris! On dirait qu'ils le font exprès, de se créer des dangers à eux-mêmes.

LUCIENNE. — Mais dites donc, Rédillon!...

RÉDILLON. — Oh! je dis ce que je pense! et alors, quand il leur arrive... ce qui peut leur arriver, ils viennent se plaindre! Mais enfin, quel besoin a-t-il, Vatelin, d'introduire des hommes dans son ménage?... Est-ce que nous en avons besoin, voyons? Est-ce que son tête-à-tête à nous trois ne devrait pas lui suffire? (*Voyant Lucienne qui rit.*) C'est vrai, ça. Moi je ne peux pas voir un homme tourner autour de vous, ça me rend fou furieux. (*Un genou sur le pouf.*) Je ne peux pourtant pas aller dire ça à votre mari!

LUCIENNE, *allant à lui.* — Allons, allons, calmez-vous!

RÉDILLON, *pleurant.* — Oh! d'ailleurs, je savais bien qu'il m'arriverait malheur aujourd'hui. (*Ils descendent en scène.*) J'avais rêvé que toutes mes dents tombaient,... que j'en avais déjà perdu quarante-cinq et quand je rêve que mes dents tombent, ça ne manque jamais! La dernière fois on me volait une petite chienne à laquelle je tenais beaucoup. Aujourd'hui on cherche à me voler ma maîtresse.

LUCIENNE. — Votre maîtresse! Mais je ne suis pas votre maîtresse.

RÉDILLON. — Vous êtes la maîtresse de mon cœur,... et cela, personne, pas même vous, ne peut l'empêcher.

LUCIENNE. — Du moment que vous dégagez ma responsabilité!

RÉDILLON. — Ah! jurez-moi que vous n'aimerez jamais cet homme.

LUCIENNE. — Cet homme? mais vous êtes fou, mon ami!... Mais est-ce que je le connais seulement? Est-ce que vous croyez que je fais même attention à lui?

RÉDILLON. — Ah! merci. D'abord vous avez remarqué comme il est déplaisant. Vous avez vu son nez?... Avec un nez comme ça, on est incapable d'aimer.

LUCIENNE. — Ah!

RÉDILLON. — Tandis que moi, j'ai le nez qu'il faut! j'ai le nez d'amour, le nez qui aime!...

LUCIENNE. — Comment le savez-vous?

RÉDILLON. — On me l'a toujours dit.

LUCIENNE. — Ah! alors!

RÉDILLON. — Ah! Lucienne, n'oubliez pas que vous m'avez promis que vous ne serez jamais qu'à moi!...

LUCIENNE, *corrigeant.* — Permettez!... Si jamais je dois être à quelqu'un! Mais comme pour cela, mon pauvre ami, il faudrait des circonstances particulières!...

Elle s'assied à droite de la table.

RÉDILLON, *avec un soupir.* — Ah! oui, que votre mari vous trompât! Oh! alors! (*A part.*) Mais qu'est-ce qu'il attend donc cet homme-là! Il n'a donc pas de tempérament, quelle moule! (*Haut.*) Mais vous ne sentez donc pas la cruauté du supplice que vous m'imposez? Celui d'un homme à qui l'on servirait tout le temps l'apéritif et qui ne dînerait jamais!

LUCIENNE. — Eh bien! mon pauvre ami,... allez dîner dehors!

RÉDILLON. — Faut bien! Qu'est-ce que vous voulez, moi, je suis fait de chair et d'os! Eh bien! j'ai faim, là, j'ai faim!...

LUCIENNE. — Oh! que vous êtes laid quand vous criez famine.

RÉDILLON. — Vous riez ,sans cœur!

Il va s'asseoir sur le pouf.

LUCIENNE. — Voulez-vous que je pleure? Surtout maintenant que je sais que vous vous offrez des extras.

Elle se lève.

RÉDILLON. — Ah! ils sont jolis, mes extras! Je vous les donne, mes extras! Ah! si vous vouliez, mais est-ce que j'en aurais des extras? Seulement vous ne voulez pas; alors, qu'est-ce que vous voulez, tant pis pour vous, c'est les autres qui en bénéficient.

LUCIENNE, *adossée à la table.* — Allons! grand bien leur fasse!

RÉDILLON, *avec fatuité.* — Je vous en réponds!

LUCIENNE, *en remontant.* — Et voilà l'homme qui vient me parler de son amour!

RÉDILLON. — Mais absolument! Est-ce que ça empêche, ca? C'est pas ma faute si, à côté de l'amour, il y a... il y a... l'animal!

LUCIENNE. — Ah, oui! tiens, c'est vrai! ça m'étonnait aussi que l'on n'en parlât pas, de celui-là! Eh bien! vous ne pouvez donc pas prendre sur vous de le tuer... l'animal?

RÉDILLON. — J'ai jamais pu faire de mal aux bêtes.

LUCIENNE. — Pauvre chat! Eh bien! alors, tenez-le en laisse.

RÉDILLON. — Mais je ne fais que ça. Seulement, comme c'est la bête qui est la plus forte, c'est elle qui traîne et c'est moi qui suis. Alors, qu'est-ce que vous voulez, quand je ne peux pas faire autrement, eh bien! je me résigne, (*se levant.*) je promène l'animal.

Il gagne la droite.

LUCIENNE. — Ah! les hommes! Pauvre Ernest! Et comment s'appelle-t-elle?

Elle s'assied sur le canapé.

RÉDILLON. — Qui ça?

LUCIENNE. — Votre promenade?

RÉDILLON. — Pluplu,... abréviatif de Pluchette.

LUCIENNE. — Délicieux!

RÉDILLON, *allant à elle.* — Oh! mais le cœur n'y est pour rien, vous savez! Est-ce qu'elle compte, Pluplu, pour moi! Il n'y a qu'une femme

à mes yeux, il n'y en a qu'une, c'est vous! Qu'importe l'autel sur lequel je sacrifie si c'est à vous que va l'holocauste!

LUCIENNE. — Comment donc! Vous êtes bien aimable.

RÉDILLON. — Mon corps, mon moi est auprès de Pluplu, mais c'est à vous que se rapporte ma pensée! Je suis près d'elle et je cherche à m'imaginer que c'est vous!... C'est elle que mes bras enserrent et c'est vous que je crois tenir embrassée! Je lui dis : « Tais-toi! que je n'entende pas ta voix. » Je ferme les yeux et je l'appelle Lucienne.

LUCIENNE. — Mais c'est de l'usurpation! Mais je ne veux pas! Et elle accepte ça?

RÉDILLON. — Pluplu? Très bien! Elle se croit même obligée de faire comme moi; elle ferme les yeux et elle m'appelle Clément.

LUCIENNE, *se levant et passant au deuxième plan.* — Oh! c'est exquis! On dirait une pièce jouée par les doublures.

RÉDILLON, *dans un élan de passion.* — Oh! Lucienne, Lucienne, quand mettrez-vous fin au supplice que j'endure? Quand me direz-vous : « Rédillon, je suis à toi! Fais de moi ce que tu voudras. »?

LUCIENNE. — Hein! Mais voulez-vous!...

RÉDILLON, *s'agenouillant devant elle.* — Ah! Lucienne! Lucienne, je t'aime...

LUCIENNE. — Voulez-vous bien vous lever!... Mon mari peut entrer; deux fois déjà il vous a surpris à mes genoux, comme ça!

RÉDILLON. — Et ça m'est égal! Qu'il entre! Qu'il me voie!

LUCIENNE. — Mais pas du tout! Mais, moi, je ne veux pas! En voilà des idées!

Elle le repousse pour se lever, l'impulsion fait tomber Rédillon assis par terre. Lucienne se dégage et va s'asseoir à la table.

RÉDILLON. — Je vous disais donc, chère madame?...

SCENE VIII

LES MEMES, VATELIN, PONTAGNAC

VATELIN, *entrant et s'arrêtant en voyant Rédillon assis par terre.* — Allons bon! Vous voilà encore par terre, vous.

RÉDILLON. — Comme vous voyez... Euh! ça va bien?

VATELIN. — Merci, pas mal. C'est donc une manie, alors? (*A Pontagnac.*) Vous ne le croiriez pas, mon cher, voilà mon ami Rédillon. (*Présentant.*) M. Rédillon, M. Pontagnac.

PONTAGNAC. — Inutile, c'est déjà fait.

VATELIN. — Ah?... Je n'ai jamais vu que lui comme ça; toutes les fois qu'il m'attend dans ce salon — ce ne sont pourtant pas les sièges qui manquent — je ne peux pas y entrer sans le trouver assis le derrière par terre.

PONTAGNAC, *sèchement.* — Ah!

RÉDILLON. — Je vais vous dire!... C'est une habitude d'enfance, j'aimais beaucoup me rouler. Alors, chaque fois que je vais dans le monde, plutôt que de rester debout...

VATELIN. — Quelle drôle d'habitude! C'est pas possible, vous avez dû avoir une grand'mère qui a reçu un regard de cul-de-jatte!

RÉDILLON, *se relevant.* — Ah! Ah! Ah! très drôle! C'est très drôle!

PONTAGNAC, *entre ses dents, en regardant Vatelin.* — Ah! nature de cornard, va!

LUCIENNE, *qui s'est levée.* — Eh bien! vous avez vu les tableaux de mon mari, monsieur Pontagnac?

VATELIN. — Je crois bien! Il a été enchanté! Il m'a dit: « Les musées n'en ont pas de comme ça! » (*A Pontagnac.*) N'est-ce pas?

PONTAGNAC. — Oui, oui, oui. (*A part.*) Heureusement!

On sonne.

VATELIN, *indiquant le pan coupé gauche.* — Tenez! J'en ai encore par là,... si vous voulez?...

PONTAGNAC. — Non, non! pas toutes les joies le même jour; j'aime mieux en garder pour une autre fois.

VATELIN. — Ah! c'est dommage que cette pauvre madame Pontagnac soit dans cet état, j'aurais été fier de lui montrer ma galerie.

PONTAGNAC. — Ah! qu'est-ce que vous voulez,... ses rhumatismes,... à Pau, dans le Béarn.

VATELIN. — La petite voiture, oui, oui! Ah! pauvre nature humaine!

TOUS, *avec un soupir.* — Ah! oui.

SCENE IX

LES MEMES, JEAN, Mme PONTAGNAC

JEAN, *annonçant au fond.* — Madame Pontagnac.

TOUS. — Hein!

PONTAGNAC, *bondissant, à part.* — Nom d'un petit bonhomme! Ma femme!

TOUS. — Votre femme!

PONTAGNAC. — Hein! oui,.. non,.. il faut croire!...

LUCIENNE. — Comment! je la croyais à Pau!

VATELIN. — C'est vrai, avec ses rhumatismes.

PONTAGNAC. — Eh bien! oui, je ne sais pas!... C'est qu'elle aura été guérie!... (*Au domestique.*) Nous n'y sommes pas!... Dites que nous n'y sommes pas!

LUCIENNE. — Mais pas du tout! Au contraire! Faites entrer.

PONTAGNAC. — Oui, je dis bien, faites entrer!... (*A part.*) Ah ! là, là, là, là!

TOUS, *à part.* — Mais qu'est-ce qu'il a?

RÉDILLON, *à part.* — Il n'a pas l'air d'être à la noce, le bonhomme.

PONTAGNAC, *à part.* — Ah, bien! me voilà bien!... (*Haut.*) Je vous en prie, mon ami, madame, pour des raisons que je vous expliquerai plus tard, si ma femme vous questionne, pas un mot, ou plutôt, dites comme moi, hein! dites comme moi!

MME PONTAGNAC, *entrant.* — Je vous demande pardon, messieurs, madame...

PONTAGNAC, *courant à elle.* — Ah! chère amie, te voilà! Quelle charmante surprise!... Justement je m'en allais! Allons, dis au revoir à madame et à ces messieurs, et allons-nous en! Viens, allons-nous en!

TOUS. — Hein!

MME PONTAGNAC. — Mais pas du tout; en voilà une idée!

PONTAGNAC. — Mais si! mais si!

MME PONTAGNAC. — Mais non! mais non !

LUCIENNE. — Mais laissez donc, voyons!

PONTAGNAC. — Mais voilà! Je laisse! (*A part.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MME PONTAGNAC, *s'asseyant sur la chaise que lui avance Vatelin.* — Excusez-moi, madame, de venir ainsi chez vous, sans avoir eu l'honneur de vous être présentée.

LUCIENNE, *assise.* — Mais, madame, c'est moi, au contraire...

VATELIN, *un genou sur le pouf.* — Croyez bien que... certainement...

MME PONTAGNAC. — Mais vraiment il y a si longtemps que j'entends parler de vous par mon mari...

VATELIN. — Vraiment?... Ah! c'est gentil, cela, Pontagnac.

MME PONTAGNAC. — ... Que vraiment je me suis dit: « Cet état de choses ne peut pas continuer, des amis si intimes dont les femmes ne se connaissent pas! »

LUCIENNE ET VATELIN. — Si intimes!

MME PONTAGNAC. — Ah! vous pouvez dire que mon mari vous aime! C'est-à-dire que j'en étais arrivée à être jalouse! Tous les jours la même chose: « Où vas-tu? ... Chez les Vatelin. » Et le soir: « Où vas-tu? ... Chez les Vatelin! » Toujours chez les Vatelin!

VATELIN. — Comment, chez les Vatelin!

PONTAGNAC. — Mais oui, naturellement, quoi! Qu'est-ce que ça veut dire, cet étonnement? (*Vivement à Mme Pontagnac.*) Tu n'as pas vu sa galerie, non? Viens voir sa galerie! Ça vaut la peine, viens voir sa galerie!

MME PONTAGNAC. — Mais non, voyons! mais non!... Mais qu'est-ce que tu as donc?

PONTAGNAC. — Moi? mais rien! Qu'est-ce que tu veux que j'aie?

VATELIN. — Qu'est-ce que tout cela veut dire?...

RÉDILLON, *assis dans le fauteuil, à part.* — Non, ce que je m'amuse, moi! ce que je m'amuse!...

MME PONTAGNAC. — Ah ça! tu as l'air bien agité!... Est-ce que, par hasard?...

PONTAGNAC. — Moi? Où ça, agité! où ça, agité! je ne bouge pas... Seulement, tu vas raconter à M. et Mme Vatelin que je vais tous les jours chez eux! Ils le savent bien que je vais tous les jours chez eux.

LUCIENNE, *à part.* — Aha!

VATELIN, *à part.* — Ah! je comprends!

PONTAGNAC, *à Vatelin, tout en lui faisant des signes.* — Enfin, Vatelin, n'est-ce pas que vous le savez bien que je viens tous les jours chez vous!

VATELIN. — Oui! oui! oui! oui! oui!

PONTAGNAC. — Là, tu vois!

RÉDILLON, *se levant et intervenant, l'air narquois.* — Je l'y ai même rencontré.

PONTAGNAC, *le regard étonné, à part.* — Hein!... (*Puis, bas.*) Merci, monsieur!

RÉDILLON, *bas.* — Il n'y a pas de quoi.

Il se rassied.

PONTAGNAC. — Eh bien! tu es convaincue?

MME PONTAGNAC, *l'air de douter, se levant.* — Oui, oui, oui.

Elle gagne un peu la gauche.

PONTAGNAC. — Mais, dame!

VATELIN, *à part.* — Pauvre Pontagnac, il me fait de la peine! (*Bas, à Pontagnac.*) Attendez, je vais vous tirer de là!

PONTAGNAC. — Ah! oui!

VATELIN. — Croyez même, madame, que mon ami Pontagnac, dans ses fréquentes visites, me parlait souvent de vous.

MME PONTAGNAC. — Ah! vraiment!

PONTAGNAC, *bas.* — C'est ça! Très bien!

VATELIN. — Et qu'il y a longtemps que je lui aurais demandé de me présenter à vous si je n'avais pas su que vous étiez à Pau!

MME PONTAGNAC. — A Pau?

PONTAGNAC, *à part.* — Allons, bon! (*Haut, faisant pirouetter Vatelin pour se mettre entre lui et sa femme.*) Mais non! Mais non! Quoi, Pau? Où ça, Pau? Où allez-vous prendre Pau?

VATELIN. — Comment, où je vais prendre?...

PONTAGNAC. — Mais oui, quoi! Qui est-ce qui vous a parlé de Pau?

VATELIN, *qui veut se rattraper.* — Non, Pau!... Je dis « Pau »... Je veux dire: si j'avais su que vous étiez... que vous étiez...

PONTAGNAC. — Mais nulle part!

VATELIN, *ne sachant à quel saint se vouer.* — C'est ça, que vous n'étiez nulle part!

PONTAGNAC. — Allons, bien! (*Bas.*) Mais taisez-vous donc!

VATELIN. — Je veux bien! Je ne sais plus ce que je dis!

Ils remontent.

RÉDILLON, *à part.* — Le monde où l'on patauge!

MME PONTAGNAC, *à part.* — Décidément, je commence à croire que mes soupçons ne me trompaient pas. (*Haut.*) Oh! mais, monsieur Vatelin, ne vous excusez pas! Je savais que je n'aurais pas à compter sur votre visite, mon mari m'avait mise au courant de votre état.

PONTAGNAC, *à part.* — Bien, voilà autre chose!

VATELIN. — De mon état?...

MME PONTAGNAC. — Mais oui, étant perclus de rhumatismes.

VATELIN. — Ah! vous!

MME PONTAGNAC. — Moi? non, vous! puisqu'on est obligé de vous traîner dans une petite voiture.

VATELIN. — Permettez, c'est vous!...

MME PONTAGNAC. — Non, c'est vous!

PONTAGNAC, *allant à Vatelin.* — Mais oui, c'est vous! quoi! vous n'avez pas besoin de faire des coquetteries pour ma femme.

VATELIN. — Ah! c'est moi!... Bon! bon!... Alors, moi aussi.

PONTAGNAC. — Mais non, pas vous aussi! (*Entraînant Vatelin à gauche.*) Tenez, venez donc me faire voir votre galerie!... Je n'ai pas tout vu!... Je n'ai pas tout vu!

VATELIN. — Ah! je veux bien! Allons voir la galerie!

MME PONTAGNAC. — Edmond, veux-tu rester là!

Lucienne se lève.

PONTAGNAC. — Voilà! Je reviens! Je reviens!

VATELIN. — Nous revenons! Nous revenons!

Ils sortent à gauche.

SCENE X

LES MEMES, moins VATELIN et PONTAGNAC

MME PONTAGNAC. — Oh! c'est trop fort! Voyons, madame, soyez franche. On se moque de moi ici?

LUCIENNE. — Eh bien! oui, madame! (*Mme Pontagnac va tomber sur la chaise près du pouf.*) Aussi bien messieurs les hommes se soutiennent assez entre eux pour qu'entre femmes nous nous devions un peu de solidarité! Oui, on se moque de vous!

Elle s'assied.

MME PONTAGNAC. — Oh! je m'en doutais!

LUCIENNE. — Votre mari n'est pas l'intime du mien, collègue d'un même cercle et voilà tout! Jamais, avant ce jour, il n'a mis les pieds dans cette maison, et si vous l'y avez trouvé aujourd'hui, croyez bien que ce n'est pas un ami qu'il y était venu voir, mais une femme qu'il a poursuivie jusque dans son salon.

MME PONTAGNAC. — Une femme!

LUCIENNE. — Oui, moi!

MME PONTAGNAC. — Non!

LUCIENNE. — Après m'avoir suivie dans la rue avec une insistance que je qualifierais...

RÉDILLON, *dans son fauteuil.* — D'un mufle!

MME PONTAGNAC. — Oh! Oui!

LUCIENNE. — Il s'est trouvé, pour son plus grand désappointement, que cette femme était celle d'un de ses amis. Ce n'était pas de chance! ... N'importe, votre mari vous a menti, et quant à ses prétendues visites ici, elles n'étaient qu'un alibi dont il couvrait ses fredaines!

MME PONTAGNAC. — Oh! le misérable!

RÉDILLON. — Voilà le mot!

LUCIENNE, *se levant.* — Excusez-moi, madame, de vous parler ainsi brutalement. Mais vous en avez appelé à ma franchise, je vous ai éclairée franchement!

MME PONTAGNAC, *se levant.* — Vous avez bien fait, madame, et je vous en remercie.

LUCIENNE. — Aussi bien ai-je agi envers vous, comme je voudrais qu'on agisse avec moi si jamais mon mari...

RÉDILLON, *avec découragement.* — Oh! oui!... mais lui, bernique!

LUCIENNE. — Mais heureusement, dites donc!

MME PONTAGNAC. — Ah! je vois clair à présent, et mes soupçons ne me trompaient pas! Oh! mais maintenant, je sais ce que je voulais savoir! A nous deux, Mr. Pontagnac! Je fais la morte, je vous épie, je vous fais filer, je vous surprends en flagrant délit, et alors!...

Elle descend.

LUCIENNE. — Et alors?

MME PONTAGNAC, *prenant la chaise et la remontant auprès du canapé.* — Ah! ah! ah! Je ne vous dis que ça!

LUCIENNE. — La peine du talion?

MME PONTAGNAC. — En plein!

RÉDILLON, *se levant.* — Bravo!

LUCIENNE, *s'échauffant à l'exemple de Mme Pontagnac.* — Ah! c'est comme moi! si jamais mon mari!...

RÉDILLON. — Oui, oui!

MME PONTAGNAC. — Après tout, quoi? Je suis jeune, je suis jolie.

LUCIENNE. — Moi aussi!

MME PONTAGNAC. — Ce n'est peut-être pas modeste, ce que je dis là...

RÉDILLON. — Ça ne fait rien, quand on est en colère, on n'a pas besoin d'être modeste!

MME PONTAGNAC. — En tout cas, j'en trouverai plus d'un qui sera enchanté...

RÉDILLON. — Tiens, parbleu!

LUCIENNE. — Et moi donc! N'est-ce pas, Rédillon?

RÉDILLON. — Oh! là, là, là, vous!

MME PONTAGNAC. — Et ne croyez pas que je le choisirai! Non, même pas! Il me semble que ça m'empêcherait de savourer ma vengeance! Non, n'importe qui, le premier imbécile venu!

RÉDILLON. — C'est ça!

MME PONTAGNAC, *à Rédillon.* — Vous! si ça vous fait plaisir.

Elle remonte.

RÉDILLON. — Moi? Ah! madame...

LUCIENNE. — Parfaitement! Et moi aussi!

RÉDILLON. — Ah! Lucienne!

MME PONTAGNAC, *redescendant.* — Tenez! donnez-moi donc votre nom, votre adresse?

RÉDILLON. — Rédillon, 17, rue Caumartin.

MME PONTAGNAC. — Rédillon, 17, rue Caumartin. Bon! Eh! bien, monsieur Rédillon, que je surprenne mon mari, j'accours et je vous dis : « Monsieur Rédillon, prenez-moi, je suis à vous! »

Elle se laisse tomber dans ses bras.

LUCIENNE, *même jeu.* — Et moi, aussi, Rédillon! A vous! A vous!

RÉDILLON, *les deux femmes dans ses bras.* — Ah Mesdames!... (*A part.*) C'est étonnant comme j'ai de la chance au conditionnel.

Bruit de voix.

MME PONTAGNAC. — Nos maris! pas un mot!

SCENE XI

LES MEMES, VATELIN, PONTAGNAC

MME PONTAGNAC, *à Vatelin et Pontagnac qui, peu rassurés, l'air piteux, restent dans l'embrasure de la porte.* — Mais entrez, messieurs! Qu'est-ce que vous avez à rester dans la porte?

VATELIN. — Mais rien! mais pas du tout!

MME PONTAGNAC. — Eh! bien, vous avez contemplé la galerie? Vous êtes satisfait?

PONTAGNAC. — Enchanté! Enchanté! (*A part, rassuré.*) Madame Vatelin n'a pas parlé! (*Haut.*) Il y a là surtout quelques toiles... Ah!.. des toiles! de parents de grands maîtres...

VATELIN. — N'est-ce pas?

PONTAGNAC. — Entre autres un Corot fils et un Rousseau cousin, vraiment, ce n'est pas la peine d'avoir des maîtres eux-mêmes.

VATELIN. — C'est ce que je dis. C'est aussi bien fait; c'est, la plupart du temps, beaucoup plus soigné.

RÉDILLON. — Et ça coûte beaucoup moins cher.

MME PONTAGNAC. — Eh! bien, nous, pendant ce temps-là, nous

avons fait plus ample connaissance avec madame Vatelin. Nous avons beaucoup parlé de toi.

PONTAGNAC, *inquiet.* — Ah!

MME PONTAGNAC. — Et monsieur lui-même m'a dit qu'il t'avait souvent rencontré et qu'il t'appréciait beaucoup.

PONTAGNAC. — Non, il a dit ça? (*A Rédillon.*) Ah! Monsieur! (*A part.*) Oh! et moi qui... (*Haut.*) Ma chère amie... Monsieur Durillon.

RÉDILLON. — Red!... Red!...

PONTAGNAC. — Oh! pardon!... Rédillon!... Oh! Red, Dur... c'est la même chose. Mr. Rédillon, Mme Pontagnac.

MME PONTAGNAC — Nous avons eu le temps de faire connaissance!

Elle remonte avec Lucienne au-dessus de la table.

PONTAGNAC. — Oui? Parfait, alors!... (*A Rédillon.*) Cher monsieur, ma femme reçoit tous les vendredis, si vous voulez nous faire l'honneur...

RÉDILLON. — Mais comment donc! (*A part.*) C'est bien ça, tout à l'heure, c'était l'amoureux, il me battait froid. Sa femme arrive, le mari reparaît et il m'invite! Ils sont tous les mêmes!

SCENE XII

LES MEMES, JEAN

JEAN. — Il y a là une dame qui demande Monsieur.

VATELIN, *remontant et rangeant la chaise.* — Moi! Qui ça?

JEAN. — Je ne sais pas. C'est la première fois que je vois cette dame.

LUCIENNE. — Une dame, qu'est-ce qu'elle veut?

VATELIN, *du geste d'un homme qui n'en sait pas plus long.* — Ah! ma chère amie, ça!... (*A Jean.*) Vous auriez dû demander le nom?

LUCIENNE, *à Jean.* — Elle est jolie?

JEAN, *avec une moue.* — Pflutt!

VATELIN. — Eh! bien, Jean, qu'est-ce que c'est! Je t'en prie, ma chère amie, ce n'est pas à mon domestique à donner son avis sur les personnes qui viennent me voir. (*A Jean.*) Vous avez dit que j'y étais?

JEAN. — Oui, cette dame attend dans le petit salon.

VATELIN. — C'est bien, qu'elle attende. Je la recevrai.

Jean sort au fond.

MME PONTAGNAC. — Allons, monsieur Vatelin, je vois que vous avez affaire, je ne veux pas abuser de vos moments... surtout quand vous avez une dame à recevoir.

VATELIN. — Oh! quelque cliente!... Ça ne presse pas! Ce n'est évidemment pas l'homme qu'elle vient voir, c'est l'avoué.

LUCIENNE. — Mais je l'espère bien!

MME PONTAGNAC. — Au revoir, chère madame!... et bien heureuse. Monsieur... euh...

PONTAGNAC. — Rédillon!

RÉDILLON. — 17, rue Caumartin, parfaitement.

MME PONTAGNAC. — C'est ça. (*A Pontagnac.*) Prends note, mon ami!

RÉDILLON. — Oh! dans le Tout-Paris!...

PONTAGNAC. — Ça ne fait rien, j'inscris toujours.

RÉDILLON. — D'ailleurs, je descends avec vous. J'ai quelques courses à faire. (*A Lucienne.*) Au revoir, madame. (*Bas.*) Au revoir, ma Lucienne!... (*A Vatelin.*) Au revoir, vous!

PONTAGNAC. — Allons, partons... (*Il serre la main de Vatelin, puis*

à Mme Vatelin.) Madame! (*Bas et vivement.*) Je mets ma femme chez elle et je reviens vous donner l'explication de ma conduite.

MME PONTAGNAC. — Tu viens?

PONTAGNAC. — Voilà! Voilà!

MME PONTAGNAC, *à part.* — Et maintenant, marche droit, mon bonhomme!

Ils sortent.

SCENE XIII

LUCIENNE, VATELIN, puis JEAN, puis MAGGY

VATELIN. — Veux-tu me laisser, ma chère amie, que j'expédie cette personne...

En ce disant, il sonne.

LUCIENNE. — Voilà!... A tout à l'heure, mon Crépin.

Elle sort par la gauche en emportant son chapeau posé sur le canapé.

JEAN. — Monsieur a sonné?

VATELIN. — Oui, introduisez cette dame.

Jean introduit Maggy par la droite 2e plan, puis se retire.

VATELIN, *qui s'est assis à sa table, tout en rangeant des papiers pour se donner un air occupé et sans regarder la personne qui entre.* — Si vous voulez prendre une chaise, madame...

MAGGY, *arrivant derrière lui et lui donnant deux gros baisers sur les yeux. Accent anglais très prononcé.* — Oh! my love!

VATELIN, *ahuri, se levant.* — Hein! Qu'est-ce que c'est? (*Reconnaissant Maggy.*) Madame Soldignac! Maggy! Vous!

MAGGY. — Moi-même.

VATELIN. — Vous! vous ici! mais c'est de la folie!

MAGGY. — Pourquoi?

VATELIN. — Eh! bien, et Londres?

MAGGY. — Je l'ai quitté.

VATELIN. — Et votre mari?

MAGGY. — Je amené loui! Il vené pour affaires à Paris!

VATELIN, *retombant sur la chaise.* — Allons bon!... Mais qu'est-ce que vous venez faire?

MAGGY. — Comment! ce que je vienne faire! Oh! ingrate! oh! you naughty thing, how can you ask me what I have come to do here. Here is a man for whom I have sacrified everything, my duties as a wife, my conjugal faithfulness...

VATELIN, *se levant et voulant l'interrompre.* — Oui... oui... (*Il va écouter à la porte de sa femme.*)

MAGGY, *gagnant la droite.* — I leave London! I cross the sea! All this to reach him and when at last I find him, he asks me what have you came here for!

VATELIN, *redescendant.* — Oui!... Mais ce n'est pas ça que je vous demande! Vous me parlez anglais, je ne comprends pas un mot! Comment êtes-vous ici? Pourquoi? Qu'est-ce que vous voulez?

MAGGY, *derrière la table.* — Qué je veux? Il demande qué je veux! Mais je veux... vous!

VATELIN. — Moi!

MAGGY. — Oh! yes! parce que je vous haime toujours, moâ! Ah! dear me! pour trouver vous, j'ai quitté London, j'ai traversé le Manche qui me rend bien malade... j'ai eu le mal de mer, j'ai rendu... j'ai rendu... comment disé?

VATELIN. — Oui! oui. Ça suffit! Après?...

MAGGY. — No, j'ai rendu l'âme, mais ce m'est égal!... Je disei! Je vais la voir, loui... et je souis là, pour houitt jours.

Elle s'assied.

VATELIN, *tombant sur un siège.* — Huit jours! Une semaine!... Vous êtes-là pour une semaine?

MAGGY. — Oh! oui, un semaine tout pour vous... Ah! disez moâ vous me haimez encore!... Pourquoi vous avez pas répondu mes lettres?... Je disais déjà : « Oh! mon Crépine il me haime plus!... » Oh! si, vous haimez moâ!... ô Crépine! tell me you love me!

VATELIN, *se levant.* — Mais oui! mais oui!

MAGGY, *se levant et descendant.* — Quand je souis arrivée cet matin, j'ai tout de suite écrivé à vous... et pouis et pouis... j'ai pas envoyé la lettre... je mé souis disé il répondra peut-être pas à moâ... j'ai jeté mon lettre à la panier... et j'ai pris un hansom, ...comment vous dis, ... un sapin pour venir... Aoh! comme est difficult ...la rue de vous pour trouvéi... Je sais pas, le cocher comprenait pas le françéi, ...il voulait pas mé conduire.

VATELIN, *à part.* — Ah! brave cocher!

MAGGY. — Je loui diséi, « Cocher, allez roue Thremol ». Il répondéi : connais pas...

VATELIN. — Rue Thremol! oui oui... Maintenant, croyez-vous que si vous lui aviez dit tout simplement, rue la Trémoille...

MAGGY. — Eh! bien, je dis : « rue Thremol ».

VATELIN. — Parfaitement.

MAGGY. — Ah! Crépine, Crépine, que je souis heureuse!... Vous venez mé voir cet soir, hé?

VATELIN. — Hein! Permettez! permettez!...

MAGGY. — Aoh! ne dis pas no! j'ai trouvé cet matin un petite rez-de-chaussée toute meublée comme je diséi à vos dans le lettre que jé l'ai mise à la panier... quarante houit roue Roquépaïne.

VATELIN. — Vous êtes descendue rue Roquépine?

MAGGY. — Oh! no! avec ma mari à l'hôtel Chatham, mais la rez-de-chaussée, c'est pour nous deux. Je l'ai louée et vous viendrez cet soir, hé!

VATELIN, *se dégageant et passant n°* 2. — Moi! Ah! non! par exemple!

MAGGY. — No! pourquoi no?

VATELIN. — Parce que!... parce que c'est impossible... Est-ce que je suis libre! j'ai une femme, moi! je suis marié, moi!

MAGGY. — Vous, vous êtes marié!

VATELIN. — Mais dame!

MAGGY. — Aoh! à London, vous diséi vous étiez bœuf.

VATELIN. — Comment bœuf? veuf.

MAGGY. — Aoh! bœuf, veuf, c'est la même chose!

VATELIN. — Mais non, ce n'est pas la même chose! Merci! le veuf, il peut recommencer, tandis que le bœuf...

MAGGY. — Well, pourquoi vous m'avez dit?...

VATELIN. — Eh! bien, oui, j'étais veuf, puisque j'avais laissé ma femme à Paris, ...c'est une façon de dire.

MAGGY. — Alors... alors... what? C'est fini ensemble?

VATELIN. — Voyons, Maggy, soyez raisonnable.

MAGGY. — Et vous rehaimerez moâ plus... plus jamais?

VATELIN. — Si, quand j'irai à Londres! là!

MAGGY, *éclatant en sanglots et passant n° 2.* — Aoh! Crépine ne me haime plus! Crépine ne me haime plus.

VATELIN, *courant à la porte de Lucienne.* — Mais taisez-vous donc, ma femme peut vous entendre!

MAGGY. — Ce m'est égal!

VATELIN, *descendant.* — Oui! mais pas à moi! Voyons! je vous en supplie, un peu de raison! Certainement, je suis très touché, mais, enfin, ce roman ébauché à Londres n'avait jamais dû être éternel. Quoi! j'avais fait votre connaissance pendant la traversée, vous aviez le mal de mer, j'avais le mal de mer, nos deux cœurs étaient si troublés qu'ils étaient faits pour se comprendre, ils se comprirent. A Londres, vous vîntes me voir tous les jours à mon hôtel, je fis la connaissance de votre mari avec qui je me liai et ce qui devait arriver arriva. Eh! bien, contentons-nous de nous rappeler ce beau temps-là, sans essayer de le recommencer. Aussi bien, ici, je n'en ai pas le droit, ...là-bas, j'avais une excuse! Il y a des choses qu'on peut faire d'un côté du détroit et qu'on ne peut pas faire de l'autre! ...J'avais un bras de mer entre ma femme et moi, ici je ne l'ai plus... Eh! bien, faites comme moi... ayez l'abnégation que j'ai!... oubliez-moi! Il y a d'autres beaux hommes que moi à Londres.

MAGGY. — Oh! no, no! je pouvai pas!... Je souis une femme fidèle... j'ai eu un amant, je n'en aurai pas d'autres!

VATELIN. — Allons! voyons, fidèle... oui, jusqu'à un certain point, car enfin... votre mari...

MAGGY. — Bien quoi! j'ai toujours la même!

VATELIN. — Ah! bon, comme ça!

MAGGY. — No, no! une seule mari, un amant seul!...

VATELIN. — Bien! bien! si c'est un principe!...

MAGGY., *brusquement.* — Alors, Crépine... Crépine!... vous voulez plus moâ?

VATELIN. — Mais voyons! rendez-vous compte!...

MAGGY. — Well! well!... Adieu, Crépine!

VATELIN, *allant ouvrir la porte du fond.* — Adieu, chère madame, adieu! Par ici!

MAGGY, *tombant sur un siège.* — Ah! je me doutéi de cette chose! Quand je recevai pas de réponses à mes lettres, ...aussi je avais déjà préparé un écrit pour mon mari. Je vais lé envoyer à loui.

VATELIN. — Aha!

MAGGY, *tirant une lettre et lisant.* — « Good bye dear, forget me. I am only a guilty wife, who has now nothing left but death. I have been Mr. Vatelin's mistress, Twenty-eight Thremol Street, who has forsaken me, and now I will kill myself!

VATELIN. — Eh! bien, ça me paraît très bien! Envoyez-lui ça!... Qu'est-ce que ça veut dire?

MAGGY. — Vous comprend pas? Aoh!... (*traduisant.*) Adieu, cher, oublié moâ! Je suis qu'une femme coupable qui a plous qu'à mourir!...

VATELIN. — Hein!

MAGGY. — J'ai étéi la maîtresse de Mr. Vatelin, 28, rue Thrémol...

VATELIN. — Hein? quoi? de Mr. Vatelin? Eh bien! en voilà une idée!... et avec mon adresse!...

MAGGY. — Il m'a.. il m'a... « comment dit-on en français?... » Il a plaqué moâ, yes? et je me souicide.

VATELIN, *descendant à elle.* — Mais c'est fou! Vous n'allez pas lui envoyer...

MAGGY. — Oh! yes!

VATELIN. — Mais jamais de la vie!... Vous tuer, vous! et mon nom, mon adresse... 28, rue..

MAGGY. — Thrémol...

VATELIN. — Thrémol, oui... Eh bien! en voilà une affaire!... Maggy! ma petite Maggy!...

MAGGY., *se levant et passant à gauche.* — Il n'y a plus de petit Maggy.

VATELIN. — Mais c'est insensé, voyons! Maggy, vous ne ferez pas cela!

MAGGY. — Alors venez cette sòar, quarante-houit, roue Roquepaïne.

VATELIN. — Mais puisque je vous dis que je ne peux pas! Quel prétexte donner à ma femme?

MAGGY. — No? Eh bien, jé mé souicide!

VATELIN. — Oh! mon Dieu! eh bien, oui, là, j'irai!

MAGGY. — Yes? Aoh! dear me, et vous rehemerez moâ?

VATELIN. — Et je rehaimerai vous, là! (*A part, avec rage.*) Ouh!

MAGGY. — Oh! je souis tout content! Crépine, je te aime!

On sonne.

VATELIN, *à part.* — Ouh! crampon! Tu pouvais pas rester à Londres!

SCENE XIV

LES MEMES, JEAN, puis LUCIENNE, SOLDIGNAC, puis, PONTAGNAC

JEAN, *paraissant au fond.* — C'est un monsieur qui demande si Monsieur est visible?

VATELIN. — Qui ça?

JEAN. — Mr. Soldignac.

MAGGY. — Ma mari!

VATELIN. — Lui! (*A Jean.*) Oui, tout de suite, je suis à lui (*Jean sort.*) Qu'est-ce qu'il vient faire?

MAGGY. — Je sais pas! Vous presser la main, pouisqu'il est à Paris.

VATELIN. — En tous cas, il ne faut pas qu'il vous voie! Tenez, filez par là!

Il lui indique la porte à droite 1er plan et la fait passer.

MAGGY. — All right! à ce soir!...

VATELIN. — Oui, oui, c'est entendu.

MAGGY. — Quarante-houit roue Roquepaïne!...

VATELIN. — Roue Roquepaïne! allez! allez!

MAGGY. — J'allai! j'allai!... O you wicked thing... I love you!.

Elle sort de droite.

VATELIN. — Oh! les conséquences d'une faute!... Dire que je n'ai

trompé qu'une fois ma femme depuis que je suis marié... et j'étais excusable, puisque j'avais le bras de mer... Eh! bien, voilà!...

LUCIENNE, *paraissant à gauche.* — Cette dame est partie?...

VATELIN. — Oui, oui!

LUCIENNE. — Qui a sonné?

VATELIN. — Un ami que j'ai connu à Londres.

JEAN, *introduisant Soldignac.* — Mr. Soldignac!

SOLDIGNAC, *accent anglais.* — Eh! bonjour, cher ami, comment vous va?

VATELIN, *poignée de main.* — Très bien, quelle bonne surprise!

Soldignac salue Lucienne.

VATELIN. — Chère amie, Mr. Soldignac!

LUCIENNE. — Monsieur!

SOLDIGNAC. — Madame, sans doute! Oh! très bien! très bien (*S'asseyant.*) Mon cher ami, je viens qu'un instant! je suis très pressé, vous savez, un soir si vous voulez, j'ai le temps, mais le jour ... les affaires... business is business, comme nous disons en Angleterre. (*Se levant.*) Alors, voilà, je suis venu pour vous serrer la main d'abord, et puis à cause de ma femme.

VATELIN, *assis à son bureau.* — Elle va bien, madame Soldignac?

SOLDIGNAC. — Très bien, merci. Elle m'a chargé beaucoup de choses... Justement c'est pour elle que je viens. Mon cher ami, j'ai appris une chose, vous allez être bien étonné, je suis coquiou.

VATELIN. — Co...quoi?

SOLDIGNAC. — Pas coquoi, coquiou... madame Soldignac me trompe si vous préférez.

VATELIN. — Hein?

LUCIENNE, *se levant.* — Je vous demande pardon, je crains d'être indiscrète, je me retire.

SOLDIGNAC. — Oh! non, ça m'est égal, je suis très philosophe. Seulement je suis pressé, j'ai les affaires. (*S'asseyant.*) Voilà, cet matin, j'ai mis la main sur la pot aux roses,.. j'ai trouvé cette lettre dans le panier de ma femme.

VATELIN, *à part.* — Nom d'un petit bonhomme! la lettre qu'elle m'écrivait; pourvu qu'elle ne m'ait pas nommé.

SOLDIGNAC. — My love...

VATELIN, *à part, rassuré.* — Love!... Non, ce n'est pas moi!

SOLDIGNAC. — « Je souis à Paris... nous allons donc pouvoir nous rehaimer ». Vous comprenez?

VATELIN. — Oui, oui.

SOLDIGNAC. — « Çet soir ma mari » — c'est moi — passe son soirée tard à les affaires, je souis seule, vienne me trouver, 48, rue Roquepaïne, à la rez-de-chaussée, ...je vous attends! Maggy ». Qu'est-ce que vous en dites?...

VATELIN. — Mon Dieu, vous savez, il ne faut pas trop... comme ça, à première vue; peut-être qu'au fond il n'y a rien.

SOLDIGNAC, *se levant.* — Allons donc! Eh! bien, nous verrons bien!... Entre deux affaires j'ai couru chez le commissaire de police. ...et cet soir, je ne sais pas quel il est, loui, le « my love », mais je les fais pincer tous les deux, elle et son love, quarante houit, rue Roquepaïne.

VATELIN, *à part.* — Saperlipopette! Eh! bien, il fait bien de venir me prévenir.

SOLDIGNAC. — N'est-ce pas, madame?...

LUCIENNE, *se levant.* — Mon Dieu, monsieur, vous savez, moi...

SOLDIGNAC. — Oui, et alors je divorce.

VATELIN, *se levant.* — Comment, vous voulez divorcer?

SOLDIGNAC. — Oh! oui... je serai très content. Elle m'embête, ma femme... Elle a toujours un tempérament; ça me dérange pour mes affaires. Alors je viens vous voir comme avoué pour vous prépariez tout de suite toutes les pièces pour le divorce.

VATELIN. — Moi!

SOLDIGNAC, *allant prendre son chapeau au fond.* — Oui, parce que souis très pressé.

VATELIN. — Mais ça n'est pas mon affaire, ...comment voulez-vous, ...c'est à Londres que vous devez...

SOLDIGNAC. — Pourquoi à Londres? Je souis pas de Londres!

VATELIN. — Ah!

SOLDIGNAC. — No, je souis de Marseille!

VATELIN ET LUCIENNE. — Vous!...

SOLDIGNAC. — Oui, Narcisse Soldignac, de Marseille, seulement j'ai été élevé toute petite en Angleterre, où j'ai toujours vécu pour mes affaires, et où je me suis marié, mais devant le Consulat français, par conséquent vous pouvez préparer les pièces.

VATELIN. — Ah! alors il faut que...

SOLDIGNAC. — Evidemment, puisque je souis Français.

VATELIN. — Oui, oui, oui... (*A part.*) Moi... c'est moi qui... Ah, ça! c'est le comble!...

SOLDIGNAC. — C'est convenu?... je vous demande pardon parce que je souis pressé.

VATELIN, *à part.* — Ah! et puis, après tout, qu'est-ce que je risque. (*Haut.*) Eh! bien, c'est entendu, seulement tout cela est soumis à une condition essentielle, c'est que vous surpreniez votre femme et son complice!

SOLDIGNAC. — Naturellement! mais puisque je les pince ce soir, 48, rue Roquepaïne.

VATELIN, *à part.* — Oui, pas si bête que tu nous y trouves!

SOLDIGNAC. — Et quant au monsieur, quand je l'aurai entre les mains je me réserve pour mon plaisir de lui donner une petite leçon de boxe.

VATELIN. — Ah! vous êtes fort à...

SOLDIGNAC. — Moi? très fort!... Ma femme aussi, c'est moi qui loui ai appris!... Une fois je me souis battu avec le premier champion de Londres, ah! je loui ai flanqué une de ces tatouilles, comme nous disons en Provence. Il a reçu un tel coup de poing qu'il en a traversé la Manche.

LUCIENNE. — Oh! oh! oh!

SOLDIGNAC. — Je vous assure, ...le soir même par le premier paquebot.

VATELIN. — Ah! bon!

LUCIENNE. — C'est que vous avez une façon d'accommoder vos récits à la Provençale.

SOLDIGNAC. — Que voulez-vous, si j'ai pris le flegme anglais... j'ai tout de même la nature de mon pays... (*Avec un peu de lyrisme.*) Même à travers mon brouillard de Londres, on retrouve un rayon de soleil du Midi.

LUCIENNE. — Oh! mais vous êtes poète.

SOLDIGNAC, *changeant de ton.* — No, j'ai pas le temps, je souis pressé... business is business comme nous disons à Londres. Au revoir..

et quant au monsieur cet soir... (*faisant un geste de boxe.*) Voilà!... Di gou li gue vengue, mon bon! comme nous disons à Marseille, ...Au revoir!

Il remonte et se cogne dans Pontagnac qui entre.

PONTAGNAC. — Oh! pardon!

SOLDIGNAC. — Oui, bonjour monsieur... je souis pressé.

VATELIN. — Pontagnac, il arrive bien... (*A Lucienne.*) Veux-tu accompagner Mr. Soldignac, j'ai un mot à dire à Pontagnac.

LUCIENNE, *sortant à la suite de Soldignac.* — Parfaitement.

SCENE XV

LES MEMES, moins LUCIENNE et SOLDIGNAC

PONTAGNAC. — Qu'est-ce que c'est que cet énergumène?

VATELIN. — Rien, un Anglais de Marseille. Vous tombez bien, mon cher Pontagnac, j'ai un service à vous demander.

PONTAGNAC. — A moi?...

VATELIN. — Oui, d'homme à homme. J'ai ce soir un rendez-vous avec une dame.

PONTAGNAC. — Vous! ah! je tombe des nues.

VATELIN. — C'est comme ça!

PONTAGNAC. — Vous trompez donc votre femme?

VATELIN. — Il y a des circonstances où un mari est quelquefois obligé...

PONTAGNAC, *ravi, à part.* — Il trompe sa femme et c'est à moi qu'il vient le dire.

VATELIN. — Alors, voilà!... nous avions rendez-vous dans un endroit où à l'heure qu'il est des raisons particulières, mais impérieuses, nous empêchent d'aller. Vous qui êtes dans le mouvement, vous ne pourriez pas m'indiquer un hôtel où je pourrais...

PONTAGNAC. — Mais si, mais si... Le Continental, le Grand Hôtel. Ah! l'Ultimus, c'est toujours là où je vais. Très commode, plusieurs sorties!... Mais envoyez une dépêche pour qu'on vous retienne une chambre pour ce soir.

VATELIN. — Merci, cher ami, merci!... Je vais télégraphier tout de suite... et à la personne également pour l'avertir et lui dire de demander la chambre à mon nom.

PONTAGNAC. — C'est ça! c'est ça! mais votre femme vous donnera donc campo ce soir?

VATELIN. — Oh! ça, ce n'est pas difficile; ma profession m'oblige souvent à m'absenter de Paris. Je dirai que je suis appelé en province pour un testament, une vente après décès, n'importe quoi!

PONTAGNAC. — Parfait! parfait!

VATELIN. — Je vous laisse, je vais télégraphier.

Il sort à droite.

SCENE XVI

PONTAGNAC, puis LUCIENNE

PONTAGNAC. — Il trompe sa femme! Oh! bonheur!

LUCIENNE, *revenant du fond.* — Drôle de type, cet Anglais.

PONTAGNAC. — Ah! Lucienne!... non, pardon... madame! vite venez!

LUCIENNE. — Quoi, qu'est-ce qu'il y a?

PONTAGNAC. — Eh bien, je... Oh! non, non, je ne peux pas!

LUCIENNE. — Eh bien! c'est tout?

PONTAGNAC, *à part.* — Ah! ma foi, tant pis!... Après tout, quoi, je ne dois rien à Vatelin. Ce n'est pas mon ami, et puis l'amour avant tout!...

LUCIENNE. — Eh bien?

PONTAGNAC. — Vous n'avez qu'une parole, n'est-ce pas? Vous m'avez bien dit : « Je ne tromperai jamais mon mari la première! mais s'il commence, je lui rendrai la pareille sans hésiter! »

LUCIENNE. — Oui, évidemment j'ai dit ça!

PONTAGNAC. — Vous jurez que vous le ferez comme vous le dites, que vous le tromperez immédiatement si jamais vous avez la preuve!

LUCIENNE. — Oh, ça! oui, tout de suite.

PONTAGNAC. — O joie! eh bien! cette preuve, je l'ai!... Ce soir, à l'hôtel Ultimus, votre mari avec une femme...

LUCIENNE. — Non, non, vous mentez!

PONTAGNAC. — Je mens?... tout à l'heure, il va vous dire qu'il a reçu une dépêche l'obligeant à aller en province pour un testament ou une vente après décès.

LUCIENNE. — Oh! ce n'est pas possible! Crépin! lui!

PONTAGNAC. — Oui, ce Crépin-là!

LUCIENNE. — Il serait capable! Oh! si vous me montrez ça! Si vous me montrez ça!

PONTAGNAC. — Eh bien! ce soir, je guetterai son départ, et aussitôt je passe vous prendre et je vous mène sur le lieu du crime, à l'hôtel Ultimus. Voulez-vous?

LUCIENNE, *passant à gauche.* — Ah! oui, je veux! Oh! oui, je veux!

PONTAGNAC. — Lui! du calme.

Il gagne la droite.

SCENE XVII

LES MEMES, VATELIN

VATELIN, *entrant.* — Oh! ma chère amie! te voilà! Eh bien! il m'en tombe une tuile!

LUCIENNE. — Ah! vraiment! quoi donc?

PONTAGNAC, *à part.* — Vas-y, mon garçon, vas-y!

VATELIN. — Une dépêche, figure-toi, une dépêche qui me force à quitter Paris ce soir même par le train de huit heures.

LUCIENNE, *à part.* — C'était vrai!

VATELIN. — Et à aller à Amiens pour l'ouverture d'un testament.

LUCIENNE. — Oh! gredin! (*Haut.*) Mais ne peux-tu te faire remplacer par un de tes clercs?

VATELIN. — Oh! non, impossible!... On désire que j'assiste en personne.

LUCIENNE. — C'est bien! va, mon ami, va! *business is business!* comme dit ton anglais.

VATELIN. — Evidemment. Ah! je suis bien contrarié!

LUCIENNE. — Tartufe, va!

VATELIN. — Je te demande pardon, des dépêches à faire porter!

Il sort par la droite.

PONTAGNAC. — Eh bien! êtes-vous édifiée?

LUCIENNE. — Oh!... je ne vois que trop clair... Oh! le misérable!... Lui que je croyais un des rares maris fidèles, le voilà! comme les autres! C'est bien, monsieur Pontagnac, je vous attends ce soir, et si j'ai la preuve de ce que vous me dites, ah! je vous jure bien, je vous jure qu'une heure après... je serai vengée!...

PONTAGNAC. — Ah! merci!... (*A part.*) C'est un peu canaille ce que j'ai fait là,... mais bah! j'ai une excuse, c'est pour avoir sa femme. (*Haut.*) A ce soir!

Il sort vivement par le fond.

LUCIENNE, *se dirigeant vers sa chambre.* — A ce soir!

RIDEAU

ACTE II

La chambre 39 *à l'hôtel Ultimus. Une grande pièce confortablement meublée. Au fond, un lit dans une alcôve. Une table au milieu de la chambre. Porte d'entrée au fond à gauche donnant sur le couloir. A gauche, premier plan, porte donnant sur la chambre* 38. *Au deuxième plan, une cheminée. A droite, troisième plan, porte sur un cabinet de toilette. Mobilier de chambre d'hôtel.*

SCENE PREMIERE

ARMANDINE puis VICTOR (17 *ans, tenue de groom*)

Au lever du rideau, Armandine, debout devant la table du milieu, est en train de fermer un sac de voyage. On frappe à la porte du fond.

ARMANDINE. — Entrez! (*Voyant Victor.*) Ah! c'est toi, petit! Eh bien! tu as fait ma commission?

VICTOR. — Oui, madame! Le gérant m'a dit de dire à Madame qu'il allait monter de suite.

ARMANDINE. — Tu lui as parlé pour le changement de chambre?

VICTOR. — Oui, oui, madame! Il savait d'ailleurs, la femme de chambre lui avait dit.

ARMANDINE. — C'est bien, merci chasseur. (*A part.*) Il est gentil, ce petit. (*Haut.*) Dis donc, avance un peu.

VICTOR. — Madame!

ARMANDINE. — Quel âge as-tu?

VICTOR. — Dix-sept ans.

ARMANDINE. — Dix-sept ans! Tu es gentil, tu sais.

VICTOR, *rougissant et baissant la tête.* — Oh! madame!

ARMANDINE. — Ça te fait rougir? Il paraît même que ça te fait plaisir.

VICTOR. — Oh!... oui!... venant de madame!

Il ferme les yeux sans oser en dire davantage.

ARMANDINE, *lui donnant une caresse sur la figure.* — Eh bien! je ne m'en dédis pas, tu es très gentil!...

Victor, au moment où la main d'Armandine lui passe sur la bouche, dans un moment d'égarement la saisit de ses deux mains et la baise avec frénésie.

ARMANDINE. — Eh bien! qu'est-ce que c'est!

VICTOR. — Oh! pardon, madame!

ARMANDINE. — Tu ne t'embêtes pas, mon petit!

VICTOR. — Oh! madame, je n'ai pas su ce que je faisais. Je n'ai pas blessé madame?

ARMANDINE, *gagnant la droite.* — Pas trop!... il y a des impertinences qui ne blessent pas les femmes.

VICTOR. — Madame ne le dira pas au gérant. Ça me ferait flanquer à la porte!

ARMANDINE, *riant.* — Hein! si j'étais méchante.

Elle s'assied sur le canapé.

VICTOR. — Ah! c'est que quand j'ai senti la main de madame, si chaude, si douce, sur ma joue... ça m'a donné comme un tremblement, tout s'est mis à tourner!... Songez, madame, que j'ai dix-sept ans, et depuis que j'ai dix-sept ans, je ne sais pas... tenez, madame, que j'en ai des clous qui m'en poussent... Oui, madame, là! en v'là un dans le cou qui commence. J'ai montré ça au médecin qui a quitté l'hôtel ce matin, il m'a dit : « Mon petit, c'est la puberté. »

ARMANDINE, *assise sur le canapé.* — La puberté! Qu'est-ce que c'est que ça, la puberté?

VICTOR. — Je ne sais pas! Mais il paraît que j'ai l'âge d'aimer... Ah! je m'en apercevais bien que c'est la sève qui me travaille.

ARMANDINE. — Oui, oui, oui...

VICTOR. — Alors, quand madame est venue comme ça... Oh! madame ne m'en veut pas?...

ARMANDINE, *se levant.* — Mais non, mais non!... la preuve, tiens, voilà trois francs.

VICTOR, *les trois francs dans la main.* — Trois francs!

ARMANDINE. — C'est pour toi.

VICTOR. — Oh! non! non! non!

Il les pose sur la table.

ARMANDINE. — Comment!

VICTOR. — Oh! non! pas de madame! pas de madame!

ARMANDINE. — Mais voyons!...

VICTOR. — Oh! moi qui en donnerais bien sept avec pour...

ARMANDINE. — Pour?

VICTOR, *interloqué et retenant des sanglots qui lui montent à la gorge.* — Pour rien, madame! (*Changeant de ton.*) Voilà le gérant, madame.

Il remonte en courant.

ARMANDINE. — Pauvre gamin!

Elle reprend les trois francs.
Victor arrive à la porte, s'efface pour laisser passer le gérant et sort.

SCENE II

ARMANDINE, LE GERANT

LE GÉRANT. — Madame m'a fait demander?

ARMANDINE. — Bien oui! C'est pour cette chambre... savoir ce qui a été fait.

Elle achève de faire sa malle et son sac.

LE GÉRANT. — Mais c'est entendu, madame, on vous en donnera une autre sur le devant.

ARMANDINE. — Oh! oui, parce que c'est navrant ici, (*Allant jeter un coup d'œil à sa malle.*) et vous comprenez, si je dois rester une dizaine de jours,... le temps qu'on aménage mon nouvel appartement...

LE GÉRANT. — Mais ça se comprend, madame.

ARMANDINE. — Dame, il me semble! Alors, n'est-ce pas, si ça ne vous gêne pas...

LE GÉRANT. — Oh! pas du tout, madame; c'est-à-dire que, madame voudrait même conserver sa chambre à l'heure qu'il est que je ne pourrais plus la lui donner, elle a été louée tout de suite!

ARMANDINE. — Oui! eh bien! ça se trouve bien. Et quel est l'heureux qui me succède?

LE GÉRANT. — Un monsieur Vatelin qui a télégraphié pour retenir une chambre et à qui j'ai réservé celle-ci.

ARMANDINE, *fermant son sac.* — Vatelin... Tiens! connais pas! d'ailleurs, ça m'est égal! Et alors?...

Elle s'assied à gauche de la table.

LE GÉRANT. — Eh bien! alors je donnerai à madame, si ça lui convient, le 17; c'est sur la rue.

ARMANDINE. — Soit! Si vous me dites qu'elle est bien!... Moi, ce qu'il me faut, n'est-ce pas, c'est une pièce un peu grande, confortable... de façon à ce que si je reçois un ami ou un autre, et que s'il lui arrive de vouloir rester un soir...

LE GÉRANT. — Ah! madame n'est pas seule, bon, bon, bon... Oui, oui, oui, je comprends, madame voudrait une chambre où au besoin... Oh! mais alors je vais donner à madame le 23... il fera bien mieux l'affaire, il est à deux lits.

ARMANDINE. — A deux lits! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de deux lits? Vous voulez me couvrir de ridicule?

LE GÉRANT. — Comment, madame, mais...

ARMANDINE. — Ah çà! est-ce que vous vous imaginez que j'invite des spectateurs?

LE GÉRANT. — Oh! madame... non, mais j'avais pensé que pour monsieur l'ami de madame...

ARMANDINE, *se levant.* — Quoi, le deuxième lit? Eh bien! il en ferait une bobine! Non, non, j'aime mieux le 17.

Elle va fermer sa malle.

LE GÉRANT. — Bien, madame!

ARMANDINE. — Vous enverrez prendre ma malle pour qu'on la transporte!

LE GÉRANT. — Oui, madame! (*Il sort mais s'arrête sur le pas extérieur de la porte, parlant à quelqu'un qu'on n'aperçoit pas.*) Monsieur? (*Bruit de voix.*) Oui, monsieur, c'est ici, je vais voir, monsieur.

Il redescend.

ARMANDINE. — Qu'est-ce que c'est?

LE GÉRANT. — Un monsieur pour madame...

ARMANDINE. — Quel monsieur?

LE GÉRANT. — Je ne sais pas! Je vais lui demander...

ARMANDINE. — Oh! pas la peine, qu'il entre! Je le verrai bien!

LE GÉRANT. — Si monsieur veut entrer!

Il s'efface pour laisser passer Rédillon et sort.

SCENE III

ARMANDINE, REDILLON

RÉDILLON, *de la porte.* — Bonjour!

ARMANDINE. — Vous!

RÉDILLON. — Moi.

Il descend et pose son chapeau sur la cheminée.

ARMANDINE. — Ah! ben vrai!... Vous savez! ça! eh bien! vrai!

RÉDILLON. — Voilà comme je suis, moi!

ARMANDINE. — Et ça va bien depuis l'autre fois?

RÉDILLON. — Très bien! Vous permettez?

ARMANDINE. — Quoi?

Rédillon contracte sa bouche en rond pour lui montrer qu'il veut l'embrasser.

ARMANDINE. — Oui! oui!

Ils s'embrassent sur les lèvres.

RÉBILLON. — C'est bon!

ARMANDINE. — Tu m'aimes donc?

RÉDILLON. — Je t'adore!

ARMANDINE. — T'es pas long!... Comment que tu t'appelles?

RÉDILLON. — Ernest!

ARMANDINE. — Ernest quoi? T'as bien un autre nom? Ton père t'a pas reconnu?

RÉDILLON. — Si, si, si! Rédillon!

ARMANDINE. — C'est bête ce nom-là!

RÉDILLON. — Il y a si longtemps qu'on le porte dans ma famille.

ARMANDINE. — D'ailleurs, ce n'est pas le nom qui fait l'homme, n'est-ce pas? Regarde-moi. Tu es joli, tu sais! (*Rédillon fait une moue.*) Tu ne sais pas ce que je trouve?

RÉDILLON. — Non!

ARMANDINE. — Tu ressembles à mon amant!

RÉDILLON. — Ah!

ARMANDINE. — On ne te l'a jamais dit?

RÉDILLON. — Non! Qu'est-ce que c'est que ton amant?

ARMANDINE, *le repoussant.* — Comment ce que c'est que mon amant! mais c'est un type très chic, tu sais!... C'est le baron Schmitz-Mayer.

Elle va s'asseoir sur le canapé.

RÉDILLON. — C'est un juif?

Il s'assied.

ARMANDINE. — Oui, mais il n'a pas été baptisé!... C'est le Schmitz-Mayer qui monte en steeple; oh! tu ne connais que lui. C'est lui qui a gagné tant d'argent dans cette émission, comment donc... Tu sais bien, les journaux en ont parlé! Ça ne vaut plus un clou aujourd'hui.

RÉDILLON. — Il y en a tant.

ARMANDINE. — Oh! mais si! Tiens, c'est sa sœur qui a épousé le duc...

RÉDILLON. — Non, mais dis donc, je ne suis pas venu ici pour entendre la généalogie de ton amant!

ARMANDINE. — Le pauvre garçon!... Il fait ses vingt-huit jours en ce moment, c'est pour cela qu'il n'est pas là.

RÉDILLON. — Eh bien! tant mieux!... A la caserne! A la caserne! (*Se levant.*) Ma petite Armandine!

ARMANDINE. — Quoi?

Rédillon tend ses lèvres comme précédemment.

ARMANDINE, *se levant.* — Ah! (*Elle l'embrasse longuement.*) Tu sais, j'ai vu tout de suite que tu me faisais de l'œil, hier, au théâtre!

RÉDILLON. — Oui-dà!

ARMANDINE. — C'était Pluplu qui était avec toi dans la loge?

RÉDILLON. — Oui. Tu la connais?

ARMANDINE. — Oh! je la connais! Comme elle me connaît! de vue! C'est une femme chic! C'est même ça qui m'a donné envie de toi. (*Descendant à gauche.*) Sans ça, j'aurais pas répondu à tes œillades, parce que tu sais, quand je ne connais pas les gens, moi, d'habitude...

RÉDILLON. — Aha?

ARMANDINE. — Mais qu'est-ce que tu veux! le monsieur d'une femme chic, il n'y a pas... C'est stimulant!... C'est pour ça que je t'ai fait passer ma carte par l'ouvreuse pendant l'entr'acte.

RÉDILLON. — Oui-dà! alors, c'est à Pluplu que je dois...

ARMANDINE. — Ne va pas lui dire tout ça au moins! Si nous devons...

RÉDILLON. — T'es bête!

ARMANDINE. — Ah! non, ou alors il n'y a rien de fait... parce que tu sais, je ne voudrais pas lui faire une saleté.

Elle remonte à la cheminée.

RÉDILLON, *la suivant.* — Mais sois donc tranquille!... T'es rudement bien faite, tu sais... C'est à toi tout ça?

ARMANDINE. — Mais dame! à qui veux-tu que ce soit?

RÉDILLON, *la prenant dans ses bras.* — Mais... à moi!...

Il l'embrasse.

ARMANDINE. — Aha! gourmand!... mais tu me le rendras?

RÉDILLON. — Naturellement.

ARMANDINE. — Ah! oui, parce que... qui qui ne serait pas content? C'est Schmitz-Mayer!

RÉDILLON, *la quittant et descendant.* — Ah! zut! alors! Si tu ne me parlais pas tout le temps de ton Schmitz-Mayer!

ARMANDINE, *descendant.* — Ah! ce qu'il m'aime, lui!... Il est drôle! Tu ne sais pas ce qu'il me dit toujours : « Je t'aime parce que tu es bête! » N'est-ce pas que je ne suis pas bête?

RÉDILLON. — Mais non, tu n'es pas bête! Ouh! ma petite Armandine...

Ils s'embrassent.

ARMANDINE. — Ouh! mon petit... Comment donc déjà?...

RÉDILLON. — Ernest!

ARMANDINE. — Mon petit Ernest!...

RÉDILLON, *s'asseyant à gauche et l'attirant sur ses genoux.* — Tiens! viens sur mes genoux!

ARMANDINE. — Oh! déjà!

RÉDILLON. — Oui, déjà!... Oh! Lucienne! Ma Lucienne!...

ARMANDINE, *sur ses genoux.* — Comment Lucienne! Je ne m'appelle pas Lucienne! Je m'appelle Armandine!

RÉDILLON, *toujours en extase.* — Non, Lucienne! Laisse-moi t'appeler Lucienne! Qu'est-ce que ça te fait, j'aime mieux ce nom-là! Ah! Lucienne!

ARMANDINE. — Que tu es drôle!... Tiens, ça me rappelle une fois...

RÉDILLON, *même jeu.* — Non, ça ne te rappelle rien! Tais-toi, ne parle pas! et embrasse-moi! Lucienne! ma Lucienne... Est-ce toi! Est-ce bien toi!...

ARMANDINE. — Mais non!

RÉDILLON. — Mais tais-toi donc! Je ne te demande pas de me répondre! Ah! dis-moi que c'est toi...

On frappe à la porte.

ARMANDINE. — Qui est là?

RÉDILLON, *parlant sur la voix qui vient au fond, de façon à empêcher d'entendre.* — Oh! Lucienne! ma Lucienne!...

ARMANDINE, *à Rédillon.* — Mais tais-toi donc aussi! Il n'y a pas moyen d'entendre. (*Dans la direction de la porte.*) Qui est là?

VOIX DE VICTOR. — Victor, madame, le chasseur.

ARMANDINE. — Ah! c'est toi! Entre!

SCENE IV

LES MEMES, VICTOR, puis CLARA

VICTOR, *entrant.* — Madame, est-ce qu'on peut... (*Scandalisé en voyant Armandine sur les genoux de Rédillon.*) Oh! (*Avec découragement.*) Oh!

ARMANDINE. — Qu'est-ce qu'il y a, petit!

VICTOR, *d'une voix douce et tendre.* — Madame, c'est pour savoir si on peut faire transporter la malle.

ARMANDINE. — Oui, oui!

RÉDILLON, *à Victor.* — Quelle malle donc!

VICTOR, *brutalement à Rédillon.* — Eh bien! la malle qui est là! pas celle du grand Turc!

RÉDILLON, *se levant et allant à Victor.* — Dites donc! en voilà une façon de me répondre! Je vais vous faire voir, moi, si c'est pas celle du grand Turc! A-t-on jamais vu!

ARMANDINE. — Oh! bien, ne le bouscule pas ce petit, il est très gentil!

RÉDILLON. — Je ne te dis pas! mais je lui apprendrai à me parler poliment.

ARMANDINE. — Oh! bien va, ça ne vaut pas la peine! Tiens, donne-lui cent sous!...

RÉDILLON. — Hein! Comment! Après la façon...

ARMANDINE. — Quoi! Tu ne vas pas me refuser de lui donner cent sous!

Elle s'asseoit à gauche.

RÉDILLON. — Evidemment ce n'est pas pour les cent sous... Mais enfin, vraiment!... (*Tendant une pièce de cinq francs à Victor.*) C'est bien, voilà cent sous pour cette fois, mais que cela ne vous arrive plus.

Il passe à droite.

VICTOR, *sèchement.* — Merci. (*Empochant et entre ses dents.*) Cochon!

RÉDILLON, *qui n'a pas entendu.* — Je suis comme ça, moi!

VICTOR, *le voix tendre, à Armandine.* — Madame, je vais chercher la femme de chambre pour qu'elle m'aide à porter la malle!

ARMANDINE, *assise à gauche.* — C'est ça, va, petit!

Victor sort.

RÉDILLON, *grommelant.* — Au moins, il saura ce qu'il en coûte de me parler impoliment.

ARMANDINE. — Ah! bien, ce pauvre petit, il ne faut pas lui en vouloir. Il est énervé en ce moment, il est malade.

RÉDILLON. — En voilà une raison! Je m'en fiche, moi, qu'il soit malade!...

ARMANDINE. — Si tu avais ce qu'il a!

RÉDILLON. — Qu'est-ce qu'il a donc?

ARMANDINE. — Je ne sais pas bien ce que c'est! Il paraît qu'il a de la puberté!

RÉDILLON. — De la puberté! Comment, de la puberté!

ARMANDINE, *appuyée sur le bras du fauteuil.* — Parfaitement! C'est le médecin qui l'a dit!

RÉDILLON. — C'est ça, sa maladie?... Ah! bien vrai, je vais le plaindre!

ARMANDINE. — C'est grave?..,

RÉDILLON. — La puberté? Ah! oui!

ARMANDINE, *se levant tout à fait.* — Ça ne se gagne pas au moins?

RÉDILLON. — Oh! non, malheureusement! Sans ça, cristi! v'là un virus qui vaudrait de l'argent.

VICTOR, *entrant, à Clara qui le suit.* — Tenez, aidez-moi!

CLARA. — Cette malle-ci?

VICTOR. — Oui, à la descendre au 17... (*Revenant prendre le sac sur la table.*) Ah! le sac!...

Ils emportent la malle et le sac.

RÉDILLON, *allant à elle.* — Ah, çà! tu déménages donc?

ARMANDINE. — Oui, cette chambre ne me plaît pas. J'en ai demandé une sur la rue.

RÉDILLON. — Je ne vois pas ce qu'il y a de plus agréable à être sur la rue. Enfin, va pour la nouvelle chambre. Allons dans la nouvelle chambre.

Il va prendre son chapeau sur la cheminée.

ARMANDINE. — Nous? pourquoi faire?

RÉDILLON, *descendant.* — Comment, pourquoi faire? (*Malicieusement.*) T'es bête.

ARMANDINE. — Oh! non, non, mon ami, non, pas ce soir!

RÉDILLON. — Quoi?

ARMANDINE. — Oh! il n'y a pas de « quoi »! (*Passant à droite.*) Impossible, mille regrets!

RÉDILLON. — Ah, çà! c'est sérieux! Ah! bien, t'en as une santé! Alors... non mais... Tu t'imagines que je vais m'en aller comme ça... le bec dans l'eau!

ARMANDINE, *adossée à la table.* — Puisqu'il n'y a pas moyen! J'attends un ami à onze heures!

RÉDILLON, *allant s'asseoir sur le lit.* — Un ami! en voilà une raison! Qu'est-ce que c'est que cet ami-là?

ARMANDINE. — Un monsieur de Londres! Tu ne le connais pas. Monsieur Soldignac. Et alors, chaque fois qu'il vient à Paris...

RÉDILLON. — Mais c'est dégoûtant ce que tu me dis là!

ARMANDINE, *passant à gauche.* — Enfin, quoi! puisqu'il va venir!

RÉDILLON, *se levant et descendant.* — Eh bien! n'y sois pas! Sais-tu, viens chez moi.

ARMANDINE. — Comment, chez toi!

RÉDILLON, *lui prenant le bras. Jeu de scène.* — Eh bien! oui, chez moi! J'ai un chez moi; est-ce que tu crois que je loge sous les ponts?

ARMANDINE. — Mais que lui dire, à lui?

RÉDILLON. — Eh bien! tu lui feras dire que tu as été veiller ta mère qui est très malade, c'est vieux comme le monde et ça prend toujours.

ARMANDINE. — Oh! c'est pas chic!

RÉDILLON. — Mais si, mais si, c'est très chic! Tiens, mets ton chapeau et je t'emmène.

ARMANDINE, *allant à la cheminée. Elle prend son chapeau placé sur la cheminée avant le lever du rideau.* — C'est pas chic, mais ça me tente.

On frappe.

RÉDILLON, ARMANDINE. — Entrez!

SCENE V

LES MEMES, LE GERANT, puis PINCHARD, Mme PINCHARD, puis VICTOR.

LE GÉRANT, *entrant par le fond gauche.* — Je demande pardon à monsieur et à madame de les déranger, mais les voyageurs qui ont loué cette chambre sont là,... et alors...

ARMANDINE, *mettant son chapeau.* — Vous voudriez que nous caltassions.

LE GÉRANT. — Oh! je ne me permettrais pas!

ARMANDINE. — Je finis de mettre mon chapeau et je cède la place! Priez ce monsieur, comment donc déjà...

LE GÉRANT. — Vatelin!

RÉDILLON. — Vatelin?

ARMANDINE. — Oui, de m'accorder une minute.

RÉDILLON. — Comment, Vatelin, ici! Ah, çà! par quel hasard! mais faites-le entrer, je serai enchanté de lui serrer la main.

ARMANDINE. — Comment, tu le connais?

RÉDILLON. — Mais je ne connais que lui!

LE GÉRANT, *à Pinchard qu'on ne voit pas.* — Si monsieur veut entrer.

RÉDILLON, *remontant.* — Ah! ce cher ami! (*Voyant entrer Pinchard, tenue de médecin major, suivi de sa femme.*) Oh! pardon! (*A part.*) Tiens, ce n'est pas le même.

PINCHARD, *pendant que sa femme fait des courbettes à Armandine*

et à Rédillon. — Désolé, monsieur, madame, de venir ainsi vous déloger... (*A part.*) Pristi, la belle femme! (*Il donne son sac à sa femme qui va le poser sur la table et revient à son mari. Haut.*) Mais j'avais retenu télégraphiquement une chambre pour ce soir à cet hôtel et, comme vous le voyez par cette dépêche : « Retenu pour vous chambre 39. » C'est celle-ci qui m'a été désignée.

ARMANDINE, *mettant ses gants.* — Mais c'est moi, monsieur, qui m'excuse de l'occuper encore. Nous nous préparions justement à la quitter.

PINCHARD. — Je vous en prie, madame, prenez votre temps! Je serais désespéré de déranger le moins du monde. D'autant plus que quand il y en a pour deux, il y en a pour quatre.

ARMANDINE. — Oh! monsieur, vous êtes trop galant!

PINCHARD. — Mais du tout, madame. (*A Rédillon.*) Je vous fais mes compliments, monsieur, vous avez une bien jolie femme. (*Rédillon s'incline, flatté.*) Je changerais bien avec la mienne.

RÉDILLON ET ARMANDINE, *étonnés, regardent Mme Pinchard qui sourit toujours avec de petites courbettes.* — Hein! Comment!

PINCHARD. — Oh! carrément, et je ne crains pas de le dire devant ma femme.

RÉDILLON. — Comment, ça lui est égal?

PINCHARD. — C'est pas que ça lui soit égal, mais elle est sourde comme un pot!

Il remonte un peu.

RÉDILLON ET ARMANDINE. — Ah! ah!

Ils étouffent un rire.

MME PINCHARD. — Je vous en prie, madame, ne vous dérangez pas pour nous!

ARMANDINE, *remerciant.* — C'est précisément ce que monsieur votre mari a eu l'amabilité de nous dire.

MME PINCHARD, *qui n'a pas compris.* — Oh! mais nullement, madame, nullement.

PINCHARD. — Vous avez compris?

RÉDILLON. — Non!

PINCHARD. — Moi non plus! C'est un peu incohérent ce qu'elle vous répond, mais ça vient de ce qu'elle n'a pas entendu un mot.

MME PINCHARD, *très aimable.* — Et mon mari aussi.

PINCHARD. — Voilà! il faut s'y faire! Moi, depuis vingt-cinq ans, vous comprenez! Car il y a aujourd'hui vingt-cinq ans que nous sommes mariés, c'est même pour fêter cet anniversaire que nous sommes venus à Paris. Je la conduis à l'Opéra.

RÉDILLON, *à Armandine.* — Il conduit la sourde à l'Opéra!... Pour lui faire ouïr la « Muette » probablement. (*A Pinchard.*) A l'Opéra, ce soir?

Il regarde sa montre.

PINCHARD. — Oui, il est un peu tard, mais comme l'on joue la « Favorite » et « Coppélia », nous ne tenons à arriver que pour le ballet; parce que, moi, la musique, ça m'embête, et ma femme, elle, ne peut voir que les ballets! Elle regarde danser, ça l'amuse, elle dit seulement que ça gagnerait à avoir de la musique! (*Lui donnant une tape sur le bras.*) N'est-ce pas, Coco!

MME PINCHARD. — Quoi?

PINCHARD, *le pouce de chaque main dans les pochettes de son dol-*

man et, tout en parlant, se tapote l'estomac avec les autres doigts libres. — Que tu trouves que ça manque de musique, les ballets?

MME PINCHARD, *qui a suivi le mouvement de ses mains.* — Oh! beaucoup mieux! C'est calmé à présent! C'était dans le train que ça n'allait pas!

Rédillon et Armandine se regardent.

PINCHARD. — Ah! oui!... Non, ça, c'est autre chose! Telle que vous la voyez, elle vous parle de son ventre... Elle est sujette à de petites crises hépathiques, et ça va mieux maintenant. Allons, tant mieux, tant mieux! C'est un peu décousu!... Faut s'y faire, faut s'y faire!

ARMANDINE. — Allons, monsieur, je ne veux pas vous retarder plus longtemps! Tu es prêt, Ernest? (*A Pinchard.*) Monsieur!

Elle salue et remonte à la cheminée.

PINCHARD. — Madame, ravi! Monsieur, enchanté.

RÉDILLON. — Ah! monsieur, pas plus que moi, certes! Je n'ai même qu'une chose à vous dire...

PINCHARD. — Quoi donc, monsieur?

RÉDILLON. — Figurez-vous, monsieur, que mon meilleur ami s'appelle Vatelin.

PINCHARD, *interloqué.* — Ah!

RÉDILLON. — Oui.

PINCHARD. — Oui!... Mon Dieu, monsieur, une confidence en vaut une autre, mon meilleur ami, à moi, monsieur, s'appelle Piedlouche.

RÉDILLON, *interloqué à son tour.* — Ah!

PINCHARD. — Oui.

RÉDILLON. — Oui! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il veut que ça me fasse?

Armandine redescend.

PINCHARD. — Enchanté, monsieur! Je ne vous en remercie pas moins, monsieur.

RÉDILLON. — Monsieur!

RÉDILLON ET ARMANDINE, *à Mme Pinchard.* — Madame!

Mme Pinchard ne bouge pas.

PINCHARD, *donnant une tape sur le bras de sa femme.* — Coco! (*Mme Pinchard se retourne vers son mari.*) Monsieur et madame te disent au revoir!

MME PINCHARD. — Quoi?

PINCHARD, *hurlant.* — Monsieur et madame te disent au revoir.

MME PINCHARD. — Je n'entends pas!

PINCHARD. — C'est juste! Attends! (*Articulant simplement par le mécanisme des lèvres sans qu'on entende le son de sa voix.*) Monsieur et madame te disent au revoir.

MME PINCHARD. — Oh! pardon! Au revoir, madame; au revoir, monsieur!

RÉDILLON, *à Armandine.* — Ah! ça! c'est curieux!... Elle n'entend que quand nous n'entendons plus, nous!...

PINCHARD. — Voilà!

ARMANDINE. — Tu viens, Ernest!

RÉDILLON. — Voilà!

Ils remontent un peu.
On frappe à la porte.

TOUS, *sauf Mme Pinchard.* — Entrez!

VICTOR, *à Armandine.* — Madame n'a plus rien à faire porter?

ARMANDINE. — Non merci, mon petit! Ah! tu diras en bas que si un monsieur vient me demander on lui réponde que je n'ai pu l'attendre parce que j'ai été appelée auprès de ma mère qui est malade; tu as compris?

VICTOR, *avec un soupir.* — Oui, madame!

ARMANDINE. — Allons, va, petit! et guéris-toi!

VICTOR. — Merci, madame.

PINCHARD. — Il est malade?

ARMANDINE. — Oui, il a des clous! Soigne-toi bien! (*A Rédillon.*) Allons, viens!... (*Au moment de sortir, à Rédillon qui la suit.*) Ah! mon sac!

RÉDILLON. — Oui, oui! (*A Victor.*) Le sac, là!

VICTOR. — Le sac, voilà!

Il prend le sac de Pinchard sur la table et le remet à Rédillon.

RÉDILLON, *emportant le sac, à part.* — C'est le sac à la dame, ça?... Eh bien! vrai!

Les Pinchard causent à droite et ne voient pas le jeu de scène. Victor la suit du regard en soupirant.

MME PINCHARD. — Je m'apprête, moi, si nous devons aller à l'Opéra!

Elle se dirige vers le cabinet de toilette où elle entre.

PINCHARD. — C'est ça. (*A Victor.*) Eh bien! qu'est-ce que t'as à rester là planté comme une borne, clampin.

Il va se rajuster devant la glace de la cheminée.

VICTOR. — Monsieur?

PINCHARD. — Alors, comme ça, t'as des clous, toi!

VICTOR. — Oui, monsieur le Major. Oh! c'est pas grand'chose!

PINCHARD. — C'est bien, je connais ça! Médecin major dans la cavalerie, j'en vois plus souvent qu'à mon tour!... Fais voir!

Il regagne la droite.

VICTOR, *descendant.* — Oui, monsieur! j'ai attrapé ça!...

PINCHARD. — Je ne te demande pas de boniments! Déculotte-toi.

Mme Pinchard revient du cabinet de toilette.

VICTOR. — Monsieur le Major?

PINCHARD. — Tu ne comprends pas le français? Je te dis : déculotte-toi!

VICTOR, *interloqué.* — Mais, monsieur le Major...

PINCHARD. — Quoi! C'est ma femme qui te gêne? Fais pas attention, elle est sourde!

VICTOR. — Ah! bon!

Il met la main sur le bouton de ceinture de son pantalon, puis hésite.

PINCHARD. — Eh bien! qu'est-ce que t'attends?

VICTOR. — Mon Dieu, monsieur le Major, c'est que je vais vous dire, si c'est par curiosité, ça va bien, mais si c'est pour le clou, je l'ai au cou!

PINCHARD. — Hein! au cou! Qu'est-ce que tu me chantes! un clou au cou! Est-ce que ça compte ça? Est-ce que ça empêche le service, ça, un clou au cou? Voudrait être dispensé de cheval pour un clou au cou!

(*Marchant sur lui et le faisant remonter.*) Mériterais que je t'y fasse descendre, toi, au clou, sacré carottier!

Il pose son képi sur la cheminée.

VICTOR. — Mais, monsieur le Major...

PINCHARD. — Allez, ouste! rompez et plus vite que ça!

VICTOR. — Oui, monsieur le Major! (*A part, s'en allant en courant.*) En v'là un type!

PINCHARD, *à sa femme.* — A-t-on jamais vu ça! pour un clou au cou!

MME PINCHARD. — A dix heures et demie, mon mari, ainsi tu n'as que le temps.

PINCHARD. — C'est pas de ça dont je te parle! je te parle de son clou.

MME PINCHARD. — Consulte le programme, tu verras!

PINCHARD, *la quittant.* — Oui, bonsoir! je vais m'apprêter. Où est le sac?

MME PINCHARD. — Quoi?

PINCHARD, *hurlant.* — Où est le sac? (*Articulant sans donner de la voix.*) Où est le sac?

MME PINCHARD. — Comment, où est le sac! C'est toi qui le portais!

PINCHARD, *hurlant.* — Moi, je le portais! (*Sans voix.*) Moi, je le portais?

MME PINCHARD. — Absolument! Où l'as-tu mis?

PINCHARD. — Ah! bien! elle est forte, celle-là. Où ai-je bien pu le fourrer? (*On frappe; tout en cherchant :*) Entrez!

Pinchard va regarder sous la table. Madame Pinchard sous le fauteuil.

SCENE VI

LES MEMES, CLARA

CLARA, *entrant par le fond.* — Je viens pour faire la couverture! Monsieur et Madame cherchent quelque chose?

PINCHARD, *sans regarder Clara.* — Oui, un sac de voyage. Du diable! si je sais où je l'ai mis!

MME PINCHARD, *à son mari.* — Vois donc, si le petit groom ne l'a pas porté par hasard dans le cabinet à côté.

PINCHARD. — Tu crois ? Oh! je l'aurais vu, enfin! (*Il entre à droite.*)

CLARA, *à Mme Pinchard.* — Madame préfère-t-elle des oreillers en plumes ou en crin? (*Silence de Mme Pinchard.*) Madame désire-t-elle des oreillers en plumes ou en crin? (*Même jeu.*) Ah, çà! qu'est-ce qu'elle a? Elle est dans la lune! (*Se mettant devant elle.*) Madame désire-t-elle...

MME PINCHARD. — Ah! bonjour, ma fille! (*Elle gagne la gauche.*)

CLARA, *la suit.* — Euh! bonjour Madame! Je demandais à Madame..

PINCHARD, *rentrant tout en cherchant de l'œil son sac.* — Oui, eh! bien! ne demandez pas, vous perdez votre temps. Je l'aurais bien sûr laissé en bas dans le bureau. Qu'est-ce que vous lui voulez?

CLARA. — Monsieur, c'était pour savoir...

PINCHARD. — Nom d'un chien! la belle fille!

CLARA. — Ce que Monsieur et Madame préfèrent, des oreillers en plumes ou en crin?

PINCHARD. — Cré coquin! t'es rudement bien!

CLARA. — Hein, je demande à Monsieur...

PINCHARD. — Ce que tu voudras, en plumes, en crin, la moitié du tien, voilà l'oreiller que je préfère.

CLARA, *scandalisée*. — Mais Monsieur...

PINCHARD. — Comment t'appelles-tu?

CLARA. — Eh! bien, et toi?

PINCHARD, *gagnant la droite*. — Elle me tutoie. Ah! ah! elle me tutoie!

CLARA, *remontant au lit*. — Tiens! Est-ce que je vous ai permis de me tutoyer?

Elle commence à faire la couverture.

PINCHARD, *allant à elle*. — Mais ne te gêne donc pas, ma fille. (*Lui pinçant la taille.*) Ah! tu me tutoies!

CLARA, *se dégageant*. — Voulez-vous me laisser, Monsieur! (*Appelant.*) Madame! Madame!

PINCHARD. — Oui, appelle, va, appelle!

CLARA, *à Mme Pinchard*. — Voulez-vous faire taire Monsieur votre mari!

MME PINCHARD. — A Paris? Oui, jusqu'à demain!

CLARA. — Ah, çà! mais elle est sourde!

PINCHARD. — Comme une pioche, tiens! tu es adorable!

Il l'embrasse.

CLARA, *lui envoyant un soufflet retentissant*. — Tiens!

Elle remonte à droite.

PINCHARD. — Oh!

MME PINCHARD, *se retournant*. — Ah! Eh! bien, tu l'as?

PINCHARD, *se tenant la joue*. — Nom d'un chien, oui!

CLARA. — Monsieur désire-t-il autre chose?

PINCHARD, *gagnant la droite*. — Non! Non, non, merci! (*A part.*) Cré coquin, quelle poigne!

MME PINCHARD. — Tu as mal aux dents?

PINCHARD. — Non, non, c'est rien! (*Après une nouvelle tentative auprès de Clara. A Clara.*) Vous direz en bas que l'on monte mon sac que j'ai dû laisser dans le bureau. Que je le trouve en rentrant!

Il prend son képi sur la cheminée.

CLARA. — Bien, monsieur.

Elle va au lit. ..

PINCHARD, *à Mme Pinchard*. — Allons, viens, coco! (*Sans voix.*) Allons, viens!

MME PINCHARD, *se levant*. — Nous partons, je suis prête!

PINCHARD. — Allons! (*En remontant.*) La « Favorite » doit être terminée.

Il le lui dit sans voix.

MME PINCHARD. — Qu'est-ce que c'est que la « Favorite »? (*Il lui parle sans voix.*) Oh! je n'aime pas ces femmes-là!...

PINCHARD. — Il en faut, Coco, il en faut.

Ils sortent.

SCENE VII

CLARA, puis PONTAGNAC

CLARA, *seule*. — Je crois que je lui ai refroidi ses élans, au médecin militaire! Il est bon, lui, avec la moitié de mon oreiller! Ah, çà! est-ce qu'il croit que si j'avais voulu mal tourner je l'aurais attendu? Non, mais tout de même!...

PONTAGNAC, *entr'ouvrant la porte du fond et passant la tête. Il porte un petit paquet.* — Je ne m'étais pas trompé, j'avais bien entendu qu'on quittait la chambre. Vatelin, qui l'a louée pour ce soir, ne peut tarder à arriver, ménageons-nous les communications.

Il se dirige à pas de loup vers la porte de gauche.

CLARA .— Vous demandez, Monsieur?

PONTAGNAC, *à part.* — Sapristi, la bonne!

CLARA, *répétant.* — Vous demandez, Monsieur?

PONTAGNAC, *haut.* — Je... hein?... ce... ce que je demande?

CLARA. — Oui!

PONTAGNAC. — Le... le roi des Belges!

CLARA. — C'est pas ici!

PONTAGNAC. — Ah! c'est pas ici?... Ah! Diable!... voilà, c'est bien ça, je m'en doutais.

CLARA. — Eh! bien, alors...

PONTAGNAC. — J'étais bien sûr que c'était la chambre 39, seulement, je me disais : est-ce bien l'hôtel?... Voilà, c'est pas l'hôtel!

CLARA. — Ah! bien, monsieur, si vous ne vous trompez que de ça.

PONTAGNAC. — Qu'est-ce que vous voulez, j'ai vu le roi aujourd'hui, il m'a dit : « Mon petit ami, nous descendons à l'Ultimus, j'ai la chambre 39 ». Ça, pour la chambre, je suis certain; quant à Ultimus, n'est-ce pas? avec l'accent! J'ai entendu Ultimus, il a peut-être dit Continental.

CLARA. — Monsieur est de la Cour-...

PONTAGNAC. — Oui, oui, un peu, ministre sans importance! Alors, n'est-ce pas, pour être près de lui, j'ai loué le 38... (*Se rapprochant de la porte gauche.*) Le 38 qui est là.

CLARA. — Oui, oui!

PONTAGNAC, *qui est tout à fait près de la porte, s'efforçant d'enlever la clé qui est dans la serrure.* — Il est là, le 38.

CLARA. — Eh! bien, oui, je sais!

Elle va au lit.

PONTAGNAC, *qui s'est emparé de la clé, à part.* — Ça y est! J'ai la clé! (*Haut.*) Enfin! Il n'y est pas, il n'y est pas. Tout ce que nous dirons ou rien, n'est-ce pas... Mademoiselle, je vous salue bien.

Il sort en fredonnant, pendant que Clara le regarde ahurie.

SCENE VIII

CLARA, PONTAGNAC et LUCIENNE

CLARA, *riant.* — Hein! Eh! bien, le voilà parti? Ah! bien, il est plutôt spécial, l'égaré de la Cour!... Allons! allons chercher les oreillers!

Elle sort par le fond.

On entend un bruit de clé dans la serrure de la porte de gauche et Pontagnac suivi de Lucienne se glisse avec circonspection.

PONTAGNAC. — Vous pouvez venir, il n'y a plus personne!

LUCIENNE. — Alors, c'est ici?

PONTAGNAC. — C'est ici!

LUCIENNE. — Dans cette chambre?

PONTAGNAC. — Le 39! Parfaitement!

LUCIENNE, *s'asseyant sur le fauteuil.* — Quelle turpitude!... Et dire que c'est dans cette chambre!... Elle a plutôt l'air honnête, cette chambre! Menteuse! Que c'est dans cette chambre que, tout à l'heure, mon mari avec une autre...

PONTAGNAC, *retirant ses gants.* — Avec une femme!

LUCIENNE, *se levant.* — Oui! Et alors tous les deux, lui, comme je le connais dans l'intimité... avec ses mots, ses tendresses, ses riens, et elle, elle, comme je ne la connais pas... avec ses... est-ce que je sais, moi? et alors? Oh! non, non je ne peux pas, je ne veux pas! O Dieu! vous pourrez assister à cela de sang-froid, vous?

PONTAGNAC. — Mon Dieu, si le geste est beau!

LUCIENNE, *passant à droite.* — Ah! taisez-vous. Je ne vois que trop! Je ne me représente que trop! D'affreuses images se dressent devant mes yeux! Ah! non, non, je ne veux pas voir, je ne veux pas voir! (*Elle met la main sur ses yeux.*) Ah! et puis non, j'aime encore mieux garder les yeux ouverts; quand je les ferme, j'y vois encore mieux!...

PONTAGNAC. — Je vous en prie, ne vous énervez pas comme ça!

LUCIENNE. — Oh! il me semble que j'en veux à tout ce qui m'entoure. (*Elle remonte en passant derrière le canapé.*) A ces murs de leur complicité, à ces meubles pour ce dont ils vont être témoins, à cela... Oh! non, non, ça, je ne veux pas! Je ne veux pas! La sonnette, où est la sonnette?

PONTAGNAC, *l'arrêtant.* — La sonnette! Pourquoi faire?

LUCIENNE. — Je vais faire enlever le lit!

PONTAGNAC. — Ah! mais non, mais vous n'y pensez pas!... Ah, çà voulez-vous surprendre votre mari, oui ou non?

LUCIENNE. — Oh! oui, certes, je le veux!

PONTAGNAC. — Eh! bien, alors, si vous voulez avoir la preuve matérielle du délit, ne lui enlevez pas le moyen de se manifester.

LUCIENNE. — Oh! mais c'est épouvantable, l'épreuve que vous m'imposez.

Ils descendent un peu.

PONTAGNAC. — Nous tâcherons de ne pas la prolonger inutilement.

LUCIENNE. — Oh! oui.

PONTAGNAC. — Pourvu que nous arrivions au moment psychologique.

LUCIENNE. — Avant, oh! avant!

PONTAGNAC. — Eh! bien oui, c'est ce que je veux dire, pas trop tôt pour ne pas voir arriver les violons et pas trop tard...

LUCIENNE. — Pour que la musique n'ait pas eu le temps de commencer.

PONTAGNAC. — Voilà!

LUCIENNE. — Oui, c'est ça! Mais comment saurons-nous?...

PONTAGNAC, *allant à la table.* — Eh! bien, j'y avais déjà réfléchi, et mon moyen, le voici!

Il montre deux timbres électriques enveloppés dans un papier et qu'il avait posés sur la table.

LUCIENNE. — Qu'est-ce que c'est que ça? des timbres électriques!

PONTAGNAC. — Vous l'avez dit! Savez-vous ce que c'est que la pêche au grelot?

LUCIENNE. — Non!

PONTAGNAC — Eh! bien! c'est ça, la pêche au grelot. On met un grelot au bout d'une ligne et c'est le poisson, lui-même, qui sonne pour avertir le pêcheur qu'il est pris. C'est tout simplement ce procédé-là que j'applique à l'usage de Vatelin.

LUCIENNE. — Vous allez pêcher mon mari au grelot?

PONTAGNAC. — Vous l'avez dit, et c'est lui-même et sa... compagne qui auront la complaisance de nous sonner au moment voulu.

LUCIENNE. — Oh! voyons, quelle bêtise!...

PONTAGNAC. — Bêtise? Tenez vous allez voir comme c'est facile. (*Remontant au lit suivi de Lucienne.*) Quel est le côté habituel de votre mari?

LUCIENNE. — Le bord.

PONTAGNAC. — Le bord, bon ! par conséquent, madame, c'est la ruelle! Le bord, la ruelle! Bien! Ceci dit, je prends ces deux timbres électriques! Le gros, là. (*Il fait sonner l'un des timbres. Sonnerie grave.*) Nous dirons que c'est Vatelin! Et celui-ci. (*Il fait sonner l'autre timbre. Sonnerie aiguë.*) Ce sera madame! (*Les faisant sonner successivement.*) Monsieur, Madame! Bien! Je place Monsieur ici. (*Il glisse le premier timbre sous le matelas du lit, à la place que Lucienne a indiquée comme devant être celle de Vatelin. — Faisant le tour du lit et apparaissant dans la ruelle.*) Et Madame là!

Il glisse l'autre timbre sous l'autre côté du matelas.

LUCIENNE. — Oui, et puis?

PONTAGNAC. — Quoi, « Et puis? » Et puis voilà, ça y est, c'est amorcé.

LUCIENNE. — Comment, ça y est?

PONTAGNAC, *dans la ruelle.* — Eh! bien, oui, nous n'avons plus qu'à attendre que ça morde. L'un des deux pénètre dans le lit, crac, une sonnerie! Nous ne bougeons pas, il n'y a qu'un poisson de pris. Soudain, la seconde arrive renforcer la première, ça y est! nous les tenons tous les deux.

Il quitte la ruelle du lit.

LUCIENNE. — Mais c'est très ingénieux.

PONTAGNAC. — Oh! Non, c'est génial, voilà tout!

Bruit de voix au fond.

PONTAGNAC, *prenant sa canne et son chapeau.* — J'entends du bruit, c'est peut-être nos personnages.

Il remonte à gauche.

LUCIENNE. — Eux! je vais leur crever les yeux!

PONTAGNAC, *l'arrêtant.* — Ah! là! ils ne sont pas encore arrivés que vous voulez déjà leur crever les yeux? Vite, venez, nous n'avons que le temps.

Il la fait passer devant lui

LUCIENNE, *comme si elle parlait à son mari.* — Ah! tu ne perdras rien pour attendre!

Ils sortent de gauche et l'on entend après leur sortie, le bruit de la clé dans la serrure. En même temps la porte du fond s'ouvre pour laisser passage à Maggy suivie de Clara portant deux oreillers.

SCENE IX

MAGGY, CLARA, puis VATELIN, VICTOR

MAGGY. — Quoi, jé démande à vos le chambre 39. C'est bien lé chambre de Mr. Vatelin?

Elle pose son sac sur la table.

CLARA. — Je répète à Madame, qu'en l'absence des voyageurs, je ne puis laisser personne dans leur chambre à moins qu'ils ne m'en aient donné l'ordre.

MAGGY, *s'asseyant près de la table.* — Mais sacré mâtin! puisque jé vous dis il m'a dit loui attendre si pas là! il m'a câblé pour cette chose même! Tenez, lisez le télégramme... si vous mé pas croit, croissez, croissez...

CLARA. — Croyez!

MAGGY, *lui tendant un petit bleu ouvert.* — Oh! vous croit? Si vous voulez! tenez lisé, vous...

CLARA. — Yes.

MAGGY. — Oh! vous parlez l'anglais?

CLARA. — Je dis « Yes » voilà tout. (*Lisant.*) « Votre mari sait tout, il a trouvé la lettre dans le panier... (*S'interrompant.*) Ah!...

MAGGY, *se levant et prenant la dépêche.* — Aoh! ca n'est pas pour vous, c'est pour moâ! no, lisez le fin... « Venez à l'hôtel Ultimious ».

CLARA, *prenant la dépêche et lisant.* — « Vous demanderez ma chambre et si je ne suis pas là, attendez-moi, Vatelin ».

MAGGY, *reprenant la dépêche et tirant de son sac une robe de chambre, une boîte à thé, etc...* — Well! Eh! bien, vous l'est convainquioue?

CLARA. — C'est bien, Madame, attendez!

MAGGY. — All right!

CLARA. — Voilà!

MAGGY, *allant prendre un flambeau allumé.* — Où est la cabinett, la toilette?

CLARA, *allant ouvrir la porte de droite.* — Par ici, Madame.

MAGGY, *tout en emportant sa robe de chambre et son bonnet dans la chambre de droite.* — Ah! vous porterez une théière, de l'eau bouillante et des tasses pour ma thé.

CLARA. — Bien Madame!...

MAGGY. — Merci, mamaselle!

Elle sort.

CLARA, *seule.* — Faut pas demander de quel pays elle est, celle-là!... Ces English, je crois qu'ils n'iraient pas au buen retiro sans emporter leur théière.

VICTOR, *introduisant Vatelin.* — Voilà votre chambre, Monsieur.

VATELIN, *un sac à la main.* — Ah! bien!

CLARA, *à Victor.* — Comment, mais vous vous trompez. Cette chambre est occupée, c'est la chambre de M. Vatelin.

VATELIN. — Eh! bien, c'est moi, monsieur Vatelin.

CLARA. — Mais les deux personnes qui étaient là tout à l'heure?...

VATELIN, *descendant et allant poser son sac derrière le canapé.* — Oui, oui, ne vous en occupez pas! On a constaté l'erreur au bureau. Ce sont les locataires du 59 que, par une faute de transcription dans la dépêche qu'on leur a envoyée, on a mis au 39... Mais on a noté de les prévenir quand ils rentreront.

CLARA. — Ah! bien, Monsieur!

VATELIN. — Merci, chasseur!... (*Au moment où Victor remonte pour sortir.*) Ah! Dis-moi, préviens en bas qu'une personne viendra me demander, qu'on lui dise le numéro de ma chambre et qu'on la laisse monter.

Il s'assied près de la table.

VICTOR. — Bien, Monsieur!

Il s'en va en courant.

CLARA. — Monsieur demande une dame?

VATELIN. — Oh! non, merci, j'ai ce qu'il me faut.

CLARA. — Oh! mais Monsieur, je n'en offre pas une à Monsieur. C'est une dame qui est venue demander Monsieur tout à l'heure et qui est là!

VATELIN. — Elle! Déjà!

CLARA. — Faut-il la prévenir?

VATELIN. — Non, elle est bien où elle est, laissez-la!

CLARA. — Bien Monsieur. Je vais chercher le thé.

Elle sort au fond.

SCENE X

VATELIN, puis MAGGY

VATELIN, *se levant.* — Oui, elle est bien où elle est! Je la verrai bien assez tôt! Oh! je suis d'une humeur! (*Il s'assied à gauche. A ce moment, on entend Maggy fredonnant un air anglais.*) C'est elle!...

MAGGY, *sortant de droite.* — Crépine! Vous là!

VATELIN, *sec, il se lève.* — Il y a au moins une heure!

MAGGY. — Aoh! no, j'étais depouis dix minoutes, alors...

VATELIN. — Ah!

MAGGY. — Yes! Je attendais par là! Ah! Crépine, que je souis content... Mais qu'est-ce que vous l'avez à rester là raide comme un lanterne?...

VATELIN. — « Un lanterne »!

MAGGY. — Comme un grand gueule de gaz.

VATELIN. — Quoi! quoi! « Gueule de gaz »! Qu'est-ce que ça veut dire ça, « gueule de gaz »? On ne dit pas « gueule », on dit « bec de gaz ».

MAGGY. — Aoh! bec, gueule, gueule, bec, ce m'est égal! Oh! ma Crépine! (*Elle lui saute au cou. Vatelin recule son visage.*) Quoi! tu veux pas que vous embrasse?

VATELIN. — Non!

MAGGY. — No?

VATELIN, *passant à droite.* — Non, vous avez voulu que je vinsse, je suis venu; je n'avais que ce moyen-là d'éviter un esclandre chez moi et de vous empêcher de faire un coup de tête. J'ai cédé, mais j'entends que vous vous mettiez bien dans le cerveau que tout doit être fini entre nous.

MAGGY. — Aoh! Crépine! pourquoi vous dit ça? Ah! vous l'est méchant, ma fille.

VATELIN. — Comment, « sa fille »!

MAGGY. — Aoh! Moa qui aimais vous parce que vous l'étiez si tendre, si doux, si bon, à côté de mon mari si brute!

VATELIN, *à part.* — Ah! c'est pour ça que tu m'aimais, eh bien! attends un peu!

MAGGY. — Vous étiez si bien élevé avec les femmes!

VATELIN. — Moi! Eh bien! non, c'est ce qui vous trompe! Ah! vous avez cru que j'étais bien élevé, eh bien! pas du tout; je vais vous faire voir comme je suis bien élevé. Ah! là! là! Et puis zut! flûte! et je t'enquiquine! Et allez donc! c'est pas ton père! Ta bouche, bébé! Tu as le sourire! Tiens, prends ça pour ton rhume (*Il esquisse un pas en l'accompagnant d'un geste de chahut, la main gauche frappant derrière la nuque, la main droite face à sa figure, frappant le vide.*) Voilà comme je suis bien élevé!

Il va s'asseoir près de la table.

MAGGY, *passant à droite en riant.* — Aoh! que vous l'est drôle comme ça!

VATELIN. — Drôle! ah! vous trouvez que je suis drôle! Ah! mais vous ne me connaissez pas! mais je ne suis pas bon, moi, je ne suis pas doux, je ne suis pas tendre (*Se levant.*) C'était bon en Angleterre, parce que je n'étais pas chez moi, mais en France, je suis emporté, brutal, violent!

MAGGY. — Vous!

VATELIN. — Parfaitement, et je bats les femmes, moi! (*Faisant une grosse voix.*) Ah! ah! ah!

MAGGY, *se laissant presque tomber en riant.* — Ah! Crépine!...

VATELIN. — Ah! Et puis n'avancez pas ou je tape!

MAGGY, *comme quelqu'un qui relève un défi.* — Qu'est-ce que vous dites?

VATELIN, *plus timidement.* — Je dis: « n'avancez pas ou je tape ».

MAGGY. — Vous tapez? vous?

VATELIN. — Parfaitement!

MAGGY, *se rapprochant de lui.* — Essaye donc!

VATELIN, *la repoussant du plat de la main appuyée contre le gras du bras.* — Voilà!

MAGGY. — Ah! tu tapes! Ah! vous voulez taper! All right! One! two! (*Elle prend la position du boxeur.*) Tape donc! hé? (*Elle le boxe.*) Et voilà! hé? et puis ça! hé? et ça, hé? Et ça! Et ça! Et ça!

VATELIN, *tombant assis à gauche.* — Oh! là! là! qu'est-ce qui lui prend?...

MAGGY. Ah! il veut taper!

VATELIN. — Assez! Oh! là, là, là!

MAGGY. — Sale Français! (*Derrière lui, l'enlaçant par le cou et l'embrassant.*) Ah! tiens! je te adore! (*On frappe.*) Entrez!

Elle gagne la droite.

VATELIN, *à part.* — En a-t-elle un poing! sacré insulaire, va!

SCENE XI

LES MEMES, CLARA

CLARA, *entrant avec le thé.* — Voilà le thé!

MAGGY, *voyant entrer Clara avec un plateau contenant le nécessaire pour faire le thé.* — Ah! c'est bien! posez ça là, merci! (*Clara sort.*) Eh bien! (*Tout en mettant de l'eau chaude et du thé dans la théière.*) Tu

l'as reçu un roulée! (*Moue de Vatelin.*) Tu veux encore taper ta petite Maggy?

VATELIN. — Abuser ainsi de sa force!

MAGGY, *allant un peu à lui.* — Alors tu vas l'être bien gentil pour ton petit Maggy?

VATELIN. — Mais insensée, rien ne peut donc t'arrêter! comment, tu sais que ton mari a la puce à l'oreille.

MAGGY. — Il a un puce dans l'oreille?

VATELIN. — C'est une expression! Il sait tout, si tu aimes mieux! car enfin, sans mon télégramme...

MAGGY. — Aoh! yes! je tombai dans le bec du loup!

VATELIN. — Mais absolument! (*changeant de ton.*) Seulement, on ne dit pas bec du loup, on dit gueule. Le loup n'a pas un bec, il a une gueule.

MAGGY. — Comment, tout à l'heure je dis « gueule », tu me disé « bec ».

VATELIN. — Non, pardon, tu disais « gueule de gaz ». Eh bien! pour gaz, on dit bec, mais pour les autres animaux, on dit gueule. Simple petite observation... en passant. (*Reprenant.*) Eh bien! non, non! le rôle que tu me fais jouer est inadmissible, je ne peux pas! je ne peux pas! Si tu n'es pas raisonnable, je le serai pour toi! Adieu!

Il remonte.

MAGGY, *le rattrapant par la manche.* — Crépine! Crépine! reste! oh! reste!

VATELIN. — Non, laisse-moi, laisse-moi!

MAGGY. — No!

VATELIN. — Non?

MAGGY. — Eh bien! je vais me touier!

VATELIN, *posant son chapeau sur le lit.* — Encore! mais sapristi, c'est du chantage! Eh bien, touillez-vous, et laissez-moi tranquille!

Il descend.

MAGGY. — All right!... je prends ma thé et je mours!

Elle se sert.

VATELIN. — Eh! allez donc! Mours donc!

MAGGY, *qui s'est versé une tasse de thé.* — Vous prend une tasse de thé?

VATELIN. — Hein?

MAGGY. — Je dis : Vous prend une tasse de thé?

VATELIN. — Si vous voulez!

Elle lui sert et lui passe sa tasse.

MAGGY, *le sucrier dans la main.* — Un morceau? deux morceaux?

VATELIN, *modestement.* — Quatre!

Il s'assied à la table.

MAGGY, *qui s'est sucrée également.* — C'est beaucoup!

VATELIN, *tout en tournant sa cuiller dans la tasse, pour faire fondre le sucre.* — Pffo!

MAGGY, *tirant un flacon de sel de sa poche.* — Une goutte? deux gouttes?

VATELIN. — Je ne sais pas, ce que vous voudrez, une cuillerée?

MAGGY. — Aoh! c'est beaucoup!

VATELIN, *tendant sa cuiller.* — Qu'est-ce que vous voulez, je suis très gourmand, moi!

MAGGY. — Aoh! C'est égal! Un cuillerée, il y avait de quoi touiller toute une régiment.

VATELIN, *rejetant sa cuillère et se levant.* — Hein! Mais qu'est-ce que c'est donc!

MAGGY. — C'est du strychnine!

Elle porte le flacon à ses lèvres.

VATELIN, *se précipitant sur elle pour lui enlever le flacon.* — Malheureuse! voulez-vous laisser ça!

MAGGY. — No! je veux boire tout et sioucomber devant votre z'œil!...

VATELIN. — Au nom du ciel! Maggy, je vous en supplie!

MAGGY, *cherchant à porter le flacon à ses lèvres.* — No! adiou, Crépine!

Dans la lutte, il y a un tour de valse.

VATELIN, *l'en empêchant.* — Maggy, je serai gentil, je ferai tout ce que vous voudrez! tout ce que tu voudras, là!...

MAGGY. — Oh! vous dit ça!

VATELIN. — Non, non! tout! tout! je le jure.

MAGGY. — Yes?

VATELIN. — Oui!... Yes!... Yes!... Oui!...

MAGGY, *respirant le flacon, à part.* — Ah! ça va mieux!...

Elle met le flacon dans sa poche.

VATELIN, *à part.* — Allons!... Puisqu'il le faut, finissons-en!... (*Haut, s'emballant pour s'entraîner.*) Oui, oui, tu as raison! Assez lutté comme cela! Viens, Maggy, viens! Je te désire, je te veux. Ah! viens, viens!

Il l'a prise dans ses bras et cherche à l'entraîner vers le lit.

MAGGY, *effrayée, se dégage.* — Aoh! no, no, Crépine, comme ça je voulé pas!

VATELIN. — Ah! et puis, flûte! tu sais, moi, ce que j'en fais!...

MAGGY, *allant à lui.* — Eh bien! si, là, je veux, je veux!

VATELIN. — Si c'est comme ça que tu refroidis mes élans!...

MAGGY, *lui mettant la main sur la bouche.* — Oh! no! taisez! taisez! ferme ton gueule! ferme ton gueule!

VATELIN. — Comment, « ton gueule »; en voilà une expression! Est-ce que j'ai une gueule!... Un homme, ça a une bouche, ça n'a pas une gueule.

MAGGY, *le repoussant.* — Ah! flûte, aussi! comme vous dit! Vous le fait exprès! Quand je dis bec, c'est gueule, quand je dis gueule, c'est bouche; je sais pas moi, c'est jamais comme je dis!

VATELIN. — Non, mais je vous en prie, attrapez-moi !

MAGGY, *se faisant douce aussitôt et lui passant les bras autour du cou.* — No! no! je ne attrape pas! C'est pour le rire! Tu me l'aimes, je te l'aime!

VATELIN. — Nous nous l'aimons!

MAGGY. — Attends! Je vas pâ là!

Elle remonte un peu à droite.

VATELIN. — Par là?

MAGGY. — Yes! Tu ne veux pas que je reste dans ce tenioue.

VATELIN. — Ah! eh bien! quoi, tu ne peux pas ici?...

MAGGY. — Ici, aoh! devant vous? shocking!

VATELIN. — Ah! bon, bon, va, va!

Maggy sort à droite.

SCENE XII

VATELIN, puis LUCIENNE, PONTAGNAC, SOLDIGNAC, puis REDILLON

VATELIN, *remontant près du lit.* — Ah! non, ce que ça me dit! Ce que ça me dit!... autant que de me ficher à l'eau! Ah! pauvre Vatelin, tu t'es fourré là dans un engrenage! (*Il s'assied sur le bord du lit et, pensif, s'abîme dans ses réflexions. Sous le poids de Vatelin, le timbre placé dans le lit, côté public, sonne. Après un bon temps, et sans quitter sa position.*) C'est étonnant comme les sonnettes de cet hôtel font du train!

A ce moment, la porte de gauche s'ouvre sans bruit et Lucienne passe la tête. En reconnaissant son mari qu'elle voit de dos, elle lève deux grands bras au ciel et ouvre une bouche énorme. Mais, avant qu'elle ait eu le temps de pousser un cri, Pontagnac s'est précipité sur elle en faisant « non » de la tête comme pour lui dire qu'il n'est pas encore temps. En même temps, sa main droite a saisi la main droite de Lucienne et il la fait brusquement passer devant lui pendant que, de sa main gauche, il referme vivement la porte sur lui. Ce jeu de scène doit être absolument muet et durer l'espace d'un clin d'œil.

VATELIN, *se levant et se retournant brusquement.* — Hein? (*Ne voyant personne et riant.*) Rien! Ah bien! Cela tient du prodige, ça, par exemple! quelqu'un n'a pas remué dans cette chambre? J'ai bien entendu cependant! (*Allant inspecter la porte de gauche.*) Mais non, c'est fermé, le tour de clé y est, la porte est condamnée. Ah! non, ce que c'est que l'illusion! J'avais même senti le vent de la porte sur la tête! J'ai eu le cauchemar, il n'y a pas! C'est cette damnée Maggy... avec son thé à la strychnine. (*Allant sonner.*) Je vais même sonner pour le faire enlever, son sale thé. (*Lisant la pancarte au mur.*) La femme de chambre, deux coups! Mazette! (*Il sonne deux coups, puis redescend.*) Elle n'aurait qu'à avoir encore des velléités... (*On frappe à la porte.*) Ah! bien, elle n'est pas longue à venir, la femme de chambre. (*Haut.*) Entrez!

SOLDIGNAC, *entrant.* — Adieu!

VATELIN, *à part.* — Soldignac! Nom d'un chien, le mari! (*Haut.*) Ah! ah! c'est vous?

SOLDIGNAC. — Yes! c'est moa!

VATELIN. — Ah! ah! ah! vraiment!... Ah, çà! comment êtes-vous ici?

SOLDIGNAC, *allant à la table.* — Ah! voilà! ça vous intrigue, hé!

VATELIN. — Dame!... (*A part.*) Ah! mon Dieu! et sa femme qui est là!

SOLDIGNAC, *s'asseyant.* — J'étais en bas dans le bureau quand le groom que vous avez envoyé est venu dire : Si quelqu'un demande M. Vatelin, le faire monter à la chambre 39.

VATELIN, *à part.* — Ah! bien, j'ai eu une fière idée de l'envoyer dire ça au bureau.

Il veut remonter du côté de Maggy.

SOLDIGNAC, *se levant et, tout en prenant le n° 1, s'empare du bras*

de Vatelin qui, pendant toute cette scène, est très préoccupé et cherche à diverses reprises à se rapprocher de la porte de droite. Soldignac, un bras sous le sien, lui fait faire une petite promenade. — Figurez-vous que j'étais venu à cet hôtel pour un rendez-vous avec une personne qu'elle n'a pas pu m'attendre et qu'elle me priait de loui excuser.

VATELIN, *dont l'esprit est ailleurs.* — Oui, oui, oui.

SOLDIGNAC. — Elle a dou aller soigner son mère très malade. (*S'arrêtant et le regardant.*) Ça vous intéresse pas que je vous dis?

Il lui a quitté le bras.

VATELIN, *semblant sortir d'un rêve.* — Beaucoup! Je vous suis! Vous disiez : « Malade », je suis très content!... Vous êtes malade?...

SOLDIGNAC. — Qui?

VATELIN. — Vous!

SOLDIGNAC. — No, pas moa,... elle!...

VATELIN. — Ah! elle!

SOLDIGNAC. — Yes!... la mère.

VATELIN. — Ah! la mère!... la vieille dame, c'est bien ça, elle est malade.

SOLDIGNAC. — Alors, que faire?... Mon Dieu, me direz-vous, vous pouvez vous en aller...

VATELIN, *le faisant remonter vers la porte.* — Hein! Vous en aller? Mais comment donc! allez! allez donc! Ne vous gênez pas pour moi.

SOLDIGNAC, *descendant à gauche.*— Aoh! no! no! ... c'est un hypothèse!

Soldignac pose sa canne près de la cheminée.

VATELIN. — Ah! c'est une hypothèse. (*A part.*) C'est dommage. (*Haut.*) non, je disais ça parce que je sais qu'en général vous êtes d'un naturel pressé.

SOLDIGNAC. — Aoh! yes! le jour, mais le soir, j'ai toujours le temps!

Il s'allonge sur le fauteuil.

VATELIN, *à part.* — Eh bien! ça va être gai!

SOLDIGNAC. — No! M'en aller, je pouis justement pas. Comme je savais que je serais cet soir à l'hôtel, j'y avais donné rendez-vous au commissaire de police.

VATELIN, *tombant sur la chaise près de la table.* — Au commissaire de police!

SOLDIGNAC. — Bien oui!... vous savez bien que je fais pincer ma femme cet soir.

VATELIN, *à part.* — Mon Dieu! Est-ce qu'il se douterait? (*Haut.*) Elle n'est pas ici! Elle n'est pas ici!...

SOLDIGNAC. — Qui! Ma femme? je sais bien, elle est rue Roquépaïne.

VATELIN, *se levant.* — Ah! oui, oui. (*A part.*) Il ne sait rien!

SOLDIGNAC. — Le commissaire doit être en train de la surprendre en ce moment.

VATELIN, *il remonte vers la porte de droite.* — Oui, oui, oui, oui.

SOLDIGNAC, *se levant.* — Pour plus de sûreté, il la fait filer depuis ce matin. Ça ne vous intéresse pas ce que je vous dis?...

VATELIN, *allant à lui.* — Si! si! si!... Vous me disiez : « Malade... elle est malade... »

SOLDIGNAC — Aoh! no, plus maintenant.

VATELIN. — Ah! elle est morte!... C'est toujours un pas de fait!...

SOLDIGNAC. — Mais no!... Je disais « ma femme »...
VATELIN. — Ah! oui, votre femme!... qui est là!...
SOLDIGNAC. — Comment?
VATELIN. — ... Qui est là-bas... rue Roquépine!...
SOLDIGNAC. — Yes!... il la fait filer!...
VATELIN, *de plus en plus troublé.* — Elle est partie!... Elle a filé!...

Il remonte.

SOLDIGNAC. — Le commissaire doit m'envoyer ici des nouvelles aussitôt que ce sera terminé.
VATELIN, *au fond, à droite.* — Voilà! parfait! parfait.
SOLDIGNAC. — Mais qu'est-ce que vous l'avez à être agité comme ça?
VATELIN, *remontant à Soldignac.* — Moi! agité! pas du tout! J'ai l'air agité?
SOLDIGNAC. — Oui, vous êtes malade?
VATELIN, *les pouces dans les poches de son gilet.* — Non, oui, oh! un peu, très peu!
SOLDIGNAC. — Colique?
VATELIN, *distrait.* — Hein?
SOLDIGNAC. — Mais il ne comprend rien du tout! (*Se frottant le ventre.*) Colique!
VATELIN. — Hein? Non, oui! vous savez, entre les deux!
SOLDIGNAC. — « Entre les deux »! Alors, c'est l'état normal.
VATELIN. — Voilà! C'est plutôt ça! Un peu d'état normal! Ce ne sera rien. (*Remontant, tandis que Soldignac va s'asseoir sur le canapé.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu!

A ce moment, par la porte de droite qui s'est entrebâillée, on voit le bras de Maggy qui dépose son corsage sur la chaise à côté de la porte.

SOLDIGNAC, *qui a vu le bras.* — Aoh! joli! très joli!
VATELIN, *qui s'est retourné à la voix de Soldignac, à part.* — Sapristi! le bras de Maggy!... (*Haut.*) Vous avez vu? C'est... c'est un bras.
SOLDIGNAC, *s'asseyant dans le canapé.* — Aoh! je voa! Très joli. Té, le coquinasse! A qui ce bras?

Il pose son chapeau sur la table.

VATELIN. — Je ne sais pas! C'est pas d'ici! C'est un bras qui est là... alors, il est venu!... il est venu sans venir!... c'est le bras du voisin!...
SOLDIGNAC. — Blagueur!... C'est le bras de votre femme.
VATELIN. — Voilà! vous l'avez dit, c'est le bras de votre femme... de ma femme... du voisin qui est ma femme!...

Il ramasse le corsage déposé par Maggy, mais au moment où il se dispose à remonter, le bras reparaît tenant la jupe de Maggy. Vatelin se précipite dessus, arrache la robe et la fourre ainsi que le corsage sous le lit.

SOLDIGNAC. — Eh bien! mon cher... mais où êtes-vous donc?
VATELIN, *redescendant.* — Voilà! voilà!
SOLDIGNAC. — Asseyez-vous donc là, près de moi!
VATELIN, *s'asseyant sur le dossier du canapé, à part.* — Ça y est! le voilà installé!...
SOLDIGNAC. — Je vous fais mes compliments, madame a un bras!...

A ce moment Maggy, sans se douter que son mari est là ,entre carrément en scène. Elle est en robe de chambre, son bonnet à trois pièces sur la tête. En reconnaissant son mari, elle pousse un cri étouffé et se précipite d'où elle vient. Au cri, Soldignac retourne la tête, mais Vatelin qui a devancé son intention lui attrape la tête de ses deux mains et la ramène face à lui.

SOLDIGNAC. — Aoh! What is it?

VATELIN. — Je vous demande pardon,... mais c'est ma femme, elle était dans une tenue, alors...

SOLDIGNAC. — Ah! oui, oui, pardon. Aoh! vous avez bien fait.

VATELIN. — N'est-ce pas! Tenez! Venez donc faire une partie de billard.

Il le prend par le bras et l'entraîne.

SOLDIGNAC. — Aoh! yes! je veux! Très bien!...

Il prend son chapeau.

VATELIN, *à part.* — Je n'ai que ce moyen-là de m'en débarrasser.

SOLDIGNAC. — D'abord, ici, nous devons gêner madame.

VATELIN. — Vous êtes trop modeste! parlez pour vous.

SOLDIGNAC. — Aoh!

VATELIN, *à part.* — Je fais cinq carambolages et je lâche. (*Haut.*) Allons!

SOLDIGNAC. — Allons!

On frappe au fond.

VATELIN. — Qu'est-ce que c'est encore?

SOLDIGNAC. — Entrez!...

VATELIN, *à part.* — Comment, « Entrez! »... Eh bien! il en a un toupet!...

Il descend un peu à droite.

SCENE XIII

LES MEMES, REDILLON

RÉDILLON, *le sac qu'il avait emporté à la main.* — Je vous demande pardon, messieurs!

VATELIN. — Rédillon, lui!

RÉDILLON. — J'ai dû me tromper de sac tout à l'heure. (*Reconnaissant Vatelin.*) Ah! Vatelin! Comment, vous ici?

Il pose le sac sur la chaise près de la table.

VATELIN. — Hein! oui! c'est moi. Un train que j'ai manqué,... je vous expliquerai cela. Tenez, allez donc faire une partie de billard avec monsieur.

Il le pousse vers Soldignac.

RÉDILLON. — Avec monsieur?... Mais je ne le connais pas.

VATELIN. — Monsieur... Soldignac, monsieur Rédillon. Allez faire une partie de billard!

RÉDILLON, *se défendant.* — Moi? mais je ne sais pas y jouer.

VATELIN. — Ça ne fait rien! Il sait lui, il vous montrera.

RÉDILLON, *passant n° 3.* — Mais pas du tout! D'abord, je suis pressé! je suis attendu!

Il s'assied sur le canapé.

VATELIN, *le faisant se lever.* — Oui? eh bien! alors, ne vous asseyez pas!... C'est pas la peine, nous descendons.

Il l'entraîne.

RÉDILLON. — Oh! ben!... Figurez-vous que...

VATELIN. — Non, non, nous n'avons pas le temps, vous nous raconterez ça une autre fois. Où est mon chapeau?

Il va au lit.

RÉDILLON. — Mais qu'est-ce qu'il a? Il me donne chaud, ma parole d'honneur!

Il va pour boire la tasse de thé qui est devant lui.

VATELIN, *son chapeau sur la tête.* — Voilà, ça y est! venez! (*Lui retirant la tasse.*) Non, ne buvez pas, nous n'avons pas le temps!...

On frappe au fond.

SOLDIGNAC, *allumant une cigarette à la cheminée.* — Entrez!

VATELIN. — Encore! Mais il est embêtant avec ses « Entrez ».

CLARA, *entrant.* — C'est monsieur qui a sonné?

VATELIN. — Oui, c'est moi, mais il y a au moins une demi-heure. C'est pour enlever le thé.

Il retire à Rédillon la tasse de thé que Rédillon porte à ses lèvres et passe le plateau à Clara.

CLARA. — Bien, monsieur.

Elle emporte le plateau.

VATELIN, *faisant passer Rédillon.* — Et maintenant, filons!

RÉDILLON. — Et mon sac! Je suis venu chercher un sac!

VATELIN, *mettant dans la main de Rédillon le sac qu'il a rapporté.* — Eh bien! prenez-le, votre sac, et venez!

RÉDILLON. — Ah! non, je n'en veux pas de celui-là!... je vous le rapporte!

VATELIN, *lui passant celui de Maggy.* — Alors, c'est celui-là?

RÉDILLON, *prenant le sac.* — Je ne sais pas! Il n'est pas à vous?

VATELIN. — Non!

Il met le sac de Pinchard sur la table à la place de celui de Maggy.

RÉDILLON. — Alors, ça doit être celui-là. Allons!

Il remonte.

SOLDIGNAC, *remontant également.* — Allons!

VATELIN. — C'est ça! allez devant. Un mot à dire et je vous rejoins!

Rédillon et Soldignac sortent au fond.

SCENE XIV

VATELIN, MAGGY, puis PINCHARD, Mme PINCHARD

VATELIN, *qui est allé à la porte de droite.* — Vite! Maggy!

MAGGY, *entrant.* — Je pouvais venir? Ils sont partis?

VATELIN. — Ah! oui, « partis »! ils sont là à m'attendre! je suis obligé d'aller faire une partie de billard avec votre mari! Je vous en prie, pendant ma courte absence, ne bougez pas de cette chambre où je vous enferme, et j'emporte la clé pour plus de sûreté. Maintenant, si on venait, cachez-vous dans ce cabinet et n'en sortez que quand je serai venu vous y chercher... Est-ce compris?

MAGGY. — Ah! yes!

VOIX DE SOLDIGNAC. — Vatelin! Vatelin!...

VATELIN, *vivement.* — Lui, cachez-vous!

Maggy n'a que le temps de se cacher en se collant contre le lit.

SOLDIGNAC, *sur le pas de sa porte.* — Eh bien! voyons, Vatelin!

VATELIN. — Mais, voilà! je viens, je viens!

Il sort en ayant soin d'emporter la clé et de fermer à double tour derrière lui.

MAGGY, *seule, descendant en scène.* — Ah! que j'ai eu peur! Ah! Dieu, quand j'ai vu ma mari là, tout mon courage il est parti! Ah! non! non! je veux plus, je veux me en aller... (*Cherchant son costume sur la chaise où elle croit l'avoir déposé.*) Ma costume!... Où il a mis ma costume!... (*On entend parler dans le couloir.*) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est encore!...

Elle se précipite dans la pièce de droite.

VOIX DE PINCHARD. — Allons bon! la clé n'est pas sur la porte et j'ai oublié de la demander en bas! (*Appelant.*) Garçon! voulez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît?

VOIX D'UN GARÇON. — Voilà, monsieur.

La clé tourne dans la serrure. La porte s'ouvre et Pinchard et Mme Pinchard entrent. Le garçon s'efface pour les laisser passer.

PINCHARD. — Merci, garçon.

LE GARÇON. — Il n'y a pas de quoi, monsieur.

Il referme la porte.

PINCHARD, *à sa femme qu'il soutient en la faisant avancer.* — Là! là! ne geins pas! ça se passera! Tiens, assieds-toi là. (*Il la fait asseoir.*) Sacrées crises hépathiques. va! Il a fallu que ça la reprenne au théâtre. Nous avons dû nous en aller avant la fin. (*Apercevant son sac.*) Ah! ils ont remonté mon sac! je savais bien que j'avais dû le laisser en bas. (*A sa femme qui le regarde d'un air doux et souffreteux. Ceci et les phrases suivantes sans voix en articulant seulement.*) Eh bien! ça ne va pas mieux? (*Mme Pinchard fait non de la tête.*) Tu as toujours mal? (*Mme Pinchard fait « oui » de la tête.*) Montre ta langue. (*Mme Pinchard tire la langue.*) Elle n'est pas mauvaise! (*Mme Pinchard fait une moue signifiant « elle ne doit pas être bonne ».*) Sais-tu, tu devrais te coucher. (*Signe de Mme Pinchard : « tu crois? tu as peut-être raison ».*) Mais oui! (*Mme Pinchard fait de la tête, avec un sourire triste : « Bonsoir ».*) Bonsoir! (*Elle remonte un peu, puis revient à son mari et l'embrasse. Haut.*) Ah, oui! l'anniversaire. (*Il l'embrasse sur le front.*) Vingt-cinq ans!... (*Elle va, d'un pas languissant, entre le mur et la ruelle du lit, pour se déshabiller.*) Moi, je vais lui préparer une potion calmante. (*Il va à la cheminée, prend la bougie allumée et vient à la table sur laquelle il pose le flambeau, puis cherchant dans son sac.*) Où est ma pharmacie! (*Sortant ses pantoufles.*) Mes pantoufles! (*Il les jette devant lui, tire une autre paire.*) Ah! les siennes. Tiens coco!... pantoufles!... Hé! Mules!...

Il va les porter à sa femme.

MME PINCHARD, *derrière le lit.* — Merci!

PINCHARD, *de son sac, sortant une camisole.* — Ah! un caraco! (*A sa femme.*) Coco! Caraco!

Il lui passe sa camisole.

MME PINCHARD. — Merci!...

Elle la met.

PINCHARD, *redescend à son sac.* — Ah! voilà ma pharmacie. (*Ouvrant sa pharmacie de voyage.*) Laudanum! Laudanum! Voilà le laudanum.

MME PINCHARD, *de l'autre côté du lit.* — Mon démêloir, passe-moi mon démêloir.

PINCHARD, *tirant un démêloir du sac.* — Le démêloir! voilà! (*Il le lui passe par-dessus le lit puis, prenant le verre qui est sur la table de nuit au pied du lit, la carafe et la cuillère.*) Voyons, préparons cela!

Il redescend à la table et prépare la solution. Mme Pinchard, en jupon, sans corsage, les cheveux sur les épaules, s'assied sur le lit pour se démêler; le timbre, placé sous le matelas à la place qu'elle occupe, se met naturellement à sonner d'une façon continue. Pinchard n'y fait pas attention. Il s'assied à la table.

PINCHARD, *comptant les gouttes.* — Une, deux, trois... Ah çà! quel est l'animal qui s'amuse à sonner comme ça à cette heure-ci?... Quatre, cinq, six, voilà six gouttes! (*Il pose le verre sur la table et se lève.*) Oh! mais il commence à m'embêter avec sa sonnerie! (*Courant ouvrir la porte du fond et criant dans le couloir.*) Vous n'avez pas bientôt fini, là-bas, le sonneur!

UNE VOIX DANS LE COULOIR. — Ah çà! qui est-ce qui sonne comme ça donc?

PINCHARD, *répondant à la personne.* — Je ne sais pas, monsieur, c'est insupportable. (*Criant.*) Assez, là! il y a des gens qui dorment!

MME PINCHARD, *se levant pour aller voir, la sonnerie cesse.* — Qu'est-ce qu'il y a donc?

PINCHARD, *n'entendant plus sonner.* — Ah! ça cesse, c'est pas trop tôt!

LA VOIX. — Oui, il était temps! Bonsoir, monsieur.

PINCHARD. — Salue bien, monsieur.

Il referme la porte du fond.

MME PINCHARD. — Qu'est-ce qu'il y a donc eu, Pinchard?

PINCHARD. — Rien, rien. (*La poussant du côté du lit.*) Va, couche-toi, il est tard, je vais en faire autant. Je l'ai bien fait taire, cet animal! (*Il retire son dolman; pendant ce temps, Mme Pinchard se couche. La sonnerie reprend de plus belle.*) Allons, bon! les voilà qui recommencent! C'est assommant à la fin! (*S'appuyant sur le lit pour retirer ses souliers et mettre ses pantoufles, le timbre qui est de son côté se met à sonner conjointement avec l'autre.*) Comment, en voilà un autre qui se met de la partie!... Ce n'est pas possible, il y a un concours de timbres dans l'hôtel!... On n'a pas idée d'un pareil charivari!...

Il se met à retirer ses bottines en tournant le dos à la porte de gauche.

SCENE XV

LES MEMES, PONTAGNAC, LUCIENNE, puis LE GERANT, LE GROOM, CLARA, DES VOYAGEURS, etc.

LUCIENNE, *surgissant, suivie de Pontagnac.* — Ah! c'est toi, misérable!

Elle s'approche de lui et le prend par les épaules. Pinchard dans le mouvement perd l'équilibre et tombe assis par terre. Il a toujours le dos tourné aux autres personnages et n'a pu retirer qu'une seule bottine.

LUCIENNE ET PONTAGNAC. — C'est pas lui!

Ils se précipitent dans la chambre de gauche.

PINCHARD, *se relève, sa bottine à la main et, ne voyant plus personne, marche en boitant en cherchant de tous côtés.* — Eh bien! où sont-ils? par où sont-ils passés?

VICTOR, *entrant vivement du fond.* — Qu'est-ce qu'il y a, monsieur! qu'est-ce qu'il y a?

PINCHARD, *mettant une pantoufle.* — Hein?

CLARA, *entrant de même.* — C'est monsieur qui sonne comme ça?

PINCHARD. — Moi!

LE GÉRANT, *entrant comme les deux premiers.* — Ah çà! monsieur, on ne sonne pas comme ça! Vous allez réveiller tout l'hôtel!

PINCHARD. — Comment! mais est-ce que c'est moi qui sonne?

UN VOYAGEUR, *entrant, robe de chambre et bonnet de coton.* — Vous n'avez pas bientôt fini de sonner, monsieur!... Ma femme ne peut pas dormir!

DEUXIÈME VOYAGEUR, *entrant.* — Est-ce qu'on sonne comme ça?

Succession de voyageurs et voyageuses entrant en tenues diverses, brouhaha de réclamations. — Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi sonne-t-on! Ce n'est pas bientôt fini ce train-là? etc.

PINCHARD. — Ah çà! qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là? Voulez-vous vous en aller!

LE GÉRANT. — Oui, quand vous aurez fini de sonner!

TOUS. — Oui! oui!

PINCHARD. — Où ça, je sonne! Où voyez-vous que je sonne? Qui voyez-vous sonner? Est-ce que c'est ici qu'on sonne!

LE GÉRANT. — Mais enfin, monsieur!

PINCHARD. — Est-ce que c'est une façon d'entrer chez les gens? Allons, fichez-moi le camp!

TOUS, *le conspuant.* — Oh!

PINCHARD, *furieux, près du lit.* — Voulez-vous me fiche le camp! (*Pour donner plus de force à son injonction, sur le mot « fiche le camp », il scande chaque syllabe en la ponctuant d'un coup de poing sur le matelas, le timbre répond par une courte sonnerie : « Drin! Drin! Drin! » Pinchard s'arrête, étonné, regarde son matelas, et, à froid, redonne trois coups de poing successifs, et le timbre, par conséquent, de lui répondre par trois nouvelles sonneries séparées: « Drin! Drin! Drin! »*) Ah çà! mais c'est dans le lit que ça sonne!

TOUS. — Dans le lit?...

PINCHARD. — Mais absolument! (*Il retire le timbre qui est sous le matelas à sa place.*) Ah çà! en voilà une plaisanterie!... Je voudrais bien connaître le farceur qui s'amuse à faire des facéties pareilles!

TOUS, *étonnés.* — Ah!

PINCHARD. — Et tenez! ça continue! Je vous parie qu'il y en a un autre sous le... sous ma femme!

Tout le monde se dirige vers le fond. Le gérant et les voyageurs s'engagent dans la ruelle et vont retirer l'autre timbre.

MME PINCHARD, *qui ne comprend rien du tout à ce qui se passe.* — Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que vous me voulez? mon ami! Pinchard! des hommes après moi!

PINCHARD. — C'est pas à toi qu'on en a.

LE GÉRANT. — Ne craignez rein, madame. (*Trouvant le timbre.*) Eh oui! En voilà un autre!

PINCHARD, *prenant le timbre et descendant.* — Là! Qu'est-ce que je vous disais? Ah çà! je voudrais bien savoir ce que ça signifie, tout ça!

LE GÉRANT. — Mais, monsieur, je n'y comprends rien!

PINCHARD. — Si c'est comme ça qu'on s'amuse aux dépens des voyageurs dans votre hôtel, je me plaindrai, vous savez!

LE GÉRANT. — Oh! monsieur, je vous assure...

PINCHARD, *donnant les timbres au gérant.* — Allons, c'est bien! Allez-vous en tous! et laissez-nous tranquilles. (*Tout le monde sort; il referme brutalement la porte sur les sortants.*) Eh bien! en voilà une caserne!

Il gagne la droite.

MME PINCHARD, *à genoux dans le lit, un oreiller devant elle.* — Mais qu'est-ce qu'il y a?

PINCHARD, *s'asseyant près de la table.* — Elle n'a rien entendu! Eh bien! Coco, tu en as de la veine, toi.

MME PINCHARD. — Qu'est-ce qu'ils voulaient, tous ces gens-là?

PINCHARD, *accompagnant son dire d'un geste négatif de la tête.* — Rien! rien!

Il retire sa seconde bottine.

MME PINCHARD. — Oh! ils m'ont fait peur! Mes douleurs commençaient à se calmer, voilà qu'elles m'ont reprise de plus belle.

Elle se recouche.

PINCHARD, *se levant.* — Oh! les animaux! Ecoute, tu devrais te mettre un cataplasme.

Il met sa seconde pantoufle.

MME PINCHARD. — Quoi?

PINCHARD, *sans voix.* — Si tu mettais un cataplasme!

MME PINCHARD. — Comment veux-tu que je te comprenne!... Tu me parles à contre-jour, je ne vois pas ce que tu me dis!

PINCHARD, *prenant la bougie et s'éclairant la figure, sans voix.* — Tu devrais te mettre un cataplasme.

MME PINCHARD. — Ah! je crois bien! avec quelques gouttes de laudanum, ça me ferait du bien. Mais où aller le chercher?

PINCHARD, *montrant son sac et sans voix.* — J'ai ce qu'il faut là-dedans! il n'y a qu'à le faire! attends! (*Il va sonner, puis ouvrant son sac, il en tire un paquet contenant de la farine de lin. A part.*) Quand je l'ai vue malade au départ, je me suis muni, en cas! Il y avait un petit coin de libre dans le sac, elle voulait y fourrer du pain et du jambon,... moi j'ai préféré y mettre un cataplasme! Je vois que j'ai bien fait!

SCENE XVI

LES MEMES, VICTOR, puis MAGGY, puis VATELIN

VICTOR, *entrant par le fond.* — Monsieur a sonné?

PINCHARD, *jetant son sac derrière la table de nuit.* — Oui, c'est moi cette fois. Je voudrais que l'on me fasse un cataplasme avec ça... pour Coco... enfin pour madame qui est souffrante.

VICTOR. — Mais, monsieur, il n'y a plus personne à la cuisine.

PINCHARD. — Naturellement! Tout à l'heure, c'était plein de monde

ici, et maintenant il n'y a plus personne à la cuisine! Vous avez bien un fourneau à gaz, au moins?

VICTOR. — Oh! oui! Il y a un fourneau, monsieur!

PINCHARD, *remettant son dolman, aidé par Victor.* — C'est bien, vous allez me mener, je ferai le cataplasme moi-même.

VICTOR. — Bien, monsieur. Voulez-vous me permettre, monsieur le Major?

PINCHARD, *lui donnant le dolman.* — Non! je ne permets pas. Je vous l'ordonne! (*Jeu de scène.*) Si jamais je te rencontre dans une infirmerie, je t'en fourrerai un de cataplasme, moi! (*Sa bougie à la main et sans voix, à sa femme.*) Je descends faire le cataplasme, je reviens dans cinq minutes. Toi, tâche de t'endormir.

MME PINCHARD. — Que je tâche de m'endormir? N'aie pas peur!... Si je peux!... Ne sois pas long!

PINCHARD. — Non!

Mme Pinchard se retourne du côté du mur. Pinchard et Victor sortent. La scène reste un instant vide.

MAGGY. — Le bruit il a fini! Mais qu'est-ce qu'il se passe donc? Et Vatelin qui ne revient pas, lui. Oh! non! je veux m'habiller que je m'en aille... Mais où a-t-il fourré mon billement? (*Elle cherche un peu partout et finit par aller regarder sur le lit, apercevant Mme Pinchard, qui lui tourne le dos.*) My God! il y a quelqu'un dans le lit! (*Elle se précipite affolée dans le cabinet de toilette qu'elle vient de quitter.*)

La scène reste de nouveau vide, soudain l'on entend le bruit d'une clé tournant dans la serrure de la porte du fond et puis celui d'une poussée contre la porte, mais la porte résiste.

VOIX DE VATELIN. — Ah çà! qu'est-ce qu'elle a donc, cette serrure?

Nouveau bruit de clé et poussée de Vatelin, la porte cède.

VATELIN, *entrant.* — Suis-je bête! je tournais à l'envers. Au lieu d'ouvrir, je fermais à double tour. (*Il ferme la porte.*) Ah! là! là! quelle ventouse que ce Soldignac!... J'ai cru que je ne m'en dépêtrerais pas!... Allons délivrer Maggy. (*Ronflement dans le lit.*) Hein! on a ronflé là-dedans! (*Ecartant le rideau.*) Comment, elle s'est couchée? Ah! non, elle est étonnante! Rien ne la trouble!... (*Prenant son sac derrière le canapé, il le pose sur la table et en sort une paire de pantoufles qu'il jette devant le lit, puis il place une chaise sur laquelle il déposera ses vêtements près du lit du côté de la table de nuit.*) Ah! c'est beau, la nature britannique!... Ma foi, elle dort, ne la réveillons pas. C'est autant de gagné. Je vais me coucher bien doucement... en ayant bien soin de ne pas la tirer de son reposant sommeil... (*Commençant à se déshabiller.*) ...reposant pour moi! (*En descendant il trébuche sur les souliers laissés par Pinchard, les ramassant.*) Non, croyez-vous qu'elles ont des pieds, ces Anglaises! (*Il a retiré ses bottines et va les déposer dehors avec ceux de Pinchard.*) Pristi! que j'ai soif! (*Voyant le verre laissé sur la table par Pinchard.*) Il tombe bien, celui-là! Madame Soldignac, je connaîtrai votre pensée. (*Il boit.*) Ah! ça fait du bien... (*Il achève de se déshabiller.*) J'ai les yeux lourds... Je crois que je ne tarderai pas à m'endormir... Allez, couchons-nous, et doucement, pour ne pas éveiller ma maîtresse. (*Il se glisse dans le lit.*) Sapristi! elle en prend de la place... Je

n'ose pas la pousser, ça l'éveillerait. Tiens, j'avais oublié mon chapeau! (*Il le jette au pied du lit.*) Il me tiendra chaud aux pieds. Un tuyau de poêle... Cristi! que j'ai sommeil... Je ne sais pas, il me semble que ça a encore augmenté depuis que j'ai bu ce verre... Qu'est-ce qu'elle a pu fourrer là-dedans?... De la strychnine, comme tout à l'heure! de la strychnine...

Il s'endort.

SCENE XVII

LES MEMES, PINCHARD, VICTOR, puis LUCIENNE, PONTAGNAC

La porte s'ouvre et Victor introduit Pinchard portant son cataplasme.

PINCHARD, *à Victor qui pose le flambeau sur la cheminée.* — Merci! (*Victor s'en va; Pinchard, soufflant sur le cataplasme qu'il arrose de laudanum, à sa femme en se dirigeant vers le lit.* Tu y es, Coco, attention! c'est chaud!...

Il découvre Vatelin de la main droite et de sa main gauche lui applique le cataplasme sur l'estomac.

VATELIN, *poussant un hurlement.* — Oh!

PINCHARD. — Qu'est-ce que c'est que ça?

VATELIN. — Qui va là? Au voleur!

PINCHARD. — Un homme dans le lit de ma femme!

MME PINCHARD, *s'éveillant.* — Qui est là?... Ah! mon Dieu un homme dans mon lit!...

VATELIN. — Qu'est ce que c'est que cette femme?

PINCHARD, *lui sautant à la gorge.* — Gredin! Qu'est-ce que tu fais là?

VATELIN, *sortant du lit.* — Voulez-vous me lâcher!

TOUS LES TROIS. — Au secours! à l'aide!

PINCHARD, *hurlant.* — Il y a un homme dans le lit de ma femme.

VATELIN. — Voulez-vous me lâcher!

LUCIENNE, *faisant irruption suivie de Pontagnac.* — C'est toi, misérable!

VATELIN. — Ciel! ma femme!

Il envoie une poussée à Pinchard, ramasse ses vêtements au vol et se sauve; il emporte la chaise.

PINCHARD, *à Lucienne.* — Vous êtes témoin, il était dans le lit de Coco, Madame!

LUCIENNE. — Je l'ai bien vu, monsieur!

PINCHARD, *s'élançant à sa poursuite.* — Rattrapez-le! Il était dans le lit de Coco!... ma femme!

MME PINCHARD, *qui; pendant ce qui précède, s'est levée et a pris son jupon et ses pantoufles.* — Mon mari! Pinchard! Où vas-tu?

Elle s'élance à leur poursuite.

PONTAGNAC, *à Lucienne.* — Eh bien! hein! êtes-vous convaincue?

LUCIENNE. — Oh! oui, le traître!

PONTAGNAC. — Ai-je eu raison de vous dire de rester, vous qui vouliez déjà vous en aller?

LUCIENNE. — Ah! oui! vous avez eu raison! Grâce à Dieu! je suis fixée, maintenant.

PONTAGNAC. — J'espère bien que vous saurez vous venger!

LUCIENNE. — Ah! oui, je vous le jure!

PONTAGNAC. — Vous savez ce que vous m'avez promis. « Si j'ai jamais la preuve de l'infidélité de mon mari, je lui rends immédiatement la pareille! »

LUCIENNE. — Et je ne m'en dédis pas! Ah! je vous ferai voir que je n'ai qu'une parole!

PONTAGNAC. — Bravo!

LUCIENNE. — J'ai dit que je prendrai un amant, eh bien! je le prends, cet amant!

PONTAGNAC. — Ah! je suis le plus heureux des hommes!

LUCIENNE. — Et si mon mari vous demande quel est mon amant, vous pourrez le lui dire!

PONTAGNAC. — Oh! ce n'est pas la peine.

LUCIENNE. — C'est son meilleur ami!... Ernest Rédillon!

PONTAGNAC, *suffoqué*. — Hein! Réd!...

LUCIENNE. — Adieu, je vais me venger.

Elle sort vivement par la gauche.

PONTAGNAC, *courant après elle*. — Lucienne! au nom du ciel! Lucienne! (*Il se précipite sur la porte qu'il trouve fermée.*) Fermée!...

SCENE XVIII

PONTAGNAC, puis MAGGY, SOLDIGNAC, le 1er COMMISSAIRE, deux AGENTS, puis Mme PONTAGNAC, le 2e COMMISSAIRE, deux AGENTS, puis REDILLON.

Pontagnac court au fond et se cogne dans le commissaire qui entre suivi de ses agents et de Soldignac.

LE COMMISSAIRE. — Arrêtez!... Au nom de la loi!...

PONTAGNAC. — Le commissaire!

SOLDIGNAC, *une queue de billard à la main*. — Ah! le voilà, son « love »!...

Il pose sa queue de billard près de la cheminée, quitte son habit, s'exerce à la boxe contre le mur.

LE COMMISSAIRE, *à Pontagnac*. — Nous savons tout, monsieur! Vous êtes ici avec la femme de Monsieur!...

PONTAGNAC. — Moi!

LE COMMISSAIRE. — Où se cache votre complice?

PONTAGNAC. — Ma complice!

LE COMMISSAIRE, *à un agent*. — Cherchez, agent!

PONTAGNAC, *à part*. — Qu'est-ce qu'il dit!

L'AGENT, *qui est entré à droite, revenant en traînant Maggy*. — madame!...

PONTAGNAC. — Qu'est-ce que c'est que ça?

MAGGY, *voyant Soldignac*. — Ma mari!

SOLDIGNAC, *se retournant*. — Mon femme!

Ils se disputent en anglais.

LE 2e COMMISSAIRE, *arrivant par la porte de gauche suivi de Mme Pontagnac.* — Au nom de la loi!...

PONTAGNAC. — Encore un! (*Reconnaissant sa femme.*) Ma femme!

MME PONTAGNAC, *au 2e Commissaire.* — Faites votre devoir, monsieur le Commissaire !

Elle sort vivement par la gauche.

PONTAGNAC, *courant à elle.* — Clotilde!...

SOLDIGNAC, *l'arrêtant au passage.* — A nous deux, maintenant!...

Il le boxe pendant que, de son côté, Maggy boxe l'agent qui ne veut pas la lâcher.

RÉDILLON, *entrant, par le fond. Il a le sac de Maggy à la main.* — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? (*Voyant les Commissaires qui le regardent.*) Je vous demande pardon, je m'étais trompé de sac!

Il échange vivement son sac contre celui de Vatelin qui se trouve sur la table et se sauve par le fond, pendant que la boxe continue. Tableau.

RIDEAU

ACTE III

Le fumoir de Rédillon.

SCENE PREMIERE

GEROME, puis REDILLON, ARMANDINE

GÉROME, *entrant du fond, il tient, pliés sur son bras gauche, les vêtements de Rédillon et la jupe d'Armandine et leurs deux paires de bottines qu'il vient de cirer.* — Encore une jupe! toujours des jupes!... il est incorrigible! Mais qu'est-ce qu'il peut bien en faire, je me le demande. La voilà, la jeunesse d'aujourd'hui; on brûle la chandelle par les deux bouts! On court!... Tout le monde court, il n'y a que moi qui ne cours pas! Ça s'appelle être dans le mouvement!...

Il va frapper à la porte de droite, 2e plan.

VOIX DE RÉDILLON. — Qu'est-ce que c'est?
GÉROME. — C'est moi, Gérome.
RÉDILLON, *passant la tête.* — Eh bien! quoi?
GÉROME. — Il est onze heures!
RÉDILLON. — Eh bien! il est onze heures!...

Il lui referme la porte au nez.

GÉROME, *recevant la porte sur le nez.* — Oui! (*A part.*) Et voilà... V'lan! la porte sur le nez! Un enfant que j'ai vu naître! le respect s'en va...! Et son père, mon frère de lait, qui m'a fait promettre en mourant

de veiller sur lui!... Mais, mon pauvre Marcellin, comment veux-tu que je veille sur ton fils! est-ce que j'ai une action sur lui? est-ce qu'il m'écoute seulement?... C'est comme si je disais au prince de Monaco de veiller sur l'Afrique... Quand je lui fais de la morale, il me traite de vieille ganache et, en fin de compte, c'est encore moi qui suis obligé d'être le brosseur des demoiselles qu'il ramène! (*On entend parler dans la chambre de Rédillon et la porte s'ouvre.*) Ah! enfin ils se décident!

Gérome sort par la porte 1er plan droit pour porter les vêtements et les bottines qu'il tient toujours.

ARMANDINE, *entrant la première suivie de Rédillon, avançant d'un pas traînant. Elle n'est pas coiffée, les cheveux tournés simplement sur la nuque, et est enveloppée dans une robe de chambre d'homme. En entrant elle se prend les pieds dans ladite robe de chambre et manque de tomber.* — Elle est longue, ta robe de chambre!

Elle va à la cheminée.

RÉDILLON, *qui s'est laissé tomber sur le divan.* — Elle est longue pour toi, pas pour moi.

ARMANDINE, *arrangeant ses cheveux.* — Je ne te dis pas, mais comme c'est moi qui l'ai sur le corps!... Aussi, cette idée de me rapporter successivement tous les sacs de nuit de l'hôtel, excepté le mien.

RÉDILLON. — Est-ce que je le connais, le tien!

ARMANDINE. — Enfin, dans le nombre, tu aurais pu avoir la chance de le rencontrer .

Elle quitte la cheminée.

RÉDILLON, *bâillant.* — Ah! ben!...

ARMANDINE, *le regardant.* — Eh bien! quoi donc, mon vieux?

RÉDILLON. — Quoi?

ARMANDINE. — Ça ne va donc pas?

RÉDILLON. — Si!... je suis fatigué, voilà tout!

ARMANDINE, *s'asseyant près de la table.* — Après onze heures de lit!

Gérome paraît, un plumeau à la main; il s'arrête et regarde Rédillon avec pitié.

RÉDILLON. — Ça ne vaut pas six heures de sommeil.

Il bâille.

GÉROME, *sortant par la porte deuxième plan.* — S'il est permis de se mettre dans des états pareils!

RÉDILLON. — Qu'est-ce que vous voulez, Gérome?

GÉROME, *boudeur.* — Rien!

RÉDILLON. — Alors, qu'est-ce que vous avez à me regarder?

GÉROME. — Ah! Ernest, tu t'éreintes, mon garçon!

ARMANDINE. — Hein!

RÉDILLON. — Comment?

GÉROME. — Tu me fais de la peine!

RÉDILLON. — Voulez-vous me ficher la paix! Qu'est-ce qui vous demande quelque chose?

GÉROME. — Je n'ai pas besoin que tu me demandes, je le dis! Tu me fais de la peine!

Il remonte et sort par le fond.

RÉDILLON. — Eh bien! tant mieux! A-t-on jamais vu!

SCENE II

LES MEMES, moins GEROME

RÉDILLON, *sur le divan.* — Je te demande pardon, c'est un vieux domestique de la famille.

ARMANDINE, *sur le fauteuil.* — Il est plutôt familier!

RÉDILLON. — Eh bien! oui, puisqu'il est comme de la famille! C'est mon oncle de lait!

ARMANDINE. — Ton oncle de lait?...

RÉDILLON. — Autrement dit, c'est sa mère qui a nourri papa. Nous sommes parents par le lait.

ARMANDINE. — C'est égal, ça fait un drôle d'effet de l'entendre te tutoyer et toi lui dire vous.

RÉDILLON. — Qu'est-ce que tu veux, il m'a vu naître, et pas moi. (*Bâillant.*) Pristi! que je suis fatigué.

Il s'allonge sur le divan, la tête vers le public.

ARMANDINE, *se levant.* — Ah! mon pauvre Ernest, décidément tu ne détiens pas le record!

Elle va à lui.

RÉDILLON. — Je n'ai jamais posé pour le champion de France.

ARMANDINE, *un genou sur le divan entre les jambes de Rédillon.* — Tu fais aussi bien. (*Elle l'embrasse.*) On dirait que ça t'ennuie quand je t'embrasse!

RÉDILLON, *sans conviction.* — Non!

ARMANDINE, *assise.* — Voilà! déjà!

RÉDILLON. — Mais non! Mais enfin, voyons!... (*Sur un ton d'implo-ration.*) Repos!

ARMANDINE. — Ah! c'est bien ça, les hommes! ils ne sont gentils que la veille!...

Elle se lève.

RÉDILLON. — Oh!... ou le surlendemain!

ARMANDINE, *debout devant lui, regardant une aquarelle au-dessus du divan.* — C'est gentil ce que tu as là! C'est le portrait d'une propriété à toi?

RÉDILLON. — Ça? c'est le Capitole.

ARMANDINE. — Le Capitole? Ah! c'est donc ça, le Capitole! Tiens, c'est drôle!

RÉDILLON, *toujours étendu.* — Qu'est-ce que tu trouves de drôle à ça?

ARMANDINE, *s'asseyant.* — Oh! rien, c'est à cause de Schmitz-Mayer; tu sais, Schmitz-Mayer...

RÉDILLON. — Oh! oui, oui!

ARMANDINE. — Il m'ennuie toujours avec... Il veut absolument — je ne sais pourquoi il s'est fourré ça dans la tête — que j'aie sauvé le Capitole!

RÉDILLON. — Toi!

ARMANDINE. — C'est pas vrai, tu sais, je ne l'ai pas sauvé du tout. Je ne le connais même pas,... ainsi!...

RÉDILLON. — Eh bien! alors!...

ARMANDINE. — Eh bien! non, il n'en démord pas. Il dit que je

devrais me porter pour la médaille de sauvetage. Hein! crois-tu qu'il en a... une couche!...

RÉDILLON. — Ah! oui... et toi!... crois-tu?

ARMANDINE. — Ouh! chéri!

Elle l'embrasse.

SCENE III

LES MEMES, GEROME

GÉROME, *paraît au fond, apportant un verre à bordeaux plein de vin sur un plateau.* — Encore! (*A Armandine, en se plaçant entre elle et Rédillon.*) Je vous en prie, madame, ayez pitié.

ARMANDINE, *gagnant la gauche, à part.* — Eh bien! qu'est-ce qu'il a?

Elle s'assied sur la table.

GÉROME, *regardant Rédillon.* — Regardez-moi cette mine!

RÉDILLON. — Je vais vous flanquer à la porte, moi, vous savez!

GÉROME. — Ça m'est égal, je ne m'en irai pas! Tiens, bois ça!

RÉDILLON. — Non.

GÉROME. — Bois!

RÉDILLON, *avec mauvaise humeur.* — Ah! il m'en faut une patience!

Il prend le verre.

ARMANDINE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

GÉROME. — C'est du coca.

ARMANDINE. — Du quoi?

GÉROME, *allant à elle.* — Du coca! du vin de coca. (*Bas, à Armandine.*) Par grâce, madame, songez que c'est un enfant, qu'il n'a que trente-deux ans. Il n'est pas comme moi!...

RÉDILLON, *assis sur le divan et buvant.* — Qu'est-ce que vous racontez à madame tout bas?

GÉROME. — Rien, rien, rien.

ARMANDINE, *railleuse.* — Oui, nous avons des secrets ensemble.

GÉROME. — Voilà! ça ne te regarde pas!

RÉDILLON. — Ah! je vous demande pardon. (*Il rend son verre à Gérome.*) Il n'est venu personne pour moi?

GÉROME, *avec dédain.* — Si, d'abord ta nommée Pluplu.

ARMANDINE, *sautant vivement de la table.* — Pluplu est venue?

Elle se met dans le fauteuil pour mieux écouter.

GÉROME. — Oui, elle voulait absolument te voir!

RÉDILLON. — Qu'est-ce que vous lui avez dit?

GÉROME. — Que tu étais avec ta mère! Alors, comme elle voulait t'attendre, je lui ai dit que, quand tu étais avec ta mère, tu en avais généralement pour trois ou quatre jours!

ARMANDINE, *se levant.* — Vous avez bien fait! Merci, si nous nous étions trouvées nez à nez...

GÉROME. — Et puis, il est venu M. Mondor!

ARMANDINE, *le dos au public, et s'appuyant sur la table.* — Mondor! Attendez donc, « Mondor, Mondor »...

RÉDILLON. — Non, tu ne le connais pas, il a passé l'âge!

ARMANDINE. — Ah!

Elle se retourne.

RÉDILLON. — C'est un marchand d'antiquités qui a son magasin

en appartement sur le même palier que moi, alors quelquefois, quand il a une occasion... comme voisin...

ARMANDINE. — Oui, oui, tu as raison, c'est Livaro que je voulais dire, un espagnol, Livaro... Je savais bien que j'avais connu un nom de fromage.

Elle passe entre la table et la cheminée.

RÉDILLON. — Ah! oui, mais c'est pas le même! (*A Gérome.*) Et qu'est-ce qu'il voulait, ledit Livaro?... Euh! ledit Mondor. (*A Armandine.*) Tu m'embrouilles, toi, dans tes fromages.

GÉROME. — Il m'a dit de te dire qu'il avait une nouvelle acquisition à te montrer, une pièce rare, une ceinture de chasteté du quatorzième.

RÉDILLON. — Ah?

ARMANDINE, *appuyée sur la table.* — Du quatorzième quoi?

GÉROME. — Le sais-je, du quatorzième cocu, probablement.

RÉDILLON. — Mais non, « siècle »! Et c'est tout?

GÉROME. — C'est tout. (*On sonne.*) Attends, je vais ouvrir!

RÉDILLON. — Je n'avais pas l'intention d'y aller!... Si c'est une dame, je n'y suis pas!

GÉROME. — T'as pas besoin de me le dire!...

Il remonte et sort au fond.

ARMANDINE, *descendant.* — Ah! non, nous n'y sommes pas! Ça n'aurait qu'à être encore Pluplu, et alors, une histoire! Bernique! j'aime pas les peignées, moi!

Elle remonte.

RÉDILLON. — Eh bien! Où vas-tu?

ARMANDINE, *à la porte de droite.* — Me rhabiller donc! Si c'est une femme! Bonsoir, je file à l'anglaise.

SCENE IV

LES MEMES, GEROME, puis LUCIENNE, puis REDILLON

VOIX DE GÉROME. — Non, madame, il n'y est pas! Je suis sûr!... (*Passant la tête par la porte du fond, à voix basse, mais de façon à être entendu de Rédillon.*) C'en est une. Fiche ton camp!

RÉDILLON. — Filons!

Ils rentrent à droite, deuxième plan.

GÉROME, *dégageant la porte du fond.* — Tenez, madame, voyez vous même, si vous ne me croyez pas!

LUCIENNE, *entrant.* — Personne!

GÉROME. — Je vous répète qu'il n'est pas là!

LUCIENNE. — C'est bien! Dites-lui que c'est Mme Vatelin qui veut lui parler.

GÉROME. — Mme Vatelin! La femme de son ami, M. Vatelin, chez qui il va si souvent?

LUCIENNE. — Parfaitement.

GÉROME. — Oh! mais alors, c'est autre chose! Je vous demande pardon, madame, je vous avais prise pour une cocotte!

LUCIENNE. — Hein!

GÉROME, *appelant par la porte de droite.* — Ernest, c'est Mme Vatelin!

VOIX DE RÉDILLON. — Qu'est-ce que vous dites?

GÉROME. — C'est Mme Vatelin! (*A Lucienne.*) Le voici!

RÉDILLON, *entrant vivement.* — Ce n'est pas possible! Vous! Vous! chez moi... Comment?...

Il l'invite à s'asseoir.

LUCIENNE, *s'asseyant près de la table.* — Ça vous étonne? Ah! moi aussi, allez!

RÉDILLON, *bas à Gérome.* — Dites à la personne qui est là que je m'excuse de ne pouvoir aller la retrouver, mais qu'une affaire importante... ce que vous voudrez, et une fois qu'elle aura fini de s'habiller, reconduisez-la!

GÉROME. — Compris!

Il frappe à la porte de droite.

VOIX D'ARMANDINE. — On n'entre pas!

GÉROME. — Très bien!

Il entre à droite.

SCENE V

LUCIENNE, REDILLON, puis GEROME, ARMANDINE

RÉDILLON. — Vous! Vous ici!

LUCIENNE. — Moi! Vous devez être au courant, n'est-ce pas?

RÉDILLON. — Non!

LUCIENNE. — Comment! Si je suis ici, vous devez bien deviner...

RÉDILLON. — Quoi?

LUCIENNE, *se levant et passant 2.* — J'ai surpris mon mari cette nuit en flagrant délit d'adultère!

RÉDILLON. — Non!... Dieu! Et vous venez m'aimer!...

LUCIENNE. — Je n'ai qu'une parole!

RÉDILLON, *lui prenant les mains et la faisant asseoir sur le divan.* — Ah! Lucienne! Que je suis heureux! Disposez de moi! Prenez-moi! Je suis à vous!

Il s'assied à côté d'elle.

LUCIENNE. — Non, pardon! C'est moi qui viens vous dire ça!

RÉDILLON. — C'est ce que je voulais dire.

GÉROME, *au fond.* — Chut!

RÉDILLON. — Quoi?

Gérome fait signe de la main de s'écarter, parce qu'Armandine va passer et ferme la porte du fond.

RÉDILLON. — Bon!

LUCIENNE. — Qu'est-ce que c'est?

RÉDILLON, *se levant.* — C'est une personne qui va passer! Tenez, dissimulez-vous derrière moi, il est inutile qu'on vous voie!

Lucienne qui s'est levée se dissimule dans le dos de Rédillon qui, debout, regarde le fond. On voit Gérome qui accompagne Armandine habillée. Elle fait un petit bonjour de la tête à Rédillon qui lui répond d'un petit signe de tête, et disparaît.

LUCIENNE. — Eh bien?

RÉDILLON. — Chut! Attendez! (*Gérome reparaît, ouvre la porte du fond et fait signe qu'elle est partie en tapant de sa main gauche sur le*

revers de sa main droite.) Oui? (*Gérome fait « oui » de la tête en l'accompagnant d'un coup d'œil malicieux. A Lucienne.*) Ça va bien, on est parti!

LUCIENNE. — Ah!

Ils quittent leur position.

SCENE VI

LUCIENNE, REDILLON, puis GEROME

RÉDILLON. — Asseyez-vous!

Il va fermer la porte du fond.

LUCIENNE, *s'asseyant.* — Hein! Non! mais croyez-vous, le misérable!

RÉDILLON. — Qui?

LUCIENNE. — Comment qui? Mais mon mari, évidemment!

RÉDILLON, *venant s'asseoir à côté d'elle.* — Ah! oui, oui! Je suis bête! Je n'y étais plus!

LUCIENNE. — Non, non! Et moi qui étais une femme fidèle, moi qui repoussais les avances de ce pauvre Rédillon!

RÉDILLON. — Oui, ce pauvre Rédillon.

LUCIENNE. — Eh bien! maintenant, plus souvent que je les repousserai, ses avances!... Il m'aime!... eh bien! je serai à lui, c'est ma vengeance.

RÉDILLON. — Oui! Ah! Lucienne! Lucienne!

GÉROME, *passant la tête au fond.* — Dis donc! Je descends, je vais chercher deux côtelettes!

RÉDILLON, *bourru.* — Hein! mais oui! mais oui!... Venir nous parler de côtelettes... Ah! Lucienne! (*Vivement, courant au fond.*) Ah! Et puis des haricots verts! Eh!... des haricots verts!...

VOIX DE GÉROME. — Oui!

RÉDILLON, *redescendant.* — C'est qu'il a la manie de me faire tous les jours des pommes de terre, je commence à en être saturé!... (*S'asseyant.*) Je vous demande pardon, c'est un vieux domestique de la famille, il est un peu terre à terre, il ne nage pas comme nous dans l'idéal!

LUCIENNE, *se levant et gagnant la gauche.* — Si vous croyez que je suis en train d'y nager, moi, dans l'idéal!

Elle remonte entre la table et la cheminée.

RÉDILLON. — Qu'est-ce que je vous disais donc?

LUCIENNE. — Vous disiez qu'il a la manie de vous faire manger des pommes de terre!

RÉDILLON, *se levant.* — Non, avant?

LUCIENNE. — Vous disiez: « Ah! Lucienne, Lucienne! »

RÉDILLON, *avec lyrisme, tout en cherchant ce qu'il avait bien pu avoir à dire.* — Ah! Lucienne! Lucienne!... Ah! oui!... (*Reprenant.*) Ah! Lucienne! Lucienne!... (*La ramenant sur le divan.*) Dites-moi que je ne suis pas le jouet d'un rêve! Vous êtes bien à moi? Rien qu'à moi?...

LUCIENNE, *assise.* — Oui, bien à vous! Rien qu'à vous!

RÉDILLON. — Ah! que je suis heureux!

LUCIENNE. — Tant mieux, mon ami, c'est une compensation que le malheur des uns fasse un peu le bonheur des autres.

RÉDILLON. — Ah! oui, oui! Tenez, appuyez votre tête contre ma poitrine...

LUCIENNE. — Attendez, mon chapeau me gêne.

Elle le retire.

RÉDILLON, *le prenant.* — Donnez-le moi! (*Il le tient sur le poing de la main droite, pendant que, du bras gauche, il entoure la taille de Lucienne.*)... que je m'enivre de l'odeur de vos cheveux... Ah! vous sentir ainsi près de moi,... et tout à moi!...

Il ferme les yeux délicieusement.

LUCIENNE. — Est-ce que vous allez garder mon chapeau tout le temps comme ça?...

RÉDILLON, *se levant.* — Non, attendez. (*Il va le poser sur la table et revient à Lucienne qui a changé de place. L'embrassant.*) Ah! c'est la première fois qu'il m'est permis d'effleurer votre peau de mes lèvres!

LUCIENNE. — C'est ça!... Vengez-nous! Vengez-moi!

RÉDILLON. — Oh! oui!

LUCIENNE. — A partir d'aujourd'hui, je ne suis plus la femme de M. Vatelin, je suis votre femme... et vous m'épouserez!...

RÉDILLON. — Oh! oui! oui!

LUCIENNE, *parlant dans la direction du fond.* — Un homme que j'aimais, à qui j'avais tout donné,... ma tendresse, ma fidélité,.... ma candeur de jeune fille.

RÉDILLON. — Oh! non! non! Ecoutez! Ne me parlez pas de votre mari... surtout en ce moment. Que son image ne soit pas là, entre nous! Ah! ma Lucienne adorée!...

Il se met à genoux face à elle.

GÉROME, *passant la tête au fond.* — Je suis rentré!

RÉDILLON. — On n'entre pas!

GÉROME. — Eh bien! qu'est-ce que tu fais là?

RÉDILLON. — Est-ce que j'ai des comptes à vous rendre? Allez-vous en!...

GÉROME. — Oui!

RÉDILLON. — Et fermez la porte!

GÉROME. — Pourquoi, t'as froid?

RÉDILLON. — Parce que je vous le dis... Et puis, n'entrez plus sans que je vous appelle.

GÉROME, *pousse un soupir et remonte, puis au moment de sortir.* — Je n'ai pas trouvé de haricots verts!

RÉDILLON. — Je m'en fiche!

GÉROME. — Alors, j'ai pris des pommes de terre!

Il sort en fermant la porte.

RÉDILLON. — Je vous demande pardon! C'est un vieux domestique de la famille, mais il se le tiendra pour dit, maintenant, allez!... (*Toujours à ses genoux.*) Ah! Lucienne! laissez-moi vous presser dans mes bras!...

LUCIENNE. — Vous m'aimez, vous?

RÉDILLON. — Si je vous aime!... Non, tenez, je ne suis pas bien comme ça... Je ne suis pas assez près de vous! Faites-moi une petite place à côté de vous! (*Il s'assied à sa droite.*) C'est ça!... Ah! comme ça, je peux mieux vous presser contre mon cœur!

LUCIENNE. — Allons, la prédiction de la somnambule avait raison!

RÉBILLON, *les yeux mi-clos.* — Quelle prédiction?

LUCIENNE. — Que j'aurais deux aventures romanesques dans ma

vie, une à vingt-cinq ans,... l'autre à cinquante-huit. Eh bien! la première se réalise, j'ai eu 25 ans il y a huit jours.

RÉDILLON. — Oui, et c'est moi qui en suis le héros!... (*Changeant de ton.*) Attendez... non, comme ça!

Il s'étend tout de son long, dans le dos de Lucienne, la tête vers le public.

LUCIENNE. — Eh bien! Qu'est-ce que vous faites?

RÉDILLON. — Là! Comme ça je suis mieux! Je vous vois mieux!... Je vous ai mieux!... (*Il l'embrasse.*) Ah! Lucienne!... Lucienne!...

Lucienne se remet sur son séant.

LUCIENNE, *poussant un soupir.* — Ah!

La figure de Rédillon exprime une grande anxiété. Il caresse machinalement la main de Lucienne, mais on sent que sa pensée est ailleurs. Lucienne se retourne pour le regarder. Il sourit immédiatement.

LUCIENNE. — Eh bien!

RÉDILLON. — Quoi?

LUCIENNE. — C'est tout?

RÉDILLON. — Comment, c'est tout? Ah! Lucienne! Lucienne! (*A part.*) Quelle fichue idée j'ai eue d'amener Armandine hier soir! (*Lucienne le regarde à nouveau.*) Ah! Lucienne! Lucienne!...

LUCIENNE, *se levant.* — Eh bien! Quoi! Lucienne! Lucienne! Vous ne savez dire que ça!...

RÉDILLON, *se mettant sur son séant.* — Lucienne, je ne sais pas si c'est le trouble,... l'émotion!... Je vous jure que c'est la première fois que ça m'arrive.

LUCIENNE. — Oh! Et voilà un homme qui vient me parler de son amour!

RÉDILLON, *se levant.* — Mais si, je vous aime; seulement comprenez donc, j'étais si loin de m'attendre... Alors le bonheur!... la joie!... trop de joie!... voilà la raison. Et joignez à ça un scrupule, un scrupule d'honnête homme... qui ne durera pas, mais bien justifié cependant. Je songe à votre mari, qui est mon ami. Lui faire, comme ça, un pied de cochon!... Laissez-moi le temps de me préparer à cette idée...

LUCIENNE, *remontant à la cheminée.* — Vous avez des scrupules bien tardifs, mon ami!

RÉDILLON. — Mais non, ça passera, je vous dis,... mais donnez-moi le loisir de réfléchir... Venez demain!... Venez ce soir.

LUCIENNE, *au-dessus de la table.* — Demain!... ce soir!... Mais ce n'est pas possible! Mais mon mari va venir tout à l'heure!

RÉDILLON — Hein!

LUCIENNE, *descendant.* — Et je veux, quand il arrivera, que ma vengeance soit consommée.

RÉDILLON. — Votre mari!... Votre mari, ici?

LUCIENNE. — Oui! Je lui ai adressé un mot: « Vous m'avez trompée, je vous trompe à mon tour. Si vous en doutez, venez à midi chez votre ami Rédillon. (*Petit mouvement de tête très léger en regardant Rédillon.*) Vous m'y trouverez dans les bras de mon amant. »

RÉDILLON. — Mais c'est de la folie!... Ah! bien! nous allions en faire une jolie boulette!... Et c'est drôle, j'en avais l'intuition... Dieu merci! le ciel m'a donné la force d'être raisonnable.

SCENE VII

LES MEMES, Mme PONTAGNAC, GEROME

VOIX DE GÉROME, *s'opposant à l'entrée.* — Mais non, madame, mais non!

VOIX DE MME PONTAGNAC. — Mais si, je vous dis, mais si!

RÉDILLON. — Ah çà! qu'est-ce que c'est?

MME PONTAGNAC, *repoussant Gérome.* — Mais laissez donc!... (*Elle entre.*)

RÉDILLON ET LUCIENNE. — Mme Pontagnac!

MME PONTAGNAC. — Parfaitement! moi!... Ah! vous ne vous attendiez pas à me voir si tôt, n'est-il pas vrai?... Hier, M. Rédillon, je vous ai dit: « Que j'aie la preuve de l'infidélité de mon mari et je viens vous dire: Vengez-moi, je suis à vous! »...

LUCIENNE. — Hein?

MME PONTAGNAC, *retirant sa jaquette et la jetant sur le divan.* — Eh bien! monsieur Rédillon, me voici! Vengez-moi, je suis à vous!

RÉDILLON. — Elle aussi!

LUCIENNE. — Vous dites?

RÉDILLON, *à part.* — Oh! que je suis embêté, mon Dieu! que je suis embêté! Ah! bien! non, alors!

Il remonte au fond.

LUCIENNE. — Oh! mais, permettez, madame: « Vengez-moi, je suis à vous... » Vous en usez un peu librement.

MME PONTAGNAC. — Comment, madame! mais c'est convenu avec M. Rédillon.

LUCIENNE. — Oh! mais permettez, madame, j'étais là avant vous!...

MME PONTAGNAC. — C'est possible, madame, mais je vous ferai remarquer que, depuis hier, j'ai retenu M. Rédillon.

LUCIENNE. — Vous l'avez retenu? Ah! bien, voilà qui m'est égal!

MME PONTAGNAC. — Madame!

LUCIENNE. — Madame!

RÉDILLON, *venant se placer entre elles deux.* — Ah çà! mais, sapristi! qu'est-ce que je suis, moi, là-dedans?

LUCIENNE. — C'est vrai, au fait! Parlez donc, vous!

MME PONTAGNAC. — Justement! Parlez!

RÉDILLON. — Mais absolument, je parlerai. C'est étonnant, ma parole! Vous avez à vous venger de vos maris respectifs,... alors, il faut, moi, que... Ah çà! est-ce que vous me prenez pour un agent délégué aux représailles conjugales?...

LUCIENNE. — Enfin, voyons, laquelle des deux?

MME PONTAGNAC. — Oui?

RÉDILLON. — Eh bien! Ni l'une ni l'autre, là!

LES DEUX FEMMES. — Hein?...

RÉDILLON. — Bonsoir!...

Il remonte.

LUCIENNE ET MME PONTAGNAC. — Oh!

GÉROME, *accourant par le fond.* — Dis donc... Pluplu!...

RÉDILLON. — Eh bien! Quoi! Pluplu?

GÉROME. — La voilà revenue! Elle veut te voir!

RÉDILLON. — Hein! Pluplu aussi? Ah! non! alors! J'en ai assez, à la fin! Je ne reçois pas! Dites que je suis mort!

GÉROME. — Bien!

Il remonte et sort.

LUCIENNE ET MME PONTAGNAC, *ensemble.* — Rédillon! — M. Rédillon!

RÉDILLON. — Non!

Il entre à droite et s'enferme.

LES DEUX FEMMES, *qui se sont précipitées d'un même mouvement instinctif contre la porte par laquelle vient de sortir Rédillon.* — Fermée!

MME PONTAGNAC, *descendant à gauche.* — Vous voyez, madame, ce dont vous êtes cause!

LUCIENNE. — Permettez, madame, c'est vous!

MME PONTAGNAC, *avec un rire amer.* — Ah! c'est moi! Vous devriez comprendre pourtant, madame, combien cette démarche m'est déjà pénible!

LUCIENNE. — Mais croyez-vous donc, madame, que je suis ici par plaisir!

MME PONTAGNAC. — Ah! bien, merci! si je n'y étais poussée par le devoir de me venger.

LUCIENNE. — Et moi aussi!

MME PONTAGNAC. — Vous ne savez dire que ça : « Et moi aussi! »

LUCIENNE. — Mais que voulez-vous que je dise, puisque notre situation est la même!

MME PONTAGNAC. — Et voilà à quelles compromissions nous réduisent nos maris!

LUCIENNE. — Ah! c'est dur pour des honnêtes femmes!

SCENE VIII

LES MEMES, GEROME, puis PONTAGNAC

GÉROME, *paraissant au fond.* — Madame, il y a là un jeune homme qui demande Mme Vatelin!

LUCIENNE. — Qui me demande!... un jeune homme!... qui ça?...

GÉROME — M. Pontagnac!

MME PONTAGNAC, *qui est remontée à la cheminée à l'entrée de Gérome.* — Mon mari!

LUCIENNE. — C'est ça que vous appelez un jeune homme?

GÉROME. — Il est jeune pour moi!... Songez, madame, que je devais être déjà majeur quand il était encore à la mamelle.

MME PONTAGNAC. — Mais qu'est-ce qu'il veut, mon mari?

LUCIENNE. — Je l'ignore! C'est après moi qu'il demande... Au fait!... il arrive bien! J'avais besoin d'un vengeur!

MME PONTAGNAC. — Hein! Quoi, vous voudriez?

LUCIENNE. — Oh! ne craignez rien! Comme ça n'est que pour donner le change à mon mari!

MME PONTAGNAC. — Oh! Alors!

LUCIENNE. — Me livrez-vous M. Pontagnac?

MME PONTAGNAC. — Soit! Aussi bien, cela me donnera un grief de plus contre lui!

LUCIENNE. — C'est bien! (*Prenant le vêtement de Clotilde sur le divan et le lui donnant.*) Tenez, madame, entrez là! (*Elle la fait sortir à gauche, 2e plan; à Gérome.*) Et vous, faites entrer M. Pontagnac!

GÉROME. — Oui, madame. (*A part.*) Je n'y comprends rien du tout!

Il introduit Pontagnac et disparaît.

PONTAGNAC, *entrant, très ému.* — Seule!

LUCIENNE. — C'est vous qui me demandez?

PONTAGNAC. — C'est moi! Il y a longtemps que vous êtes là?

LUCIENNE. — J'arrive!

PONTAGNAC. — Et... Rédillon?

LUCIENNE. — Je l'attends!

PONTAGNAC. — Dieu soit loué, j'arrive à temps.

Il pose son chapeau sur la table.

LUCIENNE. — Mais que signifie cette façon de venir me relancer jusqu'ici? Que voulez-vous?

PONTAGNAC. — Ce que je veux? je veux vous empêcher de faire une folie!... Je veux me mettre entre Rédillon et vous, vous disputer, vous arracher à lui!

LUCIENNE. — Vous! Mais de quel droit?

PONTAGNAC. — De quel droit?.. Mais du droit que me donnent tous les embêtements qui pleuvent sur moi depuis hier!... Comment, par amour pour vous, je me suis fourré dans le plus abominable des pétrins. J'ai deux flagrants délits sur le dos!... flagrants délits où je ne suis pour rien!... Pincé par un mari que je ne connais pas... pour une femme que je ne connais pas! Pincé par ma femme, pour cette même femme que je ne connais pas!... Un divorce chez moi en perspective!... Un autre divorce de la dame que je ne connais pas d'avec le monsieur que je ne connais pas où je vais être impliqué comme complice!... Brouillé avec Mme Pontagnac! La femme que je ne connais pas, venue ce matin pour me dire en accent anglais que je lui dois « le réparation »! une altercation, compliquée de voies de fait, avec le monsieur que je ne connais pas! Enfin, les ennuis, les procès, le scandale, tout!... tout!... tout!... j'aurais tout encouru! et tout cela pour vous jeter dans les bras d'un autre!... C'est lui qui récolterait et moi qui serais le dindon!... Ah! non! non! Vous ne le voudriez pas!

LUCIENNE, à part. — Attends un peu, toi!... (*Haut.*) Oui-dà!... comme ça se trouve!... Figurez-vous qu'en vous voyant arriver tout à l'heure je me suis dit, dans mes idées de vengeance: « Mais, au fait, pourquoi Rédillon? Somme toute, c'est M. Pontagnac qui m'a éclairée sur l'infidélité de mon mari! »

PONTAGNAC. — Absolument!

LUCIENNE. — Si quelqu'un doit me venger, c'est lui!

PONTAGNAC. — Non! Est-il possible?...

LUCIENNE. — Alors, si je vous demandais...

PONTAGNAC. — Si vous me demandiez!... vous savez bien que je serais le plus heureux des hommes!...

LUCIENNE. — Oui? Eh bien! soyez le plus heureux des hommes! C'est vous, monsieur Pontagnac, qui serez mon vengeur!

PONTAGNAC. — Non?

LUCIENNE. — Oui!

PONTAGNAC. — Est-il possible! Et cela chez Durillon... chez Rédillon! quel raffinement!

Il va fermer la porte du fond et baisser les stores.

LUCIENNE, *allant à la table.* — Allons! (*Elle enlève un vêtement qui dissimule son corsage de dessous et paraît en corsage de velours noir complètement décolleté, sans manches, simplement rattaché aux épaules par une épaulette en diamants; en même temps elle déroule ses cheveux*

en secouant la tête.) C'est quand j'étais ainsi que mon mari me trouvait la plus belle! suis-je vraiment belle ainsi?

PONTAGNAC, *retirant ses gants.* — Oh! oui, belle! belle comme la princesse de Bagdad!

LUCIENNE. — Justement, je l'ai relue ce matin.

PONTAGNAC. — Pourquoi faire?

LUCIENNE. — Parce que!... Parce que je n'ai pas l'habitude de ce genre de vengeance. J'ai voulu être dans la note! (*Changeant de ton.*) Et vous m'aimez?

PONTAGNAC, *la tenant dans ses bras.* — Profondément!

LUCIENNE, *à part.* — Tiens, on dirait qu'il sait le texte! (*Haut.*) Et toute votre vie sera à moi?

PONTAGNAC. — Toute ma vie.

LUCIENNE, *le quittant et passant 2.* — C'est bien, allez vous asseoir!

PONTAGNAC, *étonné.* — Comment, que j'aille m'asseoir...

LUCIENNE. — Eh bien! oui!

PONTAGNAC. — Mais je croyais...

LUCIENNE — Ai-je dit le contraire?... Mais s'il ne me plaît pas, comme ça, tout de suite; s'il me convient de choisir mon moment, de me faire désirer. J'entends que l'homme qui m'aimera soit l'esclave docile de mes caprices. J'ai dit : « Asseyez-vous ». Asseyez-vous!

PONTAGNAC. — Oui!

Il s'assied près de la table.

LUCIENNE, *remontant un peu.* — Bien!

PONTAGNAC. — Je vous ai obéi!

LUCIENNE, *venant à lui.* — C'est très bien! Enlevez votre jaquette.

PONTAGNAC. — Plaît-il?

LUCIENNE, *gagnant la droite.* — Enlevez votre jaquette! je ne peux pas vous voir avec. Vous me rappelez mon mari.

PONTAGNAC. — Ah! alors. Seulement je vous préviens qu'en dessous, je suis en bras de chemise.

LUCIENNE, *s'asseyant sur le divan.* — Ça ne fait rien.

PONTAGNAC. — Bien. (*Il enlève sa jaquette.*) Et maintenant?...

LUCIENNE. — Asseyez-vous là près de moi.

PONTAGNAC, *s'asseyant.* — Voilà.

LUCIENNE. — Bon.

Moment de silence.

PONTAGNAC, *après un temps.* — Mais enfin, qu'est-ce qu'on attend?

LUCIENNE. — Mon bon vouloir!

PONTAGNAC. — Ah!

LUCIENNE. — Tenez, enlevez votre gilet, vous avez l'air du déménageur comme cela.

PONTAGNAC. — Quoi! vous voulez?...

LUCIENNE. — Je vous en prie, et asseyez-vous.

PONTAGNAC, *enlève son gilet qu'il pose également au fond.* — C'est bien parce que vous me l'ordonnez. (*S'asseyant.*) Vous ne me trouvez pas bien ridicule comme ça?

LUCIENNE. — Ne vous en inquiétez pas! (*Lui déboutonnant une bretelle.*) C'est laid, ça!... C'est comme ces cheveux!... Qui est-ce qui vous coiffe comme ça?... Une coiffure de maître d'hôtel.

PONTAGNAC, *qui a déboutonné la seconde bretelle.* — Oh!

LUCIENNE. — Tournez-vous donc! (*Lui hérissant les cheveux derrière la tête.*) Là! au moins, vous avez l'air d'un artiste.

PONTAGNAC. — Vous trouvez? (*Oubliant ses promesses sous les caresses de Lucienne.*) Ah! Lucienne, ma Lucienne!

LUCIENNE. — Eh bien! qu'est-ce que c'est?

PONTAGNAC. — Oh! pardon!

LUCIENNE. — Je vous prie de vous tenir, n'est-ce pas, quand il n'y a personne.

PONTAGNAC. — Ah! qu'est-ce que vous voulez, je ne suis pas de bois, moi!

LUCIENNE. — C'est bien, ça suffit!

PONTAGNAC. — Oui!

Lucienne s'est levée et est allée chercher un journal sur la table, puis revient s'asseoir et se met à parcourir le journal.

PONTAGNAC, *qui l'a regardée faire, après un temps.* — Quelle drôle de façon de comprendre l'amour. (*Lisant le titre du journal.*) « La Petite République ».

LUCIENNE, *après un temps.* — Ah! ah! il y a une première à Déjazet ce soir.

PONTAGNAC. — Ah! ah!

LUCIENNE. — Vous y allez?

PONTAGNAC. — Non!

LUCIENNE. — Ah!...

Elle se met à lire. — Pontagnac, ne sachant que faire, se met à sifflotter en dedans, tout en regardant autour de lui; il finit par se lever et les deux mains derrière le dos inspecte les bibelots.

LUCIENNE, *sans lever la tête de son journal.* — Restez donc assis!

PONTAGNAC. — Ah! bon! (*Il va se rasseoir docilement. — Après un temps.*) Mais enfin, qu'est-ce qu'on attend?... Etre obligé de faire le beau pour avoir du sucre!

On entend un bruit de voix au fond.

LUCIENNE. — Chut!

PONTAGNAC, *qui s'est redressé au bruit.* — Qu'est-ce que c'est?

Lucienne s'est relevée en même temps et fait une boulette de son journal qu'elle jette au loin.

LUCIENNE, *à part.* — Enfin!... (*Haut.*) Et que nous importe! des gens!... mon mari, peut-être.

PONTAGNAC. — Votre mari!

LUCIENNE. — Tant mieux! ma vengeance n'en sera que plus complète.

A ce moment on voit les stores du fond s'écarter et des têtes paraissent aux vitres.

SCENE IX

LES MEMES, puis VATELIN, LE COMMISSAIRE, deux AGENTS, GEROME, puis REDILLON, puis Mme PONTAGNAC.

VOIX DU COMMISSAIRE. — Au nom de la loi, ouvrez!

PONTAGNAC. — Ce sont eux! Cachez-vous!

LUCIENNE. — Allons donc, me cacher! M'aimez-vous assez pour me disputer à mon mari lui-même?

PONTAGNAC. — Certainement, mais...

VOIX DU COMMISSAIRE. — Voulez-vous ouvrir?

LUCIENNE. — Eh bien! voilà comme je veux être à vous, à la face de tous! Pontagnac, prenez-moi, je suis à vous.

PONTAGNAC. — Hein! Comment, maintenant?

LUCIENNE. — Maintenant ou jamais!

PONTAGNAC, *s'éloignant.* — Ah! non! par exemple!

LE COMMISSAIRE. — Ouvrez ou je brise la glace.

LUCIENNE. — Ouvrez, voyons, ou il brise la glace.

PONTAGNAC, *affolé.* — Hein? oui.

Pontagnac va ouvrir, Lucienne se laisse tomber assise sur le divan et se tient, les jambes allongées l'une sur l'autre, le torse rejeté en arrière et arc-bouté sur ses bras en fixant sur son mari un regard de défi.

VATELIN, *entrant.* — Oh! la misérable!...

LE COMMISSAIRE. — Que personne ne bouge!

VATELIN. — C'était vrai!

PONTAGNAC, *au Commissaire.* — Mais enfin, monsieur.

LE COMMISSAIRE, *le regardant.* — Encore vous, monsieur! C'est bien souvent!

PONTAGNAC. — Mais monsieur, je ne vous comprends pas, je rendais visite à madame.

LE COMMISSAIRE. — Dans cette tenue! Rhabillez-vous donc, monsieur.

Pontagnac se rhabille, tout en oubliant de remettre ses bretelles.

RÉDILLON, *sortant de sa chambre par la porte du premier plan, face au public.* — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?

LE COMMISSAIRE. — Madame, je suis le commissaire de police de votre arrondissement et je viens à la requête de M. Crépin Vatelin, votre époux...

RÉDILLON. — Non, je vous interromps. Un flagrant délit chez moi? (*A part.*) Pontagnac!

LUCIENNE, *sans quitter la position qu'elle a prise au début de la scène.* — C'est bien, Monsieur le Commissaire, je connais la tirade. (*A part.*) Je l'ai lue ce matin! (*Haut.*) Aussi bien je vais vous faciliter la besogne. M. Pontagnac peut vous dire ce qu'il veut pour essayer de me sauver, c'est son devoir de gentilhomme; mais moi, j'entends que la vérité soit connue de tous! (*En regardant avec défi Vatelin qui se tient debout entre la table et la cheminée et tournant presque le dos à sa femme.*) Rien ne m'a attirée ici que ma volonté et mon bon plaisir, et si j'y suis venue, c'est pour y retrouver M. Pontagnac, mon amant!

VATELIN. — Elle avoue.

LUCIENNE. — Je vous autorise, Monsieur le Commissaire, à consigner cet aveu au procès-verbal.

VATELIN, *se laissant tomber sur la chaise près de la cheminée.* — Oh!

MME PONTAGNAC, *paraissant à la porte de gauche.* — A mon tour, maintenant!

PONTAGNAC. — Ma femme!

MME PONTAGNAC. — Veuillez consigner également, Monsieur le Commissaire, que moi, Clotilde Pontagnac, femme légitime de monsieur, vous

m'avez trouvée dans cette maison où j'étais venue, comme madame, pour retrouver mon amant.

PONTAGNAC, *bondissant.* — Qu'est-ce qu'elle a dit?

MME PONTAGNAC. — Adieu, monsieur.

Elle sort par la gauche.

PONTAGNAC, *courant après elle, ses bretelles lui battant les mollets.* — Malheureuse!

LE COMMISSAIRE, *l'arrêtant.* — Veuillez rester, monsieur, nous avons besoin de vous.

PONTAGNAC. — Mais vous avez entendu ce qu'elle a dit, Monsieur le Commissaire, elle a un amant. (*Le Commissaire hausse les épaules, descendant.*) Mais où est-il ce misérable, que je l'étrangle, que je le tue!

GÉROME, *à part.* — Il veut faire du mal à mon Ernest, à mon enfant!

PONTAGNAC, *marchant, furieux.* — Mais qu'il se montre donc, cet amant, si ce n'est pas un lâche!

GÉROME, *s'avançant.* — C'est moi!

PONTAGNAC. — Vous!

RÉDILLON, *à Gérome.* — Eh bien! qu'est-ce que vous dites?

GÉROME, *bas à Rédillon.* — Tais-toi, je te sauve!

PONTAGNAC. — C'est bien, monsieur, nous nous reverrons! votre carte!

GÉROME. — Je n'en ai pas!... Mais je suis Gérome, valet de chambre d'Ernest... de mon petit Ernest...

Il donne une petite tape amicale sur la joue de Rédillon et remonte

PONTAGNAC. — Le valet de chambre!

LE COMMISSAIRE, *descendant, à Pontagnac.* — Eh! ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous; et Mme Pontagnac elle-même!... Ne comprenez-vous pas que c'est là un jeu de femme outragée et non le fait d'une épouse coupable!

PONTAGNAC, *remontant entre la table et la cheminée et prenant son chapeau.* — Oh! je le saurai!

LE COMMISSAIRE, *remontant.* — En attendant, nous avons besoin de votre présence. Où y a-t-il de quoi écrire?

RÉDILLON. — Par là, monsieur le Commissaire.

Il montre la pièce du fond.

LE COMMISSAIRE. — Merci, monsieur. (*A Pontagnac.*) Veuillez me suivre, monsieur et... madame.

LUCIENNE. — C'est bien! (*Elle se lève et remonte lentement, le regard toujours fixé sur son mari. A mi-chemin, réprimant difficilement son émotion, sa figure se contracte de sanglots et montrant son mari, sans qu'on entende une parole, simplement par le mouvement des lèvres, elle dit:*) Un homme à qui j'avais donné tout mon amour! (*A ce moment, Vatelin, pour se donner une contenance, se lève et tourne la tête d'un air dédaigneux du côté de sa femme. Lucienne reprend aussitôt son expression de bravade et, avec un geste de tête en arrière,*) Allons!

Elle gagne la pièce du fond dans laquelle tout le monde, à l'exception de Rédillon et Vatelin, est entré.

SCENE X

VATELIN, REDILLON

Les autres personnages dans la pièce du fond. Le Secrétaire du Commissaire, qui est un des deux agents, est assis à la table qu'on voit dans le fond; le Commissaire, debout près de lui, lui dicte le procès-verbal. Gérome a disparu. Lucienne et Pontagnac sont debout de chaque côté de la table.

RÉDILLON. — Eh bien! en voilà un gâchis! (*Voyant Vatelin qui, à bout de force, s'est laissé tomber sur le fauteuil, la tête dans ses mains, aussitôt la sortie de Lucienne, et sanglote à fendre l'âme.*) Allons, voyons, Vatelin!

Vatelin, en tombant sur le fauteuil, a posé son chapeau sur la table.)

VATELIN. — Ah! mon ami, c'est effrayant ce que je souffre! C'est là... pan, pan, pan...

Il indique ses tempes.

RÉDILLON, *lui frappant sur l'épaule.* — Allons! ça ne sera rien! ça ne sera rien!

VATELIN. — Ce ne sera rien... pour vous! mais pour moi... Parbleu! il s'agirait de l'épouse d'un autre, ça me serait bien égal, mais penser qu'on a une femme légitime et que c'est précisément celle-là qui vous trompe!... C'est dur, allez!

RÉDILLON. — Vatelin, voulez-vous me permettre de vous parler en toute amitié?

VATELIN. — Je vous en prie, mon ami.

RÉDILLON. — Eh bien! Vatelin, mon ami, vous êtes un serin!

VATELIN. — Vous croyez?

RÉDILLON. — Absolument!

VATELIN. — Un serin trompé, alors!

RÉDILLON. — Mais non, pas trompé! C'est justement en croyant cela que vous êtes un serin. Mais voyons! est-ce que le seul fait de vous avoir écrit: « Venez chez Rédillon. Vous m'y trouverez dans les bras de mon amant » n'aurait pas dû suffire à vous éclairer?... Une femme qui trompe son mari n'a pas pour habitude de lui envoyer des cartes d'invitation.

VATELIN. — C'est vrai!... mais alors?...

RÉDILLON. — Eh bien! alors, si elle le fait, c'est qu'elle a une raison! celle d'exaspérer la jalousie de son mari; mais je vous dirai comme le commissaire tout à l'heure: Ne voyez-vous pas là la comédie d'une femme outragée qui se venge!... mais tout l'indique, cette affectation à s'accuser...

VATELIN. — Oui...

RÉDILLON. — Cette mise en scène...

VATELIN. — Oui...

RÉDILLON. — Ce costume « flagrant délit ».

VATELIN. — Oui!

RÉDILLON. — Ce choix de Pontagnac qu'elle ne connaissait que depuis hier.

VATELIN. — Oui!

RÉDILLON. — Enfin, j'en sais quelque chose, puisque c'est à moi qu'elle est venue proposer le rôle... que j'ai refusé, (*A part.*) et pour cause!...

VATELIN, *lui tendant les mains.* — Ah! mon ami! mon ami!

RÉDILLON, *lui prenant les mains.* — Et vous avez donné dans le panneau... Ah! vous n'êtes guère tacticien!

VATELIN. — Je suis avoué.

RÉDILLON. — Voilà!

VATELIN. — Ah! que je suis content!... (*Sanglotant.*) que je suis con... on... tent! Ah! là! là!... Ah! là! là!

Il pleure dans ses mains.

RÉDILLON, *le montrant.* — La joie fait peur!

A ce moment, la porte du fond s'ouvre et Lucienne descend en scène, du même air arrogant; elle s'arrête, étonnée, et regarde interrogativement Rédillon qui, mettant un doigt sur sa bouche, lui fait signe de se taire et d'écouter.

VATELIN. — Que je suis content!...

RÉDILLON. — Allons! Allons! calmez votre joie!

VATELIN. — Ah! mon ami, soyez bon! Allez trouver ma femme, dites-lui que je n'aime qu'elle, et faites-lui comprendre — ce qui est la vérité — qu'elle a en moi le plus fidèle des maris.

RÉDILLON. — Après votre équipée d'hier soir?...

VATELIN. — Ah! bien, si vous croyez que ça été pour mon plaisir, mon équipée d'hier soir! J'aurais voulu que vous y assistassiez, à mon équipée d'hier soir!...

RÉDILLON. — J'aurais craint d'être indiscret!

VATELIN. — Oh! vous auriez pu venir, allez! ah! là! là! sacrée Anglaise!... avec des pieds, non, j'aurais dû vous rapporter une de ses bottines... Moi qui jamais, en dehors de cette... aventure d'outre-Manche — je sais bien que c'est idiot d'avouer ça — n'avais jamais trompé ma femme, il a fallu qu'une fois à Londres, un mois d'absence, pas de ma femme, — on n'est pas de bois —... Je croyais au moins que c'en était fini. Ah! bien oui, elle est venue me relancer hier, jusque chez moi. On parle des maîtres chanteurs, on ne sait pas ce que c'est qu'une maîtresse chanteuse. Elle m'a menacé d'un esclandre, j'ai eu peur de troubler le bonheur de ma femme et j'ai cédé.

RÉDILLON. — Ah! quel dommage que votre femme ne puisse pas vous entendre!

Il regarde Lucienne qui commence à s'attendrir.

VATELIN. — Ah! oui, quel dommage qu'elle ne puisse pas m'entendre. Je sens que je la convaincrais, qu'elle me croirait; je me ferais si petit, si repentant; elle verrait tant d'amour dans mes yeux qu'elle n'aurait pas la force de me repousser et, dans cette main que je tends vers elle, elle mettrait sa petite main et j'entendrais sa voix adorée me dire: « Mon Crépin, je te pardonne! »

Rédillon a pris la main de Lucienne et la met dans celle de Vatelin.

LUCIENNE. — Mon Crépin, je te pardonne!...

VATELIN, *se levant.* — Toi! ah! méchante, que tu m'as fait mal!

Il tombe en sanglotant dans ses bras.

LUCIENNE. — Et toi, donc!...

VATELIN. — Je t'adore!

LUCIENNE. — Mon chéri!

RÉDILLON, *qui tourne le dos pour cacher son émotion, ne pouvant plus résister et des larmes dans la voix.* — Je vous aime bien tous les deux!

VATELIN, *lui serrant la main ainsi que Lucienne.* — Brave ami!... (*Ils s'embrassent tous les trois. A Lucienne.*) Ah! il a été bien bon, va!

Rédillon et Lucienne gagnent la droite.

LE COMMISSAIRE, *descendant.* — Le procès-verbal est terminé, si vous voulez en prendre connaissance.

VATELIN. — Le procès-verbal! Il n'y en a plus de procès-verbal! Il n'a plus de raison d'être, le procès-verbal! (*Passant à Lucienne.*) Nous le déchirons le procès-verbal!...

LE COMMISSAIRE. — Hein?

VATELIN. — Allons! Monsieur le Commissaire, allons déchirer le procès-verbal!...

Il l'entraîne au fond.

LE COMMISSAIRE. — Mais qui est-ce qui m'a donné des girouettes pareilles?

RÉDILLON, *seul en scène avec Lucienne.* — Eh bien!

LUCIENNE. — Eh bien?

RÉDILLON. — C'est remis!

LUCIENNE. — C'est remis!

RÉDILLON, *souriant.* — Et moi, alors, c'est fini?

LUCIENNE. — C'est fini... dame! vous savez ce qu'a dit la somnambule : je dois avoir deux aventures dans ma vie, la première est passée, la seconde à cinquante-huit ans. Si ça vous tente?

RÉDILLON. — Hum! à cinquante-huit ans!

LUCIENNE. — Eh bien! dites donc!

RÉDILLON. — Oh! ce n'est pas pour vous, vous serez toujours charmante, mais c'est pour moi, je serai bien fatigué.

LUCIENNE, *gentiment moqueuse.* — Toujours, alors!

VATELIN, *redescendant suivi de Pontagnac.* — Voilà c'est réglé! Quant à vous, Pontagnac, je devrais vous en vouloir, mais je n'ai pas de rancune, et la preuve, je donne à dîner tous les lundis, voulez-vous être de mes fidèles?

PONTAGNAC. — Moi! Comment?... Ah! vraiment!

VATELIN. — Nous sommes entre hommes! c'est le jour où ma femme dîne chez sa mère!

PONTAGNAC, *comprenant la leçon.* — Ah! avec plaisir! (*A part*). Allons, je n'ai plus rien à faire ici!

RÉDILLON, *bas à Lucienne.* — C'est égal, si quelquefois la fantaisie vous reprenait, eh! bien, prévenez-moi la veille!

GÉROME, *du fond.* — On ne déjeune pas alors!

RÉDILLON. — Si!

Vatelin, Lucienne, Rédillon, remontent un peu.

PONTAGNAC, *redescendant, à part.* — C'était écrit, je suis le dindon!

Il les rejoint.

RIDEAU

LES PAVÉS DE L'OURS

COMÉDIE EN UN ACTE

représentée pour la première fois à Versailles, le 26 septembre 1896,
sur la scène du Théâtre Montpensier

inédit

PERSONNAGES

	MM.
BRETEL	SAINT-GERMAIN
Lucien FERRET	LARCHER
	Mmes
DORA	MIGNON
Mme PREVALLON	FRANCE

Un salon-salle à manger dans un appartement de garçon. Mobilier élégant. Au fond, porte d'entrée — à gauche deuxième plan, une porte — à gauche premier plan, une cheminée. Près de la cheminée un petit guéridon et un canapé tête-à-tête. — A droite, premier plan, une porte. — Deuxième plan, à droite également, un bahut servant de buffet. — A droite, non loin de la porte, une table de travail avec un fauteuil à gauche de la table, faisant face à la porte. — Sur les murs, des tableaux, dont un représente « Léda et son cygne ». — Sur la cheminée, une statuette d'une Diane quelconque, des photographies de femmes, encadrées.

SCENE PREMIERE

LUCIEN, puis DORA

LUCIEN, *à sa table, écrit.* — Hélas! ma chère Dora, il est des circonstances dans la vie, où l'on doit sacrifier son bonheur à son devoir... (*Répétant.*) à son devoir, hum!... son bonheur à son devoir... voilà des lettres embêtantes à écrire.

DORA, *venant de droite. Elle tient une capote de sergent d'administration sous le bras.* — Je suis prête.

LUCIEN. — Elle!..,

Il cache vivement la lettre.

DORA. — Pourquoi caches-tu ce que tu écrivais?

LUCIEN. — Hum! je ne le cache pas... je... je l'ai mis dans ma poche, voilà tout.

DORA. — Ah! c'est donc une chose que je ne peux pas voir.

LUCIEN. — Précisément!

DORA. — Parce que...

LUCIEN. — Parce que?... parce que c'est pour toi, là! alors...

DORA. — Ah! la raison est excellente.

LUCIEN. — Oui, tu comprends...

DORA. — Ma foi, non...

LUCIEN. — Il y a des choses qu'on ne peut pas dire comme ça de vive voix, et qu'on ose écrire.

DORA. — Donne, alors! je lirai.

LUCIEN. — Ah! non... merci, comme ça devant moi... et puis, et puis ce n'est pas au point... Ma lettre est l'expression d'un élan spontané... alors, tu comprends, ça a besoin d'être réfléchi... il faut que je prenne mon temps...

DORA. — A ton aise... je flaire une surprise et je ne veux pas la connaître... La veille d'un jour de fête, la discrétion est de rigueur.

LUCIEN. — D'un jour de fête?

DORA. — Dame! Demain, j'ai... vingt-deux ans.

LUCIEN. — Ah! comme l'an dernier...

DORA. — Tu crois ? c'est possible! Tu sais, nous autres femmes,... c'est le contraire des militaires, nos années de campagne comptent moitié... A propos de campagne, voici ton uniforme, j'ai consolidé les boutons...

LUCIEN. — Toi-même?...

DORA. — Moi-même... Oh! tu dois être beau avec... Tu es quoi?

LUCIEN. — Sergent!... sergent des infirmiers militaires.

DORA. — Je te croyais officier.

LUCIEN. — Hein? Non, c'est-à-dire... je suis officier d'académie, et puis sergent des infirmiers militaires, voilà!... Tu sais, ça n'est pas élégant! élégant! mais ça ne m'allait pas mal au temps de l'active, dame! aujourd'hui, je ne sais pas... j'ai engraissé... D'ailleurs, tu auras le temps de me voir, demain, après-demain et comme ça pendant 28 jours...

DORA. — Oh! ça m'amusera... te voir en guerrier...

LUCIEN. — En guerrier, oui,... c'est peut-être un bien grand mot pour mon arme,... mais enfin...

DORA. — Allons, je sors...

LUCIEN. — Comment, maintenant?.. mais nous allons déjeuner dans un quart d'heure

DORA. — Justement... je vais acheter le dessert pour le festin... Tu as commandé le solide?

LUCIEN. — Oui, chez Chevet... Ah! çà, tu es une excellente femme de ménage.

DORA. — Tu t'en aperçois?... ça te donnera peut-être l'idée de m'épouser.

LUCIEN. — Non!...

DORA. — Merci...

LUCIEN. — Seulement, je t'admire,... j'ai presque envie de ne plus prendre de domestique.

DORA. — Ah! non! tu es bien bon!... Si tu crois que ça m'amuse de faire le service... Quand auras-tu quelqu'un?

LUCIEN. — Mais j'attends, aujourd'hui... Ah! c'est que je ne veux plus de ces domestiques de Paris... comme était Etienne, ça a de l'œil, oui, mais c'est indiscret, menteur, filou, potinier! Oh! non, plus de ça!... je fais venir de la campagne une âme neuve, une âme simple, un diamant brut, mais pur... Il ne saura rien faire de propre,... mais il ne fera rien de sale. Eh! bien, ma foi! je le stylerai... je serai très mal, mais très honnêtement servi... Ça me changera.

DORA. — Allons! nous verrons le diamant... Je me sauve.

Elle l'embrasse sur le front.

LUCIEN. — Eh! bien, dis donc, en passant, dépose donc cet uniforme dans ma chambre... A tout à l'heure.

Sortie de Dora.

SCENE II

LUCIEN, seul

Lucien s'installe à sa table et se dispose à écrire. Un temps, on sonne.

LUCIEN. — Qui est-ce qui vient m'embêter?... ce doit être le domestique attendu... (*il se dirige vers le fond*) C'est le comble! c'est moi qui vais ouvrir à mon domestique.

Il sort et revient.

SCENE III

LUCIEN, BRETEL

LUCIEN. — Entrez!

BRETEL, *fort accent belge.* — Bonjour, Monsieur, ça va bien... à c't'heure?

LUCIEN. — Hein?

BRETEL, *avec admiration.* — Oh! gott, gott, gott... ouïe, ouïe, ouïe, ça est chenu tout de même, ici! tu sais?

LUCIEN, *riant.* — Ah! nature simple, primitive, la voilà (*Haut.*) hein! ça vous plaît, ça?

BRETEL. — Pour sûr, alors, c'aïe de la belle article, tout ça, savez-vous.

LUCIEN, *à moitié riant.* — Oui, mon ami. Seulement, vous auriez pu vous nettoyer les pieds avant de venir...

BRETEL. — Moi! Eih! qu'est-ce que tu dis, j'ai pris un bain de rivière avant-hier, comme par hasard.

LUCIEN. — Non, vos bottes!... vous auriez pu vous essuyer avant d'entrer... Le tapis est fait pour ça.

BRETEL. — Eh bien! alors, il n'y a pas de temps de perdu...

Il se frotte les pieds sur le tapis.

LUCIEN. — Eh! non! Eh! pas là!...

BRETEL. — Eh! bien, alors qu'est-ce que tu chantes que le tapis est fait pour ça.

LUCIEN. — Oh! mais il est d'un primitif exagéré!...

Il dépose sa cigarette sur un cendrier qui est sur la cheminée.

BRETEL. — Tiens! qu'est-ce que vous faites, monsieur?... Tu déposes tes moignons de cigarettes dans des assiettes?

LUCIEN. — Ce n'est pas une assiette! c'est un cendrier... C'est fait pour mettre les bouts de cigares et de cigarettes, et enfin toutes les choses pas propres qu'on me jetterait sur le tapis.

BRETEL. — Voyez-vous ça, tout de même... Ça est ce que l'on appelle généralement de la raffinerie.

LUCIEN, *riant.* — Non, pas généralement,... rarement!... Tenez! restez un peu tranquille, j'ai une lettre importante à achever et je suis à vous.

BRETEL. — Alleï! Alleï!

LUCIEN, *écrivant le dos tourné à Bretel, pendant que celui-ci inspecte l'appartement* (*il relit*) « Hélas, ma chère Dora, il est des circonstances

dans la vie où l'on doit faire le sacrifice de son bonheur à son devoir... »

BRETEL, *avec conviction.* — Oui!

LUCIEN, *se retournant.* — Hein?

BRETEL. — Oui, ça est bien!... Tu parles comme un curé... sais-tu? ... ça est bien, voilà!

LUCIEN. — Oh! non, mais de quoi se mêle-t-il?

BRETEL, *répétant.* — « On doit, dans la vie, avoir de sacrés fils pour son bonheur et son devoir! » très bien! ça est comme qui dirait une farandole... une farandole de l'Evangile.

LUCIEN. — Hein?

BRETEL. — Une farandole de l'Evangile!... C'est-à-dire que ça roule bien à l'*orelle*, et ça ne veut rien dire...

LUCIEN. — C'est un type! allons! Laissez-moi écrire... (*écrivant*) « son bonheur à son devoir »... Si je sais comment tourner ça — « Je t'ai donné souvent des preuves de mon amour... »

BRETEL. — De son amour!... c'est une lettre à du sexe, ça... (*il regarde un tableau qui représente « Léda et son cygne », à part*) Ouïe, ouïe! qu'est-ce que ça est tout de même que cette jeune *file* qui s'a fait tirer comme ça, habillée avec une volaille sur les genoux?... (*haut*) Dis-donc, M'sieur, c'est-'y une de ta *famile*, cette madame-là?...

LUCIEN. — Quoi? Quelle dame?

BRETEL. — Cette Madame qui plume une oie et qu'a peur de salir ses vêtements?

LUCIEN. — Hein!... la Léda?... vous êtes fou. Laissez-moi écrire.

BRETEL. — Alleï! Alleï!

LUCIEN, *écrivant.* — « Des preuves de mon amour, tu n'as donc pas à en douter... aussi faut-il des raisons... »

BRETEL, *à la cheminée, voyant une statuette d'une Diane quelconque.* — Ça est une belle posture tout de même... (*haut*) M'sieur!

LUCIEN. — Quoi encore?

BRETEL. — C'est-y de votre *famile*, cette madame-là?

LUCIEN. — Oh! mais, il m'embête...

BRETEL. — Pourquoi que vous la laissez courir comme ça, toute nue?... pourquoi que tu l'habilles pas... avec des petits vêtements... comme Mannekenpiss chez nous?...

LUCIEN. — Ah çà! dites donc, vous n'allez pas m'interrompre comme ça tout le temps?... Faites ce que vous voudrez,... mais ne parlez plus... tant que je n'aurai pas fini d'écrire.

BRETEL. — Bien.

LUCIEN, *se retournant.* — C'est vrai!... j'ai déjà assez de peine à tourner ce poulet diplomatique... Voyons! (*écrivant*) « Il faut des raisons... » non. (*Il efface.*) « Hélas! qui m'eût dit... » non. — « J'en atteste le ciel » — non — « Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais voulu te quitter. »

Bretel s'est assis à gauche — il tire sa pipe, la bourre et l'allume.

LUCIEN, *écrivant.* — « Mais je me vois dans la nécessité » (*se corrigeant*) « dans la dure nécessité de rompre notre lune de miel ».

BRETEL *va pour cracher, il s'arrête... regarde partout le tapis, puis prend le cendrier et crache dedans.* — C'est pas commode...

LUCIEN, *répétant.* — « De rompre notre lune de miel!... » (*parlé*) Seulement voilà, qu'est-ce qui peut bien me mettre dans la nécessité de rompre notre lune de miel?... Oh! j'y suis!... (*écrivant*) « J'avais engagé toute

ma fortune dans les fonds calédoniens... c'est une débâcle, tout y a passé... »

BRETEL, *crachant dans le cendrier.* — Pas commode!

LUCIEN. — « Je suis absolument ruiné... »

BRETEL, *posant sa pipe.* — Tu es ruiné?... vous?

LUCIEN. — Hein! quoi? mais non... si vous ne vous occupiez pas de ce que j'écris...

BRETEL. — Je ne m'occupe pas,... seulement, c'est vous qui dis.

LUCIEN. — Eh! bien, qu'est-ce que ça prouve?... j'écris une lettre d'affaires.

BRETEL. — Ah! très bien, ça est une craque, alors?... je disais aussi!... C'te pauvre jeune homme qu'est ruiné, j'vas pas pouvoir rester à son service.

LUCIEN. — Ah! je vous remercie de votre sollicitude. (*Il se remet à écrire, tandis que Bretel reprend sa pipe et continue de fumer.*) « Je n'ai pas le droit de te faire partager ma misère... tu le voudrais, que je m'y opposerais... » (*à part*) il est bon de tout prévoir. (*écrivant*) « Tu es jeune, tu es jolie... tu as une belle carrière devant toi... va! oublie-moi! sois heureuse! » (*parlé*) là, et puis trois beaux billets de mille francs avec ça... Ah! mais au fait, non, puisque je suis ruiné... c'est pas la peine... non! un peu de lyrisme. (*écrivant*) « Que ne puis-je, en te quittant, t'offrir mieux que les larmes que j'ai versées. » (*tout en écrivant, il répète sur un refrain de valse*) t'offrir mieux que les larmes que j'ai versées!

BRETEL, *qui a écouté tout ce qui précède avec une émotion croissante, dépose sa pipe et sanglote.* — Ah! ah! ah!

LUCIEN, *se levant.* — Eh! bien, qu'est-ce qu'il y a?

BRETEL. — Ça est cette lettre de blague... qui est si triste...

LUCIEN. — Comment, c'est pour ça?... Quel diamant! mais voyons, puisque c'est pour rire!...

BRETEL, *pleurant.* — Ech! je le sais bien... Si c'était pour de vrai, je serais ferme,... mais puisque ça n'est pas... ça c'est pas besoin.

LUCIEN, *hausse les épaules, puis met la lettre sous enveloppe.* — Mlle Dora Brochet... là!... (*humant l'air*) Ah ça! qu'est-ce qui sent le brûlé comme ça... ici?

BRETEL, *humant l'air.* — Le brulëi?

LUCIEN. — Oui, ça sent la pipe...

BRETEL. — Ah! je sais! c'est Gudule.

LUCIEN. — Gudule?

BRETEL, *montrant sa pipe.* — La voilà, Gudule... c't'une *viele* amie.

LUCIEN. — Eh! bien, dites donc, on ne fume pas ici...

BRETEL. — Ici? alleï, alleï, qu'est-ce que tu chantes?... tu viens de fumer toi-même, savez-vous!...

LUCIEN. — Moi!... (*à part*) ah! non, il est superbe. (*Voyant Bretel qui crache dans le cendrier.*) Eh! bien, qu'est-ce que vous faites?

BRETEL, *étonné.* — Eh bien! je crache, Monsieur, dans l'assiette, comme t'as dit.

LUCIEN. — Moi, j'ai dit ça?

BRETEL. — Oui, t'as dit qu'elle était pour mettre les cochoncetés que tu voulais pas qu'on mette sur le tapis.

LUCIEN. — D'abord, on ne crache pas dans un salon.

BRETEL. — Oui? Eh bien, quoi donc est-ce que tu veux que j'en fasse?

LUCIEN. — Eh! ça vous regarde... On ne crache pas, voilà tout.

BRETEL. — Monsieur, je ne suis pas un saligaud, tu sais?

LUCIEN. — C'est bon! ça suffit!... Comment vous appelez-vous?

BRETEL. — Bretel!

LUCIEN, *inscrivant.* — Ça s'écrit?...

BRETEL. — Si on veut...

LUCIEN. — Je vous demande comment ça s'écrit... Est-ce, T.E.L., ou comme bretelle de pantalon?

BRETEL. — Non, Bretel, tout court...

LUCIEN. — Quel idiot!... Enfin, ça s'écrit-il comme ça se prononce?

BRETEL. — Pour sûr, tiens! comme hôtel, chapelle, *boutelle*, *solele*... T'as donc jamais été à la laïque que tu ne sais pas faire l'*autographe?*

LUCIEN. — D'abord, mon ami, je vous prierai de perdre l'habitude de me poser ainsi des questions, ça n'est pas à vous à m'interroger... Un domestique ne doit jamais prendre la parole le premier, il doit attendre que son maître... (*voyant Bretel qui rit*) Qu'est-ce que vous avez à rire?

BRETEL, *riant.* — Rien!... je ris... parce que ça est rigolo, comme tu as de l'accent, tu sais...

LUCIEN, *ahuri.* — Hein? Ah! bien, non! il est stupéfiant!

BRETEL. — C'est vrai, tu dis : (*l'imitant*) Un domestique, il ne doit jamais prendre la parole le premier. (*parlant*) Pourquoi est-ce que tu ne dis pas tout simplement... comme tout le monde (*avec un fort accent belge*) un domestique il ne doit jamais prendre la parole le premier.

LUCIEN, *moqueur.* — Ah!

BRETEL. — Oui! ça te ferait pas autant remarquer, tu sais... (*l'imitant une seconde fois*) Un domestique, il ne doit jamais prendre la parole le premier. (*à Lucien*) Tu ne trouves pas comme ça est rigolo?

LUCIEN, *riant.* — Il est impayable...

BETEL. — Ah! tu ris, toi aussi!... gotte ferdeck! tu es un chic homme, tu sais.

Il lui tape sur le ventre.

LUCIEN. — Hein! Eh! bien, dites donc, pas tant de familiarités!... (*à part*) Oh! oh! trop brut, ce diamant, trop brut... (*haut*) Vous saurez qu'on ne tape pas sur le ventre de son maître,... et puis je vous prierai également de ne pas me tutoyer ainsi!... Je vous dis bien « vous », moi... Faites-en autant.

BRETEL. — Tu veux que je te parle au pluriel?... non!

LUCIEN. — Hein?

BRETEL. — Non, Monsieur, tu sais, ça n'est pas possible!... « vous », à toi seul, mais qu'est-ce que je te dirais quand tu serais plusieurs... Mais je ne suis pas fier, pour une fois, Monsieur, je te permets de me dire « tu », savez-vous?

LUCIEN. — Vous êtes bien bon... Eh! bien, vous ferez comme si j'étais plusieurs... Vous comprenez, n'est-ce pas?

BRETEL. — Je te comprends...

LUCIEN. — Je veux bien vous prendre à mon service... si vous me promettez d'avoir de la bonne volonté.

BRETEL. — Oh! pour ça!... (*il crache et tend la main pour prêter serment.*) Tu peux compter pour une fois, tu sais...

LUCIEN. — Et puis, vous serez économe?... je ne veux pas qu'on soit dépensier... (*Bretel tend la main et veut cracher comme plus haut. Lucien l'arrête.*) Non, ce n'est pas la peine... Enfin, vous aurez de la tenue, nous ne sommes plus dans les champs, ici... D'abord, vous trouverez une livrée pour vous, là, dans une chambre.

BRETEL. — Une livrée?

LUCIEN. — Oui,... une livrée, un costume, enfin!... bleu, avec des boutons d'or.

BRETEL. — Une mascarade.

LUCIEN. — Vous irez le mettre tout à l'heure... Quand on sonnera vous irez ouvrir... Vous ne ferez pas aux visiteurs de questions indiscrètes,... leur nom simplement; si on ne veut pas vous le dire, vous n'insisterez pas...

BRETEL. — Bien!

LUCIEN. — S'il vient une lettre, un paquet pour moi... vous ne me le présenterez pas à même la main, vous le mettrez sur un plateau... Il y a un plat pour ça.

BRETEL, *tout en écoutant se met les doigts dans le nez.* — Bien.

LUCIEN. — Enfin, quand je vous parle, vous éviterez de vous fourrer les doigts dans le nez.

BRETEL. — Oh! gott! gott! Y en a-t-il! y en a-t-il!

LUCIEN. — Voilà ce que j'ai à vous dire pour le moment... Je vous donnerai cinquante francs par mois.

BRETEL. — Ça est bien.

LUCIEN. — Le blanchissage.

BRETEL, *avec une moue.* — Peuh!

LUCIEN. — Le vin.

BRETEL. — Non, pas de vin, sais-tu, Monsieur, du farro!

LUCIEN. — Ça, c'est votre affaire.

BRETEL. — Et le milk-café.

LUCIEN. — Le milk-café?

BRETEL. — Ah! ça est vrai, tu ne causes pas le patois parisien!... Tu ne parles pas le français belge!... Eh! bien, le café au lait!

LUCIEN. — Ah! le café! va pour le café. Maintenant, mettez-vous à votre service. Le couvert est déjà sur la table. Vous n'avez qu'à la porter ici, au milieu.

BRETEL. — Voilà!... (*Il porte la table au milieu de la scène.*) Et le déjeuner, monsieur, où c'qu'il est? (*montrant la salade qui est sur la table.*) Est-ce qu'il n'y a que la salade?

LUCIEN. — Ne vous inquiétez pas! On l'apportera tout à l'heure. (*voyant Bretel dont les regards se sont fixés sur une photographie de Dora qui est sur la cheminée.*) Qu'est-ce que vous regardez comme ça?...

BRETEL, *prenant la photographie sous cadre.* — C'est c'te dame! ça est un beau brin de sexe, sais-tu?

LUCIEN. — Vous trouvez?

BRETEL. — Ça est ta bonne amie, hé?

LUCIEN. — Eh! bien, dites donc, est-ce que ça vous regarde?... Voilà des expressions!

BRETEL. — Alleï! alleï! ça, c'est de ton âge! ça est une belle femme!

LUCIEN. — Vous saurez, Monsieur Bretel, que je ne reçois jamais ici que de jeunes et jolies femmes!

BRETEL. — Tu as raison... Seulement, la vitre, il est sale...

Il crache sur le verre de la photographie et l'essuie avec la serviette de Lucien qu'il a prise sur la table.

LUCIEN. — Eh! bien, en voilà des manières! espèce de malpropre!

Il lui arrache le portrait qu'il replace sur la cheminée. On sonne.

LUCIEN. — Tenez, on sonne! allez ouvrir. Moi, je vais passer une jaquette. Vous m'apporterez mes bottines.

BRETEL. — Oui, Monsieur...

Il remonte au fond, tandis que Lucien se dirige vers la gauche, deuxième plan.

LUCIEN. — Oh! oh! j'aurai de la peine à le former.

Il sort.

SCENE IV

BRETEL, Mme PREVALLON

MME PRÉVALLON, *bégayant. Elle est suivie de Bretel qui tient une paire de bottines à la main.* — Mo-o-onsieur Lucien... Fé... erret!

BRETEL, *riant.* — Ah! ah! elle est rigolo aussi, celle-là... (*haut*) Comment est-ce que tu t'appelles?

MME PRÉVALLON, *choquée.* — Qué-é-est-ce que vous dites?

BRETEL. — Comment est-ce que tu t'appelles?

MME PRÉVALLON. — Impépé-pépé-pépertinent! Je-e-e-vous dé-dé-défends de me tu-utu-tutu...

BRETEL. — Tutu?

MME PRÉVALLON. — Tutoyer!... Anno...oncez...Madame de Prépréva-a-allon!

BRETEL. — Madame de Prépréva-aallon?

MME PRÉVALLON. — Non, Pré...vallon, butor!

BRETEL. — Madame Prévallon-butor! ça est égal! tout ça, ça est pas la peine, sais-tu, Madame... C'est pas toi qu'es sa bonne amie, pour une fois.

MME PRÉVALLON. — Hein?

BRETEL. — Eh! bien. M. Ferret, il reçoit que les jeunes et jolies femmes, savez-vous. Tu peux t'en aller!

MME PRÉVALLON. — Hein... coco... coco... omment!

BRETEL. — Oui, coco... coco...omment... allez fort! allez fort!

Il lui fait signe de déguerpir.

MME PRÉVALLON. — Malalap...malalap... appris... vous direz à M. Lulu... Lucien que je suis affreuse... affreuse...

BRETEL. — Affreuse, oui, Madame...

MME PRÉVALLON. — Affreusement en colère... et que tout est roompu entre nous... A... adieu.

Elle sort.

SCENE V

BRETEL, puis LUCIEN

BRETEL. — Elle est comique tout de même, la petite vieille... allons! allons porter les bottes à Monsieur... (*Il se dirige vers la porte de gauche, deuxième plan; se souvenant de la recommandation de Lucien, va prendre un plat sur la table et met la paire de bottines dessus.*) Voilà!

LUCIEN, *sortant de gauche.* — Eh! bien, et mes bottines?

BRETEL. — Les voilà, Monsieur.

LUCIEN. — Hein! Vous êtes fou!... sur un plat!...

Il les prend et entr'ouvrant la porte de gauche, il les dépose dans la pièce voisine.

BRETEL. — Eh! bien, quoi! tu sais donc plus ce que tu dis, monsieur.

LUCIEN. — Vous êtes idiot!... qui est-ce qui a sonné?

BRETEL. — Oh! rien. Ça est une vieille dame... qui parle rigolo, et qui s'intitule, madame Préprévaaallonbutor.

LUCIEN. — Ma marraine! Déjà!.. où est-elle?

BRETEL. — Oh! n'aie pas peur, pour une fois... je l'ai flanquée à la porte, tu sais!...

LUCIEN. — Madame de Prévallon... à la porte!

BRETEL, *hochant la tête en riant, content de lui.* — Oui!

LUCIEN. — Espèce d'idiot! crétin! butor!... ma future belle-mère!

BRETEL. — Eh! bien, quoi, ça est toi qui m'as dit, pour une fois, que tu ne recevais que les jeunes et jolies femmes... Elle n'est pas jolie, sais-tu?

LUCIEN. — Vous n'êtes qu'un âne!... taisez-vous!

BRETEL. — Qu'est-ce qu'il a donc?

LUCIEN. — Madame de Prévallon... à la porte!... Elle doit être furieuse... Enfin, qu'est-ce qu'elle a dit?

BRETEL. — Elle a dit que tout était rompu... Alors, il n'y a pas de mal.

LUCIEN. — Non! comment donc, au contraire!... Voilà un parti superbe que cet imbécile me fera perdre... Est-ce que vous êtes ici pour me faire du tort? (*on sonne*) On sonne; vous n'entendez pas?

BRETEL. — Oui.

Il court, ahuri, au fond, et sort.

SCENE VI

LUCIEN, puis BRETEL

LUCIEN. — Eh! bien, me voilà dans de beaux draps, à cause de cet animal-là!

VOIX DE BRETEL, *dans la coulisse.* — Oui, alleï! filou! voleur!... assassin!

LUCIEN. — Allons! bon! qu'est-ce qu'il a encore fait? (*appelant*) Bretel! Bretel!

BRETEL, *paraissant.* — Monsieur?

LUCIEN, *sec.* — Qu'est-ce qu'il y a encore?

BRETEL. — Euh! c'est une *canalle* de gâte-sauce de restaurant, qui apportait de la *victualle.*

LUCIEN. — Eh bien?

BRETEL. — Eh, bien! sais-tu pas, Monsieur... il comptait six francs un viel poulet qui est mort de la pépie, bien sûr, pour une fois... et une espèce de gâteau de viande qu'il appelait de la pâtée, cinq francs.

LUCIEN. — Eh bien?...

BRETEL. — Eh! bien, tu m'as recommandé d'être économe. C'est de la volerie, tout ça... A Arcquedines, une poule vaut vingt-cinq sous... Alors, je ne t'ai pas fait de tort, sais-tu, cette fois!... je l'ai flanqué à la porte.

LUCIEN. — Encore? Mais vous avez donc la manie de flanquer les gens à la porte!... Qu'est-ce que nous allons manger, alors?

BRETEL. — Ça est égal.. tu ne mangeras pas s'il le faut, mais tant que Bretel sera là... on ne te volera pas, savez-vous!

LUCIEN. — Oh! ce qu'il commence à m'agacer!... Eh! bien qu'est-ce que vous restez-là?... courez au moins acheter quelque chose... un poulet froid chez le rôtisseur. Et pourquoi n'êtes-vous pas en livrée?... je vous avais dit de la mettre.

BRETEL. — La livrée!... un poulet froid... oui, Monsieur, ouïe, ouïe, ce qu'il y a de la peine dans cette maison!

On sonne.

LUCIEN. — Allez ouvrir, d'abord.

BRETEL. — Oui... ouf!

Il court ouvrir.

LUCIEN. — Quelle brute!....

SCENE VII

LES MEMES, DORA

BRETEL, *annonçant.* — Madame ta bonne amie.

LUCIEN. — Hein?

DORA. — Qu'est-ce qu'il dit?

LUCIEN. — Voilà une façon d'annoncer!

DORA, *le considérant.* — Ah! c'est là, le diamant?... Il ne paraît pas d'une belle eau.

LUCIEN. — Ah! ne m'en parle pas!... Il fait sottise sur sottise... (*à Bretel*) Eh! bien, allez, allez! On n'a pas besoin de vous.

BRETEL. — Je vas mettre la *livréie.*

Il sort.

DORA, *posant différents paquets sur le bahut.* — Voici mon dessert.

LUCIEN, *à part.* — Sapristi!... Pourvu que ma marraine ne tombe pas en ce moment.

DORA. — A quoi penses-tu?

LUCIEN. — Ah! à des affaires sérieuses.

DORA. — Tu es tout chose depuis quelques jours.

LUCIEN, *à part.* — Elle me tend la perche! Abordons!... (*haut*) C'est qu'en ce moment, vois-tu, je traverse une crise... Il y a des circonstances dans la vie...

DORA, *subitement.* — Oh!

LUCIEN. — Quoi?

DORA. — Comme ça sent la pipe, ici!

LUCIEN. — Ah!... la... pipe, ici?

DORA. — C'est une horreur!... quelle infection!

LUCIEN, *à part.* — Maudite pipe!... J'étais si bien parti!... (*haut*) C'est cet imbécile qui s'est permis de fumer dans le salon.

DORA. — Mais c'est horrible!... Et tu as permis?... Où est le vaporisateur?

LUCIEN. — Le vaporisateur?... Dans mon cabinet de toilette... Attends!

Il sonne.

DORA. — On n'a jamais vu un domestique pareil!

SCENE VIII

LES MEMES, BRETEL

BRETEL, *en pantalon et manches de chemise.* — Ça a sonné... C'est-t-y toi, Monsieur?

LUCIEN. — Parfait!... Très bien!... Vous venez ici en chemise, maintenant!

BRETEL. — J'étais en train de me déshabiller... Alors, pour ne pas te faire attendre...

LUCIEN. — C'est bien!... Vous allez aller dans mon cabinet de toilette... Vous trouverez un vaporisateur... Vous l'apporterez.

BRETEL. — Un quoi?

LUCIEN. — Un vaporisateur!... C'est une sorte de flacon, de récipient!... Vous verrez ce que je veux dire, ça a un tuyau en caoutchouc comme un biberon.

BRETEL. — Oui... Je trouverai, je trouverai...

Il sort en courant à droite.

SCENE IX

LES MEMES, moins BRETEL

DORA. — Pourquoi ton domestique te tutoie-t-il?

LUCIEN. — Je lui en ai fait l'observation... Mais qu'est-ce que tu veux?... il est belge.

DORA, *trouvant le vaporisateur sur un meuble.* — Eh! mais... le voilà, le vaporisateur... (*elle vaporise à droite et à gauche*) Ah! j'aime mieux ça!

LUCIEN. — Moi aussi!... (*à part*) Comment revenir à la grande question?... Il n'y a pas... il faut que je liquide aujourd'hui même... (*haut*) Hum!... tu sais, Dora... la lettre que je t'écrivais ce matin...

DORA, *posant le vaporisateur.* — Oui, après?

LUCIEN, *avec une émotion jouée.* — Mais d'abord, laisse-moi t'embrasser tendrement.

DORA. — Oui... quoi?...

Lucien l'étreint sur sa poitrine. Entre Bretel portant un objet que le spectateur ne peut pas voir.

SCENE X

LES MEMES, BRETEL

DORA, *se dégageant.* — Oh!... le domestique.

BRETEL. — Oh! tu sais, madame, ne vous dérangez pas pour moi. Les roucoulades, je connais ça pour une fois... Quand on a été, comme moi, dans l'élève des bestiaux!

LUCIEN. — Qui est-ce qui vous demande quelque chose?... Eh! bien, vous n'avez rien trouvé?

BRETEL. — Si... (*montrant un irrigateur*) C'est-y ce gros biberon-là, monsieur?

LUCIEN. — Hein! le... Voulez-vous bien cacher ça!...

DORA. — Horreur!

BRETEL. — Hein!... Qu'est-ce qu'ils ont?

LUCIEN, *lui montrant le vaporisateur.* — Tenez! voilà ce que c'est qu'un vaporisateur... C'est ce flacon, avec ce vinaigre dedans!

BRETEL. — Ce vinaigre!... Ah!

LUCIEN. — Et maintenant, allez!

Bretel sort par le fond.

SCENE XI

LUCIEN, DORA

LUCIEN, *riant.* — Cet homme est horrible!

DORA. — Horrible!... Mais qu'est-ce que tu me disais donc quand il est venu nous interrompre?... Ah! oui, tu me parlais de la lettre...

LUCIEN, *à part.* — C'est elle qui y revient... (*haut*) Oui, je te parlais de ma lettre... Ma lettre! Ah! il a fallu, pour que je prisse la pénible détermination de t'écrire, que j'y fusse réduit par une cruelle extrémité...

DORA. — Ah! mon Dieu!... Je vois ce que c'est!... C'est une rupture!

LUCIEN. — Hein! une... Ah! là... comme tu y vas!... Une rupture? Non... une séparation tout au plus...

DORA, *éclatant.* — Allons donc!... dis-le donc... Oh! je sentais bien que tu ne m'aimais plus depuis quelque temps... Va! on n'abuse pas une femme qui aime!... Je vois clair à présent.

LUCIEN, *à part.* — Aïe! aïe!... Voilà ce que je craignais!

DORA. — Et moi qui me disais : Cette lettre est une surprise... une attention pour mes vingt-deux... ou trois ans. Ah! bien, oui!... Monsieur, n'écoutant que sa satiété, foulant aux pieds les sentiments les plus sacrés de l'amour, s'inquiétait peu de briser un cœur assez naïf pour aimer.

LUCIEN, *à part.* — Aïe! aïe! aïe! aïe!

DORA. — Oh! bête!... bête!... trois fois bête la femme qui se laisse séduire par ces suborneurs que vous êtes tous!... On me l'avait bien dit, l'homme aime avant, la femme après... Voilà!...

Elle tombe assise sur une chaise.

LUCIEN, *à part.* — Qu'elle est embêtante!... (*haut*) Voyons, Dora! (*se mettant à genoux devant elle*) Dora, calme-toi!...

DORA. — Laissez-moi, Monsieur.

SCENE XII

LES MEMES, BRETEL

Bretel entre vivement du fond. Il a mis la capote militaire, le pantalon rouge de Lucien, et tient le képi à la main. En voyant la scène, il fait « Oh!... » et sort vivement... Une fois dehors, il frappe à la porte.

BRETEL, *passant la tête par l'entrebâillement de la porte, de façon*

à ce que Lucien ne voie pas son uniforme.. — Ça est bien un poulet qu'il vous faut?

LUCIEN, *sèchement.* — Oui!

BRETEL. — Dis donc, Monsieur, ça pleut dehors... Est-ce que je peux t'y prendre le parapluie?

LUCIEN. — Eh! oui... Allez!

Bretel sort.

SCENE XIII

LUCIEN, DORA

LUCIEN. — Voyons, Dora, écoute-moi!... Tu es une enfant... Je te dis qu'il n'y a rien de changé dans mon amour pour toi... C'est ma situation qui n'est plus la même... Enfin, veux-tu que je te dise... je suis ruiné!

DORA. — Ruiné?

LUCIEN. — Absolument!... C'est là ce que je t'écrivais, ce matin... Tiens, tu pourras lire ma lettre.

DORA. — Alors, c'est parce que tu es ruiné que... Ah! quel bonheur!

LUCIEN. — Je te remercie de l'intérêt que tu prends à mon désastre.

DORA. — Non... je veux dire : ça n'est pas parce que tu ne m'aimes plus que...

LUCIEN. — Oh! Pouvais-tu le penser?

DORA. — Et comment ça t'est-il arrivé, mon pauvre Lucien?

LUCIEN. — Eh! bien, tu sais, l'appât du gain... J'avais engagé ma fortune dans des spéculations qui devaient me rapporter de gros bénéfices... Un coulissier, qui est très fort, m'avait dit : « Il y a un gros coup à faire dans les... » ... Mais ça ne t'intéresserait pas... C'est de la Bourse... tu n'y comprendrais rien!...

DORA. — Mais si! mais si!.. je comprends très bien... Moi aussi, j'ai mes petites économies que je fais valoir... Eh! bien, dans les quoi... voyons?

LUCIEN. — Eh! bien, dans les fonds Calédoniens.

DORA, *se dressant.* — Les fonds Calédoniens!... Ah mon Dieu!... mais, moi aussi, j'ai presque tout dans les fonds Calédoniens! Alors, je suis ruinée!...

LUCIEN. — Hein, tu... (*à part*) Eh! bien, je tombe bien!... (*haut*) Mais non, mais non... tu n'es pas ruinée.

DORA, *très agitée.* — Comment, non!... Si tu perds, moi aussi!... Et l'on me trompait!... On me disait que cela montait tous les jours!

LUCIEN, *vivement.* — Mais justement!... Moi, je jouais à la baisse.

DORA. — Hein?

LUCIEN. — Alors, plus ça montait, tu comprends?.. .plus je dégringolais!... voilà.

DORA. — Oui!... ah! merci.

LUCIEN. — Il n'y a pas de quoi.

DORA. — Si tu savais combien j'ai eu peur!... Te perdre et perdre mes valeurs en même temps, ça aurait été trop à la fois.

LUCIEN. — Oh! oui... moi, je suffis bien...

DORA. — Mon pauvre Lucien! Comment vas-tu faire ainsi, tout seul?... Car tu as raison, je n'ai pas le droit de te rester à charge... Oh! ne t'inquiète pas de moi, je trouverai bien à me pourvoir...

LUCIEN. — Oui?

DORA. — Je serai toujours une amie pour toi, tu sais.

LUCIEN. — Ah! merci! brave Dora!... (*à part*) Et voilà les femmes! Elles ne vous permettent pas de les lâcher quand vous avez assez d'elles. Elles vous le permettent quand vous n'avez plus assez pour elles.

DORA. — Mais toi, dis, que vas-tu faire?

LUCIEN. — La seule chose qui me reste. Je vais me marier.

DORA. — Toi!... Avec qui?... Une femme que tu aimes?

LUCIEN. — Mais non!... mais non!... Ah! là... Une femme que j'aime! Non c'est un très beau parti, voilà tout!... Puisque je suis ruiné, il faut bien que...

DORA. — Oh! mais promets-moi que tu épouses une femme laide?

LUCIEN. — Laide?... Un monstre... Est-ce que je l'épouserais sans ça?

DORA. — Ah! merci!...

LUCIEN, *à part*. — Eh! bien, ça a très bien mordu.

SCENE XIV

LES MEMES, BRETEL

BRETEL, *arrivant effondré. Il est en uniforme et a, à une main, un poulet enveloppé; à l'autre, une ombrelle de femme. L'ombrelle, en satin rouge, est trempée.* — Ouf!

LUCIEN. — Vous?... et dans mon uniforme!

DORA. — Et mon ombrelle!... Dans quel état!

LUCIEN. — Qu'est-ce que cela veut dire?

BRETEL. — Ouïe! ouïe! Gott ferdeck, monsieur... si tu savais ce qui m'arrive!... Tout à l'heure, je descends dans la rue... tout à coup, en tournant, je me cogne, sais-tu, contre un monsieur, en mascarade, comme moi, qui m'appelle et qui me dit : Eih! Sargent... Qu'est-ce que ça est que ces manières de se promener en tenue, avec un parapluie ridicule...

LUCIEN. — Vous dites?

BRETEL. — Je lui réponds : « Qu'est-ce que ça te fait, monsieur...? » Là-dessus, mon bonhomme devient rouge... comme mon pantalon... et il me dit un tas de machines... qu'il est adjudant de place, qu'il a dit... qu'j'étais en était d'ébriévété, et il m'arrache ma casquette pour voir mon numéro *immatricule*, qu'il disait... Qu'est-ce que ça est tout ça, monsieur... qu'est-ce que ça est?

LUCIEN. — Mais malheureux... vous avez donc juré ma perte!... ah! vous me mettez dans de beaux draps!

BRETEL. — Moi?... Allons, qu'est-ce que j'ai encore fait?

LUCIEN. — Un rapport à la Place... avec mon numéro matricule... C'est sur moi que tout cela va retomber... Et alors, la prison... et tout cela pour... Ah! tenez! je vous flanque dehors... j'ai assez de vous!

BRETEL. — Moi! oh!

DORA. — Une ombrelle toute neuve!... de quoi ça a l'air!...

Elle l'ouvre.

BRETEL. — J'ai t'y pas demandé la permission de la prendre?

LUCIEN. — Taisez-vous!... Me voilà joli, moi!... Quoi?... il faudra que je coure à la Place aujourd'hui... que je leur explique... Butor, va!

BRETEL. — Dieu!... Que le service est dur, à Paris.

LUCIEN. — Allons, allez retirer cet uniforme, et servez-nous enfin à déjeuner!

BRETEL. — Oui... Voilà le poulet!...

Il dépose son paquet.

SCENE XV

LUCIEN, DORA

LUCIEN. — Oh! je suis furieux!... On n'a pas idée d'une imbécillité pareille... Quel crétin!... Ah! j'ai eu une heureuse idée d'aller chercher ce diamant brut!

DORA. — Pauvre garçon : il est bête, mais pas méchant... S'il pèche c'est par excès de zèle.

LUCIEN. — Oui, l'ours aussi, avec ses pavés... Mais ça vous écrase tout de même.

DORA. —Allons, calme-toi! de la patience!... Quand on se marie, mon cher, il faut s'en armer...

LUCIEN. — Oh! ne m'effraie pas d'avance!...

DORA. — C'est égal!... Je voudrais la voir, ta fiancée!... quel âge a-t-elle?

LUCIEN. — Oh! cinquante... cinquante-cinq ans... C'est une vieille médaille... Si tu avais été là tout à l'heure, tu l'aurais vue...

DORA. — Alors, c'est un mariage platonique?

LUCIEN. — Parbleu!... une femme de cinquante-cinq ans... Est-ce que tu crois que je me permettrais de lui manquer de respect... Une sinécure, je te dis... j'épouse une sinécure.

DORA. — Paresseux!... (*ils rient*) Ah çà! on ne vas pas servir?... Je meurs de faim!

LUCIEN. — Oui, attends!... (*appelant*) Bretel, Bretel!

SCENE XVI

LES MEMES, BRETEL

BRETEL, *achevant de boutonner sa livrée.* — Voilà, Monsieur...

LUCIEN. — Eh! bien, ce déjeuner, mon garçon?

BRETEL. — Alleï! alleï! Monsieur, Madame, mettez-vous à table. (*On se met à table.*) Ça est un beau poulet tout de même, hein!

Il le brandit à la main.

LUCIEN. — Si vous ne vouliez pas le prendre comme ça, à même la main, hein?... Tenez, préparez la salade pendant que je découpe...

Il découpe le poulet.

BRETEL. — Oui, Monsieur... (*il prépare la salade*) Voyons, ça est de l'huile ça?... (*il verse le contenu d'un huilier dans la salade*) Hein! une bête!... (*haut*) Monsieur, est-ce que tu aimes les escargots?

LUCIEN. — Quand ils sont bons... En voilà une question!

BRETEL, *au public.* — Bon!.. alors, je le laisse... Le vinaigre, maintenant... où est le vinaigre?... ah! oui... (*il va prendre le vaporisateur et vaporise les feuilles de salade.*) Voilà!... du sel, du poivre, bien...

LUCIEN. — Tenez, passez le poulet à Madame...

BRETEL, *après avoir déposé le saladier sur la table.* — Tiens! du poulet, Madame?...

DORA. — Merci!...

Elle se sert.

BRETEL, *présentant le plat à Lucien.* — Et toi?

LUCIEN, *répétant tout en se servant.* — « Et toi? ». Il est étonnant avec son tutoiement.

Bretel porte le plat sur le bahut, et prend un pilon qu'il va manger à l'avant-scène.

LUCIEN, *à Dora.* — Un peu de salade?

DORA. — Oui!

Il sert Dora, puis se sert lui-même.

LUCIEN. — Pouah!... Qu'est-ce que c'est que ça?

DORA. — Horreur!... ça sent la parfumerie!... Qu'est-ce que vous avez mis là-dedans?

BRETEL. — J'ai mis de l'huile, sais-tu, Madame, et puis du vinaigre du biberon-là, Madame.

DORA. — Du vinaigre de Bully... Mais c'est horrible!

LUCIEN. — Vous êtes donc absolument crétin!... (*Voyant Bretel qui a la bouche pleine.*) Et qu'est-ce que vous faites?... Vous mangez du poulet?...

BRETEL. — Monsieur, ça est du...

Il s'étrangle en avalant de travers et tout en toussant, il se précipite sur le verre de Dora dont il avale le contenu.

LUCIEN. — Eh! bien, ne vous gênez pas!... Quel domestique, mon Dieu!... Vous savez ce que je vous ai dit : Vous pouvez faire vos paquets...

BRETEL. — Mais non!... ça est parce que, Monsieur, tu es habitué au service de Paris... Moi, je suis le service belge...

LUCIEN. — Il est joli, le service belge!... Et qu'est-ce que nous avons avec ça?

BRETEL. — Mais, rien!...

LUCIEN. — C'est pas lourd!... Charmant déjeuner!

DORA. — Pour un déjeuner qui est peut-être notre dernier...

LUCIEN. — Ah! ne dis pas ça... Tu me crèves le cœur... Tu vois bien que je me fais violence...

DORA. — Oui?... Oh! mais, jure-moi que tu ne me trompes pas... Elle est bien vieille, hein?...

LUCIEN. — Qui?

DORA. — Ta sinécure... Tu ne vas pas épouser une jeune fille, hein?

LUCIEN. — Moi?... Mais non... voyons! C'est-à-dire qu'on me proposerait toutes les jeunes filles, eussent-elles quarante ans... je n'en voudrais pas!...

DORA. — Ah! oui... car ce serait affreux!

BRETEL. — N'aie pas peur, Madame... Il n'en voudrait pas...

LUCIEN. — Qui vous demande l'heure qu'il est? (*on sonne*)... Tenez, on sonne... allez voir qui c'est... (*sortie de Bretel*) Il en a une couche!...

BRETEL, *revenant.* — Monsieur, c'est la vieille dame de tout à l'heure.

LUCIEN, *à part.* — Ma marraine, fichtre!... (*A Dora.*) Justement, c'est la fiancée en question... Entre là, dans le cabinet de toilette... qu'elle

ne te voie pas... Tu la verras par le trou de la serrure... Elle a cent onze ans.

DORA. — Cent onze ans!

LUCIEN. — Enfin, pour une épouse... (*il fait entrer Dora à droite*) (*à Bretel*) Faites entrer!

BRETEL, *appelant*. — Entre Madame... (*à part*) Cent onze ans... elle ne paraît pas...

SCENE XVII

LUCIEN, BRETEL, Mme PREVALLON

MME PRÉVALLON. — Ah! vous voi..alà..mon..onsieur... Je suis ex... ex..exas...

LUCIEN, *terminant*. — ..pérée...

MME PRÉVALLON. — Oui... après vous...

LUCIEN. — Excusez-moi, marraine

BRETEL. — Comment qu'il l'appelle?

LUCIEN. — J'ai appris ce qui s'était passé tout à l'heure, et j'en suis désolé... La faute en est à cet imbécile! (*Mme Prévallon regarde Bretel qui salue de la tête.*) Il vous a mal reçue, il paraît...

MME PRÉVALLON. — Lui! Il a fait pi-pi... pi-pi..

BRETEL. — Moi!

MME PRÉVALLON. — Pire encore... il m'a cha cha..assée comme une vulgaire four...four...

BRETEL, *soufflant*. — Fourneau.

MME PRÉVALLON. — Euh! fou-ournisseur...

BRETEL. — Gott ferdeck! elle doit être longue quand elle fait sa prière...

MME PRÉVALLON. — Alors, que vous-voulez-vous? J'ai des né-né...

BRETEL. — C'est pas possible?

MME PRÉVALLON. — Des nerfs... je-e suis partie.

LUCIEN — Mais vous êtes revenue, Marraine, et vous avez bien fait Tout cela est le résultat d'une méprise de ce jocrisse... (*Bretel salue.*) Il a pris à contre sens un ordre que je lui avais donné... parce que moi, vous savez, je suis avant tout un garçon sérieux, rangé, pas volage, une vraie pâte de mari, quoi! Allors la consigne, ici, c'est : « Ne recevoir aucune jeune et jolie femme ».

MME PRÉVALLON. — Hein? Et c'est pour ça... Ah! mais alors, il est très gaga-gaga...

LUCIEN. — Lui! oui!

MME PRÉVALLON. — Très galant.

LUCIEN, *très aimable*. — Non, c'est-à-dire, qu'il avait compris le contraire : « ne recevoir que les jeunes et jolies femmes! »... alors, naturellement, il vous a mise à la porte.

MME PRÉVALLON. — Hein?

LUCIEN. — Non! euh! ce n'est pas ce que je voulais dire... Ah! je suis bien content de vous voir! et vous allez bien, marraine?

BRETEL, *répétant*. — Marraine! (*à Lucien*) Dis-donc, pourquoi est-ce que tu l'appelles « ta reine »?

LUCIEN. — Hein! Pourquoi?

MME PRÉVALLON. — Je suis venue vous voir pour papa..

BRETEL. — Comment, elle l'a encore?

MME PRÉVALLON. — Parler de votre mariage avec ma fille...

LUCIEN, *inquiet*. — Hein! le... hum! pas si haut!...

BRETEL. — Le mariage avec sa *file*.

LUCIEN. — Tenez, marraine, pour causer de ça, passons donc par là.

MME PRÉVALLON. — Pou-ourquoi?

LUCIEN. — Il est inutile devant mon domestique... Entrez! (*il la fait entrer à gauche. A Bretel, une fois Mme Prévallon sortie.*) Vous, allez vite trouver madame, lui dire qu'elle peut profiter de ce que nous sommes par là pour s'esquiver... Allez.

BRETEL. — Oui.

LUCIEN. — Ah! vous ajouterez qu'en vous parlant d'elle, j'avais des larmes dans la voix... que vous m'avez vu pleurer à la perspective de la quitter.

BRETEL, *étonné*. — Pleurer?

VOIX DE MME PRÉVALLON. — Eh... Eh bien, Lu-cien!

LUCIEN. — Voilà, marraine... (*chantant sur l'air de « En revenant de la Revue »*.)

« Gais et contents

« Nous marchions triomphants... »

Il sort.

SCENE XVIII

BRETEL, DORA

BRETEL. — Ça est tout de même une drôle de façon de pleurer pour une fois. (*ouvrant la porte de droite*) Madame!

DORA. — Quoi ?

BRETEL. — Ça est Monsieur qui m'a dit de te dire, savez-vous, que si tu voulais t'esquiver, qu'il a dit, tu pouvais à c't'heure.

DORA. — Merci! je me sauve... et c'est tout ce qu'il a dit?

BRETEL. — Ah! si! Tu lui diras, qu'y disait, que j'ai des larmes dans la voix et que je suis occupé à pleurer...

DORA. — Vraiment? Pauvre garçon!

BRETEL. — Oui. Et il *chantaie*, sais-tu, madame, *il chantaie*... (*l'imitant*) : « Gais et contents, nous marchions triomphants »... Ça est bien triste, savez-vous!

DORA. — Oui! C'est pour s'étourdir...

BRETEL. — Voilà! Mais pourquoi est-ce que tu nous quittes?... T'as donc pas du plaisir, ici?

DORA. — Mon ami, il faut savoir écouter sa raison...

BRETEL. — Sa raison?

DORA. — Votre maître a perdu toute sa fortune.

BRETEL. — Hein! Qu'est-ce que tu dis, madame, sa fortune! Comment, tu crois aussi!... C'est pour la lettre qu'il a *écrit* tout à l'heure? Ah! elle est bonne!... ah! elle est rigolo!

DORA. — Hein!

BRETEL. — Comment, tu sais donc pas? Mais ça est une craque, sais-tu!... Je peux te le dire à toi; tu es de la maison, pour une fois... Monsieur Lucien te dit tout à toi, ça est une craque!... il est pas ruiné du tout!... Ah! elle est bonne!... ah! elle est bonne!

Il éclate de rire.

DORA. — Qu'est-ce que vous racontez-là? Vous ne savez ce que vous dites... Puisqu'il en est réduit à épouser cette vieille dame...

BRETEL. — Mais non! mais non! Qu'est-ce que tu ne sais donc rien? ça est la vieille dame qui est sa reine, qu'il dit! et qui veut lui marier sa *file*... Mais oui, madame, c'est la *file!*

DORA. — Sa fille!...

BRETEL. — Oh! mais rien à craindre, madame, tu sais... Monsieur Lucien, il t'a dit qu'il marierait pas la jeune fille avec lui!... il mariera pas!... et tu croyais, toi madame!... ah! ça est une veine que j'aie été là!... tu serais partie!... Hein! et alors, tu vois!... Mais Bretel est là et il arrange tout... Tiens! rentre là, madame, espère un instant, espère... (*il la fait rentrer à droite*) Ah! c'est monsieur qui va avoir du plaisir.

SCENE XIX

BRETEL, puis LUCIEN, Mme PREVALLON

BRETEL, *ouvrant la porte de gauche.* — Monsieur?

LUCIEN. — Hein! (*bas*) Eh bien, elle est partie?

BRETEL. — Oui, oui! (*à part*) Je veux qu'il ait une surprise!

LUCIEN. — C'est bien... (*à Mme Prévallon*) Venez, marraine!

MME PRÉVALLON. — Me voilà! A-alors, c'est nouveau pour-our le mariage... Vous m'allez... Je voulais prendre un gar-gar un garg-gar...

LUCIEN, *voulant d'aider.* — Un gargarisme.

MME PRÉVALLON. — Non... un gar...çon sérieux. Vous êtes le gen-gen, le gen-gen...

BRETEL. — Le Jean-Jean?

MME PRÉVALLON. — Le gendre rêvé!

LUCIEN. — Marraine, vous me flattez.

MME PRÉVALLON, *qui a été à la cheminée et considère le portrait de Dora.* — Quelle est cette jo-jo... jo-olie femme?

LUCIEN. — Aïe! rien, c'est une photographie... une vieille photographie d'Agnès Sorel.

MME PRÉVALLON. — Ça?

BRETEL. — Oui, ça est sa bonne amie, tu vois bien, madame.

MME PRÉVALLON. — Hein! que-est-ce qu'il a dit?

LUCIEN, *à part.* — Le crétin (*haut*) Oui... c'est... c'est une bonne amie... une bonne vieille amie.

BRETEL. — Qu'est-ce que tu dis, une *vielle* amie? *Vielle*, elle!... Mais alors, qu'est-ce que tu dirais de Madame?

MME PRÉVALLON. — Hein?

LUCIEN. — Vous n'allez pas vous taire, vous? (*à Mme Prévallon*) Marraine, ne faites pas attention à ce que raconte cet imbécile, il ne sait ce qu'il dit...

MME PRÉVALLON. — Cependant... euh! ce-ette bonne amie!

LUCIEN. — S'il faut tout vous dire, j'ai eu la douleur de la perdre!

BRETEL. — Oui... tu crois ça! Non, heureusement pour toi, Bretel était là, lui... il a empêché d'avoir la douleur de la perdre. Elle est toujours là, ta bonne amie. Tu vas la revoir, ta bonne amie!

Il se dirige vers la chambre.

LUCIEN. — Hein! mais il est fou!...

MME PRÉVALLON. — Oh! Mo-onsieur... je vous rere-reprends ma fille.

BRETEL, *revenant.* — Mais est-ce que tu crois qu'il en veut de ta *file?* Mais tu peux la garder, ta *file!...* il l'a dit encore tout à l'heure à sa bonne amie. Il n'y a pas de danger qu'il l'épouse, ta *file...* Seulement, ça est une bonne nature, il n'ose pas te le dire, sais-tu, madame, mais je te le dis, moi.

MME PRÉVALLON. — C'est... est affreux!

LUCIEN. — Vous n'allez pas vous taire, misérable!

BRETEL. — Non! ça est pour ton bien. Je vas chercher ta bonne amie.

LUCIEN. — Si tu fais ça!...

BRETEL. — Laisse donc! (*Il ouvre la porte de droite.*) Entre, madame!

SCENE XX

LES MEMES, DORA

LUCIEN, *stupéfié.* — Dora!

DORA. — Lucien!

MME PRÉVALLON, *scandalisée.* — Oh! monsieur, tout est fifi...iini entre nous.

Elle remonte.

LUCIEN, *se précipitant.* — Marraine!

MME PRÉVALLON. — Lai-laissez-moi!

Elle sort furieuse.

LUCIEN. — Partie! (*A Bretel.*) Oh! triple buse, va!... Tout est à recommencer, maintenant!

DORA. — Ah! mon cher Lucien... je savais bien que c'était une épreuve!

LUCIEN. — Ah! oui, comment donc!

DORA. — Embrasse ta petite femme!

LUCIEN, *grinçant des dents.* — Ta petite femme!

Il l'embrasse avec mauvaise humeur.

BRETEL. — Eh bien! tu vois que tu es content, monsieur.

LUCIEN. — Content! Tiens!

Il lui donne un coup de pied qui l'envoie rouler à à plat ventre.

BRETEL. — Oh! zut!

LUCIEN, *avec enthousiasme.* — Oh! les domestiques parisiens!

Il va rejoindre Dora qui l'a entraîné doucement sur la causeuse.

DORA. — Mon cher Lucien...

LUCIEN, *avec écœurement.* — Ma chère Dora!

BRETEL, *se relevant.* — Allez! allez! Bretel, les maîtres, ça est toujours des ingrats, savez-vous!

RIDEAU

SÉANCE DE NUIT

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois,
à Paris, le 29 mars 1897,
sur la scène du théâtre du Palais-Royal

inédit

PERSONNAGES

	MM.
FAUCONNET	GOBIN
GENTILLAC	LAMY
RIGOLIN	VIOLETTE
JOSEPH	DESCHAMPS
LE CHASSEUR	DÉAN
	Mmes
ARTEMISE	J. LERICHE
CLARISSE	J. CHEIREL
EMILIE	Mary GILLET.
BAMBOCHE	NARLAY

Un cabinet particulier au Café Anglais. Porte au fond donnant sur l'escalier du restaurant. Mobilier ordinaire des cabinets particuliers, glaces rayées, candélabres de cuivre sur la cheminée, piano fatigué et faux. Une table servie, fauteuil, canapé etc. A droite, deuxième plan porte donnant sur un cabinet de toilette.

SCENE PREMIERE

JOSEPH, puis RIGOLIN et EMILIE BAMBOCHE

Au lever du rideau, Joseph achève de mettre le couvert. Par la porte du fond, qui est entr'ouverte, et donne sur le hall où est la caisse, on voit un va-et-vient de garçons faisant le service, portant des plats. Voix dans la coulisse : « Trois douzaines d'Ostende au 14; Sommelier, une veuve pour le 10, *etc* ». *Joseph, qui a essuyé les verres, ne sachant où mettre la serviette qu'il a salie, la fourre sans rien dire dans le piano et poursuit son ouvrage. Apparaît Rigolin, en pardessus, collet relevé, la canne dans sa poche et le chapeau sur la tête, il est suivi d'Emilie Bamboche et tout en marchant, il cause avec elle, de sorte qu'il ne regarde pas devant lui. On n'entend pas leur conversation, mais ils rient tous les deux comme deux jeunes gens en fête. Un garçon qui porte un plateau chargé d'huîtres, et qui marche également en regardant en arrière, se cogne contre Rigolin et lui renverse son plateau sur lui.*

RIGOLIN. — Merci, mon ami!
LE GARÇON. — Oh! pardon, Monsieur!
RIGOLIN. — Faudra pas les mettre sur l'addition, celles-là, garçon!

LE GARÇON, *ramassant ses huîtres.* — Oh! non, Monsieur, elles sont retenues par le 14.

RIGOLIN. — Eh! bien, bon appétit au 14... (*Sur le pas de la porte, s'arrêtant tandis qu'Emilie Bamboche passe sa tête par-dessus son épaule.*) Eh! Joseph!

JOSEPH. — Monsieur Rigolin?

RIGOLIN — Où est mon cabinet, mon vieux?

JOSEPH. — Mais je n'en ai pas, Monsieur le marquis!... (*Bamboche ouvre de grands yeux et regarde Rigolin avec une certaine déférence.*) Monsieur le Marquis ne m'a pas dit de lui en retenir.

RIGOLIN, *entrant.* — Oh! voyons, mon ami, je ne devrais pas avoir besoin de le demander, je suis de fondation. Allez demander à la caisse.

JOSEPH. — Oui, Monsieur, mais je crois bien que cela ne servira à rien; les nuits de bal à l'Opéra, la maison regorge de monde.

RIGOLIN. — Allez toujours.

JOSEPH. — Oui, monsieur le Marquis.

Il sort.

SCENE II

LES MEMES, puis JOSEPH

BAMBOCHE. — Ah, çà! comment est-ce qu'il t'appelle? Tu es donc Marquis, toi!

RIGOLIN. — Hein! moi? je ne sais pas.

BAMBOCHE. — Eh! bien, alors?

RIGOLIN. — Quoi, eh! bien alors? tu veux que je lui fasse une scène parce qu'il m'appelle M. le Marquis? Ça n'a rien de blessant! Ah! là, là! Je suis au-dessus de ça! (*Voyant Joseph qui revient.*) Ah! le voilà, eh bien!

JOSEPH. — Rien, monsieur le Marquis, il ne reste plus rien! Je le disais bien à Monsieur le Marquis, tout est pris!

RIGOLIN. — C'est agréable... Eh! bien, et ce cabinet?

JOSEPH. — Il est retenu par M. le comte de Gentillac.

RIGOLIN. — Le comte de Gentillac!... Où prenez-vous le Comte de Gentillac?... Il n'est pas plus comte que vous!

JOSEPH. — C'est un si bon client, M. le Marquis!

RIGOLIN. — Voilà une raison!... Je ne suis peut-être pas un bon client, moi?

JOSEPH. — Oh! mais, je mets M. le Marquis encore au-dessus de monsieur le comte.

RIGOLIN. — A la bonne heure!... seulement tout en me mettant au-dessus vous me mettez dehors.

JOSEPH. — Oh! M. le Marquis!

RIGOLIN. — Dame, puisqu'il n'y a plus de place pour moi! Vous savez Joseph, si vous continuez comme cela à éloigner vos clients, parce que vos salons sont pleins, vous ne ferez pas longtemps vos affaires, c'est moi qui vous le dis!... Allons, viens, Bambochette, nous allons chercher l'hospitalité ailleurs.

BAMBOCHE, *gagnant la droite.* — Oh! bien non, redescendre comme ça tout de suite, on a l'air d'avoir soupé avec un cure-dent...

RIGOLIN, *descendant.* — Où vas-tu placer ton amour-propre?

SCENE III

LES MEMES, GENTILLAC

GENTILLAC. — Joseph, mon cabinet est prêt?

JOSEPH. — Ah! voici justement M. le Comte! (*A Gentillac.*) Oui, M. le Comte!

GENTILLAC, *descendant.* — Rigolin!...

Joseph sort.

RIGOLIN. — Ah! te voilà, toi!... Tu vas bien?

GENTILLAC. — C'est toi qui vas bien... avec Emilie Bamboche... Mes compliments!... (*Passant au deuxième plan.*) Bonjour, Bamboche!

BAMBOCHE, *troisième plan.* — Bonjour, mon gros!

GENTILLAC, *deuxième plan, indiquant Bamboche.* — Tu l'as donc soufflée à ce brave Hector Vatinel?

RIGOLIN, *premier plan.* — Moi? je n'ai rien soufflé!... J'ai pris une suite... la suite du banquier.

BAMBOCHE, *l'air navré.* — Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé à mon pauvre Totor?

GENTILLAC. — Non! Quoi donc?

BAMBOCHE. — Oh! mais tout le monde sait ça; il est à Mazas.

GENTILLAC. — Pas possible!... Comment, moi qui ai déjeuné avec lui il n'y a pas huit jours!...

BAMBOCHE. — Eh! bien, voilà!

GENTILLAC. — Ce que c'est que de nous; on se quitte gai et bien portant, et, du jour au lendemain, crac... on se trouve à Mazas!... Ah! c'est à dégoûter de tout!

BAMBOCHE. — Un garçon qui était si bien dans ses affaires!

RIGOLIN. — Qui donnait cent vingt pour cent de leur argent à ses commanditaires!

BAMBOCHE. — Oui! Est-ce que ce n'est pas honnête, ça?... Eh! bien on a trouvé que c'était trop... Moi aussi, d'ailleurs, je lui avais dit: C'est beaucoup trop!... Donne-moi donc plus et donne leur moins... Ah! bien oui!

GENTILLAC. — On n'écoute jamais les conseils désintéressés.

BAMBOCHE. — Pauvre Totor!

GENTILLAC. — Ah! c'est dur... parce qu'enfin, ça le retarde d'au moins deux ou trois ans... Je sais bien qu'après, il aura les débouchés plus faciles!

BAMBOCHE. — Ah! c'est égal, c'est bien triste!

GENTILLAC. — Ah! oui, c'est triste!

RIGOLIN. — Oui, c'est triste!

GENTILLAC, *à Rigolin.* — Et à part ça, tu soupes ici?

Joseph rentre.

RIGOLIN. — Eh! non, je voulais, mais cet animal de Joseph...

JOSEPH, *redescendant à l'appel de son nom.* — Monsieur le Marquis?

RIGOLIN. — Non, rien; je ne vous ai pas appelé! (*Joseph remonte et sort.*) Cet animal de Joseph ne m'a pas retenu de cabinet.

GENTILLAC. — Ah! mon pauvre ami, je t'offrirais bien de partager celui-ci!...

RIGOLIN. — Ah! bien, tu es bien gentil... Tu veux,... Emilie?

GENTILLAC. — Non, non, mais attends donc! Je t'offrirai bien, seulement je ne t'offre pas...

RIGOLIN. — Ah! bon, merci!

GENTILLAC. — Parce que je ne suis ici que comme invité... l'amphitryon, c'est Fauconnet, tu connais Fauconnet?

RIGOLIN. — Qui? le banquier?... Ah bien, si je le connais!... Il m'a même mis dans une affaire il y a deux ans... l'affaire du philoxérifuge... tu as peut-être entendu parler de ça... une machine pour détruire le philloxera?

GENTILLAC. — Non!... Ça a pris cette affaire-là?

RIGOLIN. — Non!

GENTILLAC. — Ça ne détruisait pas le phylloxéra?

RIGOLIN. — Si... seulement ça détruisait la vigne avec... Ça m'a coûté vingt-cinq mille francs!

GENTILLAC. — Vingt-cinq mille francs!... Et à Fauconnet alors?

RIGOLIN. — Oh! lui, ça lui a rapporté deux cent mille francs!

GENTILLAC. — C'est juste! Je fais des questions naïves!

Il remonte à gauche.

BAMBOCHE, *assise sur le bord de la table.* — Vingt-cinq mille francs! Si tu n'aurais pas mieux fait de me les donner!

RIGOLIN, *allant à elle.* — Ah! si j'avais pu prévoir!...

BAMBOCHE, *se levant.* — Tu me les aurais donnés?

RIGOLIN. — Non, mais je ne les aurais pas mis dans l'affaire. (*A Gentillac.*) Tout ça c'est pour te dire qu'on ne peut pas être mieux avec Fauconnet que je ne suis.

Il s'asseoit.

GENTILLAC, *premier plan.* — Eh bien, mon cher, puisque tu le connais, c'est lui, le Fauconnet qui m'a invité! C'est pour lui que j'ai retenu ce cabinet... C'est même assez drôle, parce qu'hier encore, je ne le connaissais que de réputation; ce matin je vais le voir pour lui proposer une affaire du plus grand avenir... Tiens, même si tu veux mettre de l'argent dedans, tu sais, voilà une occasion.

BAMBOCHE, *bas à Rigolin.* — Ne fais pas ça!...

RIGOLIN, *à Gentillac.* — Non, merci!

GENTILLAC. — Tu as tort, c'est une affaire qui fera révolution. J'ai trouvé le moyen de supprimer les rails dans les chemins de fer; tu vois l'immense importance!... Abolition des lignes ferrées et possibilité de voyager sur toutes les routes. C'est merveilleux... Enfin, ça ne te dit pas, passons! J'arrive donc chez Fauconnet, il me reçoit d'une façon charmante, je lui expose mon affaire, et, dans le courant de la conversation, nous arrivons à reconnaître que nous sommes deux anciens camarades de collège, alors tu vois ça d'ici ! Et avec le tutoiement, les souvenirs d'enfance, les: « Te rappelles-tu ceci? Te rappelles-tu cela? » Et, un tel, qu'est-ce qu'il est devenu? Enfin tout ce qui se dit dans ces cas-là... nous parlons de nos maîtresses... il m'apprend qu'il est marié à une femme charmante et fidèle, mais que ça ne l'empêche pas, à l'occasion, de courir la blonde et la brune, bref, comme c'est ce soir bal à l'Opéra...

RIGOLIN. — Tu as débauché cet homme marié.

GENTILLAC, *premier plan.* — Au contraire, voyons, ce sont toujours les hommes mariés qui vous débauchent, pas vrai, Emilie?

BAMBOCHE, *deuxième plan, assise sur le bord de la table.* — Je ne sais pas; moi, ça été un adjudant du train!

GENTILLAC. — Ah!... (*Rigolin se lève en riant et gagne la droite. Donnant une poignée de main à Emilie.*) Tous mes compliments à l'adjudant du train! (*Allant à Rigolin.*) Non, c'est Fauconnet qui m'a proposé de passer la soirée ensemble; il a prétexté, auprès de sa femme, une

réunion aussi extraordinaire qu'invraisemblable, de son conseil d'administration, une séance de nuit!... Pendant ce temps-là, j'ai couru retenir ce cabinet au Café Anglican, et, comme il nous fallait du beau sexe pour égayer notre souper, nous sommes allés en recruter au bal de l'Opéra!...

RIGOLIN. — Et où est-il, ton beau sexe?

GENTILLAC. — Oh! il est encore là-bas... Fauconnet chasse. Il m'a dit: « Rapporte-t'en à moi, j'ai un flair d'artilleur!!! » Comme moi, je ne suis pas chasseur, je n'aime le gibier que quand on me l'apporte sur un plat, ma foi, j'ai laissé mon Fauconnet aux aguets!

RIGOLIN. — C'est drôle, cette chasse à la bécasse!

BAMBOCHE. — Dis donc, tu es encore poli, toi!

RIGOLIN. — Qu'est-ce que ça te fait!...

GENTILLAC. — Tiens! Elle a le sentiment de la solidarité.

BAMBOCHE, *se levant et allant à Gentillac.* — Eh bien, dites donc, vous!...

Elle le bouscule, Rigolin les sépare.

RIGOLIN. — Allons, mon vieux, amuse-toi bien... moi je regrette... mais puisqu'il n'y a pas de place ici, je vais aller souper à la Maison d'Or... Viens-tu, Bambochette?

BAMBOCHE. — Caltons!...

Ils se dirigent vers la sortie.

GENTILLAC, *les accompagnant.* — Tu ne m'en veux pas, au moins!

RIGOLIN. — Allons donc!

GENTILLAC. — Tiens! veux-tu dîner demain avec moi?

RIGOLIN. — Ah! impossible, demain je suis de corvée; je dîne chez ma tante Marjevol; le dîner du dimanche, le rasoir hebdomadaire... Plains-moi, mon ami!

GENTILLAC. — Ah! la tante que tu soignes pour son héritage?

RIGOLIN. — Et qui se soigne pour me le laisser le plus tard possible! Et ennuyeuse! oh! ennuyeuse au point que, pour me la faire passer, je me répète tout le temps: « Quinze cent mille francs!... Quinze cent mille francs!!! »

GENTILLAC. — Oui, tu dores la pilule!

RIGOLIN. — Ça m'aide à l'avaler... Allons, viens Emilie!

Joseph entre du fond.

BAMBOCHE. — Voilà!

RIGOLIN. — Et toi, à une autre fois!

GENTILLAC. — C'est ça!...

Ils sortent, moins Gentillac.

SCENE IV

JOSEPH, GENTILLAC

GENTILLAC, *premier plan.* — Joseph!

JOSEPH, *descendant à Gentillac.* — Monsieur le Comte!...

Il prend le pardessus, la canne et le chapeau de Gentillac et porte le tout dans le cabinet de droite.

GENTILLAC, *s'asseyant.* — Vous nous donnerez encore de ce vin que vous m'avez fait boire l'autre jour... du... du comment donc?

JOSEPH. — Du Pichon-Longueville?

GENTILLAC. — Non, attendez! C'était du Clos d'Estournel.

JOSEPH. — Oui, c'est la même chose... Nous avons comme cela plusieurs noms suivant le goût des clients!...

GENTILLAC. — Voyez-vous ça! Ah! bien, c'est pas à moi que vous pourriez la faire, celle-là!

JOSEPH, *bon enfant.* — Si, M. le Comte, je vous l'ai faite ce matin.

GENTILLAC. — Hein!

JOSEPH — M. le Comte me demandait du Château-Lagrange, nous n'en avions plus en cave; j'ai dit à M. le Comte : « Que M. le Comte goûte donc notre Pontet Canet...

GENTILLAC. — Eh bien! j'y ai goûté, et qu'est-ce que je vous ai dit? « Remportez-moi ça... je n'aime pas le Pontet Canet, et donnez-moi du Château-Lagrange! »

JOSEPH. — Oui!

GENTILLAC. — Eh bien?

JOSEPH. — Eh! bien, j'ai rapporté à M. le Comte une autre bouteille de Pontet-Canet exactement pareille et, après avoir goûté, M. le Comte m'a dit, avec son air connaisseur : « Ah! pas comparable! »

GENTILLAC. — Non! Et vous venez m'avouer?

JOSEPH. — Oh! je l'avoue à M. le Comte, parce que je sais qu'il n'ira pas le répéter!

GENTILLAC. — Tiens! je t'écoute!

JOSEPH. — M. le Comte ne veut pas commander tout de suite le menu?

GENTILLAC. — Non, quand les personnes que j'attends seront là!

JOSEPH. — Monsieur le Comte sera combien?

GENTILLAC. — Je serai trois... J'espère que vous nous soignerez ça comme pour vous, hein?... quand vous vous payez une petite fête!...

JOSEPH, *retirant un couvert.* — Oh! moi, Monsieur, quand je fais la fête je dîne chez Duval!

Il porte le couvert au fond.

GENTILLAC, *se levant et gagnant la droite.* — Ah!

JOSEPH, *qui est remonté.* — Ah! voici un monsieur avec une dame masquée, c'est peut-être les personnes que Monsieur attend!...

GENTILLAC. — Ah! c'est possible!...

SCENE V

LES MEMES, FAUCONNET, ARTEMISE, *en domino et masquée.*

FAUCONNET, *à un garçon.* — Le cabinet retenu par M. Gentillac?

GENTILLAC. — Oui, c'est ici, va, entre!...

FAUCONNET. — Ah! te voilà! (*A Artémise.*) Tenez, entrez, mignonne.

GENTILLAC, *saluant Artémise.* — Joli masque, je me dépose à vos pieds!

ARTÉMISE. — Monsieur.

FAUCONNET. — Hein!... Est-elle gentille? Regarde-moi cette tournure... cette taille,... ce tout enfin!

GENTILLAC. — Un vrai petit Saxe!

FAUCONNET. — Eh bien, c'est moi qui ai découvert cette perle, hein, quel flair!

GENTILLAC, *passant à Artémise.* — Voyons, laissez-moi vous regarder... Oh! qu'il doit y avoir une jolie petite frimousse sous ce vilain masque!

Artémise rit. — Joseph débarrasse Fauconnet de son pardessus et de son chapeau et porte le tout à droite.

FAUCONNET. — Parbleu! Est-ce que je n'ai pas l'œil?

GENTILLAC, *lui prenant la taille.* — Et une taille!... regarde-moi sa taille!

ARTÉMISE, *se défendant en riant.* — Allons! voyons!

GENTILLAC. — Ouh! le joli petit domino!

FAUCONNET. — Hé là! hé là! Voyons, tu n'as pas fini?

GENTILLAC. — Tu m'ennuies!... D'abord, il ne sera pas dit qu'un joli petit masque sera dans les bras de Gentillac sans qu'il l'ait embrassé!...

ARTÉMISE, *à Fauconnet.* — Oh! Monsieur... à mon secours!

FAUCONNET, *cherchant à se mettre entre eux.* — Allons, voyons, voyons! Mais sapristi! est-ce que tu crois que c'est pour toi que je l'ai amenée?

GENTILLAC. — Mais parfaitement! Toi, tu es un homme marié, tu dois être raisonnable.

FAUCONNET. — Mais justement, quand un homme marié a une occasion, ce n'est pas pour l'abandonner à un célibataire. On est pour moi tout seul, n'est-ce pas, ma cocotte?

ARTÉMISE. — Oh! mais, Messieurs, mais en voilà des façons.

FAUCONNET. — Bah! aujourd'hui, j'ai vingt ans.

Il l'embrasse et passe au premier plan.

SCENE VI

LES MEMES, JOSEPH

JOSEPH, *rentrant de droite.* — Ces messieurs ne veulent pas commander le menu?

FAUCONNET. — Mais parfaitement, nous voulons commander le menu... et un menu soigné. Qu'est-ce que vous voulez manger, ma cocotte?

ARTÉMISE. — Oh! ce que vous voudrez! Je n'ai pas faim... des petites choses!

FAUCONNET, *à Joseph.* — Eh! bien, des petites choses!

GENTILLAC, *assis au piano.* — Autrement dit, des choses chères!...

JOSEPH. — Nous avons des cailles en bellevue à rehaut d'estragon.

FAUCONNET. — Ça vous va, ça, des cailles en bellevue?

GENTILLAC. — ... A rehaut d'estragon?...

ARTÉMISE. — Oui, c'est ça, des choses comme ça... et puis quelques asperges, par exemple.

GENTILLAC. — Qu'est-ce que je disais! Des asperges au mois de janvier... Voilà les petites choses!

ARTÉMISE. — Enfin je m'en rapporte à vous! (*A Joseph.*) Maître d'hôtel, où puis-je aller réparer le désordre de ma toilette?

JOSEPH, *indiquant la porte de droite.* — Il y a un cabinet de toilette ici, Madame.

ARTÉMISE. — Merci!

Elle sort, suivie de Joseph.

SCENE VII

JOSEPH, FAUCONNET, GENTILLAC

FAUCONNET, *qui est allé jusqu'à la porte.* — Comment la trouves-tu, hein?... Avoue que j'ai un flair de vieux limier!

Il s'asseoit.

GENTILLAC. — Pas mal; par exemple, l'air un peu précieux... Tu as entendu cette façon de dire: « Maître d'hôtel, où puis-je aller réparer le désordre de ma toilette? »

FAUCONNET. — Laisse donc, elle est adorable... Parce qu'elle n'est pas tombée tout de suite dans tes bras... On t'en donnera des femmes comme ça! (*Joseph revient.*) Mais tu ne l'as pas regardée... une taille exquise... un petit peton grand comme ça... des mains... une poitrine, des dents...

JOSEPH, *qui attend, immobile, pour le menu.* — Et... c'est tout, Monsieur?

FAUCONNET. — Ah! mon ami, je n'ai pas vu le reste!

JOSEPH. — Oh! Monsieur, je ne me permettrais pas... Je parle pour le menu, Monsieur!

FAUCONNET, *se levant.* — Ah! le menu! Je n'y étais pas. Eh bien, mon Dieu, je ne sais pas!

Il s'asseoit dans le fauteuil.

GENTILLAC. — Ah! Joseph, je vous recommande Monsieur... Monsieur Fauconnet...

JOSEPH, *s'inclinant.* — Monsieur...

GENTILLAC. — Si vous voulez qu'il devienne un de vos bons clients, il faut le soigner...

JOSEPH. — Ah! M. le Baron sera content!... (*Fauconnet regarde à droite et à gauche, à qui s'adresse cette épithète.*) Nous ferons tout pour satisfaire M. le Baron Fauconnet.

FAUCONNET, *à part.* — Hein?... Ah! c'est moi!

JOSEPH. — Qu'est-ce que commande M. le Baron?

FAUCONNET. — Ce que je?... (*à part*) Il est très bien ce garçon!

JOSEPH. — M. le Baron veut-il des huîtres?

FAUCONNET, *écoutant avec complaisance, à part.* — « Monsieur le Baron! » (*haut*) Certainement.

JOSEPH. — M. le Baron prendra-t-il un consommé?

FAUCONNET, *les yeux à demi-clos, se berçant aux paroles de Joseph.* Oui!

JOSEPH. — Et alors, des cailles, M. le Baron!

FAUCONNET, *même jeu.* — Oui.

JOSEPH. — Et puis quoi après, Monsieur le Baron?

FAUCONNET, *même jeu.* — Oui!

JOSEPH. — Monsieur?

FAUCONNET. — Hein? Non, ce que vous voudrez... des asperges... et de la tisane.

JOSEPH. — Saint-Marceau?... Bien, M. le Baron.

Il sort.

FAUCONNET, *à part.* — « M. le Baron. » Il me le donne, lui, quand le pape me l'a refusé!...

GENTILLAC. — Eh! bien, j'espère qu'il t'en a collé du M. le Baron.

FAUCONNET. — Hein? A moi? Ah!

GENTILLAC, *se levant.* — Mâtin! tu ne t'en es pas aperçu?

FAUCONNET, *brusquement.* — Pfeu! Ça n'a pas d'importance!... Gentillac!...

GENTILLAC. — Quoi donc?

FAUCONNET. — Sommes-nous assez canailles, mon pauvre vieux! Sommes-nous canailles!

GENTILLAC. — Pourquoi donc ça?

FAUCONNET. — Ma pauvre petite femme qui me croit à mon conseil d'administration!

GENTILLAC. — Eh bien, dis donc, parle pour toi; moi je ne suis pas marié...

FAUCONNET, *se levant.* — Oh! C'est mal!

GENTILLAC. — Alors, tu as des remords?

FAUCONNET, *adossé à la cheminée.* — Oui... Oui... j'en ai, mais... ça m'excite!

GENTILLAC. — Ah! alors!...

FAUCONNET. — Et puis, enfin, je ne sais qu'une chose... c'est que je suis là avec une femme adorable.

GENTILLAC. — Mon Dieu, je veux bien!

FAUCONNET. — Comment, tu veux bien, c'est-à-dire que c'est une perle, mon ami, une perle!

GENTILLAC. — Une perle qui fait la noce!

FAUCONNET. — Oui, oui, parce que je l'ai pêchée au bal de l'Opéra, naturellement, tu supposes!... Eh bien, pas du tout, je sais à quoi m'en tenir maintenant... En voiture, elle s'est ouverte à moi!...

GENTILLAC. — Ah! mes compliments!

FAUCONNET. — T'es bête!... moralement!...

Il quitte la cheminée.

GENTILLAC. — Tous mes regrets!

FAUCONNET. — Non, tu ne sais pas à quel merle blanc nous avons affaire...

Ils gagnent la droite.

GENTILLAC. — Enfin, quoi! quoi! c'est une vierge?...

FAUCONNET. — Presque; une vierge de l'adultère...

GENTILLAC. — Il y a un mari! Eh! là, prends garde, Fauconnet.

FAUCONNET. — Laisse donc, il ne me fait pas peur!

GENTILLAC. — Tu es épatant!

FAUCONNET. — Non! il est mort...

GENTILLAC. — Ah! c'est une raison!...

FAUCONNET. — Oui, c'est une veuve, mon ami, une délicieuse petite veuve! Tous les attraits de la femme mariée sans les inconvénients du mari... c'est exquis. Figure-toi que c'était la plus honnête des épouses!...

GENTILLAC. — Qui est-ce qui te l'a dit?

FAUCONNET. — Elle!

GENTILLAC, *s'inclinant.* — Ah! alors!...

FAUCONNET. — Mais voilà-t-il pas que quand cet imbécile... je parle du mari...

GENTILLAC. — Va donc! Il ne t'enverra pas ses témoins.

FAUCONNET. — ...est mort, sa femme a trouvé dans ses tiroirs un paquet de lettres l'édifiant sur sa fidélité relative!... Alors, tu vois ça d'ici: Fureur de la femme outragée!... serment de vengeance! « Ah! il m'a trompée, je le tromperai à mon tour! »

GENTILLAC. — Je comprends, elle fait des cornes à sa mémoire!

FAUCONNET. — Parfaitement, et allez donc! œil pour œil, dent pour dent!

GENTILLAC. — C'est la veuve du Talion!

FAUCONNET. — Parfaitement!... Et je perdrais une occasion pareille?... Je trouverais une veuve qui veut faire une bêtise et je ne m'y associerais pas?... Allons donc!... et d'abord je vais écrire immédiatement à ma femme!

Il va à la table.

GENTILLAC. — Pourquoi faire?

FAUCONNET. — Parce que je n'ai que la permission de deux heures... je vais demander une prolongation, j'ai un prétexte tout trouvé : La débâcle du Crédit hypothécaire... toute la haute banque est en l'air... Je ne sais à quelle heure finira notre séance de nuit... Je dis à ma femme de se coucher et de ne pas m'attendre... et le tour est joué.

GENTILLAC. — Voilà!

FAUCONNET. — Ah! ça a quelquefois du bon, les catastrophes financières!

GENTILLAC. — Qu'est-ce que tu cherches?

FAUCONNET, *qui a tiré son portefeuille.* — Une carte pour écrire à ma femme! Là! (*Il écrit.*) « Chérie, notre conseil d'administration menace de se prolonger fort avant dans la nuit à cause du krach du Crédit hypothécaire. »

GENTILLAC, *apportant un buvard qu'il a pris sur la cheminée.* — Tiens, il y a des enveloppes, là dedans!

Il en sort deux ou trois.

FAUCONNET. — Merci! (*Ecrivant.*) « Ne m'attends pas, couche-toi, je ne sais pas à quelle heure je rentrerai. »

GENTILLAC. — Ah! dis donc, tu ne sais pas qui j'ai vu tout à l'heure? Quelqu'un que tu connais!

FAUCONNET. — Qui?

GENTILLAC. — Jules Rigolin!

FAUCONNET. — Le petit Rigolin, je crois bien que je le connais... un très gentil garçon (*écrivant*) « Madame Fauconnet. » (*parlé*) Je l'ai même intéressé une ou deux fois dans les affaires...

GENTILLAC. — C'est ce qu'il m'a dit!

FAUCONNET. — Il avait la manie de la spéculation, un moment; alors, qu'est-ce que tu veux, je me suis dit: Il se fera fourrer dedans par un autre...

GENTILLAC. — Autant que ce soit moi!

FAUCONNET, *tout en écrivant, sans comprendre l'intention de Gentillac.* — Oui!...

GENTILLAC, *à part.* — Je ne le lui fais pas dire!

FAUCONNET, *écrivant.* — « 17, rue de Choiseul. »

GENTILLAC, *haut.* — Je n'ai pas osé prendre sur moi de le garder à souper avec nous...

FAUCONNET. — Tu as eu tort... il fallait!...

GENTILLAC. — Le pauvre garçon n'avait rien fait retenir ici, naturellement il n'a pas trouvé où se mettre, il est allé souper à la Maison d'Or!...

FAUCONNET. — Mais il fallait lui dire de rester... J'aurais été enchanté!... Veux-tu que que je lui écrive un mot?...

GENTILLAC. — C'est qu'il n'est pas seul... il est avec sa maîtresse, une charmante enfant!

FAUCONNET. — Raison de plus! Plus on est de fous, plus on rit... Qui est sa maîtresse?

GENTILLAC. — Bambochette... la petite Emilie!

FAUCONNET. — Emilie?... Connais pas!... Vilain nom!

GENTILLAC. — Pourquoi vilain nom?

FAUCONNET. — Je ne sais pas, c'est peut-être parce que notre femme de chambre s'appelle comme ça!... Ils sont à la Maison d'Or, tu dis?

GENTILLAC. — Oui!

FAUCONNET, *tout en écrivant sur une autre carte.* — Attends!... Veux-tu sonner?

GENTILLAC. — Oui!

FAUCONNET. — Et maintenant l'adresse sur l'enveloppe. (*Ecrivant.*) « Monsieur Rigolin, à la Maison d'Or. »

Il se dispose à mettre la carte dans l'enveloppe.

GENTILLAC. — Qu'est-ce que tu lui dis?

FAUCONNET. — Tiens, lis.

Il lui tend la carte.

GENTILLAC, *lisant.* — « Nous soupons au Café Anglican avec Gentillac, viens nous retrouver. — Amène Emilie! »

FAUCONNET, *qui, pendant ce qui précède, a pris l'autre carte sur la table et l'a mise dans l'enveloppe qu'il n'a pas quittée des mains, sans s'apercevoir qu'elle est adressée à Rigolin.* — Ça va?

GENTILLAC. — Parfait.

SCENE VIII

LES MEMES, JOSEPH, puis le CHASSEUR

JOSEPH. — M. le Baron a sonné?

FAUCONNET, *achevant de mettre sous enveloppe les deux lettres.* — Oui!...

JOSEPH. — M. le Baron désire?

FAUCONNET. — Allez dire au chasseur... (*à part*) « M. le Baron. » (*haut*) que le Baron Fauconnet le demande.

JOSEPH. — Bien, M. le Baron!

Il sort.

GENTILLAC. — Eh bien, dis donc... ça te gagne?

FAUCONNET. — Quoi?

GENTILLAC. — Tu te donnes aussi du Baron Fauconnet?

FAUCONNET. — Où ça? quoi? Mais non, mais non,... c'est pour le garçon, tu comprends... ça évite les explications... Il m'appelle Monsieur le Baron... il faudrait lui expliquer que je ne le suis pas... Alors, des quoi? des qu'est-ce! Tandis que moi, il m'appelle « Baron Fauconnet », je lui dis « Baron Fauconnet »... Ça ne dérange pas le service!...

Il se lève.

GENTILLAC. — Ah! voilà!

FAUCONNET. — Mais dame!

GENTILLAC, *à part.* — Décidément, le maître d'hôtel connaît le cœur humain!...

Il remet le buvard sur la cheminée.

JOSEPH, *introduisant le chasseur.* — Allons, va! (*Voyant le chasseur qui va à Gentillac.*) Non, pas M. le Comte... M. le Baron!...

Il sort.

GENTILLAC, *à part.* — Ainsi, moi, il m'appelle Monsieur le Comte... Je sais très bien que je ne le suis pas... Eh! bien, je ne peux pas dire... ça ne m'est pas désagréable.

LE CHASSEUR, *à Fauconnet.* — M. le Baron?

FAUCONNET. — Ah! mon ami, vous allez me porter ces deux lettres à leur adresse!

LE CHASSEUR. — Bien, M. le Baron.

FAUCONNET. — Celle-ci à la Maison d'Or, pour M. Rigolin, qui y soupe... Vous le connaissez?

LE CHASSEUR. — Parfaitement, M. le Baron.

FAUCONNET. — Bien!... Celle-là, c'est plus délicat; 17, rue de Choiseul, chez moi... pour Madame Fauconnet... Personnel.

LE CHASSEUR. — Il faudra dire qu'on la remette à Madame la Baronne?

FAUCONNET, *ne comprenant pas.* — A Madame... Hein? (*Saisissant.*) oh! à la... euh... oui... Mais vous n'avez pas besoin de dire : Madame la Baronne... Madame Fauconnet, ça suffira.

LE CHASSEUR. — On comprendra?

FAUCONNET. — Oui, oui. Ah! si par hasard vous voyez Madame elle-même, ne dites pas que vous venez du Café Anglican... dites que vous êtes employé à ma maison de banque, et que je suis au Conseil!

LE CHASSEUR, *indiquant sa livrée.* — Mais, Monsieur, si Madame voit les lettres qui sont sur mes boutons?...

FAUCONNET. — Ah! diable! c'est juste: C. A.... « Café Anglican ». Eh! bien, vous direz que ça veut dire: « Conseil d'administration. » (*Il lui donne une pièce de monnaie.*) Tenez, voilà pour vous!

LE CHASSEUR. — Merci, M. le Baron!

Il sort.

SCENE IX

FAUCONNET, GENTILLAC

GENTILLAC, *assis dans le fauteuil.* — Lui en fais-tu, des canailleries, à ta pauvre femme!

FAUCONNET. — Comment, des canailleries?... Ce sont des prévenances!... Ne veux-tu pas que je la laisse dans l'inquiétude, à se faire un sang du diable, pendant que moi je m'amuse!... Ah! bien, ça serait d'un bon mari!

GENTILLAC. — Il est épique!

FAUCONNET, *remontant à droite, second plan.* — Nous ne sommes pas comme vous autres garçons : nous avons des devoirs, mon ami, nous avons des devoirs!... Mais qu'est-ce qu'elle fait donc?... (*Ouvrant la porte, appelant.*) Eh bien, mignonne?

VOIX D'ARTÉMISE. — Tout de suite... je fais faire un point à ma robe.

FAUCONNET, *redescendant.* — Elle fait faire un point à sa robe!. . Quel petit amour! C'est moi qui ai marché dessus, au moment de monter en voiture... et elle fait faire un point!

GENTILLAC. — Allons, ne fonds pas!

FAUCONNET. — Ah! mon ami! quand tu voudras mettre la main sur une femme exquise, adresse-toi à moi!

GENTILLAC. — Mais laisse-moi donc tranquille, je sais bien trouver tout seul!

FAUCONNET. — Oh! Oh!

GENTILLAC. — Tiens, pas plus tard qu'hier, en chemin de fer, je n'ai pas eu besoin de toi!

FAUCONNET. — Tu ne m'avais pas dit ça!

GENTILLAC. — Oui, mon cher, retour d'Auteuil, deux femmes dans le même compartiment que moi, l'une du monde, et l'autre... de chambre!

FAUCONNET, *s'asseyant.* — Une femme de chambre?

GENTILLAC. — Oui, je te la laisse; je ne donne pas dans le torchon! La femme du monde, délicieuse, mais une tenue... déconcertante!... je me dis: Il n'y a rien à faire!

FAUCONNET. — On ne sait jamais.

GENTILLAC. — A qui le dis-tu? Voilà-t-il pas que, sous le tunnel des Batignolles, nous restons en panne! Parfait, me dis-je, c'est le moment de tâter le terrain!

FAUCONNET. — Moi, ce n'est pas le terrain que...

GENTILLAC. — Nous sommes d'accord! Comme mes deux voyageuses, qui s'étaient précipitées à la portière, avaient repris leurs places, je me suis arrangé pour me rasseoir près de ma femme du monde, et j'ai commencé discrètement, par frôler avec le coude! On n'a rien dit, j'ai insisté...

FAUCONNET. — Oui, je connais le manège!... Ta main a rencontré la sienne...

GENTILLAC. — Oui!

FAUCONNET. — Elle l'a retirée...

GENTILLAC. — Non! au contraire, elle a serré! Et elle m'a dit tout bas: « Oui, mais prenez garde à la personne qui est avec moi! »

FAUCONNET. — Oh! alors c'était pas une femme du monde!

GENTILLAC. — Pourquoi donc ça, mon ami? pourquoi donc ça? C'était une femme qui a du tempérament.

FAUCONNET. — Ah! je veux bien... et alors?

GENTILLAC. — Eh bien, alors, la suite à demain cinq heures, mon ami! Terminus-Hôtel!... Tu vois que je peux me passer de toi!...

FAUCONNET. — Allons, tu es bien heureux!

SCENE X

LES MEMES, ARTEMISE, JOSEPH

VOIX D'ARTÉMISE. — Là! merci, Madame!

FAUCONNET, *se levant vivement.* — Ah! la voilà! Sonne, pour qu'on serve!

GENTILLAC. — Oui.

Il sonne.

ARTÉMISE, *toujours masquée.* — Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre...

FAUCONNET. — Hein? Comment, comment, vous avez encore votre vilain domino?

ARTÉMISE. — Mais dame... est-ce que?...

GENTILLAC. — Ah! mais non, ah! mais non!... sur le seuil du cabinet

particulier, l'incognito perd ses droits... C'est l'endroit où les masques se soulèvent!

FAUCONNET. — Ce sont nos petits bénéfices!

ARTÉMISE. — Oh! messieurs, je vous en prie...

FAUCONNET. — Oh! mais c'est l'usage!

JOSEPH, *entrant*. — Ces Messieurs ont sonné?

FAUCONNET. — Oui, servez!

JOSEPH. — Bien, M. le Baron!

Il sort.

FAUCONNET. — D'abord vous ne pouvez pas souper avec ce fouillis de dentelles sur la figure! (*Caressant la main de Gentillac, croyant caresser la peau d'Artémise.*) Elle est décolletée!...

GENTILLAC. — Non, c'est ma main!

FAUCONNET. — Ah!

GENTILLAC. — Et puis enfin, pour nous, ne sera-ce pas le meilleur régal de notre souper que de contempler le joli minois de notre belle inconnue!...

ARTÉMISE. — Oh! non, non, tout à l'heure... ce... genre d'existence est si nouveau pour moi... j'ai si peu l'habitude.

FAUCONNET. — Tu entends, hein? tu entends?

ARTÉMISE. — Attendez que je sois familiarisée...

FAUCONNET. — Ah! elle est adorable.

ARTÉMISE. — Je ne suis pas ce que vous croyez, vous savez. Parce que vous m'avez rencontrée au bal de l'Opéra, vous pouvez supposer que je fais partie de ces créatures...

FAUCONNET. — Oh! non! non! il sait... je l'ai mis au courant. Vous êtes une femme qui se venge!

GENTILLAC. — Oui... et qui cherche un vengeur!... Joli masque, comptez sur moi!

FAUCONNET, *cherche à les séparer*. — Comment, sur toi?... sur moi!...

GENTILLAC. — Mais non! mais non! N'est-ce pas, ma mignonne?

FAUCONNET, *les séparant*. — Tu n'as pas fini, vil enjôleur? (*A Artémise.*) Vous savez, ne l'écoutez pas... c'est un galantin... un coureur... pas plus tard qu'hier en chemin de fer...

GENTILLAC, *se défendant mollement, au fond enchanté*. — Veux-tu te taire!

FAUCONNET. — Oui, oui... je vais lui dire... il a rencontré une dame... et alors sous le tunnel...

GENTILLAC. — Allons! Allons!

FAUCONNET. — Si... si... on te connaîtra!

ARTÉMISE, *curieuse*. — Et alors sous le tunnel!...

FAUCONNET. — Eh bien, sous le tunnel... eh bien: Tararaboum, ça y est!

ARTÉMISE. — Oh!

FAUCONNET. — Parfaitement... et la suite à demain, Hôtel Terminus! Voilà l'homme, ma belle amie, voilà l'homme!

ARTÉMISE. — Quelle horreur!

FAUCONNET. — Ne l'écoutez pas, je vous dis, ne l'écoutez pas. Et maintenant, enlevez votre chapeau, dites?

ARTÉMISE, *passant au milieu*. — Vous voulez donc me voir rougir?

GENTILLAC ET FAUCONNET. — Oh! oui!... Oh! oui!...

GENTILLAC. — C'est si rare en pareil lieu, des femmes qui rougissent encore!

ARTÉMISE. — Mais alors vous êtes sans pitié.

Elle défait l'épingle qui attache son voile par derrière.

GENTILLAC ET FAUCONNET. — Oui !

GENTILLAC. — Oui ! nous sommes sans pitié !

Il lui prend la taille.

FAUCONNET, *lui faisant lâcher prise.* — Mais sacristi ! tu m'ennuies ! Je te dis qu'elle est à moi !

Artémise va à la cheminée.

GENTILLAC, *voulant revenir à la charge.* — Ah ! fallait pas m'inviter !

FAUCONNET. — Ah ! mais tu sais, Gentillac !

ARTÉMISE, *qui a défait son voile et laisse voir son visage ridicule et ridé.* — Allons ! voyons, ne vous disputez pas pour moi.

FAUCONNET, *se retournant ainsi que Gentillac aux paroles d'Artémise.* — Mais enfin ! (*Ils restent cois à la vue d'Artémise et l'effarement se lit sur leur visage. Ils lui sourient bêtement pour dissimuler leur impression, puis l'un et l'autre font la même grimace de déception.*) Elle est laide !

Les yeux de Fauconnet et de Gentillac se rencontrent, ils font en se regardant un hochement de tête significatif.

GENTILLAC, *refoulant un éclat de rire.* — Je vais me laver les mains !

Il sort de droite en dissimulant le rire qui l'étouffe, Artémise s'asseoit à la table.

SCENE XI

LES MEMES, moins GENTILLAC, puis JOSEPH

FAUCONNET. — Comment ! il m'abandonne ! (*Ses yeux rencontrent le visage d'Artémise. A part, découragé.*) Oh ! nom de Dieu !

ARTÉMISE, *souriant.* — Eh bien ?

FAUCONNET, *souriant avec embarras.* — Eh bien ! Hé ! Hé ! Enfin nous allons souper.

ARTÉMISE. — Dites-moi que vous ne me méprisez pas...

FAUCONNET. — Mais non, mais non... Seulement il faut souper vivement, hein ! que nous en finissions !

ARTÉMISE. — Allons ! Soupons !

FAUCONNET, *s'asseyant.* — C'est ça ! Voyons, qu'est-ce qu'on va manger ?

Ils sont assis, Artémise à gauche de la table, Fauconnet face au public, laissant la place en face d'Artémise libre pour Gentillac.

ARTÉMISE, *s'asseyant.* — Là.

Elle porte son binocle sur son nez, à la hauteur des narines.

FAUCONNET, *la voyant avec son binocle.* — Oh ! non, le binocle c'est le coup de grâce ! Oh ! quelle tête elle a avec ça !

ARTÉMISE. — Eh bien ! sert-on ?

FAUCONNET, *se levant.* — Hein ? Oui, ma cocotte, oui, ma cocotte !... Tenez, voilà le garçon.

Il descend à droite. Un garçon apportant des huîtres apparaît derrière Joseph. Il sert celles d'Artémise et de Fauconnet, Joseph sert celles de Gentillac. Le garçon sort.

JOSEPH. — Les huîtres, Monsieur le Baron?

FAUCONNET. — C'est bien! (*Joseph, apercevant Artémise sans masque ne peut réprimer une moue qui n'échappe pas à Fauconnet, lequel n'a pas cessé de l'observer depuis son entrée. Allant à Joseph au moment où celui-ci arrive sans le voir, occupé qu'il est à considérer Artémise, brusquement.*) Elle est laide, hein?

JOSEPH, *sursautant et se défendant de toute appréciation.* — Oh!

FAUCONNET, *comme pour s'excuser.* — J'la connais pas, vous savez, j'la connais pas! (*Joseph indique par gestes que cela ne le regarde pas.*) Oh! mais (*à part*) Je m'en fiche, moi, d'elle... Je ne veux pas qu'il croie que... Ah! non!

Paraît un sommelier qui apporte le champagne et une carafe frappée, il place la carafe sur la table et va au fond pour déboucher le champagne.

ARTÉMISE. — Eh bien?

FAUCONNET, *regagnant sa place.* — Hein? voilà! (*Avec découragement.*) Oh! non!... il me semble que je soupe avec sa mère!

JOSEPH, *à Fauconnet.* — Monsieur, il ne reste plus de cailles en bellevue!

FAUCONNET. — Ah! il ne reste plus!... Ça ne fait rien!... ça ne fait rien. Vous nous donnerez un bon rumsteck aux pommes sautées. (*à Artémise*) Hein! n'est-ce pas, c'est très bon?

ARTÉMISE, *avec une moue.* — Hô!

FAUCONNET. — Mais si!... pour la dyspepsie... c'est très sain, vous devez être dyspeptique.

ARTÉMISE. — Mais pas du tout.

FAUCONNET. — Vous ne l'êtes pas? Tiens! Ah! moi, je le suis... (*A Joseph.*) Un rumsteck, allez!...

JOSEPH. — Bien, M. le Baron!

Il sort. Le sommelier, qui a débouché le champagne, place la bouteille sur la table et sort.

FAUCONNET. — Là! (*Il commence à manger des huîtres.*) Ah! çà! mais qu'est-ce qu'il fait donc, Gentillac?... En voilà une façon de nous laisser en tête-à-tête.

ARTÉMISE, *tendre.* — C'est peut-être par discrétion!...

FAUCONNET. — Oh! qu'est-ce qu'il croit donc?

ARTÉMISE. — Eh! dame!... voyons, hein?... (*cherchant son nom*). Euh! comment?...

FAUCONNET. — Quoi?... Mon nom?... Fauconnet.

ARTÉMISE, *câline.* — Non! l'autre? le petit?

FAUCONNET. — Ah! Euh! Jérôme!

ARTÉMISE. — Moi, Artémise!

FAUCONNET. — Vraiment! (*avec une admiration narquoise*). Ah! charmant!

ARTÉMISE, *mettant son lorgnon.* — Pendant que nous sommes seuls... parlez-moi franchement.

FAUCONNET, *à part.* — Oh!... le lorgnon!

ARTÉMISE. — J'ai besoin de le savoir. Est-ce que je vous plais?

FAUCONNET. — Quoi? Oh! certainement!

ARTÉMISE. — Ne dites pas certainement... dites: oui!

FAUCONNET. — Oui, oui!

ARTÉMISE. — Pas « oui, oui ». Oui.

FAUCONNET, *se levant.* — Mais oui!... Oh! qu'est-ce qu'il fait donc, Gentillac?... (*Voyant Gentillac qui entre.*) Eh! arrive donc, toi!

SCENE XII

LES MEMES, GENTILLAC

GENTILLAC. — Voilà! Voilà! (*Il arrive d'un pas rapide. Arrivé à la hauteur d'Artémise et voyant sa figure, il fait, sans interrompre la cadence de son pas, une volte sur lui-même, les yeux au ciel, la bouche ouverte, avec une expression de navrement comique puis, quand il se retrouve face à face avec elle, il a un sourire aimable sur les lèvres.*) Je vous ai fait attendre?

FAUCONNET. — Mais naturellement! tu nous laisses là, tous les deux!... Comme c'est amusant!...

ARTÉMISE. — Ah! ce n'est pas gentil ce que vous dites là!...

FAUCONNET. — Non, non, mais vous comprenez bien ce que je veux dire... c'est pour le souper!

GENTILLAC. — Naturellement! (*bas*). Je te félicite sur ta perle!

FAUCONNET. — Oh! je suis déshonoré!

GENTILLAC, *voyant le lorgnon d'Artémise.* — Qu'est-ce qui lui a donc poussé sur le nez?

FAUCONNET. — Je crois que c'est son binocle. Dis donc, c'est toi qui vas la ramener, n'est-ce pas?

GENTILLAC. — Moi? Jamais de la vie!

FAUCONNET. — Comment! Jamais de la vie?

GENTILLAC. — Ah! mais pas du tout!

FAUCONNET. — Alors, quoi! Ça va être moi, peut-être?

GENTILLAC. — Mais dame! Quoi, c'est toi qui l'as amenée!

FAUCONNET. — Eh bien, justement!... je l'ai amenée, à toi de la ramener.

GENTILLAC. — Turlututu! Ça te regarde, mon bonhomme!

FAUCONNET. — C'est ça!... Alors j'ai tout, moi, n'est-ce pas?

GENTILLAC. — Absolument!

ARTÉMISE. — Ah! çà! qu'est-ce que vous avez à vous chamailler comme ça tout bas?

FAUCONNET. — Rien, nous discutons à celui qui vous reconduira...

ARTÉMISE. — Oh! c'est trop gentil de vous disputer pour ça... Mon Dieu, je regrette, mon cher monsieur Gentillac, mais il me paraît plus naturel que ce soit monsieur!

Elle indique Fauconnet.

GENTILLAC. — Là, tu vois!

FAUCONNET. — Hein? Mais non, mais non, c'est bien aimable, mais je vous assure qu'étant donné ma situation!...

ARTÉMISE. — Comment!...

FAUCONNET. — Oui... je suis marié... ça n'a donc rien de personnel. D'ailleurs je l'avais dit, même avant que vous n'enleviez votre domino, ainsi...

ARTÉMISE. — Hein?

GENTILLAC. — Charmant.

FAUCONNET. — Non, ce n'est pas ce que je voulais dire!

GENTILLAC. — Laisse donc, laisse donc! Tu ne dis pas ce que tu penses!... Il en grille d'envie, madame... Seulement il veut se sacrifier pour moi.

ARTÉMISE. — Vraiment!

FAUCONNET. — Mais non, mais non!

GENTILLAC. — Mais si, mais si... Eh bien, je n'accepte pas ton sacrifice... Tu reconduiras Madame.

ARTÉMISE. — Parfaitement!

FAUCONNET. — Oh!

GENTILLAC. — Allons! c'est dit; soupons!

FAUCONNET. — Tu sais, tu me paieras ça, toi!

GENTILLAC. — Mais non, ne me remercie pas!

Ils s'asseyent.

FAUCONNET, *se versant de la tisane de champagne, à part.* — Oh! je la fourre en fiacre, je la colle chez elle... et quand elle me reverra!... (*buvant*). Pouah! cette tisane est chaude!...

GENTILLAC. — Eh bien! tu as une carafe frappée à côté de toi... tu peux y mettre ton champagne. C'est fait pour ça!

Il verse le contenu de la bouteille dans la carafe.

FAUCONNET. — Allons, mangeons vite, ma cocotte. Si je dois vous reconduire, je ne tiens pas à être encore ici à trois heures du matin!

ARTÉMISE. — Nous partirons quand vous voudrez, Jérôme!

GENTILLAC. — « Jérôme! » Ah! Ah! vous en êtes déjà aux petits noms!

ARTÉMISE. — Eh! mon Dieu, oui, pendant que vous étiez en train de vous laver les mains, monsieur m'a fait sa déclaration.

FAUCONNET. — Moi?

GENTILLAC. — Voyez-vous le gros cachottier à sa mémère!

FAUCONNET. — Mais non! Une déclaration? J'ai répondu à un interrogatoire.

ARTÉMISE. — Mais à quoi bon dissimuler! Est-ce que je dissimule, moi?

GENTILLAC, *à part.* — Oh! non!

ARTÉMISE. — Voyez-vous, je suis une femme tout d'une pièce... Jusqu'à ce jour je m'étais fait une règle d'être une femme modèle, une épouse vertueuse!...

FAUCONNET. — Oui... ça va bien!... (*à Gentillac*) sonne donc pour le rumsteck.

Gentillac sonne.

ARTÉMISE. — Je l'ai été jusqu'à l'exagération!

GENTILLAC. — Ah! c'est la suite!

ARTÉMISE. — Et dire que pendant ce temps, le misérable me trompait! Enfin, que répondez-vous à ça?

FAUCONNET, *qui, agacé, ne porte aucune attention aux lamentations d'Artémise et qui, le nez dans son verre, boit distraitement un peu de champagne qu'il s'est servi.* — Ah! il gagne a être refroidi!

ARTÉMISE. — Mon mari?

FAUCONNET. — Hein? Ah! non, non, non, je parle du champagne! Je... je ne répondais pas à ce que vous disiez.

SCENE XIII

LES MEMES, JOSEPH et deux garçons

JOSEPH, *apportant le rumsteck.* — Ces Messieurs ont sonné?

Il présente le plat à Fauconnet.

FAUCONNET. — Oui... c'était pour le rumsteck.

Joseph va découper au fond.

ARTÉMISE. — Mais enfin, qu'est-ce que vous en pensez?

FAUCONNET, *sans conviction.* — Eh bien oui... c'est dur!... c'est dur!... (*Brusquement à Gentillac, tournant le dos à Artémise.*) Et alors, cette affaire en question, voyons?... Expose-moi un peu ça...

GENTILLAC. — Ah! bien voilà... euh!...

ARTÉMISE, *piquée* — Je vous ennuie?

FAUCONNET. — Du tout, mon toutou! Mais nous avons à causer affaires avec Gentillac... C'est même pour ça que nous nous sommes réunis à souper... alors, vous comprenez!

ARTÉMISE, *piquée.* — Bien, bien!

FAUCONNET, *tourné du côté de Gentillac.* — Donc, tu dis?

Entrée des garçons qui changent les assiettes.

GENTILLAC. — Eh bien, je dis, n'est-ce pas, que mon système est très simple!

FAUCONNET. — Oui, tu as supprimé les rails dans les chemins de fer.

GENTILLAC. — Non, c'est-à-dire que j'ai supprimé les lignes ferrées!

Joseph passe le rumsteck aux personnes pendant la conversation.

ARTÉMISE, *se servant.* — Merci!

GENTILLAC, *pendant que Fauconnet se sert.* — Mais les rails existent toujours, ils ne sont plus sur la voie, mais ils font partie du train.

FAUCONNET, *qui s'est servi.* — Comprends pas bien!

GENTILLAC, *se servant.* — Tu vas comprendre! Chaque voiture, y compris la locomotive, a ses rails indépendants.

ARTÉMISE, *interrompant.* — Dites-moi... voulez-vous...

FAUCONNET, *sans tourner la tête, lui tapotant dans la main.* — Tsse! Tsse! Oui, ma cocotte! oui, ma cocotte! (*A Gentillac.*) Où les mets-tu, ces rails indépendants?

GENTILLAC. — Eh bien! sous chaque wagon et sous la machine!

Joseph, après avoir servi le rumsteck, pose le plat au fond, prend la mantille qu'Artémise a laissée sur la cheminée, la porte dans le cabinet de droite, puis sort par le fond.

ARTÉMISE, *voulant parler.* — Euh! je...

FAUCONNET, *agacé, même jeu que précédemment.* — Mais oui, mon toutou, mais oui! Mange!

GENTILLAC. — Figure-toi une espèce de navette, quoi!... dont la rapidité d'allure est en rapport direct de la vitesse du convoi...

ARTÉMISE. — Enfin!

FAUCONNET. — Mais quoi?

ARTÉMISE. — Mais je voudrais du sel.

FAUCONNET. — Eh! voilà, mon Dieu! Vous avez une façon de causer affaires! (*Il lui passe du sel. A Gentillac.*) Mon Dieu, oui... Comme ça, à raconter, ça me paraît ingénieux, mais il me semble qu'on ne peut aller qu'en terrain plat, avec ton système... Si la route est accidentée... par exemple, tu as un chemin qui monte... qui descend....

GENTILLAC. — Hein... Si? Eh bien, je ne le prends pas!

FAUCONNET. — Mais alors?

GENTILLAC. — Quoi, mais alors... (*Se levant sans quitter sa place, d'un ton boudeur.*) Non, tu comprends que si tu vas chercher la petite bête... il n'y a pas une invention qui résiste.

Artémise tend son verre. Il se rassied à califourchon sur sa chaise, par conséquent le dos à la table.

FAUCONNET, *prenant sa chaise et allant s'asseoir en face de lui.* — Enfin, voyons, tu es bon... Ton affaire, c'est pour l'appliquer... Si, du

premier coup, je découvre une lacune, qu'est-ce que ce sera le jour où nous arriverons à la pratique? Ça tombera tout seul! Et tu veux que je risque mes capitaux là-dedans, ah! non.

GENTILLAC, *désarçonné*. — Mais alors quoi?

FAUCONNET. — Eh bien! nous ferons une société anonyme... Nous autres nous y gagnerons toujours,... mais ça ne vaut rien.

Il se lève et rapporte sa chaise.

ARTÉMISE. — Voulez-vous me donner un peu de tisane?

FAUCONNET, *prenant distraitement la carafe à eau et servant Artémise sans la regarder, tout en continuant de parler*. — Regarde donc... si seulement un des rails casse... ou si une des roues se déboîte...

ARTÉMISE. — Mais non, voyons... vous me servez de l'eau.

FAUCONNET. — Oh! pardon!

ARTÉMISE. — Ah! écoutez! non, vous n'êtes pas amusants!

FAUCONNET, *debout*. — Allons, mon toutou!

GENTILLAC, *se levant*. — D'ailleurs, dis donc, j'ai là, dans la poche de mon paletot, tout un projet détaillé, avec figures...

FAUCONNET. — Eh bien! va le chercher!

SCENE XIV

LES MEMES, JOSEPH

JOSEPH. — Monsieur, il y a deux personnes qui demandent le cabinet de M. Fauconnet.

FAUCONNET. — Ah! faites entrer! (*Joseph sort.*) C'est Rigolin et sa petite!

GENTILLAC. — Oui! Je vais chercher mon papier.

Il entre dans le cabinet de droite.

FAUCONNET, *à Artémise*. — Eh bien, voyons, mon Toutou! Alors, on m'en veut?

ARTÉMISE, *se levant et gagnant la droite*. — Oh! allez, je vois bien... Vous me méprisez!

FAUCONNET. — Oh! mais non, voyons. Quelle idée, Artémise!

Il la prend dans ses bras.

ARTÉMISE. — Oh! c'est mal! c'est bien mal!

FAUCONNET, *lui tapant dans le dos pour la consoler*. — Mais non, voyons! allons! allons! hein?

ARTÉMISE. — Ah!

FAUCONNET, *à part*. — Tout de même, ma femme entrerait en ce moment... (*haut*). Allons, Artémise.

SCENE XV

LES MEMES, CLARISSE et EMILIE, introduites par JOSEPH

JOSEPH. — C'est ici!

Joseph sort.

CLARISSE. — Merci!

FAUCONNET, *se retournant*. — Dis donc, Rigolin... Ma femme!

CLARISSE, *stupéfaite en voyant son mari une femme dans les bras.* — Ah!

ARTÉMISE. — Sa femme!

CLARISSE. — Ah! çà!... qu'est-ce que vous faites là?

FAUCONNET, *cherchant Gentillac.* — Sa femme! c'est sa femme! où est-il, où est-il?

CLARISSE. — Qui ça?

FAUCONNET. — Gentillac! C'est sa femme! (*à Artémise*) Et ça va mieux, ça va mieux?

ARTÉMISE. — Quoi?

FAUCONNET. — Le petit os! (*à Clarisse*). Elle avait avalé un petit os... Alors je lui tapais dans le dos!... n'est-ce pas?

ARTÉMISE. — Oui, oui!

FAUCONNET, *présentant.* — Ma femme, Mme Gentillac! une vieille, vieille amie. (*Les femmes se saluent.*) Mais elle n'est pas à moi... Son mari est allé lui chercher de l'eau... pour l'os...

CLARISSE. — Ah! çà! qu'est-ce que vous racontez?

FAUCONNET. — Mais la vérité, chère amie, la vérité (*appelant*) Gentillac! Gentillac!

VOIX DE GENTILLAC. — Voilà!

FAUCONNET. — Tu vois, il répond!... il répond... c'est l'ami dont je t'ai parlé. Ah! bien je suis content de te voir. Qu'est-ce que tu viens faire ici?

CLARISSE. — Mais dame! tu m'écris: « Nous soupons au Café Anglican avec Gentillac... viens nous y retrouver! »

FAUCONNET, *à part.* — Sapristi!

CLARISSE. — « Amène Emilie... »

FAUCONNET, *à part.* — Je me suis trompé d'enveloppe! (*haut*) Oui, oui!

EMILIE. — Monsieur a été bien bon de penser à moi... seulement, j'étais au lit...

FAUCONNET. — Ah!...

CLARISSE. — Mais oui... et moi j'allais me coucher... Quelle idée t'a pris de nous faire venir?

FAUCONNET. — Eh bien! voilà!... Tu as une petite tache...

CLARISSE. — Ça ne fait rien!

FAUCONNET. — Notre Conseil d'Administration a duré moins longtemps que je ne pensais, n'est-ce pas... J'ai dit à Gentillac : « Viens-tu souper avec moi! » Il m'a répondu : « Je ne peux pas, j'ai ma femme!... Eh! bien, amène-la, ai-je donc dit... et je dis donc : « J'envoie un mot à la mienne pour qu'elle vienne... » Et voilà comment je t'ai écrit...

CLARISSE. — Ça c'est gentil... Mais pourquoi m'avoir fait amener Emilie? j'ai dû la faire lever.

FAUCONNET. — Tiens! c'est de la poudre!... pour que tu ne viennes pas seule à cette heure-ci. Et j'ai... j'ai pensé que ça l'amuserait, cette fille, de voir comment on sert dans les grands restaurants...

EMILIE. — Ah! bien, à cette heure-ci, c'est une drôle d'idée!... Je ne tiens pas à m'amuser, moi, quand je dors!

FAUCONNET. — C'est une occasion d'apprendre le service!

EMILIE. — Oh! mais je connais déjà les principes, Monsieur, j'ai un cousin qui était omnibus au Lion d'Or!

FAUCONNET. — Ainsi, voyez! Elle a un omnibus dans sa famille!... Un omnibus de famille!

EMILIE. — Le fils de ma tante même, la sœur à maman...

FAUCONNET. — Autrement dit votre cousin germain.

EMILIE. — Non, mon cousin Thomas!

FAUCONNET. — Si vous voulez... elle est bête... Et maintenant .. ohé! ohé! je crois que nous pouvons nous en aller. hein?

Il remonte.

CLARISSE. — Comment, c'est pour ça que tu nous as fait venir ?

FAUCONNET. — Hum! Mais non... je veux dire : nous allons souper vite, et puis, ohé! ohé! nous en aller.

CLARISSE. — Ah! bon! (*allant à Artémise*) Mon mari m'a beaucoup parlé de monsieur votre mari, Madame!

ARTÉMISE. — Ah! Ah! vraiment!

FAUCONNET. — Oui, oui!

CLARISSE. — Ils sont anciens camarades de collège, à ce qu'il m'a appris.

ARTÉMISE. — Ah!

FAUCONNET. — Oui, oui!

CLARISSE. — Mais Jérôme ne m'avait pas dit que monsieur Gentillac fut marié... J'en suis fort aise, d'ailleurs, car cela nous permettra d'entrer en relations.

ARTÉMISE. — Mais certainement, Madame.

FAUCONNET, *à part*. — Oh! là, là... oh! là, là!

CLARISSE. — Votre petit os ne vous fait plus mal?

ARTÉMISE. — Du tout, du tout!

CLARISSE. — Ah! tant mieux!

EMILIE, *à part*. — Si c'est pour voir tout ça qu'on m'a fait lever...

SCENE XVI

LES MEMES, GENTILLAC

GENTILLAC, *un papier à la main*. — Voilà!... il avait glissé dans la doublure.

FAUCONNET, *allant à Gentillac*. — Ah! tiens, voilà Gentillac... Tu vois que je ne l'avais pas inventé! (*Présentant.*) Ma femme!...

GENTILLAC. — Comment ta?... (*Reconnaissant Clarisse, à part.*) Ma dame du chemin de fer!

EMILIE, *à part*. — Ah! le monsieur du train...

GENTILLAC, *saluant embarrassé*. — Madame!

CLARISSE. — Monsieur!... Votre figure ne m'est pas inconnue, Monsieur,. Si je ne me trompe, nous avons voyagé hier ensemble dans le chemin de fer de ceinture!

GENTILLAC. — Dieu!

ARTÉMISE. — Hein?

FAUCONNET, *bondissant*. — Qu'est-ce que tu as dit? Qu'est-ce que tu as dit?

CLARISSE. — J'ai dit que j'ai voyagé avec monsieur, en revenant d'Auteuil.

EMILIE. — Oui, oui, madame, c'est monsieur... (*à Gentillac*). Bonjour, monsieur!

FAUCONNET, *sautant à la gorge de Gentillac*. — Ah! tu as voyagé! Ah! monstre! Ah! scélérat! Ah! traître.

TOUS. — Ah! mon Dieu!

GENTILLAC. — Fauconnet, laisse-moi t'expliquer...

FAUCONNET. — Rien du tout!...

CLARISSE. — Mais qu'est-ce qui te prend?

FAUCONNET. — Taisez-vous, madame, vous n'avez plus le droit d'élever la parole!

CLARISSE. — Hein!

FAUCONNET. — Oh! mais j'aurai votre vie! Nous nous battrons!

GENTILLAC. — Mais voyons!

FAUCONNET. — Inutile! Où est mon chapeau? Dans le cabinet de toilette.

Il se dirige vers la droite.

GENTILLAC. — Mais...

FAUCONNET. — Sortons! Monsieur!

GENTILLAC. — Eh! bien, sortons!

Ils entrent tous deux dans le cabinet de toilette, où on entend le bruit de leurs voix.

ARTÉMISE, *se dirigeant du côté où ils sont sortis.* — Mon Dieu, ils vont s'étrangler!

CLARISSE. — Mais qu'est-ce qu'il a, Madame?

ARTÉMISE. — Il y a que monsieur Gentillac a conté à votre mari toute l'histoire du chemin de fer.

CLARISSE. — Toute l'histoire?

ARTÉMISE. — Il sait tout! Ah! mon Dieu, mon Dieu!

Elle disparaît à droite et sa voix se mêle confusément à celle des deux hommes.

CLARISSE. — Toute l'histoire! Mais quelle histoire? il n'y a pas eu d'histoire.

GENTILLAC, *sortant, son chapeau sur la tête, la cravate défaite, répondant à Fauconnet, qu'on ne voit pas.* — Eh! bien, soit, demain! (*descendant à Clarisse*). Ah! madame, pourquoi êtes-vous allée parler à votre mari de notre rencontre en chemin de fer?...

CLARISSE. — Et où est le mal?

GENTILLAC. — Eh! le mal, c'est que moi ne supposant pas... je lui ai tout raconté.

CLARISSE. — Tout quoi?

GENTILLAC. — Tout ce qui s'est passé!

CLARISSE. — Mais il ne s'est rien passé, monsieur!

GENTILLAC. — Comment, il ne s'est rien passé!

CLARISSE, *entrant à droite et à son mari qu'on ne voit pas.* — Ah! Jérôme, mais c'est une infamie!...

VOIX DE FAUCONNET. — Oh! inutile de me raconter des histoires!

La porte se referme, on n'entend que des bruits de voix en sourdine.

GENTILLAC. — C'est à moi qu'elle vient dire ça!

EMILIE, *descendant à Gentillac.* — Ah! çà! qu'est-ce qui se passe?

GENTILLAC. — Ah! allez vous promener, vous!

EMILIE. — Ah! vous n'êtes pas gentil! Vous savez, j'irai pas demain au Terminus Hôtel.

GENTILLAC, *bondissant.* — Qu'est-ce que vous avez dit? Qu'est-ce que vous avez dit?

EMILIE, *effrayée.* — Ah! mon Dieu!

GENTILLAC, *allant à la porte de droite et l'ouvrant brutalement.* — Venez tous!... Allons, venez! je vous dis de venir. (*Tout le monde*

étonné redescend en continuant à parler ensemble.) Chut!... silence!... taisez-vous! (*On se tait. A Emilie.*) Et toi, parle maintenant!... Qu'est-ce que tu viens de me dire?

EMILIE. — Mais rien, Monsieur.

GENTILLAC. — Si, si, tu viens de me le dire à moi, à l'instant.

EMILIE. — Ah! bien, tiens! oui, mais pas devant le monde.

GENTILLAC. — Veux-tu répéter, ou je t'étrangle!

EMILIE. — Non, non!... j'ai dit : « Vous savez, j'irai pas demain au Terminus Hôtel! »

TOUS. — Hein!

GENTILLAC, *la secouant.* — Et alors la personne que j'avais prise dans l'obscurité pour ta maîtresse et qui était venue s'asseoir près de moi sous le tunnel... Allons, parle!

EMILIE, *sanglotant.* — Je suis elle, Monsieur, je suis elle.

Elle prononce je sui elle.

GENTILLAC, *la repoussant au point qu'elle manque de tomber.* — Allons donc! Eh bien, comprenez-vous, maintenant?

FAUCONNET. — Ah! Dieu soit loué, oui!

GENTILLAC. — Ah! madame, me pardonnez-vous d'avoir pu supposer un instant...

CLARISSE. — Ah! monsieur, c'est indigne, un galant homme aller ainsi à la légère compromettre une femme, par forfanterie, pour se vanter d'une soi-disant bonne fortune, qui aboutit à quoi, à une conquête d'escalier de service!... (*à ce moment Emilie, assise à la cheminée, se mouche bruyamment.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

FAUCONNET. — Rien... elle se mouche...

CLARISSE. — Et devant qui allez-vous vous vanter encore?... Devant votre femme!...

GENTILLAC. — Ma femme!... Quelle femme?

CLARISSE, *indiquant Artémise.* — Madame.

ARTÉMISE ET FAUCONNET. — Aïe!

GENTILLAC. — Elle!... mais ce n'est pas ma femme! Est-ce que je la connais? Je ne sais même pas son nom.

Il remonte pour redescendre à droite et s'asseoir au piano.

FAUCONNET, *à part.* — Ah! le pleutre!

CLARISSE, *à Fauconnet.* — Hein! Comment, Monsieur, vous m'avez dit...

FAUCONNET. — Non, je vais t'expliquer.

CLARISSE. — Vous mentez!... Je comprends tout!... Ah! ah! vous étiez donc en fête, monsieur Fauconnet.

FAUCONNET. — Mais...

CLARISSE. — Pendant que je vous crois à votre conseil d'Administration, vous soupez avec des courtisanes!

ARTÉMISE. — Hein!

CLARISSE. — Et quelles courtisanes! Des vieilles courtisanes,

ARTÉMISE. — Madame!

CLARISSE. — Ah! non! non! c'est à mourir de rire. Voilà pour qui on nous trompe, tenez! Non, il en faut du vice!

FAUCONNET. — Clarisse!

ARTÉMISE, *à Gentillac, assis au piano.* — Monsieur, me laisserez-vous insulter plus longtemps!

GENTILLAC. — Ah! ma bonne dame! j'ai autre chose à penser.

ARTÉMISE. — C'est bien, Monsieur, je croyais avoir affaire à des

hommes du monde! Je n'ai plus qu'à m'en aller... Où est ma mantille?

GENTILLAC, *très aimable.* — Par là, la sortie, madame!

Elle entre à droite.

CLARISSE. — Ah! on vous en donnera des parties fines, M. Fauconnet.

FAUCONNET. — Clarisse!

CLARISSE, *remontant à gauche.* — Et ce n'est pas assez de ses orgies, il a encore le cynisme de m'y inviter.

FAUCONNET. — Moi?

CLARISSE. — Oui, avec ma bonne!

Elle redescend à droite.

FAUCONNET. — Oh!

GENTILLAC. — Voyons, Madame...

CLARISSE. — Ah! vous!... vous faites un joli métier!

Elle gagne la gauche.

SCENE XVII

LE MEMES, RIGOLIN, BAMBOCHE

BAMBOCHE, *paraissant au fond avec Rigolin.* — Nous revoilà! ohé! ohé!...

RIGOLIN. — Dis donc, Fauconnet. Pourquoi m'écris-tu de ne pas t'attendre et d'aller me coucher en m'appelant : « Ma chérie ».

FAUCONNET. — Hein!

CLARISSE. — Il vous a écrit ça?

RIGOLIN. — Mais oui, ma belle enfant, tenez!

Il lui tend la lettre.

FAUCONNET. — Rigolin !

RICOLIN, *considérant Clarisse.* — Charmante, ta petite recrue du bal de l'Opéra!

Il lui prend la taille.

CLARISSE. — Monsieur !

Elle lui donne un soufflet.

FAUCONNET. — Malheureux! c'est ma femme!

RIGOLIN. — Diable! (*Saluant Clarisse.*) Enchanté, Madame!

CLARISSE. — Oui, monsieur, sa femme... sa femme qui est enchantée également de tout ce qu'elle apprend... Ah! Ah! c'est au bal de l'Opéra que vous êtes allé chercher votre tendron...

FAUCONNET. — Clarisse!...

CLARISSE, *à Rigolin.* — Et maintenant, Monsieur, que je vous rende votre lettre... Non, pas celle-là... « Ne m'attends pas, couche-toi... » c'était pour moi... (*Tirant l'autre carte de sa poche.*) Mais ceci : « Nous soupons au Café Anglican avec Gentillac, viens nous retrouver. Amène Emilie ». Emilie c'est Madame, sans doute?

BAMBOCHE, *descendant..* — Euh... Oui, Madame.

CLARISSE. — N'est-ce pas?... Oui! Moi, j'avais cru que c'était ma bonne. (*Bamboche remonte. Remettant la lettre à Rigolin.*) Eh! bien, c'est pour vous.

Rigolin remonte vers Bamboche.

FAUCONNET. — Là!... tout est arrangé!

CLARISSE. — Allez, Monsieur! Passez devant! Nous nous expliquerons à la maison.

FAUCONNET. — Oui, chérie.

Il passe devant.

CLARISSE, *à Emilie.* — Venez, Emilie!

EMILIE. — Si ça valait la peine de me faire lever!

Ils sortent.

SCENE XVIII

GENTILLAC, RIGOLIN, BAMBOCHE, puis ARTEMISE

Ils se regardent, puis éclatent de rire.

GENTILLAC. — En voilà une histoire!

RIGOLIN. — Ah! bien, j'ai fait un joli coup!... j'ai cru que c'était son gibier de l'Opéra...

GENTILLAC. — Eh! non, malheureux... il est là, son gibier... Il est même faisandé.

Il indique le cabinet de toilette.

RIGOLIN. — Là...?

GENTILLAC. — Oui... Tiens, le voilà!

Artémise sort, la figure presque entièrement recouverte de sa dentelle.

ARTÉMISE, *à Gentillac.* — Et maintenant, je pars!

RIGOLIN. — Ah! te voilà, joli masque...

Il lui prend la taille.

ARTÉMISE. — Mon neveu!

Elle découvre son visage.

RIGOLIN. — Ma tante Marjevol!

BAMBOCHE ET GENTILLAC. — Sa tante!

RIGOLIN. — Ma tante, ici!

ARTÉMISE. — Mon neveu... donnez votre carte à monsieur.

Elle indique Gentillac et descend à gauche.

RIGOLIN. — Ah! lui?... mais il me connaît.

ARTÉMISE. — Je vous dis de donner votre carte. Monsieur m'a insultée!... Si vous voulez rester mon neveu, faites ce que je vous dis.

RIGOLIN. — Diable! (*à Gentillac, bas*). Dis donc... voilà ma carte puisqu'elle le veut... Nous arrangerons ça à l'amiable.

ARTÉMISE — Vous tuerez Monsieur!

RIGOLIN. — C'est ce que je lui disais...

GENTILLAC, *regardant la carte.* — Tiens, tu as donc déménagé?

RIGOLIN. — Oui, c'était trop cher par là.

ARTÉMISE. — Et maintenant vous allez me ramener chez moi.

RIGOLIN. — Oui, ma tante! (*à part*) Quelle corvée!

ARTÉMISE, *à Rigolin.* — Venez!...

Elle passe devant.

BAMBOCHE. — Eh! bien, et moi?

RIGOLIN, — Ah! oui... Gentillac, je te la confie.

ARTÉMISE, *du dehors.* — Eh bien, mon neveu!

RIGOLIN. — Voilà, ma tante! (*rageant*) Oh!... (*Il sort en répétant.*) Quinze cent mille francs! Quinze cent mille francs!

Bamboche et Gentillac se regardent.

BAMBOCHE. — ...Et alors?...

GENTILLAC. — Eh bien, alors, voilà !

Il s'assied et lui prend les deux mains.

BAMBOCHE. — Dites donc... je ne pensais pas qu'on finirait tous les deux ce soir !

GENTILLAC. — Non, hein !... ça ne t'ennuie pas?...

BAMBOCHE. — Oh ! non... seulement... faudra pas le dire à Rigolin...

GENTILLAC. — T'es bête !...

Il l'attire sur ses genoux.

BAMBOCHE, *tapotant avec ses deux mains sur les joues de Gentillac.* — Ouh ! coco ! (*Puis rejetant sa tête en arrière sur l'épaule de Gentillac avec le ton profond d'un philosophe.*) Ah ! c'est drôle, la vie !

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAT EN POCHE 7
Acte Premier 9
Acte Deuxième 27
Acte Troisième 45
LE SYSTÈME RIBADIER 63
Acte Premier 65
Acte Deuxième 85
Acte Troisième 104
LE DINDON 119
Acte Premier 121
Acte Deuxième 151
Acte Troisième 185
LES PAVÉS DE L'OURS 205
SÉANCE DE NUIT 227

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DES IMPRIMERIES
OBERTHUR, A RENNES
LE 25 AVRIL 1961
N° D'IMPRESSION : 5808
DÉPOT LÉGAL : 2e TRI 1961

IMPRIMÉ EN FRANCE

ATWOOD LIBRARY / BEAVER COLLEGE
3 3295 00115 5917

DATE DUE

PQ
3611
E86A19
1948
v.2

DATE DUE 84567

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.